

**BIULETYN POLSKIEGO TOWARZYSTWA
JĘZYKOZNAWCZEGO
BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ POLONAISE
DE LINGUISTIQUE**

ZESZYT XXXIII — FASCICULE XXXIII

**WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK
ZAKŁAD NARODOWY IM. OSSOLIŃSKICH — WYDAWNICTWO**

Spis artykułów i recenzji

zamieszczonych w Biuletynie PTJ tom XXXII

Artykuły

K. Pisarkowa, Posesywność jako przykład problemu gramatycznego	3
Z. Saloni, Związki z osobową formą czasownika w systemie składniowym języka "polskiego"	19
A. Weinsberg, Izomorficzna klasyfikacja oboczności formalnych w języku polskim	35
G. Walczak, O perintegracji syntaktycznej	53
S. Warchoń, Formacje ekspresywne a system języka	71
Z. Wawrzyniak, Sposoby istnienia języka	87
E. Smółkowa, O systemie akcentowym w świetle faktów wschodniosłowiańskich	93
B. Żabska, System nazwisk polskich	103
J. Bralczyk, Leksykalne wykładniki niepewności sądów (próba klasyfikacji)	115
K. A. Sroka, Dynamizm cech elementu tekstu. Część II. Proces mowy	119
L. Wierzbowski, O różnicach systemowych między językami naturalnymi a niektórymi językami programowania	129
A. Heinz, Pojęcie i rola wariantu językowego	137
W. Jassem, K. Kudela-Dobrogowska, Inwarianty w przebiegach parametru F_0	159
L. Richter, Porównanie iloczasu samogłosek polskich wymówionych w logatomach oraz w wyrazach	173
P. Łobacz, W. Jassem, Fonotaktyczna analiza mówionego tekstu polskiego	179

Recenzje

J. Kuryłowicz: Manfred Mayrhofer, <i>Onomastica Persepolitana</i> . .	199
Z. Saloni: Terry Winograd, <i>Understanding Natural Language</i> . .	205

Bibliografia

W. Smoczyński, Bibliografia prac z dziedziny językoznawstwa ogólnego i indoeuropejskiego opublikowanych przez autorów polskich w kraju i za granicą oraz autorów obcych w Polsce w r. 1972 (z uzupełnieniami)	209
---	-----

Sprawy administracyjne

**BIULETYN POLSKIEGO TOWARZYSTWA
JĘZYKOZNAWCZEGO
BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ POLONAISE
DE LINGUISTIQUE**

ZESZYT XXXIII — FASCICULE XXXIII

**WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK
ZAKŁAD NARODOWY IM. OSSOLIŃSKICH — WYDAWNICTWO**

1975

KOMITET REDAKCYJNY

Redaktor: Adam Heinz

Członkowie: Witold Doroszewski, Jerzy Kuryłowicz, Krystyna Pisarkowa,
Kazimierz Polański, Aleksander Szulc, Witold Taszycki



99/33

Wydawane z zasiłku Polskiej Akademii Nauk

Egz. ob.

98/75/83

Wszelkie prawa zastrzeżone

Printed in Poland

Zakład Narodowy im. Ossolińskich — Wydawnictwo, Wrocław.
Oddział w Krakowie 1975. Nakład 900 egz. Objętość ark. wyd.
16,10; ark. druk. 15+1 wkl.; ark. form. A1 19,95. Papier druk. sat.
kl. III, 80 g 70×100. Oddano do składania 24 III 1975. Podpisano
do druku w sierpniu 1975. Druk ukończono w sierpniu 1975.
Zam. nr 327/75. Z-22. Cena zł 48.—

Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków, ul. Czapskich 4



Henry Jones

Au Professeur

JERZY KURYŁOWICZ

à l'occasion

du 80^{ème} anniversaire

de sa naissance

JAN SAFAREWICZ

Jerzy Kuryłowicz

Les trente dernières années, toute la période de l'existence de la République Populaire de Pologne, reste chez nous, en matière de linguistique, sous l'influence décisive du professeur Jerzy Kuryłowicz. Son individualité insolite attire quiconque traite les problèmes de linguistique. Les résultats de ses recherches sont appréciés aussi bien dans sa patrie qu'à l'étranger. Certes, il y avait toujours en Pologne de nombreux travailleurs dans ce domaine de la science, ainsi qu'il y en a également beaucoup aujourd'hui, mais il n'y avait personne qui pût atteindre une autorité telle que celle du professeur Kuryłowicz.

Cet état de choses est la conséquence des résultats acquis par lui dans les divers domaines de recherches linguistiques, et tout particulièrement dans la méthodologie de ces recherches. Chaque travail publié par lui, même s'il est dirigé vers un problème tout-à-fait concret de l'histoire d'une langue quelconque, renferme un chapitre théorique qui traite des questions méthodologiques servant de base au raisonnement qui va suivre.

Pas de doute pourtant que, toutes les réserves méthodiques gardées, ce qui joue le rôle décisif dans la recherche scientifique, c'est ce qu'on appelle l'intuition, c'est-à-dire la faculté d'apercevoir tels traits de phénomènes en question, qui échappaient jusque-là à d'autres chercheurs. C'est le trait de disposer de l'intuition qui fait distinguer les savants vraiment doués de la masse de travailleurs, consciencieux et bien préparés, mais qui ne savent pas pousser leurs études plus loin que ne l'ont fait leurs prédécesseurs.

Le professeur Kuryłowicz est sans doute doté d'une telle intuition. C'est pourquoi ses travaux ont souvent un caractère révélatif; ils indiquent les nouveaux domaines d'études. Un bref mémoire sur la connexité

du *a* indo-européen avec le *h* hittite (publié dans les *Mélanges Rozwadowski* en 1927) devint le point de départ de la nouvelle manière de concevoir le système phonologique indo-européen tout entier. L'étude sur les rapports du système du parfait et du système du moyen indo-européen (BSL, 1932) a permis de rebâtir complètement la théorie de la conjugaison du verbe indo-européen. On pourrait multiplier ces exemples. Ce qui montre l'importance des propositions faites par M. Kuryłowicz, c'est qu'elles ont provoqué une vive discussion et, en conséquence, un renouvellement des études indo-européennes dans le monde entier. Car les problèmes ainsi discutés étaient d'importance primordiale.

Il est impossible d'énumérer dans cette brève notice les nombreuses publications scientifiques de M. Kuryłowicz. On va se borner à rappeler les plus importantes.

Au point de vue de la méthodologie linguistique une valeur particulière est à attribuer sans doute à son livre publié en 1964: *The Inflectional Categories of Indo-European*. La table des matières de cet ouvrage énumère les termes bien divulgués, comme la voix du verbe, l'aspect, le temps, le mode, la personne, le nombre, de même que les catégories bien connues du nom. Mais le contenu du livre n'est pas limité à la description des faits, qui sont du reste bien connus depuis longtemps. C'est l'interprétation des données présentées qui fait l'intérêt de cette oeuvre. Les faits particuliers sont envisagés comme chaînons d'un système, et c'est le système qui dirige l'évolution des éléments dans telle direction ou dans une autre.

Les problèmes considérés par M. Kuryłowicz sont variés. Le domaine principal de ses études sont les questions de grammaire comparée des langues indo-européennes. Dans cet ordre de recherches M. Kuryłowicz s'intéresse surtout à la morphologie, conçue de manière bien large. Il est rédacteur d'une *Grammaire indo-européenne*, oeuvre collective, dont le 2^e volume a été écrit par lui-même (*Indogermanische Grammatik*, Band II: *Akzent, Ablaut*, 1968): ce volume est consacré aux questions de l'accent et de l'apophonie; mais dans le chapitre de l'accentuation il en traite surtout le rôle morphologique. Ce livre, en outre, est basé sur deux ouvrages publiés auparavant, à savoir: *L'accentuation des langues indo-européennes* (2^e éd. 1958) et *L'apophonie en indo-européen* (1956). On rappellera que le volume anglais sur la flexion indo-européenne (1964) concerne aussi la morphologie.

L'activité linguistique de M. Kuryłowicz n'est pas limitée aux langues indo-européennes. Il a publié, en 1961, un volume consacré à l'apophonie dans les langues sémitiques, et, en 1972, il a fait paraître ses *Études sur la grammaire et sur la métrique sémitique*. Mais ce qui a une valeur tout à fait particulière, ce sont ses études dans le domaine de la linguistique générale. Il les a rassemblées dans un livre intitulé: *Esquisses linguistiques*

(1960; ce volume a été immédiatement traduit en russe). Il faut s'attendre à la publication d'un deuxième volume d'études sur les problèmes généraux.

Nous avons nommé les domaines où l'activité scientifique de M. Kuryłowicz a conduit à des résultats les plus remarquables. Mais il se prononça également dans d'autres questions linguistiques, surtout au point de vue de la méthode de recherches. Ainsi, pour l'onomastique, son traité sur *La position linguistique du nom propre* a une importance primordiale (Onomastica, vol. II, fasc. 1, 1956). Il a remarqué que, pour ce qui concerne le nom propre, „son intérêt linguistique véritable repose dans les particularités qu'il présente par rapport aux autres catégories du substantif. Le reste relève en grande partie des sciences limitrophes: ethnologie, sociologie, histoire politique, histoire de la civilisation etc.“ L'attitude qu'a prise dans cette formule M. Kuryłowicz est bien caractéristique. Son effort est dirigé vers la limitation très stricte des problèmes de linguistique. Il tend à séparer les questions de langue par rapport aux autres problèmes posés par les sciences limitrophes. Il n'y a que les problèmes purement linguistiques que l'on peut résoudre par les méthodes propres à cette science.

L'activité scientifique de M. Kuryłowicz ne cesse de continuer. Qu'il lui soit donné la possibilité de travailler le plus longtemps possible dans le domaine où il a été déjà tellement fructueux. C'est ce que lui souhaitent tous ceux qui, en Pologne, s'intéressent aux études linguistiques.

Bibliografia

prac Profesora Doktora Jerzego Kuryłowicza
za lata 1965—1975

Opracował Wojciech Smoczyński

SKRÓTY

- BPTJ* — *Biuletyn Polskiego Towarzystwa Językoznawczego*. Kraków.
BSL — *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*. Paris.
SprPANKr — *Polska Akademia Nauk, Oddział w Krakowie. Sprawozdania z posiedzeń Komisji Naukowych*. Kraków.

Bibliografia niniejsza jest kontynuacją spisu ogłoszonego przez W. Skalmowskiego w *Symbolae Linguisticae in honorem Georgii Kuryłowicz*, Kraków 1965, s. 9—20; objął on prace Profesora z lat 1925—1965, w sumie 180 pozycji *.

Układ bibliografii jest chronologiczny. Jedynie wersje tej samej pracy, innojęzyczne względnie skrócone, umieszczono niezależnie od roku ich wydania bezpośrednio po pozycji głównej, powtarzając jej numer kolejny z dodaniem małych liter alfabetu łacińskiego.

Na początku dane są uzupełnienia do poprzedniego spisu.

TLUMACZENIA I PRZEDRUKI
PRAC OGŁOSZONYCH PRZED ROKIEM 1965]

45a. *Dérivation lexicale et dérivation syntaxique. Contribution à la théorie des parties du discours* [1936]. — *Readings in Linguistics* II. Ed. by E. P. Hamp, F. W. Householder and R. Austerlitz. Chicago and London: The University of Chicago Press, 1966, s. 42—50 [przedruk].

* Stan ten uwzględnia wprowadzone dodatkowo w korektach, bez zmiany ogólnej numeracji spisu, dwie pozycje oznaczone asteryksem: 34* i 126*.

Tytuł pozycji nr 168 z roku 1964 winien brzmieć: *The Inflectional Categories of Indo-European*.

68b. La costruzione ergativa e lo sviluppo „stadiale“ del linguaggio. — *Linguistica generale. Strutturalismo. Linguistica storica*. Ed. T. Bolelli. Pisa: Nistri — Lischì, 1971, s. 95—106 [tłum. z franc.].

68c. Ergativeness and the stadial theory of linguistic development. (Transl. from the Russian by P. Culicover). — *The Study of Man, A Journal of the Social Sciences*, vol. 2, 1973, s. 1—21.

82a. Podstawowe struktury języka: grupa i zdanie. — *Problemy składni polskiej*. Wydał A. M. Lewicki. Warszawa: PWN, 1971, s. 37—44 [tłum. z franc.].

85a. La nature des procès dit „analogiques“ [1949]. — *Readings in Linguistics II*, Chicago—London 1966, s. 158—174 [przedruk].

89a. Linguistique et théorie du signe [1949]. — *Readings in Linguistics II*, Chicago—London 1966, s. 227—233 [przedruk].

89b. Linguistica e teoria del segno. — *Linguistica generale. Strutturalismo. Linguistica storica*, Pisa 1971, s. 85—94 [tłum. z franc.].

90a. Zdanie a czasownik. — *Problemy składni polskiej*, Warszawa 1971, s. 56—59 [tłum. autoryz. z franc.].

119a. La position linguistique du nom propre [1956]. — *Readings in Linguistics II*, Chicago—London 1966, s. 362—370 [przedruk].

138a. *Esquisses Linguistiques I*. Deuxième édition. — Intern. Bibliothek für Allgem. Linguistik, Band 16, I; München: W. Fink, 1973, ss. 298, rés. franc. [przedruk wydania pol. z r. 1960 z pominięciem jednego artykułu].

172a. O metodach wntrennej rekonstrukcii. (Perevod z angl. L. N. Jordanskoj). — *Novoe v lingvistike IV*, Moskva 1965, s. 400—433.

1965 (uzupełnienia)

181. L'évolution des catégories grammaticales. — *Diogène*, Revue intern. des sciences humaines (Paris) 51, 1965, s. 54—71 [oraz w:] *Problèmes du langage* (Coll. Diogène), Paris: Gallimard, 1966, s. 54—71.

181a. The evolution of grammatical categories. — *Diogenes*, An Intern. Review of Philosophy and Humanistic Studies (Montreal) 51, 1965, s. 55—71.

182. A remark on the great vowel shift. — *Word XXI*, 1965, s. 183—187.

183. Indoeuropejskie perfectum w słowiańskim. — *Studia z Filologii Polskiej i Słowiańskiej* 5 [dedyk. Prof. Z. Stieberowi], 1965, s. 53—58.

1966

184. Accent and quantity as elements of rhythm. — *Poetics. Poetyka. Poetika II*, The Hague—Warszawa 1966, s. 163—172.

184a. Akcent i iloczyn jako czynnik rytmu. — *Sprawozdania Wydziału Nauk Społecznych PAN* (Warszawa) 43, 1966, z. 4, s. 18—26.

185. La conjugaison en -ir de l'espagnol. — *Omăgiu lui Alexandru Rosetti*, București 1965 [1966], s. 457—460.

186. A problem of Germanic alliteration. — *Studies in honour of Margaret Schlauch*, Warszawa 1966, s. 195—201.

187. Les thèmes en -ē- du baltique. — *BSL* 61, 1966, fasc. 1, s. 13—20.

187a. Bałtycka deklinacja na -ē-. — *Acta Baltico-Slavica* III (= Baltica in honorem Iohannis Otrębski), 1966, s. 83—88.

1967

188. Językoznawstwo ogólne. — *Ankieta Wydziału I PAN*, część VI, 1967, s. 31—35.

189. Phonologie und Morphonologie. — *Phonologie der Gegenwart* (= Wiener Slavistisches Jahrbuch, Ergänzungsband VI), 1967, s. 158—172.

190. Metaphor and metonymy in linguistics. — *Zagadnienia Rodzajów Literackich* (Łódź) IX, 1967, nr 2, s. 5—10.

190a. Metaphor and metonymy in linguistics. — *Sign, Language, Culture*, The Hague: Mouton, 1970, s. 135—136.

191. Ein altirisches Lautgesetz. — *Beiträge zur Indogermanistik und Keltologie: Julius Pokorny zum 80. Geburtstag gewidmet*, Innsbruck 1967, s. 213—214.

192. The Germanic Verschärfung. — *Language* 43, 1967, s. 445—451.

193. K voprosu o vostočnobaltijskich diftongach *ai*, *ei*. — *Voprosy jazykoznanija* 1967, nr 6, s. 57—61.

194. Slavic *damъ*: A problem of methodology. — *To Honour Roman Jakobson II*, The Hague: Mouton, 1967, s. 1127—1131.

195. Mikołaj Kruszewski [1851—1887]. — M. Kruszewski, *Wybór pism*. Z przedmowami Jerzego Kuryłowicza i Romana Jakobsona. Wrocław: Ossolineum, 1967, s. III—IX.

1968

196. *Indogermanische Grammatik*. Band 2: *Akzent, Ablaut*. — Indogermanische Bibliothek, 1. Reihe: Lehr- u. Handbücher; Heidelberg: C. Winter, 1968, ss. 371.

197. *O rozwoju kategorii gramatycznych*. — Polska Akademia Nauk, Oddział w Krakowie, Nauka dla Wszystkich 73; Kraków: PWN, 1968, ss. 31.

198. The notion of morpho(pho)neme. — *Directions for Historical Linguistics, A Symposium*. Austin—London: Univ. of Texas Press, 1968, ss. 67—81.

199. La gémination consonantique dans les noms propres. — *BSL* 62, 1967, fasc. 1 [1968], s. 1—8.

199a. O niektórych właściwościach imion skróconych. — *Symbolae Philologicae in honorem Vitoldi Taszycki* (= Polska Akademia Nauk, Oddz. w Krakowie, Prace Komisji Językoznawstwa 17), Kraków: Ossolineum, 1968, s. 176—181.

200. Les adjectifs thématiques à féminin en *-ī-*. — *Pratidānam, Indian, Iranian and Indo-European studies presented to F. B. J. Kuiper*. The Hague: Mouton, 1968, s. 46—52.

201. Autour de v.-ind. *sāsti* et *sādhati*. — *Mélanges d'indianisme à la mémoire de Louis Renou* (= Publications de l'Inst. de Civilisation Indienne, série in-8°, 28), Paris 1968, s. 433—437.

202. Hindi accentuation as a historical problem. — *Studies in Indian Linguistics: Professor M. B. Emenau śaṣṭipūrti volume*, Poona and Annamalainagar 1968, s. 208—211.

203. A remark on Lachmann's law. — *Harvard Studies in Classical Philology* 72, 1968, s. 295—299.

204. Die Flexion der germanischen schwachen Femininstämme. — *Studien zur Sprachwissenschaft und Kulturkunde: Gedenkschrift für Wilhelm Brandenstein*, Innsbruck 1968, s. 85—91.

205. Sur une particularité de la conjugaison slave. — *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves XVIII* [dédié à Boris Unbegaun], Bruxelles 1968, s. 249—253.

205a. O pewnej właściwości koniugacji starosłowiańskiej. — *SprPANKr* XI, 1968, s. 86—89.

1969

206. Kilka uwag o tzw. gramatyce transformacyjno-generatywnej. — *BPTJ* XXVII, 1969, s. 23—27.

207. Extrapolation d'une loi linguistique. — *BSL* 63, 1968, fasc. 1 [1969], s. 1—12.

207a. Próba ekstrapolacji pewnego prawa językowego. — *Studia Semiotyczne* [I], 1970, s. 23—29.

207b. Opyt ekstrapolacji odnogo jazykovogo zakona. — *Voprosy jazykoznaniia* 1971, nr 3, s. 94—99.

208. La désinence verbale *-r* en indo-européen et en celtique. — *Études Celtiques* XII, 1968—1969, fasc. 1 [1969], s. 7—20.

209. Deux notes sur la conjugaison grecque (1. La désinence de la 3^e p. pl. (-ουσι etc.); 2. L'optatif de l'aoriste et le précatif v.-indien). — *BPTJ* XXVII, 1969, s. 8—17.

210. Les thèmes en *-i-*, *-u-* du germanique. — *Mélanges de linguistique... offerts à M. René Fohalle*, Gembloux: Duculot, 1969, s. 33—40.

211. Les verbes germaniques du type *lūkan*. — *Mélanges pour Jean Fourquet*, München: Hueber—Paris: Klincksieck, 1969, s. 157—162.

212. La flexion de l'adjectif en baltique. — *Studi Baltici* X, 1969, s. 113—119.

213. Fleksii prilagatel'nogo v baltijskom i slavjanskom. — *Voprosy jazykoznanija* 1969, nr 3, s. 3—11.

213a. Fleksja przymiotnika w bałtyckim a słowiańskim. — *SprPANKr* XII, 1968 [1969], s. 444—447.

214. [wraz z W. Taszyckim] Ks. Prof. Aleksy Klawek w oczach kolegów świeckich. — *Tygodnik Powszechny* XXIII, 1969, nr 50.

215. [Rec.] Robert Schmitt-Brandt, Die Entwicklung des indogermanischen Vokalsystems, Heidelberg 1967. — *BSL* 63, 1968, fasc. 2 [1969], s. 41—49.

216. [Rec.] M^a Lourdes Albertos Firmat, La onomástica personal primitiva de Hispania Tarraconense y Bética (Theses et Studia Philologica Salmanticensia XIII), Salamanca 1966. — *Onomastica* XV, 1969, s. 209—213.

1970

217. Linguistics of to-day. — *Scientia* 105, no. VII—VIII, 1970, s. 483—503.

217a. Współczesne językoznawstwo (Z ang. tłum. M. Abrahamowiczowa). — *Znak* XXIII, 1971, nr 203, s. 537—560.

218. The quantitative meter of Indo-European. — *Indo-European and Indo-Europeans* (Papers presented at the Third Indo-European Conference at the Univ. of Pennsylvania, April 21—23, 1966), Philadelphia 1970, s. 421—430.

219. *Die sprachlichen Grundlagen der altgermanischen Metrik*. — *Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft*, Vorträge 1; Innsbruck: Inst. für vgl. Sprachwiss. der Univ. Innsbruck, 1970, ss. 23.

220. Le mètre quantitatif en arabe et ailleurs. — *Mélanges Marcel Cohen*, The Hague: Mouton, 1970, s. 92—98.

1971

221. Podstawowe kategorie morfologiczne. — *BPTJ* XXVIII, 1971, s. 3—12, rés. fr.

222. Phonologisches zum indogermanischen Gutturalproblem. — *Donum Indogermanicum. Festgabe für Anton Scherer*. Heidelberg: C. Winter, 1971, s. 33—38.

223. Notes de conjugaison I (1. La valeur du présent thématique en i.-e. 2. La désinence védique *-mā* de la 1^{re} p. pl. 3. Le vocalisme du

présent radical en hittite. 4. La voyelle thématique *a* de got. *nimada(u)* etc. 5. Les verbes grecs en -*ω*). — *BPTJ* XXVIII, 1971, s. 13—28.

224. Morphonological palatalization in Old Irish. — *Travaux Linguistiques de Prague* IV, 1971, s. 67—73.

225. Perfectum słowiańskie na -*l*. — *SprPANKr* XIV, 1970 [1971], s. 52—54.

226. Słowiański genetivus po negacji. — *Sesja Naukowa Międzynarodowej Komisji Budowy Gramatycznej Języków Słowiańskich* (= Polska Akademia Nauk, Oddz. w Krakowie, Prace Komisji Słowianoznawstwa 23), Wrocław: Ossolineum, 1971, s. 11—15.

227. [Rec.] E. A. Makaev, Struktura slova v indoevropskich i germanskich jazykach, Moskva 1970. — *Voprosy jazykoznanija* 1971, nr 3, s. 122—126.

1972

228. *Studies in Semitic Grammar and Metrics*. — Polska Akademia Nauk, Komitet Językoznawstwa, Prace Językoznawcze 67; Wrocław—Warszawa—Kraków—Gdańsk: Ossolineum, 1972, ss. 207, streszcz. pol.

229. The role of deictic elements in linguistic evolution. — *Semiotica* V, 1972, no. 2, s. 174—183.

230. Miejsce aspektu w systemie koniugacyjnym. — *Symbolae Polonicae in honorem Stanisłai Jodłowski* (= Polska Akademia Nauk, Oddz. w Krakowie, Prace Komisji Językoznawstwa 32), Kraków: Ossolineum, 1972, s. 93—98.

231. Notes de conjugaison II (6. Les verbes germaniques en -*ē*. 7. Les verbes lituaniens en -*uoti*. 8. Le parfait slave). — *BPTJ* XXIX, 1971 [1972], s. 13—31.

232. Le mètre des Gāthās de l'Avesta Y. 28—34. — *BSL* 67, 1972, s. 47—67.

233. L'origine de *ν ἐφελευστικόν*. — *Mélanges de linguistique et de philologie grecques offerts à Pierre Chantraine*, Paris: Klincksieck, 1972, s. 75—81.

234. La rime en v.-irlandais. — *Études Celtiques* XIII, 1972, fasc. 1, s. 298—307.

235. Podstawy językowe metryki starogermańskiej. — *BPTJ* XXX, 1972, s. 3—15.

236. [Rec.] Mille. I dibattiti del Circolo Linguistico Fiorentino 1945—1970, Firenze 1970. — *BPTJ* XXIX, 1971 [1972], s. 179—182.

237. [Rec.] Étienne Decaux, Petite grammaire polonaise; I (2^e éd.), II (2^e éd.), III, IV, Paris 1966—1967. — *BSL* 66, 1971, fasc. 2 [1972], s. 149—150.

1973

238. Internal reconstruction. — *Current Trends in Linguistics* XI, The Hague: Mouton, 1973, s. 63—92.

239. Phonologisches zum Problem der idg. stimmlosen Aspiraten. — *BPTJ* XXXI, 1973, s. 3—9.

240. Grec $\kappa\tau$, $\chi\theta$, $\varphi\theta$ = v.-ind. $k\varsigma$, etc. — *BSL* 68, 1973, fasc. 1, s. 93—103.

241. Les itératifs en *-eie/o-* en slave et en baltique. — *Južnoslovenski Filolog* XXX, 1973, nr 1—2, s. 143—147.

241a. Fleksja czasowników słowiańskich na *-iti*. — *SprPAN* Kr XVI, 1972, cz. 1, s. 41—42.

242. Gli aggettivi in *-l-* e il perfetto slavo. — *Ricerca Slavistica* XVII—XIX, 1970—1972 [In memoriam Giovanni Maver], druk: 1973, s. 323—328.

243. Verbal aspect in Semitic. — *Orientalia* 42, 1973, fasc. 1/1, s. 114—120.

244. [Rec.] Roman Ingarden, Z teorii języka i filozoficznych podstaw logiki, Warszawa: PWN, 1972. — *BPTJ* XXXI, 1973, s. 163—169.

1974

245. *Esquisses Linguistiques* II. — Internationale Bibliothek für Allgemeine Linguistik, Band 37; München: W. Fink, 1974, ss. 480.

246. Universaux linguistiques. — *Proceedings of the Eleventh Intern. Congress of Linguists (Bologna — Florence, Aug. 28 — Sept. 2, 1972)*, I; Bologna: Mulino, 1974, s. 39—46.

247. Le redoublement attique et l'origine des voyelles „prothétiques“ en grec. — *Studia indoeuropejskie* [Księga ku czci Jana Safarewicza]; Polska Akademia Nauk, Oddz. w Krakowie, Prace Komisji Językoznawstwa 37; Kraków: Ossolineum, 1974, s. 111—115.

248. Les éléments persans dans le fonds lexical européen. — *Homage Universel* II — *Commémoration Cyrus* (Actes du Congrès de Shiraz 1971); Téhéran — Liège: Bibliothèque Pahlavi, 1974, s. 391—397.

249. Czasowniki litewskie na *-uoti*. — *Anantapāram kila śabda-śāstram...* *Księga pamiątkowa ku czci Eugeniusza Śluszkiewicza*, Warszawa: PWN, 1974, s. 129—135.

250. [Rec.] Manfred Mayrhofer, *Onomastica Persepolitana*. Das Altiranische Namengut der Persepolis-Täfelchen. Wien: Verlag d. Österreichischen Akad. d. Wissenschaften, 1973. — *BPTJ* XXXII, 1974, s. 199—203.

1975

251. *Metrik und Sprachgeschichte*. — Polska Akademia Nauk, Komitet Językoznawstwa, Prace Językoznawcze 83; Wrocław—Warszawa—Kraków—Gdańsk: Ossolineum, 1975, ss. 254 (Streszcz. pol.).

252. *Phonetisches und Metrisches im Indogermanischen. — Flexion und Wortbildung* (Akten der V. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft, Regensburg 9.—14. September 1973), Wiesbaden: L. Reichert, 1975, s. 164—174.

253. De σοφώτερος à δύσερος. — *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste*, Paris: Collection linguistique, 1975, s. 325—330.

254. [Rec.] Emile Benveniste, Problèmes de linguistique générale II, Paris 1974. — *Kwartalnik Neofilologiczny* XXII, 1975, s. 103—107.

KAZIMIERZ POLAŃSKI

Językoznawstwo polskie w powojennym 30-leciu

Dorobek językoznawstwa polskiego po wojnie podsumowywany był już kilkakrotnie: przez J. Kuryłowicza¹ i J. Safarewicza² za okres 10-letni, przez A. Heinza³ w 20-lecie PRL oraz przez A. Heinza, J. Safarewicza, F. Sławskiego i S. Urbańczyka⁴ po upływie 25-lecia. Sprawozdanie za 25-lecie jest bardzo szczegółowe i zawiera sporo informacji bibliograficznej. W tej sytuacji za rzecz bardziej wskazaną uważam ograniczenie się w niniejszym przeglądzie do podkreślenia głównych kierunków badawczych w polskim językoznawstwie powojennym oraz do próby porównania naszych osiągnięć w tej gałęzi wiedzy z językoznawstwem światowym.

Wkład Polaków do nauki o języku jest znaczny i zaznaczył się wyraźnie już w drugiej połowie XIX w., kiedy to dwaj polscy językoznawcy, J. Baudouin de Courtenay i M. Kruszewski wypracowywali podstawy dla nowych kierunków językoznawczych, nazwanych później szkołami strukturalistycznymi. Przez wiele lat ich rola w tym zakresie była zapoznana, dopóki nie opublikowano materiałów rękopiśmiennych⁵ po F. de Saussure, z których wynika, że de Saussure znał prace polskich uczonych i że prace te wywarły wielki wpływ na jego koncepcje językoznawcze.

Należy podkreślić, że również najnowsze kierunki językoznawcze wiele zawdzięczają polskim uczonym, przede wszystkim logikom z kręgu tzw. polskiej szkoły logicznej. Podstawowa gałąź językoznawstwa ma-

¹ BPTJ XIV (1955), s. 1—10.

² *ibidem*, s. 11—23.

³ *ibidem*, z. XXIV, 1965, s. 17—33.

⁴ Sprawozdania z Prac Naukowych Wydziału I PAN, 1970, z. 3/4 (58/59), s. 69—135.

⁵ R. Godel, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Paris, 1957, zob. zwłaszcza s. 29 i nast.

tematycznego, tzw. językoznawstwo algebraiczne, rozwinęło się głównie pod wpływem prac K. Ajdukiewicza. Koncepcje Ajdukiewicza można uważać właściwie za pierwszą wersję teorii gramatyki generatywnej sformułowanej w postaci tzw. gramatyki kategorialnej, rozwijanej dziś przez takich uczonych, jak Y. Bar-Hillel i J. Lambek. Najnowsze zaś wersje gramatyki generatywnej koncentrujące się na zagadnieniach semantycznych (różne warianty tzw. semantyki generatywnej; o gramatyce generatywnej zob. niżej) swój rozwój w znacznym stopniu zawdzięczają koncepcjom innego polskiego logika, A. Tarskiego.

Prace Ajdukiewicza, Tarskiego, a także innych przedstawicieli polskiej szkoły logicznej, które wywarły tak decydujący wpływ na rozwój współczesnego językoznawstwa światowego, opublikowane były głównie przed wojną. Koncepcje ich do językoznawstwa przenieśli i rozwinęli uczeni zagraniczni, przede wszystkim amerykańscy. Stało się to zresztą dopiero pod koniec lat pięćdziesiątych.

Okres powojenny w językoznawstwie światowym był kontynuacją stanu sprzed wojny i charakteryzował się nasileniem metod strukturalistycznych. W Stanach Zjednoczonych A. P. do rozwoju szczytowego doszła szkoła strukturalistyczna, zwana amerykańską lingwistyką deskryptywną, w zachodniej Europie triumfy święciła szkoła duńska z L. Hjelmslevem i V. Brøndalem na czele. Jej wpływy przez pewien czas zdystansowały szkołę praską, która w czasie wojny znacznie ucierpiała. Dorobek szkoły praskiej był jednak tak znakomity, że nie można było o nim zapomnieć. Stopniowo koncepcje i założenia teoretyczne szkoły praskiej zaczęły odżywać na nowo i zdobywać wpływy w całym świecie, także w Ameryce, tym bardziej, iż niektórzy spośród jej przedstawicieli w wyniku działań wojennych znaleźli się w różnych krajach. Pod koniec lat czterdziestych i z początkiem lat pięćdziesiątych nastąpił okres ożywionej wymiany poglądów i myśli między przedstawicielami poszczególnych szkół strukturalistycznych.

W Polsce sytuacja była odmienna. Wojna, która wyniszczyła znaczną część kadry językoznawczej i zahamowała proces kształcenia nowej, spowodowała pewnego rodzaju izolację językoznawstwa polskiego i jego odstawanie przez pewien okres od językoznawstwa światowego. Nie oznacza to jednak wcale, że w językoznawstwie polskim w tym czasie nie się ciekawego nie działo. Przeciwnie, zmiany, które nastąpiły po wojnie w organizacji życia naukowego w Polsce, wpłynęły korzystnie także na językoznawstwo polskie i nie tylko umożliwiły nadrobienie strat spowodowanych wojną, ale tak zintensyfikowały jego rozwój, iż może się ono poszczycić w okresie minionego 30-lecia imponującym dorobkiem.

Jedną z cech najbardziej charakterystycznych dla językoznawstwa polskiego tej doby w porównaniu z okresami poprzednimi było jego wyjście

poza ramy pracy indywidualnych uczonych. Począwszy od lat pięćdziesiątych językoznawstwo polskie w coraz szerszym zakresie zaczęło się stawać przedmiotem badań zespołowych. W poszczególnych ośrodkach naukowych zaczęto tworzyć i do dziś dnia się tworzy liczne pracownie językoznawcze z zadaniem opracowania tak monumentalnych dla dalszych badań lingwistycznych dzieł, jak *Słownik staropolski*, *Słownik polszczyzny XVI wieku*, *Słownik języka polskiego*, *Mały słownik języka polskiego*, *Słownik języka Jana Chryzostoma Paska*, *Słownik języka Adama Mickiewicza*, *Słownik łaciny średniowiecznej*, *Mały atlas gwar polskich*, *Atlas kaszubszczyzny i dialektów sąsiednich*, *Atlas językowy Śląska*, *Atlas gwarowy województwa kieleckiego*, *Słownik staropolskich nazw osobowych* i in. Tego rodzaju przedsięwzięcia byłyby nie do pomyślenia na taką skalę bez specjalnie do tego celu powołanych pracowni. Niektóre z wymienionych pozycji ukazały się już w całości, pozostałe ukazują się systematycznie zeszytami lub tomami. Niedawno zaczął się ukazywać *Słownik prasłowiański*, opracowywany przez Pracownię Zakładu Słowianoznawstwa PAN, wielkie nadzieje wiąże się z Pracownią Budowy Gramatycznej Współczesnego Języka Polskiego, której zadaniem jest opracowanie nowej gramatyki języka polskiego.

Tego rodzaju pracownie (wymieniono tu tylko niektóre) umożliwiły zatrudnienie znacznej ilości młodych adeptów lingwistyki, którzy znaleźli tam nie tylko możliwość pracy bezpośrednio związanej ze swoją dyscypliną, ale także opiekę naukową wybitnych uczonych kierujących tymi pracowniami lub z nimi związanych. Wokół takich pracowni zaczęły się mnożyć opracowania i monografie z poszczególnych zakresów językoznawstwa polonistycznego lub sławistycznego. Kadra językoznawców w Polsce zaczęła szybko wzrastać. Dziś liczba samych tylko członów Polskiego Towarzystwa Językoznawczego przekroczyła 500, a przecież jest także sporo językoznawców w Polsce nie należących do tego Towarzystwa.

W ścisłym związku z rozwojem badań naukowych pozostawał ożywiony ruch wydawniczy zarówno w zakresie zwartych publikacji, jak i czasopiśmiennictwa oraz rozmaitych serii językoznawczych. Obok kontynuacji czasopism ukazujących się od przedwojny pojawiły się nowe, takie jak *Lingua Posnaniensis*, *Onomastica*, *Slavia Orientalis*, *Studia z Filologii Polskiej i Słowiańskiej*, *Studia Anglica Posnaniensia* i in. Należy podkreślić, że zasadniczych trudności z ogłaszaniem prac językoznawczych drukiem nie ma. Przeciwnie, możliwości jest tu wiele i każda wartościowa pod względem naukowym praca może być opublikowana. Jeśli występują jakieś trudności w tym zakresie, to dotyczą one raczej cyklu produkcyjnego, który w wielu wypadkach jest zbyt rozciągnięty w czasie.

Warunki sprzyjające przedsięwzięciom zespołowym przyczyniły się do tego, że pod względem ilościowym na plan pierwszy w badaniach językoznawczych w okresie trzydziestolecia wysunęły się opracowania o charakterze materiałowym. Jednakże i w zakresie prac o charakterze teoretycznym można odnotować duże osiągnięcia polskiego językoznawstwa powojennego. Mimo wspomnianego wyżej pewnego odosobnienia w okresie wczesnopowojennym językoznawstwo polskie także wtedy miało swego przedstawiciela w czołówce światowej. Niewątpliwie bowiem do niej zaliczyć należy J. Kuryłowicza, najwybitniejszego przedstawiciela strukturalizmu w Polsce. Jego prace wzbogaciły w znacznym stopniu współczesną myśl językoznawczą i uznawane są w skali międzynarodowej za cenny wkład do badań lingwistycznych.

Kuryłowicz nie należy do żadnego z kierunków strukturalistycznych, choć może najbliższy jest założeniom szkoły praskiej. Dorobek Kuryłowicza jest tak imponujący, że można o nim powiedzieć, iż sam tworzy szkołę. W zakresie ogólnoteoretycznym znane są i cytowane przez językoznawców z całego świata jego koncepcje dotyczące takich spraw, jak izomorfizm w systemie języka, analogia, teoria znaku językowego, charakter struktur podstawowych języka, teoria przypadku, teoria sylaby, teoria nazw własnych, kategorie gramatyczne, problemy rekonstrukcji wewnętrznej, problemy semantyczne itp. Równie wybitny jest wkład Kuryłowicza do indoeuropeistyki. Tutaj posunął naprzód przede wszystkim badania nad akcentuacją i apofonią, przyczyniając się do rozwinięcia metod strukturalistycznych w dziedzinie językoznawstwa diachronicznego, którym poszczególne szkoły strukturalistyczne interesowały się znacznie mniej aniżeli zagadnieniami językoznawstwa synchronicznego.

Mniej więcej do połowy lat sześćdziesiątych w produkcji językoznawczej można było dość wyraźnie wyodrębnić prace o charakterze ogólnojęzykoznawczym od prac dotyczących językoznawstwa szczegółowego. W obrębie prac ogólnojęzykoznawczych można wyróżnić z kolei prace traktujące o teorii języka oraz prace omawiające z punktu widzenia ogólnojęzykoznawczego zagadnienia, które odnoszą się do poszczególnych działów języka, tj. fonetyki i fonologii, morfologii, składni, semantyki, słownictwa, onomastyki itp. Zarówno prace o charakterze ogólnoteoretycznym, jak i prace dotyczące zagadnień szczegółowych mogą się odnosić bądź do synchronii, bądź do diachronii. W obu wypadkach obserwujemy w powojennym językoznawstwie polskim znaczny wpływ szkół strukturalistycznych, zwłaszcza szkoły praskiej i kopenhaskiej. W znacznej mierze przyczyniły się do tego prace Kuryłowicza.

Sam podział językoznawstwa na synchroniczne i diachroniczne oraz uznanie problemów synchronicznych za przedmiot godny uwagi nauki o języku są podawane jako jedne z cech odróżniających strukturalizm

od poprzednich kierunków językoznawczych. Jak wiadomo, przedstawiciele szkoły młodogramatycznej interesowali się tylko zagadnieniami historyczno-rozwojowymi języka.

Należy jednak zaznaczyć, że mimo wpływów strukturalistycznych metody młodogramatyczne w pewnym zakresie są stosowane w językoznawstwie do dziś.

Spośród uczonych, którzy oprócz Kuryłowicza zajmowali się problematyką ogólnoteoretyczną, wymienić tu należy przede wszystkim A. Heinza, T. Milewskiego, L. Zabrockiego, L. Zawadowskiego.

Dla teorii fonetyki i fonologii wielkie znaczenie mają prace W. Jassemę, M. Dłuskiej, Z. Stiebera, L. Zabrockiego, M. Adamusa, N. Morcińca, H. Konecznej, L. Dukiewicza, S. Skorupki, T. Brajerskiego, L. Kaczmarka, Z. Sobierajskiego. Na uwagę zwłaszcza zasługują próby rozwinięcia fonetyki i fonologii akustycznej prowadzone głównie pod kierownictwem Jassemę.

W zakresie morfologii wiele uwagi poświęcono teorii przypadku i w ogóle fleksji (J. Kuryłowicz, A. Heinz), kategoriom derywacyjnym oraz problemowi odgraniczenia ich od kategorii fleksyjnych (A. Heinz, J. Puzynina, R. Grzegorzczkowska, R. Laskowski).

Problemami składniowymi w ujęciu ogólnojęzykoznawczym zajmowali się A. Mirowicz, A. Bogusławski, S. Karolak, Z. Gołąb, L. Bednarczyk, K. Pisarkowa, Z. Klemensiewicz, H. Misz, W. Doroszewski, A. Wierzbicka, J. Safarewicz i in.

Zagadnieniami semantycznymi zajmowali się m. in. J. Kuryłowicz, W. Doroszewski, L. Zawadowski, A. Schaff, J. Wierzechowski.

Pod koniec lat czterdziestych i przez lata pięćdziesiąte wielkim zainteresowaniem cieszyły się problemy typologii językoznawczej. Było to niewątpliwie zasługą prac T. Milewskiego.

Uwagę lingwistów polskich przyciągały także takie zagadnienia, jak psychologia i patologia mowy. Na temat rozwoju mowy dziecka pisali L. Kaczmarek, P. Smoczyński, S. Skorupka, M. Zarębina, a spośród psychologów S. Szuman, S. Kowalski, W. Szewczuk, L. Geppertowa, M. Przetacznikowa, Z. Włodarski. Zaburzeniami mowy i problemami logopedycznymi zajmują się L. Kaczmarek, P. Adameczyk, M. Maruszewski, M. Zarębina, E. Richter, J. Kania i in.

Szkoły strukturalistyczne podkreślały mocno autonomię językoznawstwa jako odrębnej dyscypliny naukowej i w badaniach nad językiem odcinały się zasadniczo od kontaktów z innymi gałęziami wiedzy. Pod koniec lat pięćdziesiątych zaznaczył się odwrót od tego stanowiska przejawiający się w tendencji lingwistów do nawiązywania ścisłej współpracy z przedstawicielami innych nauk. Wielką wagę zaczęto przywiązywać do najbardziej podstawowych zagadnień, takich jak podstawowe cele nauki

o języku, ocena poszczególnych teorii lingwistycznych, problem ich sprawdzalności itp. Problematyka ogólnoteoretyczna zaczęła przenikać także do prac o charakterze szczegółowym. Zagadnienia szczegółowe w wielu wypadkach stają się pretekstem do pokazania spraw natury ogólnojęzykoznawczej. Od tej pory trudno nieraz wyodrębnić prace o znaczeniu ogólnojęzykoznawczym od prac dotyczących opisu konkretnego języka czy konkretnych języków.

Na znaczeniu zaczęła zyskiwać teoria gramatyki generatywnej. Za początek istnienia gramatyki generatywnej można uważać moment sformułowania rekurencyjnej definicji zdania. Teorię można bowiem uważać za generatywną wtedy, kiedy za pomocą skończonych środków potrafi opisać każdy egzemplarz nieskończonego zbioru przedmiotów należącego do danego uniwersum. Z doniosłości definicji rekurencyjnych w naukach empirycznych uczeni zaczynają sobie zdawać sprawę dopiero od niedawna. Postępy określonej dyscypliny empirycznej pociągają za sobą wyższy stopień abstrakcji i uogólnienia. Początkowo uogólnienia mają charakter indukcyjnych wniosków z bezpośrednich obserwacji zjawisk natury. Takie uogólnienia przyjmuje się następnie jako robocze pojęcia, a zarazem punkt wyjścia do wyższych stopni abstrakcji. Dalszy krok polega na wyciąganiu uogólnień już nie z bezpośredniej obserwacji zjawisk danej dziedziny, lecz z nagromadzonej wiedzy wyrażonej w kategoriach wcześniejszych pojęć. Do wyrażania takich uogólnień schematu dostarcza matematyka, przede wszystkim takie jej działy, jak teoria funkcji rekurencyjnych oraz związane z nią teorie algorytmów i automatów. Wszelkie zastosowanie metod matematycznych do badań w dziedzinie nauk empirycznych wymaga przekształcenia aparatu pojęciowo-terminologicznego wyrażonego w kategoriach danej dyscypliny w odpowiednie kategorie matematyczne. Problem empiryczny można wtedy traktować jako matematyczny, a wnioski wyciągnięte w drodze rozumowania matematycznego przekształca się z powrotem na język danej dyscypliny. Wynikiem badań nad wypracowaniem ścisłych metod opisu języka naturalnego jest rozwijająca się szybko formalna teoria gramatyk, która ma nie tylko wielkie znaczenie dla teorii języka, ale która także znacznie wzbogaciła teorię algorytmów i automatów.

Wyraźnie zaznacza się wpływ badań lingwistycznych na logikę i vice versa. Logiczne systemy nosiły początkowo charakter ekstensjonalny, tzn. zakładały, że dwa pojęcia posiadające jednakowy zakres mogą wymieniać się w dowolnych kontekstach. Jednak badanie języków naturalnych wykazało, że są konteksty, w których taka zmiana nie jest możliwa. Fakt ten świadczy o sprzeczności między językiem treściowym a rachunkiem logicznym. W celu zbliżenia rachunku logicznego do je-

zyków naturalnych logicy uznali konieczność opracowania logicznej semantyki.

Koncepcje gramatyki generatywnej, rozwijanej w Stanach Zjednoczonych A. P., oraz prace z pogranicza logiki i językoznawstwa dotarły do nas z początkiem lat sześćdziesiątych. Istnieje szereg wersji gramatyki generatywnej. Uderza fakt szybkich zmian, które zachodzą w teoriach lingwistycznych ostatnich lat. Fakt ten zresztą nie powinien dziwić. Językoznawstwo jest nauką empiryczną, a w dyscyplinach empirycznych obserwujemy ciągłą zmienność.

Od połowy lat sześćdziesiątych ukazuje się u nas coraz więcej opracowań pisanych w ujęciu teorii gramatyki generatywnej, przede wszystkim w wersji transformacyjnej standardowej (I. Bellert, R. Nagucka, K. Polański). W klasycznej czy standardowej wersji gramatyki transformacyjno-generatywnej do istotnych należy rozróżnienie między strukturą powierzchniową i strukturą głęboką. Pierwsza jest generowana przez podstawową część składnika syntaktycznego, obejmującą reguły frazowe i słownikowe, struktury powierzchniowe zaś otrzymujemy ze struktur głębokich przez zastosowanie odpowiednich transformacji.

Obok standardowej wersji gramatyki transformacyjno-generatywnej oraz gramatyki transformacyjnej w ujęciu Harrisowskim od kilku lat rozwija się także nowy kierunek, w którym centralne miejsce zajmuje składnik semantyczny. Strukturę głęboką utożsamia się tu ze strukturą semantyczną. Najogólniej biorąc można tu wyróżnić dwa główne odłamy. Jeden jest bezpośrednią odroślą gramatyki transformacyjno-generatywnej, natomiast drugi rozwija się jako teoria bardziej niezależna, chociaż i w nim można się dopatrzeć wpływów tej gramatyki. Pierwszy jest u nas słabo reprezentowany (T. Zabrocki, tu też chyba I. Bellert), natomiast drugi rozwija się bardzo żywo i wkład polskich uczonych jest tu doniosły. Należy tu wymienić przede wszystkim A. Bogusławskiego, A. Wierzbicką, S. Karolaka, których prace cytowane są szeroko w kraju i za granicą. Przedstawiciele tego odłamu w przeciwieństwie do semantyki transformacyjnej, która wiele uwagi poświęca sprawom wyprowadzania struktur powierzchniowych z głębokich, główną uwagę kierują na rekonstrukcję struktury semantycznej, nie troszcząc się zbytnio o to, jaka droga od niej wiedzie do struktury powierzchniowej.

W kilku ośrodkach naukowych od końca lat sześćdziesiątych rozwijają się bujnie studia kontrastywne, przede wszystkim angielsko-polskie, ale także inne. Zapoczątkował je J. Fisiak w ośrodku poznańskim, potem przyłączyły się tu także inne ośrodki.

Od kilku lat rozwija się u nas tzw. lingwistyka komputerowa (M. Pawlak, F. Grucza, L. Bole, A. Blikle i in.). Lingwistykę komputerową

można uważać zarówno za dział językoznawstwa, jak matematyki. Początkowo lingwistyka komputerowa opierała się wyłącznie na koncepcji języka jako systemu jednoklasowego. Mimo iż takie spojrzenie na język jest powierzchowne, już w tych ramach lingwistyce komputerowej udało się zrealizować szereg trudnych zadań, takich jak rozpisywanie tekstów na fiszki, ekscerpcja materiałów do słowników i indeksów, kopiowanie tekstów itp.

Dalszym krokiem lingwistyki komputerowej jest sięgnięcie w głąb systemu językowego, podjęte głównie w związku z pracami nad maszynowym tłumaczeniem. Program badań musi w tym wypadku uwzględniać co najmniej dwa składniki w języku, słownik i gramatykę. W tak pojętej lingwistyce komputerowej obok prac nad maszynowym tłumaczeniem podjęto próby automatycznej analizy stylu, automatycznego ustalania autorstwa tekstów, automatycznej analizy semantycznej tekstów itp. Wyniki, jakie osiągnięto w tych badaniach, były wcale obiecujące i nasunęły myśl wykorzystania tych metod do automatycznego gromadzenia i magazynowania informacji naukowej. Pełny sukces w tym zakresie i rozpowszechnienie osiągniętych wyników będzie miało przełomowe znaczenie dla rozwoju nauki i gospodarki. Dziś, kiedy w każdej gałęzi wiedzy przybywa w świecie publikacji naukowych w takim tempie, że coraz trudniejsze jest śledzenie ostatnich zdobyczy naukowych, uczeni nie mogą sobie pozwolić na to, aby metodami tradycyjnymi, tj. przez wertowanie publikacji, osiągać orientację w zakresie nowych pomysłów i odkryć.

Badania nad tymi zagadnieniami podjęto w kilku ośrodkach w Polsce (Warszawa, Gdańsk, Sosnowiec). Osiągnięto na razie stadium początkowe, do zrobienia jest jeszcze bardzo wiele.

Przed językoznawstwem otworzyła się wielka szansa stania się nauką bardziej użyteczną aniżeli kiedykolwiek w dziejach tej gałęzi wiedzy. Zadania nie są łatwe, bo wymagają wyszkolenia kadry językoznawców orientujących się dobrze w matematyce, ale trud ten się opłaci z pewnością.

JAN ZALESKI

50 lat działalności Polskiego Towarzystwa Językoznawczego

Mija 50 lat od założenia Polskiego Towarzystwa Językoznawczego, które powstało głównie z inicjatywy Andrzeja Gawrońskiego. W dniu 31 maja 1925 roku, w pierwszy dzień Zielonych Świąt¹, odbyło się we Lwowie walne zebranie organizacyjne, w starym gmachu uniwersytetu Jana Kazimierza przy ul. Św. Mikołaja. W zebraniu uczestniczyli niemal wszyscy ówczesni znani językoznawcy polscy, a mianowicie: Jan Baudouin de Courtenay, Witold Doroszewski, Zygmunt Łempicki, Wiktor Porzeziński, Stefan Saski i Stanisław Szober z Warszawy, Piotr Jaworek, Zenon Klemensiewicz, Kazimierz Nitsch, Jan Łoś, Henryk Oesterreicher i Jan Rozwadowski z Krakowa, Zygmunt Czerny, Andrzej Gawroński, Janina Heydzianka, Jan Janów, Tadeusz Lehr-Splawiński, Maria Rytarowska, Eugeniusz Słuszkiewicz, Stanisław Witkowski i Jan Ziłyński ze Lwowa, Henryk Gaertner z Lublina oraz Jan Otrębski z Wilna (razem 23 uczestników); nie przybyli tylko przedstawiciele uniwersytetu poznańskiego. W dwa lata później pierwszy zeszyt Biuletynu PTJ opublikował listę członków Towarzystwa, na której oprócz wyżej wymienionych widnieją dalsze nazwiska językoznawców, np.: Karol Appel, Tytus Benni, Adam Antoni Kryński, Antonina Obrębska i Stanisław Słoński z Warszawy, Tadeusz Kowalski, Witold Taszycki i Stanisław Wędkiewicz z Krakowa, Jakób Handel i Jerzy Kuryłowicz ze Lwowa, Adam Kleczkowski, Edward Klich, Mikołaj Rudnicki, Adam Tomaszewski i Henryk Ułaszyn z Poznania, Olgierd Chomiński z Wilna i inni (razem 53 osoby). W następnych zeszytach Biuletynu pojawiają się na liście kolejno także znane nazwiska, np. w zesz. III (1931): Mojżesz Altbauer, Władysław Kuraszkiewicz,

¹ Tj. Dzień Zesłania Ducha Świętego (w postaci ognistych języków), a więc w święto kiedyś patronalne językoznawstwa; nb. w dni Zielonych Świąt odbywały się niemal wszystkie następne Zjazdy, aż do roku 1950 włącznie.

Tadeusz Milewski, Iwan Ohijenko, Jan Safarewicz, Zdzisław Stieber, Halina Turska, w zesz. IV (1934): Maria Dhuska, Stanisław Jodłowski, Zygmunt Rysiewicz, w zesz. V (1935): Leszek Ossowski i Stanisław Rospond, w zesz. VI (1937): Stanisław Bąk, Stefan Hrabec, Roman Stopa, Stanisław Urbanczyk itd.

Konieczność utworzenia Towarzystwa zaistniała w nowej rzeczywistości polskiej po odzyskaniu niepodległości. Przed pierwszą wojną światową działały u nas tylko dwa uniwersytety w Krakowie i we Lwowie, a ponieważ językoznawstwo teoretyczne było uprawiane głównie w Uniwersytecie Jagiellońskim, prawie wszyscy wybitniejsi językoznawcy polscy skupieni byli w Krakowie. Po wojnie liczba językoznawców znacznie się powiększyła, powstały też nowe lub reaktywowane uniwersytety w Warszawie, Wilnie, w Poznaniu i w Lublinie; zaszła więc potrzeba stworzenia organizacji, która łączyłaby lingwistów rozproszonych po całym kraju, ułatwiałaby kontakty i dyskusje naukowe².

W okresie międzywojennym Towarzystwo zrzeszało wszystkich znanych językoznawców polskich z wyjątkiem Aleksandra Brücknera, który przebywał stale poza granicami kraju. PTJ przyczyniało się nie tylko do utrzymywania łączności wśród członków w kraju, ale także reprezentowało językoznawstwo polskie na zewnątrz, ułatwiając np. lingwistom naszym udział w zjazdach za granicą: w roku 1931 w Genewie, w 1933 w Rzymie, w r. 1936 w Kopenhadze. Po drugiej wojnie światowej, od roku 1954, Towarzystwo rozszerzyło swą działalność w kraju i dziś skupia w swych szeregach nie tylko samodzielnych pracowników naukowych, ale też młodszych językoznawców i w ogóle ludzi z wyższym wykształceniem językoznawczym, nie zawsze twórczo pracujących w zakresie lingwistyki. W roku 1954 przyjęto 80 nowych członków, co niemal podwoiło dotychczasowy stan liczebny Towarzystwa; w roku 1960 liczba członków wynosiła 284, w roku 1970 już 430, obecnie Towarzystwo liczy 533 osoby. Po wojnie jednak została ograniczona działalność Towarzystwa w zakresie kontaktów międzynarodowych, gdyż ich organizacją zajął się w tym czasie Komitet Językoznawstwa PAN³.

Funkcje prezesów PTJ pełnili kolejno wybitni językoznawcy: Jan Rozwadowski (1925—1928 i 1930—1931), Wiktor Porzeziński (1928—†1929), Kazimierz Nitsch (1929—1930 i 1937—1947), Stanisław Szober (1931—1932), Stanisław Słoński (1932—1935), Tadeusz Lehr-Splawiński (1935—1937), Jerzy Kuryłowicz (1947—1950), Zenon Klemensiewicz

² Por. J. Safarewicz, *Polskie Towarzystwo Językoznawcze*, Nauka Polska IX, 1961, nr 3, s. 151—157.

³ Por. T. Milewski, *Działalność naukowa Polskiego Towarzystwa Językoznawczego*, BPTJ XXIV (1964), s. 9—16.

(1950—1953 i 1953—1956), Witold Doroszewski (1956—1958 i 1971—1974), Jan Safarewicz (1958—1961 i 1966—1968), Witold Taszycki (1961—1964), Zdzisław Stieber (1964—1966), Stanisław Urbańczyk (1969—1971) i Władysław Kuraszkiewicz (od r. 1974). Prezesem honorowym wybrany został Baudouin de Courtenay. Spośród szczególnie zasłużonych i aktywnych członków Towarzystwa i jego Zarządu należałoby wymienić zwłaszcza: Jana Rozwadowskiego, Kazimierza Nitscha, Tadeusza Milewskiego, Zenona Klemensiewicza, Jerzego Kuryłowicza, Witolda Doroszewskiego, Jana Safarewicza, Zdzisława Stieberta, Witolda Taszyckiego i Adama Heinza. Kazimierz Nitsch za wyjątkowe zasługi otrzymał w roku 1954 tytuł honorowego członka Towarzystwa; taki też tytuł otrzymali w roku 1972: Jerzy Kuryłowicz, Witold Doroszewski i nestor językoznawstwa polskiego Mikołaj Rudnicki, w roku 1974: Jan Safarewicz, Zdzisław Stieber i Witold Taszycki.

Działalność Polskiego Towarzystwa Językoznawczego przejawia się głównie w organizowaniu zjazdów i dyskusji naukowych, a także w pracach wydawniczych. W okresie pięćdziesięciolecia odbyły się 33 Zjazdy Naukowe Towarzystwa. Przed wojną były one organizowane w głównych miastach uniwersyteckich: we Lwowie — I (1925), VII (1934), IX (1937), w Poznaniu — II (1927) i XI (1939), w Warszawie — III (1928), V (1931) i VIII (1935) oraz w Krakowie — IV (1930), VI (1933) i X (1938); po wojnie zaś: w Krakowie — XII (1947), XV (1954), XVII (1957), XIX (1959), XXI (1961), XXIV (1965), XXVI (1967), XXVIII (1969) i XXX (1971), w Warszawie — XIV (1950), XVI (1956), XVIII (1958), XX (1960), XXII (1962), XXIII (1964), XXV (1966), XXVII (1968), XXIX (1970) i XXXI (1972), we Wrocławiu — XIII (1949), w Poznaniu — XXXII (1973) i w Toruniu — XXXIII (1974). Ustalono, że Zarząd proponuje na każdy zjazd temat główny do dyskusji i zaprosi referenta, który dyskusję zagaí. Z ciekawszych tematów należy tu wymienić następujące: *Pozytywizm i idealizm w językoznawstwie* (r. 1927, zagaíł J. Rozwadowski), *Zagadnienie pokrewieństwa językowego* (r. 1928, przedstawili T. Lehr-Splawiński i J. Baudouin de Courtenay), *System fonologiczny języka polskiego* (r. 1931, zagaíł S. Szober), *Rola językoznawstwa w nauce uniwersyteckiej* (r. 1934, przedstawili K. Nitsch i J. Rozwadowski), *Metodyczne założenia dialektologii* (r. 1938, przedstawił M. Małecki), *Zagadnienie tzw. prajęzyków* (r. 1949, zagaíł T. Lehr-Splawiński), *Ugrupowanie języków słowiańskich* (r. 1954), *Związek badań historyczno-porównawczych z dialektologią* (r. 1956, referat wprowadzający W. Doroszewskiego), *Zagadnienia składni* (r. 1957 i 1962), *Słowotwórstwo* (r. 1958 i 1961), *Leksyka a gramatyka* (r. 1960), *Zagadnienia metodologiczne językoznawstwa* (r. 1967, referat wprowadzający J. Kuryłowicza), *Zagadnienia gramatyki generatywnej i transformacyjnej* (r. 1968, zagaíł J. Kuryłowicz), *Kategorie mor-*

fonologiczne (r. 1969, referat wprowadzający wygłosił J. Kuryłowicz), *Językoznawstwo stosowane. Budowa gramatyczna języka polskiego* (r. 1970, zagaił L. Zabrocki), *Socjolingwistyka* (r. 1971, referat wprowadzający L. Zabrockiego), *Funkcja poznawcza języka* (r. 1972, zagaił W. Doroszewski), *Pojęcie systemu w różnych działach nauki o języku* (r. 1973, zagaił W. Doroszewski), *Morfologia i składnia a semantyka* (r. 1974, referat wprowadzający J. Safarewicza). Ponadto w roku 1964 odbył się w Warszawie zjazd zorganizowany wspólnie przez PTJ i Komitet Językoznawstwa oraz Komitet Słowianoznawstwa PAN, w czasie którego omówiono dorobek polskiego językoznawstwa i słowianoznawstwa w okresie 20-lecia powojennego. Językoznawstwo ogólne i indoeuropejskie przedstawił A. Heinz, językoznawstwo słowiańskie w Polsce zreferował Z. Stieber, polonistyczne językoznawstwo omówił Z. Klemensiewicz, dorobek i kierunki badawcze w zakresie onomastyki przedstawił A. Zaręba. Wszystkie wymienione tu referaty zostały wydrukowane w XXIV zeszyte Biuletynu (1966) na s. 9—71. W tym też roku, z okazji jubileuszu 600-lecia Uniwersytetu Jagiellońskiego, członkowie PTJ ośrodka krakowskiego przy współudziale Komitetu Językoznawstwa PAN i uczonych zagranicznych zorganizowali Sympozjum Językoznawcze na temat *Pojęcie prawa w lingwistyce*. Wszystkie wygłoszone tu referaty zostały opublikowane w XXIII zeszyte Biuletynu PTJ (1965).

Jak widać z powyższego przeglądu tematyki, przedmiotem dyskusji na zjazdach naukowych były nie tylko zagadnienia związane z aktualnymi badaniami polskich językoznawców, jak np. zagadnienie pokrewieństwa językowego, ugrupowań języków słowiańskich, zagadnienie metodycznych założeń dialektologii, słowotwórstwa czy składni. Dyskutowano tu również nad nowymi problemami, nad nowymi metodami badawczymi. Na przykład już w roku 1931 na V Zjeździe Stanisław Szober zainicjował dyskusję nad systemem fonologicznym języka polskiego, a przecież w tym czasie zaczyna dopiero swą działalność praska szkoła fonologiczna. Na kilku ostatnich zjazdach tematem dyskusji były nowe założenia metodologiczne językoznawstwa, zagadnienia gramatyki generatywnej i transformacyjnej.

W roku 1954 powstało Lubelskie Koło PTJ głównie z inicjatywy Tadeusza Brajerskiego, który został jego prezesem. W dwa lata później utworzono warszawskie koło PTJ dzięki staraniom przede wszystkim Witolda Doroszewskiego, późniejszego prezesa tego koła. Początkowo działalność owych kół terenowych była bardzo ożywiona; zorganizowano szereg zebrań naukowych (w Lublinie ponad 30, w Warszawie ponad 40), referaty wygłaszali znani językoznawcy polscy, a nawet zagraniczni. Jednak od kilku lat działalność obu kół znacznie osłabła, ostatnio zanikła całkowicie. Warto by może pomyśleć o ich ożywieniu.

Obok zjazdów naukowych najważniejszą dziedziną działalności Polskiego Towarzystwa Językoznawczego stanowi wydawanie periodyku naukowego, jakim jest *Biuletyn PTJ*, ukazujący się początkowo mniej więcej co dwa lata, ostatnio w zasadzie co roku. *Biuletyn* był pomyślany jako organ językoznawstwa ogólnego oraz indoeuropejskiego i w okresie międzywojennym był jedynym tego rodzaju czasopismem w Polsce. W roku 1949 zaczęła wychodzić w Poznaniu *Lingua Posnaniensis* poświęcona podobnej problematyce. Z czasem więc ustaliła się zasada, że *Lingua Posnaniensis* jest organem przede wszystkim językoznawstwa indoeuropejskiego, *Biuletyn* zaś organem językoznawstwa ogólnego, teoretycznego. Poczynając od zeszytu IX z roku 1949, zamieszcza się w *Biuletynie* recenzje omawiające zagraniczne dzieła językoznawcze; ma to na celu informowanie polskich uczonych o postępach nauki światowej w zakresie językoznawstwa ogólnego i indoeuropejskiego. Od zeszytu XIX (1960) w *Biuletynie* publikuje się bibliografię z dziedziny językoznawstwa ogólnego i indoeuropejskiego, opracowywaną kolejno przez A. Heinza (zesz. XIX—XXVII), K. Polańskiego (zesz. XXVIII—XXX) i W. Smoczyńskiego (zesz. XXXI i XXXII). W zeszycie VIII (1948) zapoczątkowany został stały dział „Sprawy administracyjne“, w którym znajdują się wiadomości dotyczące działalności Towarzystwa. Mieszczą się tu sprawozdania z Walnych Zgromadzeń PTJ (skład Zarządu i Komisji Rewizyjnej, spis członków), a także protokoły ze Zjazdów Naukowych, tj. tytuły referatów oraz nazwiska dyskutantów. Do zeszytu X włącznie (1950) podawano też listę zmarłych członków Towarzystwa, od początku jego istnienia. Pierwszy zeszyt *Biuletynu* ukazał się w roku 1927, do dnia dzisiejszego ukazały się 32 numery tego czasopisma o łącznej objętości 5955 stron (przeciętna objętość każdego zeszytu wynosi około 200 stron). Nakład *Biuletynu* wynosi ostatnio 800 do 900 egzemplarzy, z czego około 530 otrzymują członkowie Towarzystwa, ponad 150 biblioteki krajowe, pozostałe zaś egzemplarze przeznacza się na wymianę i na sprzedaż. W skład komitetu redakcyjnego wchodziło: K. Nitsch, W. Porzeziński, J. Rozwadowski, S. Wędkiewicz, T. Lehr-Splawiński, W. Doroszewski, J. Kuryłowicz i W. Taszycki. Na czele czteroosobowego komitetu stali kolejno redaktorzy: Kazimierz Nitsch (1925—1939), Jerzy Kuryłowicz (1947—1954), Tadeusz Milewski (1955—†1966) i od roku 1966 Adam Heinz. Szczególne zasługi ma tu Jerzy Kuryłowicz, którego wkład naukowy i organizacyjny w dzieło rozwoju omawianego czasopisma jest wyjątkowo wielki.

Szerszej działalności wydawniczej Towarzystwo nie prowadzi ze względu na ograniczone fundusze. W okresie międzywojennym nie korzystało ono z dotacji państwowych i utrzymywało się wyłącznie ze składek członkowskich, stosunkowo dość wysokich (początkowo 24 zł, potem 16,

a w końcu 12 zł przedwojennych). W tym czasie jedyną publikacją, oprócz Biuletynu, jaka się ukazała nakładem PTJ, była praca S. Słońskiego *Index verborum do Euchologium Sinaiticum* (Warszawa 1934). Po wojnie skromna dotacja przeznaczona jest tylko na wydawnictwo Biuletynu, ostatnio finansowanego w całości przez Polską Akademię Nauk.

Z okazji pięknego jubileuszu należałoby życzyć Polskiemu Towarzystwu Językoznawczemu następnego półwiecza równie owocnej działalności dla dobra językoznawstwa, dla dobra nauki polskiej.

CZESŁAW BARTULA

Z problematyki orzeczenia i zdania

(na przykładzie języka polskiego)

I. Uwagi niniejsze dotyczą niektórych szczególnych wypadków związku predykatywnego, zwłaszcza konstytutywnego członu zdania, jakim jest orzeczenie¹. Rozpatrzony tu zostanie pokrótce stosunek orzeczenia składającego się z dwu lub więcej części współrzędnych (paratactycznych), nazywanego niekiedy orzeczeniem szeregowym² do zdania pojedynczego i zdania współrzędnie złożonego. Dotychczasowe ujęcia i klasyfikacje wymienionych struktur, zarówno w gramatyce szkolnej, jak też akademickiej, są dość nieścisłe i niepełne.

II. W pierwszej kolejności narzuca się pytanie, jakie miejsce w strukturze zdania zajmuje orzeczenie szeregowie (paratactyczne) przy tym samym podmiocie (tzw. zdanie ściągnięte), w szczególności zaś, jak należy traktować wypadki orzecznika szeregowego przy tym samym podmiocie w zdaniu. Ilustrują to następujące typy związku predykatywnego:

1. orzeczenie słowne (czasownikowe) osobowe, np. *brat siedzi i pisze, idziemy i rozmawiamy* itp.;

2. orzeczenie imienne (słowno-imienne) z orzecznikiem rzeczownikowym w narzędniku lub orzecznikiem przymiotnikowym w mianowniku, np. *brat jest inżynierem i nauczycielem, brat jest zdolny i pilny* itp.

W przytoczonych typach zdania widoczne są pewne różnice, jak też pewne podobieństwa strukturalne. Różnica pomiędzy typem 1. i 2. po-

¹ Por. J. Kuryłowicz, *Les structures fondamentales de la langue: groupe et proposition*, *Studia Philosophica* III, 1948, s. 203—209, przedruk [w:] *Esquisses Linguistiques*, Wrocław 1960, s. 35—41.

² Por. Z. Klemensiewicz, *Składnia opisowa współczesnej polszczyzny kulturalnej*, Kraków 1937, s. 102; *Zarys składni polskiej*, Warszawa 1957, s. 34; *Studia syntaktyczne*, Wrocław 1967, s. 9.

lega na sposobie wyrażenia predykcji, tj. sądu o istnieniu³. W pierwszym wypadku sąd ten wyrażają formy osobowe czasowników połączonych parataktycznie, w drugim natomiast — orzeczniki współrzędne wraz z łącznikiem; główny ciężar predykcji jednak spoczywa tu na orzecznikach; łącznik (copula) tj. forma osobowa od *być* itp. jest nosicielem kategorii czasu, (osoby, trybu i aspektu. W wypadku braku łącznika np. w czasie teraźniejszym, co jest regułą w języku rosyjskim, funkcje pomocnicze (zastępcze) spełniają szyk, pauza, akcent zdaniowy i kontekst, np. *brat — posłem i radnym = brat jest posłem i radnym*, lub *brat został posłem i radnym*; *brat — cały i zdrow = brat jest cały i zdrowy* itp.

Istnieje pewnego rodzaju niekonsekwencja w ujmowaniu predykcji przytoczonych wyżej typów związku. W pierwszym wypadku mówi się najczęściej o zdaniu złożonym współrzędnie, w drugim natomiast — o zdaniu pojedynczym z orzeczeniem, ściślej z orzecznikiem szeregowym⁴. Takie ujęcie bierze się stąd, iż w pierwszym wypadku uwydatnia się rolę słowa orzekającego jako odrębnego sądu; w drugim typie główny ciężar predykcji przesuwają się na łącznik *byti* itp. Trzeba tu jednak widzieć podobieństwa strukturalne obu typów zdań. Otóż, zarówno w pierwszym, jak i w drugim wypadku chodzi przecież o kondensację wypowiedzi, tj. o zdanie ściągnięte z wyniesieniem niejako przed nawias wspólnego członu, tj. podmiotu. W drugim typie ponadto trzeba oczywiście widzieć wyniesienie przed nawias wspólnego łącznika. Tak więc, zdanie *brat siedzi i pisze* < (jest kondensacją, sumą zdań) *brat siedzi + brat pisze*, podobnie jak zdanie *brat jest zdolny i pilny* < *brat jest zdolny + brat jest pilny*; *brat jest inżynierem i nauczycielem* < *brat jest inżynierem + brat jest nauczycielem*, itp. Wydaje się też oczywiste, że w wypadku uznania podstawowych struktur, tj. grupy i zdania, nie można traktować jednakowo szeregu typu orzecznikowego, np. *brat jest pilny i zdolny* i szeregu typu przydawkowego, np. *pilny i zdolny brat zdał egzamin* itp.

Z innych ważnych cech strukturalnych zdania współrzędnie złożonego ściągniętego ze wspólnym podmiotem należy wskazać na możliwość istnienia związku atrybutywnego odnoszącego się do obu członów orzeczeniowych. Mogą tu wchodzić w grę różnego rodzaju rozwinięcia związku predykatywnego ściągniętego stanowiącego kondensację (sumę) pojedynczych zdań, np. *brat siedzi przy stole i pisze zadanie* < *brat siedzi przy stole + brat pisze zadanie*; *brat jest bardzo zdolny i pilny* < *brat jest bardzo zdolny + brat jest bardzo pilny*; *brat jest dobrym inżynierem i nauczycielem* < *brat jest dobrym inżynierem + brat jest dobrym nauczycielem* itp.

³ Por. J. Safarewicz, *Sur la fonction prédicative du verbe personnel*, BPTJ IX (1949), s. 71—75, przedruk [w:] *Studia językoznawcze*, Warszawa 1967.

⁴ Por. Z. Klemensiewicz, *Zarys składni...*, s. 34.

Z tego, co wyżej powiedziano, wypływa, iż przytoczone typy zdań należałoby uznać za struktury przejściowe stanowiące ogniwo pośrednie między zdaniem pojedynczym z jednym podmiotem i jednym orzeczeniem a zdaniem współrzędnie złożonym z dwoma i więcej podmiotami oraz z dwoma i więcej orzeczeniami samodzielными. Byłyby to więc kolejno struktury typu: 1. *brat pisze; brat jest zdolny*; 2. *brat siedzi i pisze; brat jest inżynierem i nauczycielem; brat jest zdolny i pilny*; 3. *brat siedzi, siostra pisze (a siostra pisze); brat jest inżynierem, siostra jest nauczycielką (lub a siostra nauczycielką); brat jest zdolny, siostra jest pilna (lub a siostra pilna)* itp.⁵

III. Innym typem zdania, który by należało wyodrębnić i odróżnić od wyżej omówionych, jest struktura związku predykatywnego, parataktycznego (szeregowego) form osobowych czasowników o charakterze więcej lub mniej frazeologicznym. Zazwyczaj drugi człon orzeczenia jest rozwinięciem treści członu pierwszego, niejako sądem dodatkowym i uzupełniającym. Struktury tego typu można spotkać najczęściej w języku mówionym, chociaż nierzadko przenikają one także do języka pisanego literatury pięknej i naukowej. Ze stanowiska semantycznego struktury te nie mogą być uznawane za zdania współrzędnie złożone (dwukrotnie, wielokrotnie) sensu stricto. A oto kilka wypadków omawianego typu orzeczenia szeregowego czasownikowego⁶:

1. synonimizacja, tj. połączenie czasowników całkowicie lub tylko częściowo synonimicznych, np. *wiatr świszcze i gwiżdże (dmucha i wieje), chory jęczy, kwęka i stęka; słońce grzeje i piecze; dyrektor rządzi i kieruje przedsiębiorstwem; matka cieszy się i raduje* itp.;

2. dopowiedzenie (wyjaśnienie, komentarz, utożsamianie itp.) — drugi z członów dołączony jest dodatkowo za pomocą wskaźników (spójników), *czyli, to jest* (w skrócie *tj.*) lub po pauzie, np. *brat nagle znikł, tj. (czyli) wyjechał; chłopiec zasłabł — zachorował; władcy się zmieniali — przychodzili i odchodzili* itp.;

3. uwydatnianie (ekspresja) — z reguły pierwszy człon jest członem dodatkowym (nadwyżkowym), niejako „pustym“; w tej funkcji występują takie czasowniki, jak *wziąć, zabrać się, iść, pójść, mieć, zobaczyć, patrzeć, uważać* itp., np. *wziął i umarł* 'umarł'; *zabrał się i poszedł* 'poszedł';

⁵ Zbliżone ujęcie związków współrzędnych wewnątrz zdaniowych, jak również międzyzdaniowych do ujęcia w niniejszym artykule podaje S. Szober, *Gramatyka języka polskiego*, Warszawa 1953, wyd. III, s. 335—336 i 362—365.

⁶ Tego rodzaju frazeologiczne struktury współrzędne nieco inaczej sklasyfikowane rozpatrują szczegółowiej S. Bąba i S. Mikołajczak, *O orzeczeniu szeregowym*, Po-radnik Językowy 1974, nr 3, s. 117—128.

idź, zobacz! (lub *idź i zobacz!*) 'zobacz!'; *weź, zrób!* (*weź i zrób!*) 'zrób!'; *patrz, nie rozbij!* 'nie rozbij!'; *masz, zjedz!* (*masz i zjedz!*) 'zjedz' itp.⁷

Odmiernym nieco typem, zasługującym na osobne zbadanie, jest połączenie parataktyczne czasowników wyrażających przeciwieństwa, tzn. występujące w szeregach typu *ani ziębić, ani grzać; ani pomóc, ani zaskodzić*, jak również struktura współrzędna czasowników łączonych na zasadzie skojarzenia sytuacyjnego, np. *stać i patrzeć, sięść i płakać, pluć i łapać, jeść i pić* itp. Tu częściej możliwy jest związek bezpodmiotowy, np. *ani mnie to ziębi, ani grzeje; tu można dobrze zjeść i wypić; cóż robić? Tylko sięść i płakać* itp.

IV. Osobny typ zdań o charakterze przejściowym stanowiłyby zdania z orzeczeniem tzw. modalnym lub fazowym. Występują w nich połączenia czasowników modalnych, jak *móc, chcieć, musieć, umieć, woleć, mieć* 'być powinnym, musieć' itp. oraz fazowych, jak *zacząć, skończyć, przestać* itp. z bezokolicznikiem. Ze stanowiska formalno-gramatycznego upatruje się tu niekiedy dopełnienie bezokolicznikowe⁸. Warto zwrócić uwagę na to, że i tu mogą wystąpić różne warianty orzeczenia szeregowego. Przy wspólnym zawsze podmiocie szeregiem, czyli członem współrzędnym może być w strukturach modalnych:

1. część bezokolicznikowa, np. *brat może grać i śpiewać* < *brat może grać + brat może śpiewać* itp.; prócz wspólnego podmiotu wspólną jest także część modalna;

2. część modalna, np. *brat nie chce i nie umie się uczyć* itp.; prócz podmiotu wspólną jest także część bezokolicznikowa orzeczenia;

3. część modalna i część bezokolicznikowa, np. *brat nie umie i nie może grać i śpiewać* < *brat nie umie grać + brat nie umie śpiewać + brat nie może grać + brat nie może śpiewać* itp.; z czterech zdań pojedynczych po skondensowaniu (zsumowaniu) powstało niejako jedno zdanie współrzędnie złożone z orzeczeniem podwójnie szeregowym.

V. Wnioski. Z rozważań nad wybranymi strukturami składniowymi wynika, że samo kryterium analizy formalnej zdania nie wystarcza. Z jednej strony przy rozpatrywaniu związku predykatywnego imiennego (słowno-imiennego) wynikał postulat wydzielenia osobnego podtypu zdania współrzędnie złożonego ściągniętego przy tym samym podmiocie (zob. p. II). Z drugiej strony okazało się, że nie można w całej rozciągłości stosować formalnej zasady: tyle jest orzeczeń a zarazem tyle zdań, ile jest

⁷ Warto tu nadmienić, że Z. Klemensiewicz, *Studia syntaktyczne*, s. 37, uczynił pewien wyjątek w swojej teorii składni orzeczenia i zdania odstępując od dawniejszych ujęć i uznał strukturę frazeologiczną *wziął i umarł* za szereg czasownikowy osobowy.

⁸ Por. Z. Klemensiewicz, *Składnia opisowa...*, s. 173, 175, 177; *Zarys składni...*, s. 44. Odstępstwem od tych ujęć jest wprowadzenie przez tegoż Autora pojęcia orzeczenia tzw. skupionego modalnego lub fazowego, por. *Studia syntaktyczne*, s. 37—38.

form osobowych czasownika w zdaniu; istnieją bowiem wypadki, w których czasownik nie stanowi odrębnego orzeczenia a zarazem zdania (zob. p. III). Pojęcie parataksy (współrzędności, szeregu) należy również rozciągnąć na struktury czasownikowe osobowe. Potrzebna jest tu dalsza klasyfikacja tych struktur ze stanowiska semantycznego i modalnego (zob. zwłaszcza p. IV).

Ogólniejszy wniosek wypływający z uwag o orzeczeniu i zdaniu dotyczy potrzeby wydzielenia struktur przejściowych (pośrednich). Do takich niewątpliwie należą rozpatrywane wyżej struktury. Okazuje się, że nie ma ostrych granic między zdaniem pojedynczym z orzeczeniem współrzednym a zdaniem złożonym współrzednie. Podobnie nie zawsze wyraźnie rysują się granice między innymi strukturami składniowymi, np. między zdaniami podrzędnymi dopełnieniowymi a okolicznikowymi czy też między określnikami atrybutywnymi, np. między dopełnieniem a okolicznikiem itd.⁹

Nasuwa się wreszcie postulat uwzględniania w większym stopniu w badaniach syntaktycznych struktur języka literackiego mówionego i potocznego oraz odbicia ich w języku pisanym.

Résumé

L'auteur analyse, du point de vue sémantique et syntaxique, la position du prédicat paratactique (verbal ou nominal) et son rapport à la phrase simple et à la phrase coordonnée composée. Il envisage les types de phrases suivants: 1° phrase à un sujet et à un prédicat; 2° phrase à un sujet commun et à deux ou plusieurs prédicats; 3° phrase à deux ou plusieurs sujets différents et à deux ou plusieurs prédicats. Dans la classe du type 2° il indique les sous-types (variantes) à un prédicat ayant un caractère phraséologique ou modal.

⁹ Por. A. Heinz, *Kategorie przejściowe (pośrednie) w języku*, BPTJ XXV (1967), s. 45—61.

LESZEK BEDNARCZUK

Problem przedindoeuropejskich języków Europy

Omawiając stosunki etniczne w przedhistorycznej Europie Profesor Jerzy Kuryłowicz¹ dochodzi do wniosku, że ze względu na pierwotnie pasterski charakter ludności indoeuropejskiej nie można mówić o jakiejś określonej prakolebce czy praojczyźnie, lecz tylko o strefie koczowniczej Indoeuropejczyków, która według niego obejmowała obszary stepowe pomiędzy Azją środkową a Ukrainą. Natomiast Europę środkową i zachodnią zamieszkiwała inna ludność, która została podbita i prawie w całości zasymilowana przez Indoeuropejczyków. Nasuwa się pytanie, jakimi językami mówili ci pierwotni mieszkańcy Europy i czy nie pozostawili jakichś śladów w języku zdobywców. Problemem tym zajmowano się już niejednokrotnie, dopatrując się z większym lub mniejszym prawdopodobieństwem cech przedindoeuropejskich, zwłaszcza w językach celtyckich, romańskich i klasycznych. Ostatnio zagadnienie to omówił syntetycznie V. Pisani². Według niego znane w epoce historycznej języki indoeuropejskie powstały w wyniku pomieszania się prajęzyka (który nazywa „prasanskrytem“), przybyłego z obszaru położonego na północ od Morza Czarnego i Kaukazu, z różnymi językami lokalnymi, które, ulegając asymilacji, zmodyfikowały jego strukturę najlepiej zachowaną w sanskrycie. Za wynik tego wpływu uważa Pisani szereg cech indoeuropejskich języków Europy, dotychczas objaśnianych na gruncie rodzimego rozwoju. Należy tu m. in. 1) stały akcent ekspiratoryczny w większości języków Europy środkowej i zachodniej; 2) wstępnie zwarcie krtani i inne formy protezy przed samogłoską, zwłaszcza w nagłosie, w językach germańskich i bałtosłowiańskich; 3) dobre zachowanie deklinacji w tych językach (w bałtyckim rozszerzonej nawet o przypadki lokalne) wobec

¹ *Zbiór prac poświęconych E. Romerowi*, Lwów 1934, s. 543—550.

² *Indogermanisch und Europa*, München 1974.

redukcji form czasownikowych; 4) ślady dwunastkowego i dwudziestkowego systemu liczebnika. Również za pochodzenia przedindoeuropejskiego uważa Pisani znaczną część słownictwa, uznanego przez A. Meilleta³ za innowację języków grupy północno-zachodniej. Tej pierwotnej warstwie ludności przypisuje on także niektóre spośród tzw. hydronimów staroeuropejskich⁴.

Podstawową trudnością tego rodzaju badań jest prawie zupełna nieznajomość przedindoeuropejskich języków Europy. Poza zachowanym do dziś językiem baskijskim posiadamy tylko pewną ilość tekstów i pojedynczych wyrazów z epoki antycznej, zidentyfikowanych jako nie-indoeuropejskie, głównie z basenu Morza Śródziemnego. Znacznie bogatszego materiału dostarcza, i większy obszar reprezentuje, toponimia przedindoeuropejska, która jednak jest jeszcze mniej pewna interpretacyjnie. Poza Grecją, Italią i Hiszpanią, gdzie większość nazw miejscowych i wodnych nie da się wyjaśnić na gruncie historycznie tam występujących języków indoeuropejskich, na obecność jej zwrócono uwagę w Alpach, Francji, Belgii, Holandii, północnych Niemczech i na wyspach brytyjskich. Dalszym, pośrednim jednak, źródłem do poznania tej pierwotnej warstwy języków jest ich domniemany wpływ na strukturę nawarstwionych na nie języków indoeuropejskich. Dotychczas zajmowano się przede wszystkim słownictwem, które ze względu na możliwość zapożyczeń wtórnych nie musi dowodzić bezpośredniego wpływu substratu, ale jego obecność uprawdopodobnia istnienie wpływu w zakresie systemu gramatycznego. Badania te rozpoczęła neolingwistyczna szkoła włoska⁵, a ostatnio dla języków romańskich prowadzi je na szeroką skalę J. Hubschmid⁶. Należące tu wyrazy stanowią wyraźną grupę znaczeniową, obejmującą pojęcia z zakresu fizjografii, mineralogii, flory, fauny, gospodarki, kultury materialnej, a nawet pewnych przejawów kultury duchowej (głównie mitologii). Niektóre formy ograniczają się do jednego lub kilku języków, inne mają szerszy zakres. Poza tym istnieje, zwykle objaśniana na gruncie rodzimym, grupa wyrazów występująca w większości indoeuropejskich języków Europy, zawierająca krótkie *a*, *o* — jak wiadomo — systemowi morfonologicznemu prajęzyka. Z możliwością ich nie-indoeuropejskiego

³ *Les dialectes indo-européens*³, Paris 1950, s. 17—23.

⁴ Por. H. Krahe, *Die Struktur der alteuropäischen Hydronymie*, Mainz—Wiesbaden, 1963.

⁵ Por. C. Tagliavini, *Le origini delle lingue neolatine*⁵, Bologna 1969, gdzie dalsza literatura.

⁶ *Alpenwörter*, Bern 1951; *Sardische Studien*, 1953; *Mediterrane Substrate*, 1960; *Thesaurus praeromanicus*, I—II, 1963 i liczne inne. Na obecność tego rodzaju zapożyczeń zwrócił także uwagę J. Kuryłowicz, *Mélanges linguistiques offerts à J. Vendryes*, Paris 1925, s. 203—215.

pochodzenia liczy się także J. Kuryłowicz⁷. Zwrócono również uwagę na możliwość wpływu substratu przedindoeuropejskiego w zakresie budowy gramatycznej, głównie w dziedzinie fonetyki i składni, które jako peryferyjne części systemu językowego są bardziej podatne na wpływy obce. Wreszcie w braku bezpośrednich i pośrednich danych językowych pewną wskazówkę stanowią informacje autorów antycznych, zwłaszcza te, które dotyczą języków znanych im bezpośrednio.

Jak wspomniano wyżej, jedynym zachowanym do dziś przedindoeuropejskim językiem Europy jest język baskijski. Używany on jest obecnie w hiszpańskiej prowincji Alava, Bizcaya, Guipúzcoa, górna Nawara oraz we francuskiej dolnej Nawarze, Labourd i Soule. W przeszłości język baskijski zajmował, jak się zdaje, znacznie większy obszar, obejmując według A. Továra⁸ terytorium od wybrzeża katalońskiego na wschodzie po Asturię i Kantabrię na zachodzie, czego dowodzą nazwy miejscowe⁹. Na terenie Francji mówiono nim lub językiem do niego zbliżonym w Akwitanii. Wskazuje na to zarówno antyczna onomastyka tej prowincji¹⁰, jak i pewne osobliwości dialektu gaskońskiego¹¹ ukształtowanego na tym obszarze. Nadal niejasny pozostaje stosunek języka baskijskiego do iberyjskiego. Na możliwość wzajemnych związków zwracano wielokrotnie uwagę, jednak przeciw temu przemawia fakt, że za pomocą baskijskiego nie udało się objaśnić napisów iberyjskich¹², prawie zupełnie niezrozumiałych do dziś; a istniejące pewne podobieństwa w toponimii, może też słownictwie i formach gramatycznych, mogą być według Továra¹³ wynikiem wtórnych kontaktów. Powstałe między VII a I wiekiem p. n. e. napisy iberyjskie, mimo że zawierają bogaty materiał leksykalny¹⁴, są w niewielkim dotychczas stopniu zrozumiałe. Spisane zostały głównie rodzimym pismem sylabicznym, częściowo też alfabetem greckim

⁷ *Apophonie en indo-européen*, Wrocław 1956, s. 194—195.

⁸ *The Basque language*², Philadelphia 1957; *Indo-European and Indo-Europeans*, Philadelphia 1970, s. 267—268.

⁹ Por. A. Tovar, *Cantabria prerromana*, Madrid 1955, s. 11 i n.; R. Menéndez Pidal, *Toponimia prerrománica hispana*, Madrid 1952.

¹⁰ Por. J. Whatmough, *The dialects of Ancient Gaul*, Ann Arbor 1963, s. 89—106; R. Lafon, *Proceedings of the VIIIth International Congress of Onomastic Sciences*, The Hague 1966, s. 270—274.

¹¹ Por. G. Rohlfs, *Le gascon*, Halle 1935; K. Baldinger, *Revue des Langues Romanes*, XXII, s. 241—289.

¹² Por. U. Schmoll, *Die Sprachen der vorkeltischen Indogermanen Hispaniens und das Keltiberische*, Wiesbaden 1959, s. 1—10.

¹³ *Enciclopedia lingüística hispánica*, Madrid 1959, I, s. 21—25; *Indo-European and Indo-Europeans*, s. 267.

¹⁴ Według obliczeń A. Továra, *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, Madrid 1950—1957, II, s. 273—323, liczą one ok. 1000 jednostek słownikowych.

i łacińskim. Pośród nich wydzielić można kilka różniących się od siebie, także językiem, grup, na co wskazuje brak lub obecność pewnych form: 1) napisy z portugalskiej prowincji Algarve i doliny Guadalquivir, reprezentujące według Tovar¹⁵ obszar ekspansji kolonialnej. Zwraca uwagę brak w nich spółgłosek dźwięcznych; 2) napisy z południowego cypła półwyspu; 3) zbliżone do nich napisy wschodnioiberyjskie spotykane na całym wybrzeżu aż po Pireneje. Dalsze związki języka baskijskiego przedstawiają się jeszcze mniej pewnie. Są to stosunkowo nieliczne nawiązania słownikowe i toponimiczne z pozostałymi częściami Hiszpanii oraz Langwedocją, Prowansją, zachodnimi Alpami, północnymi Włochami, a nawet Sycylią¹⁶. Zwrócono ponadto uwagę na możliwość zapożyczeń baskijskich w językach celtyckich¹⁷. Fakty te skłaniają niektórych uczonych do, przedwczesnego jednak przy obecnym stanie badań, wniosku¹⁸, że w przeszłości zajmował on lub języki z nim spokrewnione całą Europę zachodnią. Do najważniejszych z typologicznego punktu widzenia cech języka baskijskiego należy: 1) mutacja konsonantyczna, której dowodzą wahania dźwięczności spółgłosek zwartych w dialektach¹⁹, przy czym w nagłosie występują w zasadzie tylko spółgłoski dźwięczne. Przyjmuje się jednak, że powstały one w epoce przedhistorycznej ze spółgłosek bezdźwięcznych, które w pewnych okolicznościach mogły też zniknąć. Dowodzą tego zapożyczenia łacińskie, w których nagłosowe *p, t, k* dały *b, d, g*, oraz antyczne zapisy z Akwitanii typu *cis(s)on* = bask. *gizon* 'człowiek', *corri* = bask. *gorri* 'czerwony'. Według A. Martineta²⁰ baskijski posiadał pierwotnie opozycję „mocna — słaba“, realizowaną w nagłosie jako „bezdźwięczna aspirowana — nie aspirowana“, a następnie pod wpływem otoczenia romańskiego doszedł do stanu dzisiejszego; 2) aglutynacyjny sposób dołączania formantów gramatycznych z tendencją do prepozycji; 3) inkorporacyjna struktura czasownika (subiekt i obiekt zaimkowy w formie odpowiednich afiksów), z czym w związku zdaje się pozostawać słabo zarysowana fonetyczna granica wyrazu²¹, gdyż — jak wiadomo — języki inkorporacyjne są w zasadzie bezwyrazowe; 4) postpozycja przymiotnika i niektórych innych określeń adnominalnych, co zgodnie z prawem Roz-

¹⁵ Enciclopedia..., s. 7.

¹⁶ Por. J. Hubschmid, *op. cit.*

¹⁷ Por. A. Tovar, Boletín de la Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País, I, s. 31—39; J. Pokorný, Zeitschrift für romanische Philologie, LVIII, s. 418—421; E. Mac White, Zeitschrift für celtische Philologie, XXV, s. 11.

¹⁸ Por. A. Tovar, *Indo-European and Indo-Europeans*, s. 267.

¹⁹ Np. zapożyczone z łac. *catēna* brzmi w poszczególnych dialektach *gathe, kate, khate, katega*, por. J. Hubschmid, *Thesaurus praeromanticus*, II, s. 30—38.

²⁰ *Économie des changements phonétiques*, Berne 1955, s. 370—388.

²¹ Por. A. Martinet, *Language*, XXVIII, s. 194—195.

wadowskiego²² pozostaje w związku z tendencją do prepozycji elementów gramatycznych; 5) konstrukcja ergatywna, w wyniku czego subiekt przy *verbum intransytywne* nie różni się formalnie od obiektu (brak akuzatiwu); 6) dwudziestkowy system liczebnika.

Na terenie Italii — poza etruskim, który do swych historycznych siedzib przybył, jak się zdaje, z zewnątrz — języki przedindoeuropejskie utrzymały się najdłużej na północnej i południowej peryferii, w centrum zaś uległy wczesnej i tak gruntownej indoeuropeizacji, że nie zachowały się nawet ich nazwy. Zabytki pisane pochodzą głównie z północy, gdzie używane były alfabety wywodzące się z etruskiego. Poza tym posiadamy tylko kilka inskrypcji z północnego Picenum i pewną ilość tekstów z Sycylii, spisanych alfabetem greckim i nie odcyfrowanym dotychczas pismem rodzimym. W tych też regionach autorzy antyczni umieszczają ludy, które — jak się zdaje — były w większości pochodzenia przedindoeuropejskiego²³; w związku z czym na uwagę zasługuje fakt, że zjawiska podejrzane o wpływ substratu w dialektach włoskich grupują się głównie na południu, wyspach i północnym zachodzie²⁴.

Spomiędzy nie-indoeuropejskich języków Italii najbogatszą dokumentację posiada język etruski, sięgający w epoce swej świetności od Padu po Kampanię. Większość spośród ok. 10 000 znalezionych dotychczas napisów pochodzi z południowo-wschodniej Etrurii. Z wyjątkiem Mumii zagrzebskiej i kilku innych większych tekstów są to przeważnie jedno lub kilkunajwyrazowe inskrypcje, zawierające głównie materiał onomastyczny. Najstarsze sięgają VII wieku, najmłodsze nie przekraczają I wieku n. e. Jak wiadomo, większość napisów nie posiada do dziś przekonywającej interpretacji. Mimo to wiemy sporo na temat budowy gramatycznej, a zwłaszcza fonetyki języka etruskiego²⁵. Pewne światło rzucają na nią pożyczki greckie (ponad 300 wyrazów) opracowane ostatnio przez C. de Simone²⁶. Z typologicznego punktu widzenia na uwagę zasługują następujące cechy języka etruskiego: 1) brak spółgłosek zwartych dźwięcznych wobec obecności obok zwartych bezdźwięcznych także odpowiednich aspirowanych, które być może w pewnych okolicznościach przechodziły w spiranty. Pozwala to przypuszczać, że język etruski posiadał fonologiczną opozycję siły, a nie dźwięczności, przy której opozycja „mocna — słaba“ może być realizowana jako „aspirowana — nie aspirowana“; 2) redukcja samogłosek wywołana prawdopodobnie akcentem ekspiratorycznym; 3) ele-

²² *Wortbildung und Wortbedeutung*, Leipzig 1904.

²³ Por. na północy: Camuni, Isacri, Bagienni, Deciates, Ingauni, Intenauli, Sal-luvi; na południu: Ausoni, Bretti, Choni, Sicani, Elymni, Oinotri.

²⁴ Por. C. Tagliavini, *op. cit.*, s. 100—131.

²⁵ Por. H. Rix, *Kratylos*, VIII/2, s. 113—138.

²⁶ *Die griechischen Entlehnungen im Etruskischen*, Wiesbaden 1968—1970.

menty aglutynacji widoczne w tzw. redeterminacji morfologicznej (piętrowa końcówka genetiwu); 4) ślady konstrukcji ergatywnej, na co zdaje się wskazywać nieodróżnianie akuzatiwu od nominatiwu (z wyjątkiem zaimka osobowego), który jest zwykle czystym tematem, oraz możliwość interpretacji²⁷ elementu -s (-ś) jako końcówki „actiwu“, tj. ergatiwu, dodawanej do gentiliejów i cognominów użytych przy pasywnym verbum; 5) postpozycja przymiotnika i (?) członu określającego; 6) możliwe ślady systemu dwudziestkowego²⁸. Jak widać, cechy te znajdują paralełę w języku baskijskim, pamiętać jednak należy, że w wypadku języka etruskiego tylko obecność dwu pierwszych zjawisk można uznać za zupełnie pewną. Poza tym — jak wiadomo — samo podobieństwo typologiczne nie dowodzi pokrewieństwa genetycznego. Niemniej jednak trudno zbieżność tę uznać za przypadkową, a ponieważ niektóre z tych cech pojawiają się jeszcze w innych nie-indoeuropejskich językach epoki antycznej oraz jako domniemany wpływ substratu w indoeuropejskich językach basenu Morza Śródziemnego, można je z pewnym prawdopodobieństwem przypisać przedindoeuropejskiej warstwie języków Europy²⁹.

Największe podobieństwo do etruskiego wykazuje język retycki, poświadczony w ok. 70 napisach znalezionych na obszarze Alp pomiędzy górnym Renem i Innem na północy a jeziorem Como i Padwą na południu³⁰. Najdalej na wschodzie znaleziony został napis na hełmie w miejscowości Vač w Słowenii³¹. Być może więc, że przed przybyciem Wenetów język ten był używany na północnym wybrzeżu Adriatyku i w Alpach wschodnich. Napisy retyckie następczą poważne trudności interpretacyjne. Wiadomo, że podobnie jak w etruskim nie występują tu spółgłoski dźwięczne i samogłoska o, znane są natomiast tenues aspiratae. Z podobieństw morfologicznych wymienić można znaną w obu językach w funkcji 3. osoby czasu przeszłego końcówkę -ke (-khe). W związku z tym na zaufanie zasługuje znana wzmianka pochodzącego z Patavium (Padwy) Liwiusza (V, 33) o pokrewieństwie obu języków. Jednak geneza i dalsze związki języka etruskiego nasuwają wiele niejasnych kwestii. Mimo podobieństwa do retyckiego zwykle wyprowadza się go z Azji Mniejszej, na co wskazują świadectwa historyków antycznych, w zasadzie indoeuropejska hydro-

²⁷ Por. K. Olscha, *Tyrrhenica*, Milano 1957, s. 135—144.

²⁸ Por. V. Pisani, *Le lingue del Italia antica oltre il Latino*², Torino 1964, s. 309, który w odmiennej od innych liczebników tej serii budowie formy *zadrum* widzi ślady systemu sześćdziesiątkowego, zwykle jednak liczebnik ten interpretuje się jako 'dwadzieścia', por. M. Pallottino, *Etruskowie*, Warszawa 1968, s. 339.

²⁹ Por. L. Bednareczuk, *Proceedings of the XIth International Congress of Linguists*, Bologna 1974—5, II, s. 664—667.

³⁰ Por. V. Pisani, *Le lingue...*, s. 317.

³¹ Por. G. Pellegrini, *Alpes Orientales*, V, s. 37—52.

nimia Etrurii³² oraz napis na stelli z Lemnos zredagowany w języku zbliżonym do etruskiego. O możliwości tego rodzaju wędrówki świadczyć może kolonizacja grecka i fenicka. W tej sytuacji najbardziej pociągające jest stanowisko Pisaniego³³ i niektórych innych uczonych włoskich, że język etruski powstał w wyniku pomieszania elementów egejskich i mało-azjatyckich z przedindoeuropejskimi italskimi.

Północno-zachodnią część półwyspu zajmowali w epoce historycznej Liguirowie, sięgający do Prowansji i Alp zachodnich; pierwotnie zapewne zamieszkiwali również Korsykę i być może całą południową Francję. Wskazują na to — obok świadectw autorów antycznych — rozpowszechnione, zwłaszcza na terenie Ligurii właściwej, nazwy miejscowe z formantem *-aska*; *-anka* (*-enka*, *-inka*). Na pierwotnie nie-indoeuropejski charakter języka liguryjskiego wskazuje materiał onomastyczny i niektóre glosy w źródłach antycznych oraz opisana przez autorów starożytnych ich odrębność etniczna względem sąsiadujących ludów. W epoce historycznej był to już jednak język o przewadze cech indoeuropejskich, bliski celtyckiemu i italskiemu. Dowodzą tego inskrypcje znalezione w okolicach jeziora Como³⁴, zawierające jednak także elementy nie-indoeuropejskie. Za wynik wpływu liguryjskiego uważa się niektóre cechy dialektów północno-zachodnio-włoskich³⁵ oraz pewne terminy z zakresu fizjografii, fauny, flory i gospodarki pasterskiej, poświadczone także w innych językach używanych na obszarze Alp³⁶.

Do przedindoeuropejskich języków Italii należy także język, w którym spisano kilka krótkich (w tym jedna bilingwa łacińska) i jedną dłuższą (12 wierszową) inskrypcję w północnym Picenum, do dziś zupełnie niezrozumiałą. Języka tego nie udało się związać z żadnym innym językiem starożytnej Italii. Od strony fonetycznej zwraca uwagę prawie zupełny brak spółgłosek dźwięcznych³⁷.

Na Sycylii z okresu przed podbojem rzymskim — obok nielicznych napisów w indoeuropejskim języku Sykulów — spotykamy znaczną ilość przeważnie krótkich inskrypcji w alfabecie greckim i rodzimym, do dziś nie odcyfrowanym, przypominającym częściowo sylabiczne pismo iberyjskie. Teksty spisane w alfabecie greckim są również prawie zupełnie niezrozumiałe, jeden z nich przypomina nie-indoeuropejską inskrypcję

³² Por. H. Krahe, *op. cit.*, 20.

³³ *ibidem*, s. 326.

³⁴ *ibidem*, s. 280—288.

³⁵ Por. C. Tagliavini, *op. cit.*, s. 126—131.

³⁶ Por. J. Hubschmid, *op. cit.*

³⁷ Według obliczeń W. Brandensteina, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, XXXIX, s. 1192, stosunek głosek zwartych przedstawia się następująco: *p : b* — 7 : 1, *t : d* — 32 : 0, *k : c : g* — 3 : 3 : 0.

z Praisos na Krecie³⁸. Znalezione napisy pochodzą z różnych części wyspy i być może reprezentują odmienne języki. Przemawiają za tym według Pisaniego³⁹ różnice w łacinie, z której powstały współczesne dialekty włoskie. U. Schmoll⁴⁰ na podstawie wyrazów przejętych z substratu do tych dialektów łączy cały ten obszar z językiem liguryjskim. Wskazywać na to mogą również pewne cechy gramatyczne podejrzane o wpływ substratu, znane poza tym także w dialektach północno- i południowowłoskich.

Przytoczone wyżej fakty zdają się świadczyć, że przedindoeuropejska Italia nie była jednolita językowo. Przemawia za tym również pierwotna toponimia Sardynii⁴¹, której nie udało się związać w sposób przekonujący z żadnym innym terytorium.

Przedindoeuropejska warstwa ludności Grecji pozostawiła ślady przede wszystkim w toponimii, znajdującej nawiązania w Azji Mniejszej⁴². Poza tym spotykamy liczne zapożyczenia słownikowe. Znacznie mniej pewny jest wpływ w zakresie systemu gramatycznego, głównie fonetyki. Spośród zabytków pisanych poza stellą (VI w.) i kilkoma drobnymi inskrypcjami z Lemnos wszystkie pozostałe pochodzą z Krety i Cypru⁴³. Na Krecie znaleziono: 1) napisy hieroglificzne powstałe pomiędzy r. 2000 a 1660 p. n. e.; 2) napisy w piśmie linearnym „A” (1660—1450); 3) dysk z Faistos datowany na lata 1700—1600; wszystkie, jak wiadomo, nie odcyfrowane; 4) spisane alfabetem greckim między VI a IV wiekiem p. n. e. inskrypcje z Praisos, w których P. Kretschmer⁴⁴ dopatruje się pewnych leksykalnych elementów greckich. Napisy te nie posiadają dotychczas przekonującej interpretacji⁴⁵. Z Krety wyprowadza się zwykle linearne pismo cypryjskie, w którym powstały również nie odcyfrowane dotychczas napisy z XVI—XI wieku p. n. e. Za bezpośrednią jego kontynuację uważa się sylabar zastosowany w VII—III w. p. n. e. do języka greckiego oraz niezrozumiałego, mimo kilku bilingwów, języka nie-indoeuropejskiego. Sylabar ten oraz powstałe z „A” greckie pismo linearne „B” (1450—1200 p. n. e.) rzucają pewne światło na budowę fonetyczną języków, dla których zostały one wynalezione. Występuje w nich zasadniczo

³⁸ Por. U. Schmoll, *Die vorgriechischen Sprachen Siziliens*, Wiesbaden 1958, s. 36.

³⁹ *Le lingue...*, s. 293.

⁴⁰ *op. cit.*, s. 107—110.

⁴¹ Por. J. Hubschmid, *Atti e Memorie del VII Congresso Internazionale di Scienze Onomastiche*, Firenze 1963, II, s. 145—180; E. de Felice, *Proceedings of the VIIIth Congr. Onom.*, s. 147—174.

⁴² Por. F. Schachermeyr, *Real-Encyclopädie...*, XLIV, s. 1494—1548.

⁴³ Por. M. Ventris and J. Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge 1956, s. 28—36, 60—66; O. Masson, *Les inscriptions cypríotes syllabiques*, Paris 1961.

⁴⁴ *Glotta*, XXXI, s. 1—20.

⁴⁵ O możliwym związku z napisami sycylijskimi, por. przypis 38.

tylko jedna seria spółgłosek zwartych oraz wyłącznie sylaby otwarte, przy czym w piśmie linearnym „B” nie odróżnia się *r* od *l*. Pamiętać jednak należy, że pisownia ta nie musi ściśle oddawać wymowy; zwłaszcza zasada otwartych sylab — podobnie jak w innych sylabicznych systemach pisma — wygląda na czysto graficzną. Cechy te nie znane są w napisach z Praisos. Natomiast w inskrypcji z Lemnos występują tylko spółgłoski bezdźwięczne, także aspirowane. Język, w którym została ona zredagowana, uważa się za blisko spokrewniony z etruskim. Jak wiadomo, pisarze antyczni na wyspie tej przed podbojem ateńskim umieszczają Pelazgów, pierwotnych legendarnych mieszkańców Hellady, a urodzony tu historyk Hellanikos (V wiek p. n. e.) identyfikuje tych ostatnich z Tyrsennami, tj. Etruskami ⁴⁶.

Poza basenem Morza Śródziemnego nie posiadamy prawie żadnych zabytków pisanych języków przedindoeuropejskich. Pozostaje więc materiał onomastyczny, głównie hydronimia. Najwięcej podejrzanych o pochodzenie nie-indoeuropejskie nazw osobowych i etnicznych pochodzi z Brytanii, zwłaszcza północnej części wyspy, gdzie źródła późnoantyczne umieszczają Piktów, Kaledonów i Majatów ⁴⁷. Zachowały się tu też nie-liczne, zredagowane w piśmie ogamicznym (częściowo też łacińskim), napisy, w których obok wyrazów pochodzenia celtyckiego występują formy zupełnie niezrozumiałe, np. *ettocuhetts ahehhttanann hccvveerv nehhtonn; irataddoarens*. Wśród imion władców piktyjskich spotykamy m. in. *Bliesblituth, Usconbuts, Canutulachama*. Form tych zarówno od strony etymologicznej, jak i fonetycznej nie da się związać ani z celtyckim, ani z żadnym innym językiem indoeuropejskim. Zwraca uwagę częstość sylab otwartych, a w substytutach celtyckich niektórych imion wahania w dźwięczności spółgłosek zwartych, np. *Drosten, Drostan — Trystan, Uurguist — Forcus, Uurad — Uuoret, Edarnon — Ethernan* ⁴⁸.

Dla Galii i Germanii dysponujemy jedynie materiałem toponomastycznym, nie licząc domniemanego wpływu substratu na występujące tam języki indoeuropejskie. Obok znanych w epoce historycznej języków ostatnio zwrócono uwagę ⁴⁹ na istnienie jeszcze jednej grupy nad dolnym Renem, odkrytej dzięki toponimii, w której występują nazwy z nagłosowym *p*. Jak wiadomo, głoska ta w tej pozycji w celtyckim zniknęła, a w germańskim dała *f*. Pośród zaliczonych tu nazw obok wyraźnie indoeuropejskich wydzielono warstwę najstarszą, przedindoeuropejską, na-

⁴⁶ Por. J. Heurgon, *Rzym i świat śródziemnomorski do wojen punickich*, Warszawa 1973, s. 240—241.

⁴⁷ Por. W. Brandenstein, *Real-Encyclopädie...*, XXXIX, s. 1198—1203.

⁴⁸ Por. K. H. Jackson, *The problem of the Picts*, Edinburgh 1955, s. 120—160.

⁴⁹ Por. R. Hachmann, G. Kossack, H. Kuhn, *Völker zwischen Germanen und Kelten*, Neumünster 1962.

wiązującą do toponimii basenu Morza Śródziemnego. Poza tym wskazano na podobieństwo imiennictwa osobowego z północno-wschodniej Francji i Akwitanii⁵⁰ oraz na istnienie nazw przedindoeuropejskich na terenie Holandii i północno-zachodnich Niemiec⁵¹. Na obecność nie-indoeuropejskich elementów pochodzenia śródziemnomorskiego w słownictwie i gramatyce języków germańskich zwrócił uwagę G. Scardigli⁵², a substratowi w językach celtyckich poświęcił liczne swoje prace J. Pokorny⁵³, jednak nie ze wszystkimi wywodami obu autorów można się w pełni zgodzić.

Pozostałe części Europy dostarczają jeszcze mniej pewnego materiału⁵⁴. Pomijając tu sprawę ewentualnego substratu uralskiego w Europie północno-wschodniej, można jedynie zauważyć, że niektóre sufiksy charakterystyczne dla przedindoeuropejskiej toponimii Grecji pojawiają się także w północnej części Półwyspu Bałkańskiego⁵⁵, a apelativa podejrzane o wpływ substratu śródziemnomorskiego występują w języku albańskim i południowosłowiańskich⁵⁶.

Co się tyczy tzw. hydronimii staroeuropejskiej, sięgającej od Atlantyku, Pirenejów i południowej Italii po Skandynawię, Bałtyk i północne Bałkany, to twórca tej koncepcji H. Krahe⁵⁷ uważał ją za indoeuropejską. Zakwestionowano jednak częściowo ten pogląd ze względu na obecność w niej *a* krótkiego⁵⁸. By obronić jej indoeuropejskie pochodzenie trzeba przyjąć istnienie na całym tym obszarze przedhistorycznej zmiany *ō* w *ā*, co nie zgadza się z faktami większości występujących tam w epoce historycznej języków. Poza tym znaczna ilość podstaw, od których utworzono te nazwy, nie znajduje nawiązań etymologicznych na gruncie indoeuropejskim, dotyczy to również szeregu apelatywów hydronimicznych w indoeuropejskich językach Europy⁵⁹.

Jak z powyższego widać, pewne informacje posiadamy tylko o przedindoeuropejskich językach basenu Morza Śródziemnego i zachodniej części

⁵⁰ Por. A. Scherer, *Kratylos*, X/1, s. 8—11.

⁵¹ *ibidem*; ostatnio: H. Covan, *Leuvense Bijdragen*, LXVI, s. 159—189.

⁵² *Elementi non indoeuropei nel germanico*, Firenze 1960.

⁵³ *Zeitschrift für celtische Philologie*, XVI, s. 95—144, 231—266, 363—394, XVII, s. 373—388, XVIII, s. 233—248; *Die Sprache*, V, s. 152—164; *Celtica*, V, s. 229—240; *Innsbrücker Beiträge zur Kulturwissenschaft*, XV Sonderheft, s. 129—138.

⁵⁴ Por. V. Polák, *Disputationes ad montium vocabula*, Wien 1969, I, s. 429—435.

⁵⁵ Por. F. Schachermeyr, *op. cit.*, s. 1505 (mapa).

⁵⁶ Por. J. Hubschmid, *Südeuropa-Schriften*, VI, s. 90—102; V. Polák, *Onomastica Jugoslavica*, II, s. 78—90; F. Bezlaž, *Eseji o slovenskem jeziku*, Ljubljana 1965, s. 84—162.

⁵⁷ *op. cit.*; *Saeculum*, VIII/1, s. 1—16.

⁵⁸ Por. H. Kuhn, *KZ*, LXXI, s. 151—161.

⁵⁹ Por. A. Scherer, *op. cit.*, s. 7—14; *Atti e Mem. del VII Congr. Onom.*, II, s. 405—417; *Britannica* (Festschrift H. M. Flasdieck), Heidelberg 1960, s. 241—250 oraz V. Pisani, *Kratylos*, XI, 1/2, s. 137.

kontynentu. Mimo że w większości pozostają one do dziś niezrozumiałe lub w ogóle nie odcyfrowane, istnieją podstawy do przypuszczeń, że były one do siebie zbliżone. Wydaje się, że języki te w środkowej i zachodniej części Europy rozpowszechniły się z południa, gdyż ze względów geograficznych (brak możliwości ekspansji na zachód i północ) i klimatycznych (trudne warunki egzystencji po ustąpieniu lodowca)⁶⁰ środkowa i północna Europa w epoce polodowcowej nie mogła być prakolebką ani tej, ani żadnej innej grupy języków. Pomijając tu dalsze ewentualne związki tych języków, można na zakończenie stwierdzić, że nawet w wypadku różnic genetycznych stanowiły one pewną całość, może o charakterze ligi, którą podobnie do najstarszych peryferyjnych warstw językowych innych kontynentów można nazwać paleoeuropejską.

Summary

The problem of pre-Indo-European languages of Europe

It is generally assumed that the Indo-European homeland was not situated in the Middle and West part of Europe. The languages of the original inhabitants of this region disappeared with the exception of Basque, they are, however, attested in historical sources, toponymy, separate words and in texts. Most of the texts are known in certain details (Etruscan, Rhaetic, Iberian, the inscription from Lemnos) or they are quite obscure (the inscriptions from Cyprus, Crete, Sicily, North Picenum and the relicts of the language of Picts). The geographic (impossibility of expansion toward the West and North) and climatic (difficult conditions of existence in the post-glacial epoch) data seem to indicate that the Middle and North Europe could not be a homeland of any language family and probably became peopled from the Mediterranean region. The investigations of the non-IE. languages of Europe, the lexical and grammatical influence of substratum on IE. languages as well as the pre-IE. toponymy of West and South Europe, seem to indicate that the pre-IE. languages of Europe constitute a certain unity, which may be named Paleoeuropean, similarly as Paleoasiatic, Paleoaustralian, etc.

⁶⁰ Por. G. de Beer, *Genetics and prehistory*, Cambridge 1965.

ANDRZEJ BOGUSŁAWSKI

Sentence Formatives and Meaning

I will touch here upon the problem of the concepts „syntax“ and „semantics“ („syntactic phenomena“ and „semantic phenomena“) and of their mutual relations, in connection with the well-known controversy „generative semantics vs. generative grammar“. To put it most briefly, the question at issue is whether the adequate description of linguistic phenomena requires introducing three components, as was postulated by the classical generativism, or else there should be only two, in accordance with „generative semantics“, what precisely should be accomplished by particular components introduced, and what is the nature of their relation to each other.

It seems right to start the discussion with the following statement: whatever has been called by anybody „syntactic phenomena“, on the one hand, and „semantic phenomena“, on the other hand, nobody has been inclined to deny some specific bonds linking the two domains. Thus, Chomsky, for instance, who unequivocally stressed the independence of the syntactic component from semantics, nevertheless admitted some semantic factors being operative in certain syntactic regularities. It is worth while to point here to a fact which makes it necessary to treat syntactic and semantic problems, even if they are not to be identified, as constituting a certain whole. I have in mind the fact that the key notion in semantics, viz. the notion of „understanding“, is inseparable, in the last resort, from the notion of „sentence“, apparently indispensable in syntax, and, vice versa, sentences, apart from what constitutes their boundaries and shape, are just that which is UNDERSTOOD. To put it differently, both a kind of „syntacticity“ in semantics and of „semantism“ in syntax are unavoidable.

However, let us try to consider in more detail what, independently of various approaches and doctrines, must be perceived in linguistic facts (being fixed by means of most comprehensible, most simple expressions).

This could help us formulate a certain conditional reinterpretation of technical terms like „syntax“ and „semantics“, or notoriously vague terms like „meaning“, and, after such a relativization, put forth a proposal concerning the controversy at stake.

Let us, first of all, recall the evident fact so often recalled in the latest period: although in sentences of a certain language identical structural properties and at least partly the same elements recur all along, the sentences constitute an infinite class. The characterization of that class must therefore comprise, next to the indication of some positive elements, also rules of recursive operations on those elements — operations of conjoining or transforming them such that the number of the resulting items is infinite. Consequently, we have to assume that the formation of sentences out of certain positively indicated elements, some of which crop up in some infinite classes of sentences, and some others — in others, should be represented by binding those elements with appropriate symbols of open classes of elements which jointly make up sentences (Bühler's „connotation“, or „valence“).

Another fact to be taken into account is the following. Speaking, i.e. (regular) creating of sentences by the speakers, does not consist in choosing elements with regard to their „meaning“ or „function“, not in choosing elements with the intent simply to bring in certain shapes (say, phonic ones), possibly such as would not be queer, or contrasting with what is generally heard. It is important to note that the above formulation is, in principle, to be understood negatively: we are not going to utilize at this point any definite concept of „meaning“ or „function“ since it would involve difficult problems and raise serious doubts. Rather, we confine ourselves to a modest but fairly doubtless claim: sentences do not originate from the speakers' just playing with sounds.

The consequence of this premise may be illustrated as follows. Suppose some item *ab* may be suspected to realize *a* in concatenation with *b* as an element of an open class connotated by *a* because the shape *b* actually happens to appear in sentences in the capacity of a member of that class. Let us assume, however, that that *ab* differs in its „functional“ status from *a + b* consisting of *a* and *b* as they are known from normal realizations of the relevant classes. Then the final result is that *ab* cannot be treated as something constructed by the speaker in the course of his exploiting those infinite „connotational“ potentialities which we were describing above, but must be considered from the speaker's standpoint as a ready-made element.

The same thing can be formulated as the following hardly contestable postulate: one should recognize the difference between technical operations

which can render correct (for a given language) sentence shapes and operations which are actually performed by the speakers of correct sentences. They need not coincide. Developing of generative trees by means of substitutions from appropriate lexical lists can result in a normal sentence of a given language, and still the sentence may, in fact, be reproduced as a ready-made whole, cf. *It's raining* (what I mean is not simply this phrase's, in view of its frequency, being memorized as a whole, but its being generatively basic rather than derivable).

If we take into account the above two elementary and general facts, we are led to the following inevitable (as it seems) conclusion. The concept which is to play the fundamental role in the presentation of the essential mechanism of speech should be the concept of an element which either (1) is a ready-made sentence, or (2) makes up sentences by joining freely and automatically (a) member(s) of (a) certain open class(es) of expressions. Let us call such an element „sentence formative“ (thus utilizing the term introduced by D. Bolinger). There are further important facts about the nature of language which corroborate the fundamental character of sentence formatives but I shall not dwell on them presently.

It should be noted that sentence formatives need not meet any more specific conditions: they may be phonic segments, aggregates of segments or of segments and features, they also may be operations over segments, etc.

Let us illustrate the scope of the concept with a couple of positive and negative examples (without, however, a proper justification of the judgements). Sentence formatives are, e.g., Engl. *domestic animal*_N, NP *lies on* NP (about towns and rivers), ___ (verbal stem) → *is* ___ *ing* (but in *it is raining* it is inseparable and therefore the phrase does not belong here), Pol. Nom *uczy się dobrze* („has good marks“), VP *tam gdzie* VP, VP *tam dokąd* VP₁, VP *tam skąd* VP₁ (I do not determine here the special classes of VP's probably needed by the expressions), Germ. Nom *steigt ... aus*, Russ. *dvojurodneyj brat*_N. The status of sentence formatives cannot be assigned, on the other hand, to such parts of the above expressions as *domestic* (in just *domestic animal*), *steigt* (and also *-t*), etc.

The examples adduced remind, of course, among other things, that only whole idioms (phraseological items), not their parts, can count as sentence formatives. This much is trivial. But recognizing some concatenations or inflectional transformations as sentence formatives rather than some other elements may often be far from self-evident, cf. such expressions above as *domestic animal* or *uczy się dobrze*.

To avoid possible misunderstandings, I should stress that it is not the case that in, say, Chomsky's model such elements must be treated as expanded phrases, A + N, V + Adv, etc.: they surely could be

registered as lexical items. But this is insufficient: because of the theoretical premises expounded above the kind of description indicated here should be guaranteed.

Let us now consider the status of sentence formatives from the semantic point of view, i.e. the relation of their concept to the concept of meaning.

Undifferentiated, diffuse treatment of the term „meaning“ does not allow to solve the problem at all since it remains obscure what criteria should be applied here.

Should „meaning“ refer to everything in an utterance, or in a sentence formative, which is not its substance and shape (phonic, graphic, etc.), the definition of sentence formative would suffice to recognize sentence formatives as meaningful units: sentence formatives are disengaged with an eye to their functions, or to the speakers' intentions, and the latter exceed mere concern with material properties.

Connected with this there is one more aspect of speech phenomena which is akin to the problem of meaning. This is the aspect of information in its broadest sense, i.e. in the sense of information theory. The use of an element on the part of the speaker is informative in that it reduces uncertainty concerning, firstly, other phenomena occurring to the speaker, secondly, other elements that may possibly be used by him. Now in this very broad sense are informative, quite naturally, multifarious particles and features of sentences including particular sounds. But from the adopted characterization of sentence formatives it follows that informations of the highest level that are supplied by the speech chain are bound to sentence formatives. It follows from the fact that the reduction of uncertainty in speech is exercised, primarily, by the choices (decisions) of the speaker, and that the speaker chooses for realization nothing else than wholes called here sentence formatives. The entire speech is an arrangement of separate (discrete) „decision strokes“ applied to sentence formatives; all the other informations are, consequently, derivative.

However, for semantics the main object of interest is meaning as (a) criterion in mind of referring or non-referring of an expression to particular objects (C. I. Lewis' „sense meaning“), (b) relation between an expression and other expressions which, on the strength of the relevant decisions or conventions, are necessarily true whenever that expression is true. Our question will be: are sentence formatives meaningful in this sense?

The question should be answered in the negative. That is, sentence formatives very often are meaningful in the above sense, but this is not necessary.

The point is that if we have combinations of sentence formatives like *ak, bk, al, bl, am, bm* ... which are semantically different (as wholes), no particular sentence formative entering these combinations need separately to refer to objects, and structures representing the meanings of the combinations may fail to consist of parts which should be separately coordinated with every sentence formative.

Consider, e.g.

is sweet *becomes sweet*

is sour *becomes sour*

The words *sweet, sour* as used predicatively (and independently) with no additional elements of content are automatically joined by the copula *is*. The copula cannot be assigned any special content (the only possibility of regarding the Present Tense as separately meaningful should be rejected, for reasons which cannot be expounded here). It thus appears to be an example of sentence formative which is not meaningful in the relevant sense. This is also the case with *sweet* or *sour* in *is sweet, is sour*: what is meaningful is *is sweet, is sour*.

Another example of „empty“ sentence formatives could be *and* in such expressions as *Peter and John are hungry*, where *and* is a purely auxiliary morpheme for making up a single sentence with two predications (otherwise preserved without any change).

In general, sentence formatives which are redundant with respect to other sentence formatives, especially various inflectional morphemes, give rise to the category of expressions which, though composed of two or more sentence formatives, have meanings only as wholes.

Hence it does not follow that sentence formatives are not specifically related to meaning in the relevant sense. The specificity of the relation lies in the fact, firstly, that meaningful elements are sentence formatives or combinations thereof (although not every sentence formative is meaningful), and, secondly, that sentence formatives always symmetrically discriminate meanings of wholes whose parts they are, i.e. in pairs the members of which are differentiated by the presence of the same sentence formative(s) there always obtains the identity of meaning difference (e.g. in the pairs quoted above: *is sweet : becomes sweet = is sour : becomes sour*).

These properties of sentence formatives with respect to meaning are undoubtedly connected with the special informative status of sentence formatives as actual elements which are being chosen by the speaker: meaning as the inclusion of an object in a class or its exclusion from the class, i.e. the choice between affirmation and negation of an expression,

must be exercised in just such discrete procedures of choice as the use of sentence formatives.

Turning now to the controversy mentioned at the beginning we may say that in so far as „syntax“ can refer to sentence formatives, and „semantics“ — to the interpretation by means of mutual constraints put on truth-values of expressions, it appears that the two domains are closely interconnected but cannot be simply reduced to the same thing. This provides a kind of support to the „three component thesis“ of generative grammar.

JAN CYGAN

Synthetical Comparatives in English

Discussing the hierarchy of suppletive allomorphs Professor Kurylowicz adduces the example of the comparative of adjectives in English, with its „synthetical“ and „analytical“ form, and gives the following general rule: „The comparative in *er* is regular with adjectives stressed on the final syllable (e.g. *severer*), hence also with monosyllabic forms (*stronger*), but the periphrastic comp. in all other cases“¹. He goes on to point out that „certain deviations from this rule (*likelier*, etc.)“ do not obliterate the clarity of the pattern. It will be the purpose of this modest contribution to comment on the point concerning the deviations.

Before that is done, however, it must be admitted that the problem of English comparatives has never before been formulated in such an elegant structural way by any of the authors of English grammars known to the present writer. Even the most recent ones fail to grasp the problem as a clear-cut straightforward opposition depending on stress, though stress is no doubt expressly mentioned among the factors involved.

Thus H. Sweet says that the inflectional comparison is restricted to the shorter adjectives, namely:

- a) monosyllables, such as *big, high, young, sad*;
- b) disyllabic adjectives with the stress on the last syllable, such as *polite, severe, complete, minute*;
- c) many disyllabic adjectives with the stress on the first syllable, such as *tender, bitter, narrow, happy, easy, early, lovely* (and others in *-ly*), *able, simple, wholesome, cruel*².

So monosyllables are kept apart from oxytonic disyllables, and barytonic disyllables are only enumerated in an exemplificatory manner.

¹ *The Inflectional Categories of Indo-European*, Heidelberg 1964, p. 15.

² *A New English Grammar*, I, Oxford 1891, p. 326.

O. Jespersen maintains the division between monosyllables and disyllables of various kinds, but is more accurate concerning the latter. He specifies that the disyllables forming comparatives in *-er* and superlatives in *-est* are — apart from those having the stress on the last syllable — disyllables ending in a vocalic sound (e.g. *pretty*, *narrow*, *clever*) or in syllabic *l*. He also mentions some other „frequently used adjectives“: *handsome*, *quiet*, *pleasant*³. But the generalisation concerning the vocalic sound seems important, especially when coupled with the syllabic *l*.

More recent authors are even more specific. H. E. Palmer traditionally treats monosyllables as a separate group, but enumerates expressly particular groups of disyllabic adjectives, namely those ending in [-i], [-ou], [-ə], syllabic *l*, and a few with „various endings“, such as *common*, *quiet*, *pleasant*⁴.

R. W. Zandvoort goes a little further, trying to find a common denominator in stress: „Adjectives of two syllables may take *-er* and *-est* if the resulting comparative or superlative has only one syllable after the word stress, or at most two, the first of which is very short“⁵. The former of these conditions is fulfilled in adjectives stressed on the last syllable, as well as those with a second syllable in syllabic *l*, which ceases to be syllabic when followed by a suffix beginning with a vowel (e.g. *able*, *noble*, *simple*, *subtle*). The latter condition prevails in adjectives in *-er*, *-ow*, or *-y*, to which Zandvoort adds *-some* (e.g. *tender*, *hollow*, *happy*, *handsome*), and a few other adjectives (*civil*, *common*, *cruel*, *pleasant*, *quiet*, *stupid*, *wicked*) and adverbs (*early*, *often*). Adverbs were treated separately by the authors mentioned so far, but the point is of no consequence for the problem.

This is the picture generally found, even in the most recent grammars (e.g. B. M. H. Strang⁶). Strangely enough, R. Quirk et al. omit to mention the disyllables stressed on the last syllable altogether, and only specify adjectives ending in an unstressed vowel, /l/ or /ə(r)/, i.e. *-y*, *-ow*, *-le* and *-er*, supplementing the last mentioned ending by *-ure* (e.g. *mature*, *obscure*) which, of course, represents a stressed vowel. Outside these four groups they mention, as common adjectives that can take inflectional forms: *common*, *handsome*, *polite*, *quiet*, *wicked*⁷ — all the examples already familiar from earlier works.

³ *Essentials of English Grammar*, London 1933, p. 222.

⁴ *A Grammar of Spoken English*, 2nd ed., Cambridge 1939, p. 84.

⁵ *A Handbook of English Grammar*, London 1957, p. 188.

⁶ *Modern English Structure*, 2nd ed., London 1968, p. 134.

⁷ R. Quirk, S. Greenbaum, G. Leech and J. Svartvik, *A Grammar of Contemporary English*, London 1972, p. 293.

It will be seen from the above presentation that Professor Kuryłowicz's rule is more concise than any of the previous formulations. In what follows we will endeavour to show that even his own pessimism as regards „certain deviations“ was not quite justified. This can be understood if one takes into account the resonant theory as presented e.g. in Professor Kuryłowicz's own work on Indo-European⁸ and applied to English by various authors⁹, and the theory of phonological representation of words advanced in recent transformational phonology¹⁰.

The point is that all the unstressed vowel endings of the adjectives mentioned above are, similarly as the syllabic *l*, representatives of the resonant class. In contradistinction to what have been called true consonants (obstruents, turbulents) on the one hand, and to what we might venture to call „true vowels“ on the other, both classes being defined structurally according to their functions in syllable structure (as margins and peaks respectively), the resonants (sonorants) are an ambivalent class, capable of functioning either as consonants or as vowels, depending on phonetic context, their primary function being consonantal¹¹. They are thus known to form two iso-functional series, viz.

consonantal / j w r l m n /,
vocalic / i u ə (= r) l m n /.

The primary function of a resonant — any resonant — is consonantal (non-syllabic); a resonant assumes a vocalic (syllabic) function only secondarily, in non-vocalic entourage. This happens to be the case with sonorants in word-final position following a consonant, cf. e.g. Chomsky and Halle's rule:

„sonorants become syllabic / C — #“¹².

What seemed obvious and natural to the authors enumerated in the first part of this paper in the case of the alternation of non-syllabic and syllabic *l*, applies in exactly the same way to other sonorants, thus *y* [i] ~ *i* [j], *ow* [u] ~ [w], *er* [ə] ~ [r], etc.

There are probably no doubts as to the mutual relationship between *y* and *i*, due to the well-known spelling conventions of English. As regards

⁸ E.g. *L'apophonie en indo-européen*, Wrocław 1956, p. 115 ff.

⁹ cf. R. Jakobson, C. G. M. Fant and M. Halle, *Preliminaries to Speech Analysis*, Cambridge, Mass. 1952, p. 20; K. Malone, *The Phonemes of Current English* [in:] *Studies in Heroic Legend and in Current Speech*, Copenhagen 1959, p. 228; W. N. Francis, *The English Language*, New York 1963, pp. 187—8.

¹⁰ cf. N. Chomsky and M. Halle, *The Sound Pattern of English*, New York 1968.

¹¹ J. Kuryłowicz, *Contribution à la théorie de la syllabe* [in:] *Esquisses linguistiques*, Wrocław—Kraków 1960, p. 217, n. 22.

¹² *op. cit.*, p. 85.

the unstressed *-ow* being phonologised as /u/, this has been done for British English by R. Kingdon¹³, J. C. Catford¹⁴, and D. Abercrombie¹⁵, who — unlike Professor Kuryłowicz — all postulate three vowel timbres rather than two for unstressed syllables, viz. /i, ə, u/, as in *pity*, *china*, *follow*. For American English D. Bolinger also postulates three unstressed vowels, which he symbolises /i,ə,o/, exemplified in *hairry*, *Harrah*, *harrow*¹⁶. R. P. Stockwell and J. D. Bowen phonologise them differently, as /iy i iw/ respectively, e.g. *city*, *sofa*, *pillow*¹⁷. This last type of analysis is not incompatible with the other types. The actual vocalisation of a sonorant may be of various kinds: either a syllabic consonant, or a reduced vowel plus consonant. Those are phonetic problems; what is functionally important is the fact of the sonorant becoming syllabic. The fact is that there exist alternative pronunciations and some English speakers, even prominent phoneticians (e.g. P. Ladefoged) pronounce words like *little* as /litəl/ rather than /litl/. Cf. also that e.g. *-ism* is /izəm/ or /izm/ in D. Jones's Pronouncing Dictionary. Illuminating in this respect are also such spelling conventions as British *-re* vs. American *-er* (e.g. *theatre* — *theater*, etc.).

The variation between syllabic sonorant and a group consisting of a „transitional“ type sound (Catford's term) plus consonantal sonorant seems to be of importance for our problem. The syllabic *l* in *brittle*, for instance, does not become non-syllabic in the comparative /britlə/. This immediately paves the way for such parallel forms as *crueler*, *handsomer*, *commoner*, *oftener*. On the other hand, if *pleasant* contains a syllabic sonorant (non-final, but interconsonantal in this case), the same is true of *wicked*, *stupid*, or *quiet*. It seems, however, that the syllabic sonorant, being an „emergency“ syllabic, and primarily consonantal in its nature, is capable of carrying out its syllabic function up to a point only, thus preferably when there are no margins, possibly with a simple margin, but not with complex, particularly voiceless margins; so the last syllable of *frequent* seems too heavy for a syllabic *n*, and consequently an inflected comparative.

It has also been noticed that oxytonic disyllabic adjectives with a heavy stressed syllable (e.g. *abrupt*, *correct*, *distinct*) do not form inflected comparatives. This is also the rule with the whole class of predicative adjectives of the type *afraid*, *alive*, *alone*, *aware*, *aloof*, etc. Besides, the fact that it is the periphrastic gradation that is hierarchically higher now

¹³ *The Groundwork of English Stress*, London 1958, p. 5.

¹⁴ *A Linguistic Theory of Translation*, London 1965, p. 17.

¹⁵ *Elements of General Phonetics*, Edinburgh 1967, p. 77.

¹⁶ *Aspects of Language*, New York 1968, p. 25.

¹⁷ *The Sounds of English and Spanish*, Chicago 1965, p. 90.

makes it easy for most adjectives that do fulfil the conditions for inflected comparison to be graded periphrastically. From H. E. Palmer's list of 54 disyllabic barytonic adjectives in *-y*, as many as 32, i.e. almost two thirds allow for this possibility. Noninflectional forms may also be used with other barytonic disyllabic adjectives (those in *-ow*, *-er*, *-le*). Even monosyllables follow this pattern in certain circumstances (Sweet mentions *more sad*, Jespersen *more real*, *more right*, *more strange*, *more full*, *more free* etc.¹⁸, Quirk et al. *more mad*.).

The relationship between the two sonorant series, where the consonantal function is primary, and the morphological fact that the English adjective has lost its inflectional endings invites consideration of yet another point. The positive degree may be looked upon as a reduced, form, since it is a stem bereft of an ending. Full forms are to be seen in the inflected comparatives (and superlatives). It is these forms, then, that in virtue of their being full determine the shape of the incomplete positive, not vice versa¹⁹. Thus it is not that */-rə*, *-rist/* or */-gə*, *-gist/* are added to specific stems instead of the regular */-ə*, *-ist/* to form the comparative and superlative, but rather the stem-final *-er* or *-ng* drop their final consonants according to the well-known laws of English phonotactics.

The lack of inflectional comparison of adjectives in *-ful*, *-ish*, *-ive*, *-ed*, and *-ing* is normally explained on morphological grounds²⁰; it seems that the lack of stress on the suffix might have been an additional factor. In adjectives in *-st* reasons of euphony may have blocked the inflectional superlative (and consequently comparative), but again lack of final stress and sonorant was certainly instrumental as well. On the other hand, *adverse* is non-inflected not because of the final */s/* (cf. such comparatives as *conciser*, *preciser*), but because it is a barytonon with a heavy final syllable.

The above remarks seem to confirm the rule that it is the stress on the last vowel of the underlying phonological representation of an English adjective that is decisive for the possibility of its being compared inflectionally.

¹⁸ *A Modern English Grammar*, VII, London & Copenhagen 1949, pp. 348—9.

¹⁹ cf. J. Kuryłowicz, *La nature des procès dits „analogiques“* [in:] *Esquisses linguistiques*, p. 75.

²⁰ cf. Sweet, l.c.

JACEK FISIĄK

Some remarks concerning the noun gender assignment of loanwords

1. PRELIMINARY REMARKS

In his recent article W. W. Arndt¹ convincingly demonstrated that the assignment of gender of English loanwords in German is by no means a random process, thus supporting the view of the present author from over ten years ago² concerning the problem of the gender assignment of English loanwords in Polish.

Arndt has rightly pointed out the complexity of the issue in question and has suggested the following criteria governing gender assignment:

1. sex;
2. the form of the word;
3. semantic association with a displaced native equivalent³;
4. suffixal analogy;
5. graphic analogy;
6. homonymity;
7. semantic categories;
8. syllabicity.

As can be observed Arndt has here rejected the criterion of gender productiveness which goes back to Aron⁴ and was uncritically repeated

¹ W. W. Arndt, *Nonrandom assignment of loanwords: German noun gender*, Word 26 (1970 [printed in 1973]), pp. 244—253.

² J. Fisiak, *Kategoria rodzaju rzeczowników zapożyczonych z języka angielskiego*, Rozprawy Komisji Językowej ŁTN VIII (1961), s. 63—8.

³ *These first three criteria have been taken from Weinreich*, U. Languages in contact, New York, 1953, pp. 44—6.

⁴ A. W. Aron, *The gender of English loan words in colloquial American German*, Curme volume of linguistic studies, Baltimore, 1931, p. 25.

by several linguists⁵ though it has never been validated statistically by any research in the area of the occurrence of gender classes in actual usage. Aron's remarks were limited only to the lexicon of German as listed in the dictionary. Arndt has rightly indicated that „a lexicon in dictionary form neither gives information on frequency nor takes into account the considerable proportion of high frequency vocabulary which is recent and changeable (i.e., colloquialisms and slang). If one is interested in the frequency ranking of the gender classes, such ranking must clearly be conceived as a function of the totality of occurrences of members of each class in speech, or in writing, or in both, and cannot be equated with the proportion of dictionary entries belonging to one class or another“⁶.

Recent research undertaken by the present writer has revealed that not one single lexical item under consideration was assigned the masculine gender on the strength of the fact that this particular gender was most frequent in Polish. This impels the present writer to change his earlier position concerning the issue⁷ and to reject together with Arndt the gender productiveness criterion.

The criteria governing gender assignment employed by Arndt are presented unsystematically. Moreover, their application varies from universal to language-specific.

First of all, items 1, 3 and 7 should be grouped under the heading *semantic criteria*. There is no basis for the distinction *sex* vs. *semantic criteria*.

Item 4 has no application to English loanwords in Polish, and similarly item 6, since both these languages are too distant genetically. Suffixal analogy and homonymity might be of use when it comes to languages as close as German and English, Polish and Russian, etc.

The syllabicity criterion formulated by Arndt as a correlation between (1) monosyllabicity and the nonfeminine genders, and (2) polysyllabicity and the non-neuter genders⁸ does not work for Polish at all (cf. neuter nouns *mangrowe*, *wampum*, *canoe*, etc.).

The analysis of 681 well established English noun loans in Polish as well as the result of the questionnaire testing c. 200 existing English nouns as alleged loans, whose gender had to be established suggest that only the following criteria determine noun gender assignment of loanwords:

⁵ C. E. Reed, *The gender of English loan words in Pennsylvania German*, American speech 28 (1942), pp. 256—270; L. Pap, *Portuguese-American speech*, New York, 1949, p. 102; J. Fisiak, *op. cit.*, p. 67; E. Haugen, *The Norwegian language in America*², vol. II, Bloomington, 1969, p. 441.

⁶ W. W. Arndt, *op. cit.*, p. 245.

⁷ J. Fisiak, *op. cit.*, p. 67.

⁸ W. W. Arndt, *op. cit.*, p. 251.

(1) Phonological/graphical⁹

(2) Semantic

The treatment of phonological and graphical criteria on the same level has been dictated by the existence of both *oral* and *non-oral* loanwords as well as by the influence of writing on the pronunciation of foreign words among educated people. The *phonological/graphical* criteria, strictly speaking, amount to the structure of the termination of a loanword („auslaut“).

The *semantic* criteria include the identification of the meaning of a loanword with a related native lexical item whose gender is then assigned to the loanword. The semantic relationship between a loanword and a native word may be of two types: (1) The newly borrowed lexical item may be either synonymous with the native word (e.g. *gentry* and *szlachta*) or (2) it may belong to the same semantic class (i.e. it shares most of the semantic features) with the native word (e.g. *dingo* which is a kind of a dog living in Australia).

Whenever sex is specified in the loanword, no identification of the previous type is necessary (e.g. *stewardessa*, *lady*, *miss*, etc.).

2. THE GENDER OF ENGLISH LOANWORDS IN POLISH

Polish has three genders overtly marked by the terminations listed in the table below¹⁰.

MASCULINE	FEMININE	NEUTER
CONSONANT (<i>dom</i>)	-a (<i>krowa</i>)	-e (<i>słońce</i>)
-y, -i (<i>chorąży</i>)	CONSONANT (<i>noc</i>)	-o (<i>ptęco</i>)
-a (<i>włóczęga</i> , <i>maszynista</i>)		-e (<i>kurcze</i>) -um (<i>muzeum</i>)

Of 681 English loanwords, 598 are masculine, 52 feminine, 18 neuter and 13 have no fixed gender (the last group also includes *pluralia tantum*).

Masculine gender. Both oral and non-oral loanwords which were assigned the masculine gender upon entering Polish include a large group of nouns ending in a consonant. E.g., *aut* (E. *out*), *brydż* (E. *bridge*),

⁹ For details concerning the phonology of English loanwords in Polish see J. Fisiak, *Phonemics of English loanwords in Polish*, Biuletyn Fonograficzny.

¹⁰ In the table only the graphic forms of terminations are given.

chuligan (E. *hooligan*), *kliring* (E. *clearing*), *doping* (E. *doping*), *meczbol* (E. *matchball*), *skajlajt* (E. *skylight*), *bar* (E. *bar*), *skuter* (E. *scooter*).

Some loanwords ending originally in English in a vowel were borrowed into Polish in the plural form (i.e. with a consonantal termination) and were assigned the masculine gender. As a result of incorrect morphological analysis, these words are treated as singular¹¹. E.g., *bambus* (E. *bamboo*), *fotos* (E. *photo*), etc.

A small number of nouns end in the vowel *-i*. They are indeclinable. Their gender is only referentially manifested by the masculine demonstrative pronoun or adjective, as in *burberry* (E. *burberry*).

The loanwords ending in English in *-ist*, when borrowed into Polish end in *-ista* analogically after *P. maszynista*, *telegrafista*, etc. These loanwords are mainly of Latin origin, as e.g. *metodysta* (E. *metodist*), *nonkonformista* (E. *nonconformist*), *opozycjonista* (E. *oppositionist*), etc., although a few loanwords of Germanic origin can also be found, as e.g., *lakista* (E. *lakist*) and *lobbyista* (E. *lobbyist*).

As can be easily noticed from the above, the loanwords dealt with so far were assigned their gender purely on phonological/graphical grounds. There is no other reason which could explain why, words like *aut* (E. *out*), *kliring* (E. *clearing*), *skajlajt* (E. *sky-light*), *bar* (E. *bar*) or *fotos* (E. pl. *photos*) are masculine.

In the present writer's investigation several examples have, however, been found where semantic grounds alone determine the masculine gender of loanwords. In some words the sex determined the gender assignment, as in the words like *winczmen* (E. *winchman*).

In the case of a number of loanwords semantic associations determine the gender, e.g. *dingo* (E. *dingo*) although ending in *-o*, which is a neuter marker, is masculine because it is a kind of a dog, and dog in Polish (*pies*) is masculine. This is also the case with *grizzly* (E. *grizzly*).

Feminine gender. Three loanwords have been assigned the feminine gender on the strength of the *-a* termination in their written form, e.g. *abaka* (E. *abaca*), *brytania* (E. *Britannia*) a kind of alloy, and *gymkhana* (E. *gymkhana*).

Some words owe their gender to the specification of sex, e.g. *miss* (E. *miss*), *pin-up girl* (E. *pin-up girl*), *lady* (E. *lady*), and *milady* (E. *milady*).

A few loanwords are feminine in Polish due to semantic relations with native lexical items, e.g. *mada* (E. *mud*) „a kind of soil“ (P. *gleba* „soil“ is feminine), *gentry* (E. *gentry*) which is synonymous with P. *szlachta* (fem.) and *whisky* (E. *whisky*) synonymous with P. *wódka* (fem.).

Neuter gender. The English loanwords which have been assigned the

¹¹ For more details see J. Fisiak, *Zjawisko depluralizacji niektórych rzeczowników angielskich zapożyczonych przez język polski*, *Język Polski* (1961), s. 138—9.

neuter gender in Polish comprise four non-oral loanwords ending in *-e*, e.g. *ale* (E. *ale*), *canoe* (E. *canoe*), *mangrowe* (E. *mangrove*), and *yale* (E. *yale*), a few words ending in *-o*, e.g. *dżudo* (E. *judo*), *polo* (E. *polo*), and in *-um* e.g. *wampum* (E. *wampum*).

City (E. *city*) owes its neuter gender to the semantic associations with P. *miasto* (neut.).

No reasonable explanation can be offered to account for the gender of *jamboree* (E. *jamboree*).

Loanwords with no fixed gender. Several indeclinable loanwords cannot be unequivocally assigned to a given gender. Native speakers of Polish were often of different opinions as to the gender (always *referential*) of a given noun, sometimes one informant would agree to the possibility of two genders for one noun, e.g. the word *mimikry* (E. *mimicry*) was referred to both with the demonstrative pronoun *ta* (fem.) and *to* (neut.).

Here are some other examples of loanwords with no fixed gender: *interview* (E. *interview*), *khaki* (E. *khaki*), and *bandy* (E. *bandy*).

Pluralia tantum. English loanwords which occur only in the plural form in Polish conform with the native patterns, i.e. they can be assigned either the masculine-human gender or the non-masculine-human gender. It so happens that all the English loanwords in Polish belong to the latter type, e.g. *derby* (E. *derby*), *bryczesy* (E. *breeches*), *halifaksy* (E. *Halifax*), *nylony* (E. *nylons*), *slipy* (E. *slips*), and *szorty* (E. *shorts*).

The gender of English words in Polish borrowed through other languages. A number of English words entered Polish through German, French, and Russian. In such cases the appropriate category of gender was assigned to them in those languages and was later transferred into Polish.

The following loanwords were assigned gender in German:

drachme (G. *die Drechme* < E. *drechm*),

farma (G. *die Farm* < E. *farm*),

lora (G. *die Lore* < E. *lorry*),

runda (G. *die Runde* < E. *round*),

smalta (G. *die Smalte* < E. *smalt*).

The word *mora* received its gender in French (F. *du moire* < E. *mohair*).

The following words were assigned gender in Russian:

berdanka „a kind of rifle“ (Russ. *berdenka* < E. name *Berdan*),

draga (Russ. *draga* < E. *drag*),

maltoza (Russ. *maltoza* < E. *maltose*),

tankietka (Russ. *tankietka* < E. *tankette*).

At this point it is not necessary to go into details why a given word was assigned this or that gender in any of the three languages. Clearly this problem lies outside the scope of the present paper.

¹² Note that both *derby* and *Halifax* „a kind of skate“ have both the singular and plural forms in English.

ZBIGNIEW GOŁĄB

Zagadnienie orzeczeń endocentrycznych

Uniwersalny model zdania (w sensie logicznym, czyli sądu) w logice tradycyjnej opiera się na indoeuropejskim nominalnym zdaniu twierdzącym typu *Socrates est mortalis* lub *Socrates est homo*. Ten typ zdania wykazuje pewne właściwości strukturalne (gramatyczne), które są bardzo pożyteczne dla logicznej analizy stosunku między podmiotem a orzeczeniem i dla ustalenia predykcji jako funkcji spełnianej przez orzeczenie względem podmiotu. Właściwości te, bynajmniej nie uniwersalne z punktu widzenia ogólnojęzykoznawczego (por. E. Benveniste, 1966, 151—167, 187—207), polegają na analitycznej strukturze orzeczenia, które się składa z imienia (*nomen*) wyrażającego semantyczną treść predykcji i z tzw. kopuli wyrażającej „funkcjonalną, logiczną” treść predykcji. Semantyczna treść predykcji sprowadza się do atrybutu (w naszym wypadku do „śmiertelności” lub „człowieczeństwa”) przypisanego danemu podmiotowi (w naszym wypadku Sokratesowi). Funkcjonalną natomiast, logiczną treścią predykcji jest rzekomo sam proces przypisania jakiegoś atrybutu podmiotowi: to przypisanie jest spełniane przez kopulę (*est*). Termin kopula (*copula*) został ukuty w celu wyrażenia właśnie tej „konektywnej” (łączącej) funkcji słowa *est*. Np. gramatycy z Port Royal, nastawieni wybitnie logistycznie, nazywali kopulę „la liaison entre les deux termes”, tj. między podmiotem a orzeczeniem.

Zachodzi jednak pytanie, czy ten konektywny charakter kopuli jest jej istotną funkcją, tzn. funkcją, która konstytuuje zdanie (sąd). Jeśli podejmiemy do zagadnienia z punktu widzenia lingwistycznego, np. porównując frazy nominalne typu *biały koń* ze zdaniami nominalnymi typu *ten koń jest biały*, to zobaczymy, że funkcja tzw. kopuli (*jest*) nie polega na przypisaniu jakiegoś atrybutu podmiotowi (np. *białości koniowi*); przecież ten sam stosunek atrybutywny mamy w wypadku frazy nominalnej *biały koń*, itp. Wszelka atrybucja reprezentuje przypisanie jakiejś

właściwości (cechy) danemu przedmiotowi. Tym, co różni frazę nominalną powyższego typu od odpowiadającego jej zdania nominalnego, jest stwierdzenie istnienia (tj. odniesienie do rzeczywistości) stosunku atrybutywnego pomiędzy treścią rzeczownika a treścią przymiotnika (lub wszelkiego innego imienia użytego jako atrybut). Schematycznie można to przedstawić w sposób następujący:

fraza nominalna: *biały koń*
 (atrybut → imię)
 zdanie nominalne: *ten koń jest biały*

$$\left\{ \begin{array}{l} (\text{imię} \leftarrow \text{atrybut}) \\ \uparrow \\ \text{„est“} \end{array} \right\} \Rightarrow S \text{ „est“ } P$$

co znaczy, że stwierdzenie istnienia stosunku atrybutywnego przekształca ten stosunek w stosunek predykatywny, czyli atrybut w orzeczenie (w sensie logicznym). Funkcja więc kopuli nie jest konektywna, lecz asertatywno-egzystencjalna. Już Arystoteles, ojciec dychotomicznej interpretacji zdania (sądu), był świadom tego asertatywno-egzystencjalnego charakteru kopuli (ἐστὶ) i oświadczył, że εἶναι 'być' reprezentuje ῥήμα (*verbum*, czasownik) w najczystszej formie. W związku z tym, korzystając znów z gramatycznych możliwości konserwatywnego języka indoeuropejskiego, analizował on zdanie *ἄνθρωπος βαδίζει* jako *ἄνθρωπος βαδίζων* ἐστὶ, gdzie βαδίζων jest imiesłowem 'idący'.

Druga właściwość istotna dla naszych rozważań nad indoeuropejskim zdaniem nominalnym zawarta jest w powyższej uwadze Arystotelesa, że εἶναι (indoeurop. *+es-* 'być') użyte jako kopula jest czasownikiem w najczystszej formie. Takie stwierdzenie było możliwe, ponieważ indoeurop. *+es-* oznacza egzystencję (istnienie) po prostu jako stan niezmiennego trwania (np. nie można derywować aorystu od pierwiastka *+es-*). Użycie duratywnego czasownika istnienia w celu wyrażenia logicznej funkcji kopuli nie jest przypadkowe: ujawnia ono egzystencjalny charakter kopuli, który jest ostatecznie jej istotną funkcją.

Ale tradycyjny czasownik indoeuropejski ma jeszcze inną właściwość gramatyczną, która również okazała się ważną, jeśli nie decydującą, dla logicznej analizy orzeczeń werbalnych (czasownikowych). Mianowicie, jak wspomnieliśmy powyżej, Arystoteles pierwszy analizował orzeczenia werbalne typu (*człowiek*) *idzie* jako (*człowiek*) „*jest idący*“, tzn. zdanie werbalne zostało przekształcone przez niego w zdanie nominalne. Takie przekształcenie („transformacja“), uwarunkowane przez istnienie particypiów w pierwotnym indoeuropejskim systemie czasownikowym, ułatwiło logikom i gramatykom analizę orzeczeń czasownikowych jako całości

dwudzielných (z punktu widzenia funkcjonalnego), które z jednej strony wyrażają atrybucję stanu czy akcji względem ich podmiotów, a z drugiej stwierdzają istnienie tego stosunku atrybutywnego. Oczywiście, stwierdzając istnienie jakiegoś stosunku, stwierdzamy równocześnie istnienie terminów tego stosunku. Tak więc zdanie werbalne *ten człowiek idzie* było logicznie interpretowane jako:

$$\begin{array}{c} \text{ten człowiek} + \text{„idący“} \\ \uparrow \\ \text{jest} \end{array}$$

Zdanie werbalne tranzytywne było, oczywiście, interpretowane analogicznie jako:

$$\begin{array}{c} \text{ten człowiek} + \text{„budujący dom“} \\ \uparrow \\ \text{jest} \end{array}$$

gdzie w pozycji logicznego atrybutu mamy imiesłów *budujący* określony przez dopełnienie *dom*. Zostawiając na boku pytanie, czy transformacja orzeczenia werbalnego w odpowiednie nominalne nie pozbawia tego pierwszego jego „werbalności“, tj. zdolności wyrażania procesów dynamicznych itd., możemy się zgodzić, że taka transformacja okazała się bardzo korzystnym narzędziem w analizie i precyzji idei predykcji.

Reasumując powyższe uwagi można powiedzieć: w każdym zdaniu dwudzielnym, tj. takim, które zawiera podmiot i orzeczenie, niezależnie od tego, czy to ostatnie jest nominalne, czy werbalne, predykcja ma funkcję podwójną: logicznej atrybucji (tj. przypisania atrybutu podmiotowi) i asercji (stwierdzenia) egzystencji stosunku atrybutywnego między podmiotem a jego atrybutem; mówiąc inaczej — atrybucja + asercja egzystencji = predykcja, czyli atrybut + wyrażenie egzystencji = orzeczenie (predykat), np. *biały koń* $\Rightarrow$ (*ten*) *koń jest biały* itp.

Ale sformułowanie powyższe odnosi się tylko do pełnych zdań dwudzielných, które reprezentują schemat logiczny *S „est“ P* lub gramatyczny *S „est“ nominalne P* i *S — werbalne P*. Z chwilą jednak gdy zaczniemy analizować tzw. zdania nieosobowe lub bezpodmiotowe, pojawia się problem. Jak wiadomo, zdania te stanowiły niemały kłopot wśród tematów tradycyjnej logiki i nastawionej logistycznie składni. Zanim jednak zaproponuję nową interpretację tych zdań z punktu widzenia predykcji sformułowanej powyżej, spróbujmy rzucić okiem na typowe zdania nieosobowe („impersonalia“) w łacinie jako przykładzie konserwatywnego języka indoeuropejskiego.

Tzw. „impersonalia“ są zwykle przedstawiane w tradycyjnych gramatykach języka łacińskiego w następującym porządku:

A. Zjawiska natury (atmosferyczne):

pluit 'pada deszcz', *ninguit* 'pada śnieg', *fulget/fulgurat/fulminat* 'błyska się', *tonat* 'grzmi', *nubilat/nubilatur* (to drugie rzadko) 'chmurzy się', *lucescit* 'dnieje', *vesperascit* 'zmierzcha się', *calet/caletur* 'jest gorąco', *gelat* (poklasyczne) 'bierze mróz', *rorat* (poklasyczne) 'rosi, pada rosa'.

B. Stany psychiczne:

poenitet (z akuzatiwem i genetiwem), np. *poenitet me alicuius rei* 'żał mi czegoś', *piget* (z akuzatiwem i genetiwem), np. *piget me alicuius rei* 'czuję odrazę do czegoś', *pudet* (z akuzatiwem), np. *pudet me* 'wstyd mi', lub (z akuzatiwem i genetiwem), np. *pudet me alicuius rei*, *miseret/miseretur* (z akuzatiwem i genetiwem), np. *miseret/miseretur me tui* 'żał mi ciebie', *taedet* (z akuzatiwem i genetiwem), np. *taedet me alicuius rei* 'czuję wstręt do czegoś', podobnie poklasyczne *veretur*, np. *nihilne te populi veretur* 'czyż nie ogarnia cię strach przed ludem?', *dolet* (z datiwem), np. *mihi dolet* 'boli mię'. Trzeba wspomnieć, że niektóre z tych impersonaliów, aktywne w czasie teraźniejszym, używają formy pasywnej w perfectum, np. *me puditum est* itp. (por. A. Ernout i F. Thomas, 1953, 209).

C. Ogólne stany modalne konieczności, powinności, możliwości itp.: *oportet* 'należy, trzeba' rządzące zdaniem w koniunktiwie (zwykle bez spójnika *ut*) lub konstrukcją „*accusativus cum infinitivo*“ *decet* 'wypada, godzi się, przystoi' rządzące infinitiwem, *dedecet* zaprzeczenie poprzedniego, *debet* (poklasyczne) = *oportet*, *licet* 'wolno' rządzące zdaniem w koniunktiwie bez spójnika lub infinitiwem, *potest* 'można' rządzące zdaniem w koniunktiwie (?) ze spójnikiem *ut*, *valet* (poklasyczne) = *potest*. Do powyższych czasowników nieosobowych (czy raczej orzeczeń nieosobowych) można jeszcze dodać: *accidit* 'zdarza się' i jego synonimy: *contingit*, *evenit*. Wszystkie trzy rządzą zdaniem w koniunktiwie ze spójnikiem *ut* lub infinitiwem (z wyjątkiem *evenit*, które nie dopuszcza infinitiwu).

W celu określenia statusu gramatycznego (syntaktycznego) powyższych nieosobowych łacińskich orzeczeń czasownikowych musimy najpierw rozstrzygnąć, czy rozpatrywane orzeczenia są nieosobowymi, tj. bezpodmiotowymi, z racji znaczenia leksykalnego danych czasowników, czy z racji użycia danych czasowników w konstrukcji bezpodmiotowej. Innymi słowy, wśród powyższych przykładów powinniśmy odróżnić bezpodmiotowość uwarunkowaną leksykalnie od bezpodmiotowości uwarunkowanej gramatycznie. Wydaje się oczywiste, że czasowniki odnoszące się do zjawisk atmosferycznych oznaczają procesy intranzytywne, których substratów nie da się ani zdefiniować, ani nawet wyobrazić, jeśli nie wprowadzi się jakichś wyobrażeń mitologicznych (por. sławne *Iuppiter tonat*). W związku z tym takie czasowniki można traktować jako inherentnie

(tj. leksykalnie) bezpodmiotowe: nie wyrażają one bowiem atrybutów żadnych substancji, jeśli się je pojmuje w ich właściwym sensie. Tak więc ich formy predykatywne (osobowe), tj. 3. sing. (neutrum), jeśli są użyte jako jądra zdaniowe, nie mogą się odnosić do żadnego rzeczownika (imienia) poprzez składnię zgody, innymi słowy, nie mogą mieć one podmiotów: schemat syntaktyczny oparty na nich nie posiada pozycji dla podmiotu. W ten sposób ich predykcja jest zredukowana do wyrażania egzystencji procesu samego w sobie bez odniesienia do jakiegokolwiek uczestnika tego procesu. Taką zredukowaną predykcję, która nie odnosi się do stosunku atrybutywnego pomiędzy procesem czy stanem a jego uczestnikiem czy substratem (podmiotem logicznym), ale do samego procesu czy stanu, proponuję nazywać predykcją endocentryczną. W przeciwieństwie do tego predykcję spełnianą przez czasowniki, które wyrażają stosunek atrybutywny procesów czy stanów do ich uczestników czy substratów, tj. przez czasowniki inherentnie podmiotowe — proponuję nazywać predykcją egzocentryczną. Jest oczywiste, że większość czasowników należy do tej drugiej kategorii.

Ponieważ czasowniki jako takie są inherentnymi orzeczeniami, tzn. zarówno leksykalnie, jak i gramatycznie kwalifikują się w pierwszym rzędzie na orzeczenia, możemy je podzielić w oparciu o powyższe dwa typy predykcji na dwie wielkie kategorie: orzeczenia egzocentryczne i orzeczenia endocentryczne. Taki podział wydaje się oczywisty, dopóki mamy do czynienia z czasownikami inherentnie atrybutywnymi w opozycji do inherentnie nieatrybutywnych (np. *homo ille venit : pluit*, etc.). W obrębie jednak czasowników inherentnie atrybutywnych stajemy przed problemem, czy ich podmioty logiczne, tj. uczestnicy procesów lub substraty stanów, są również pod względem gramatycznym pojęte i przedstawione jako podmioty atrybucji, tj. w wypadku form predykatywnych tych czasowników jako podmioty syntaktyczne. Szczególnie w odniesieniu do czasowników tranzytywnych semantycznie, tj. takich, które oznaczają procesy wymagające dla swego spełnienia dwóch uczestników: *agensa* i *pacjensa* (*origo* i „goal“ według Sandmanna), powstaje pytanie: który z dwóch jest pojęty jako podmiot logiczny? Należy podkreślić, że nie istnieją żadne uniwersalnie obowiązujące racje dla wybrania jednego określonego uczestnika do tej roli: wybór wydaje się swobodny. Taka sytuacja zachodzi przynajmniej w językach indoeuropejskich, które w obrębie czasowników gramatycznie tranzytywnych rozróżniają *activum* i *passivum*. W *activum* *agens* procesu zostaje wybrany do roli podmiotu logicznego i gramatycznego (np. *Marcus leonem necat*), *pacjens* natomiast zostaje odsunięty do roli określenia przyczasownikowego (dopełnienia przedmiotu bliższego); w *passivum*, na odwrót, *pacjens* przejmuje rolę podmiotu (np. *leo necatur a Marco*), *agens* natomiast zostaje zdegradowany do roli określenia przy-

czasownikowego (dopełnienia sprawcy stanu), np. *a Marco* określające *necatur*. Tak więc w abstrakcyjnym schemacie indoeuropejskiego zdania tranzytywnego wybór jednego z uczestników tranzytywnego procesu czasownikowego do roli podmiotu logicznego i gramatycznego jest uwarunkowany przez stronę czasownika, co znaczy, że sam system języka pozostawia nam swobodę przypisywania (atrybucji) danego procesu tranzytywnego albo agensowi, albo pacjensowi w zależności od okoliczności kontekstu i potrzeby „ogniskowania“ (ang. „focusing“). Nie trzeba dodawać, że kategorią nienacechowaną jest strona czynna, podczas gdy strona bierna jest kategorią nacechowaną i używaną przeważnie, gdy agens jest nieznany lub nieważny. W wypadku gdy agens jest znany i wyrażony, strony biernej używa się głównie dla celów stylistycznych, mianowicie dla zogniskowania uwagi na pacjencie-podmiocie.

Są jednak języki tzw. typu ergatywnego, np. baskijski i języki Kaukazu północno-wschodniego, w których nie istnieje taka swoboda wyboru. Podmiotem logicznym i gramatycznym czasowników tranzytywnych w tych językach jest zawsze pacjens danego procesu tranzytywnego. Sprawa wygląda tak, jak gdyby jedynym sposobem wyrażenia procesu zabijania Iwa przez Marka była konstrukcja *leo necatur a Marco*, natomiast konstrukcja *Marcus necat leonem* byłaby w tych językach niemożliwa. Fakty powyższe świadczą, jak samo pojęcie podmiotu logicznego jest ściśle związane z pojęciem podmiotu gramatycznego, jakkolwiek nie są to pojęcia identyczne, o czym się przekonamy, analizując pewne konstrukcje gramatycznie bezpodmiotowe w języku łacińskim.

Wracając do problemu stosunku między podmiotem logicznym a gramatycznym, tj. do pytania, kiedy się te kategorie pokrywają, a kiedy nie, wydaje się pouczającym zacytować i zanalizować odpowiedni przykład, mianowicie łac. *piget me alicuius rei*, typową konstrukcję bezpodmiotową. Czasownik *piget* (zaświadczony tylko w 3. sing.) oznacza stan wstrętu, który po pierwsze wymaga podmiotu psychologicznego, a następnie i psychologicznego przedmiotu, w każdym razie dwóch bytów zaangażowanych w takim stanie. Ten semantyczno-logiczny schemat, w którym stan wstrętu zostaje przypisany (atrybutowany) swemu podmiotowi psychologicznemu, zidentyfikowanemu w ten sposób z podmiotem logicznym, syntaktycznie został przekształcony w schemat, w którym stan wstrętu jest pojęty i przedstawiony jako nieatrybutywny, tj. endocentryczny: stąd brak podmiotu gramatycznego w zdaniach z *piget*, a byty zaangażowane są wyrażone jako dopełnienia przyczasownikowe: przedmiot bliższy w akuzatiwie = podmiot psychologiczny i logiczny, przedmiot dalszy w genetiwie = przedmiot psychologiczny. Mamy tu jednak jasny przykład endocentryczności wtórnej, syntaktycznej (przypadkowej), a nie pierwotnej, leksykalnej (inherentnej). Na niniejszym przykładzie widzimy wyraźnie,

że ekspresja gramatyczna jest niezależna od treści leksykalnej albo, innymi słowy, że gramatyka (składnia) organizuje na swój własny sposób stosunki semantyczne konotowane przez znaczenie leksykalne czasownika.

Obeenie można postawić usprawiedliwione pytanie, dlaczego właśnie czasowniki oznaczające stany psychiczne (lub szerzej: psychofizyczne) są traktowane syntaktycznie jako nieatrybutywne = bezpodmiotowe = endocentryczne. Odpowiedź na to pytanie wydaje się dość prosta. Podmiot takich stanów jest semantycznie czymś różnym niż podmiot (= agens) czynności czy to intransytywnych jak *biec*, *iść*, *żeglować* itp., czy to transytywnych: nie wykonuje on danego procesu, lecz po prostu doświadcza czy cierpi proces wywołany jakoś przez czynniki niezależne od niego. Dlatego też można go raczej zidentyfikować z typowym pacjentem czasownika transytywnego, tzn. w językach ze schematem zdania transytywnego *Nominativus* (*agens* = *podmiot*) — *trans. Verbum* — *Accusativus* (*pacjens* = *przedmiot bliższy*), przybierze on na poziomie syntaktycznym formę przedmiotu bliższego (por. łacińskie przykłady cytowane powyżej, np. *pudet* → *me*, etc.). A ponieważ nie ma określonego agensa, który by swoją akcją wywoływał dany stan psychiczny (poza wypadkami czasowników kauzatywnych jak np. *terreo* 'straszę' itp.), więc czasowniki typu *pudere*, *poenitere*, etc. są konstruowane w łacinie i innych językach indoeuropejskich, np. w słowiańskich, jako orzeczenia endocentryczne (bezpodmiotowe), czynnik zaś, który w jakiś sposób wywołuje dany stan lub z powodu którego dany stan zachodzi, zostaje wyrażony syntaktycznie jako przedmiot dalszy: *pudet* → *me* → *tui* 'wstyd mi z powodu ciebie' itp. Jest rzeczą charakterystyczną, że wszystkie wymienione powyżej łacińskie czasowniki stanów psychofizycznych (tzw. *Empfindungsverba*) są konstruowane w starszej łacinie jako endocentryczne z ich podmiotami psychologicznymi wyrażonymi jako przedmioty bliższe lub w jednym wypadku (*dolet mihi*) jako przedmioty dalsze. Ale nacisk systemu językowego, w którym większość „*Empfindungsverba*“ ma regularną konstrukcję egzocentryczną (podmiotową), np. *audio* 'słyszę', *esurio* 'pragnę', *sentio* 'czuję', *video* 'widzę', etc., eliminuje stopniowo konstrukcje endocentryczne wymienionych czasowników (por. A. Ernout i E. Thomas, *l. c.* 211), w rezultacie czego w okresie przejściowym mamy obok siebie *poenitet me alicuius rei*//*poeniteo alicuius rei*, etc.

Następną grupą łacińskich orzeczeń nieosobowych zasługującą na specjalną uwagę są czasowniki wyrażające ogólne stany konieczności, powinności, możliwości itp. (*oportet*, *decet*, *licet*, etc.). Syntaktyczną właściwością tych czasowników jest ich uzupełnianie przez podrzędne zdania werbalne. Te podrzędne zdania werbalne występują na głębszym poziomie syntaktycznym w koniunktywie z lub bez spójnika *ut*. Mogą być jednak zastąpione również przez infinitiwus, a zwłaszcza przez składnię

accusativus cum infinitivo. W szczegóły tych syntaktyczno-stylistycznych transformacji tu nie możemy wchodzić. Dla ilustracji tylko podamy za Ernout i Thomasem następujące dwa przykłady: *me ipsum ames oportet ~ hanc scire oportet*. Jest oczywiste, że na poziomie leksykalnym powyższe czasowniki modalne nie wyrażają atrybucji w stosunku do żadnych bytów, które by można ujmować jako podmioty logiczne, wyrażają natomiast atrybucję różnych stanów modalnych („modalności“) w stosunku do procesów przedstawianych w zdaniach podrzędnych rządzonych przez nie. Tak więc te modalne „impersonalia“ pełnią tę samą funkcję semantyczno-logiczną, co tzw. przysłówki modalne (jak np. koniecznie, „może“ itp.), które modalnie kwalifikują orzeczenia, tj. całe zdania. Jest to bardzo szczególna sytuacja: atrybucja (przypisanie) jakości modalnej danemu procesowi jest skombinowana z wyrażeniem egzystencji. W najprostszy sposób można by to przedstawić w formie nieosobowego orzeczenia nominalnego *necesse* ‘koniecznie’ + *est*, gdzie całość znaczy tyle samo, co *oportet*. Tak więc atrybutywna funkcja czasowników typu *oportet* jest egzocentryczna, jednak nie w stosunku do podmiotu logicznego, ale w stosunku do orzeczenia. Dlatego też z punktu widzenia relacji podmiot : orzeczenie czasowniki te są inherentnie endocentryczne, podobnie jak czasowniki typu *pluit*. Graficznie całą sytuację można przedstawić następująco:

$$\left\{ \begin{array}{c} (haec scit) \leftarrow necesse \\ \uparrow \\ „est“ \end{array} \right\} \Rightarrow \begin{array}{l} haec sciat necesse est = \\ haec sciat oportet \end{array}$$

Ponieważ każde zdanie może być zastąpione zaimkami nieosobowymi *to*, *co* itp., jest rzeczą zrozumiałą, że powyższe nieosobowe czasowniki modalne mogą być konstruowane z tymi zaimkami jako ich „powierzchniowymi“ (*surface structure*) podmiotami, np. *Si illud non licet, saltem hoc licebit* ‘Jeśli tego nie wolno, /to/ przynajmniej to można’. W związku z tym w gramatyce tradycyjnej zajmującej się konstrukcjami „powierzchniowymi“ zdania podrzędne po *oportet*, *decet*, *licet*, etc. traktowane są jako podmioty tych czasowników. Na poziomie jednak tzw. „struktur głębokiej“ wyznaczonej przez inherentne właściwości logiczno-semantyczne dyskutowanych czasowników nie ma, jak widzieliśmy, miejsca ani na podmiot logiczny, ani na podmiot gramatyczny.

Nieosobowe orzeczenia czasownikowe typu *accidit*, *evenit*, etc. wykazują wszystkie semantyczno-logiczne i syntaktyczne cechy powyższych nieosobowych czasowników modalnych i powinny być traktowane razem z nimi: wyrażają one po prostu modalność „aktualności“ (rzeczywistości) w przeciwieństwie do konieczności, powinności czy możliwości itp.

Jednak z punktu widzenia gramatycznego największe znaczenie ma trzecia grupa czasownikowych orzeczeń endocentrycznych (po inherentnych typu *pluit, oportet, accidit*, etc. i akcydentalnych, semantycznie motywowanych, typu *pudet me*, etc.), mianowicie orzeczenia endocentryczne otrzymane drogą zmian morfologicznych (fleksji) z podstawowych czasowników egzocentrycznych. Mamy tu do czynienia z endocentryzacją uwarunkowaną morfologicznie.

Wiadomo, że w łacinie forma 3. osoby sing. (neutrum) strony biernej służy jako orzeczenie nieosobowe (bezpodmiotowe). Podobne zjawisko można też obserwować w innych językach italskich i w celtyckim (por. A. Ernout, 1908—9, 274—278). Należy podkreślić, że idzie tu o formę strony biernej, nie o semantyczną kategorię „passivum“, gdyż takie orzeczenia nieosobowe są derywowane zarówno od czasowników tranzytywnych, jak i intransytywnych, np. *ut fumo atque ignibus significabatur* (Caesar, B. G. II, 7,4) ‘gdy dawano znaki dymem i ogniami’, *cum item ab hostibus constanter ac non timide pugnaretur* (*ibid.* III, 25,1) ‘gdy tak ze strony nieprzyjaciół wytrwale i nie tchórzliwie waleczono’, itp. Z rzadka też pojawiają się nieosobowe konstrukcje w formie passivum czasownika tranzytywnego z przedmiotem bliższym w akuzatiwie, np. u Plauta (*Miles Gloriosus*, 24): *nisi unum, epityra estur insanum bene* ‘z wyjątkiem jednego, „epityra“ je się szalenie dobrze’, gdzie *epityra* ‘rodzaj pasty z oliwek’ jest akuzatiwem pluralis. Jak należy wyjaśnić powstanie tych morfologicznie uwarunkowanych i scharakteryzowanych orzeczeń endocentrycznych w łacinie? Ponieważ używają one formy passivum (*estur, pugnatur*, etc.), należy wyjść z analizy tej formy w jej właściwym, tj. pasywnym znaczeniu. Wydaje się jednak niemożliwe bezpośrednie przejście semantyczne od passivum, np. *ducitur* ‘X jest prowadzony’ do *ducitur* ‘prowadzi się’ (por. niem. nieosob. *es wird geführt* lub *man führt*). Sądzę, że dla zrozumienia endocentrycznej i semantycznie aktywnej (por. *epityra estur*) funkcji 3. osoby passivum czasowników tranzytywnych należy przyjąć następujący szereg transformacji:

Activum

1. X (nominatiwus) *ducit* Y (akuzatiwus)
2. X (nominatiwus) „*ducit*“ (z Y ‘ktokolwiek, cokolwiek’, a więc z uogólnionym przedmiotem bliższym, stąd też nie wyrażonym: „*ducit*“ użyte w absolutnym sensie)

Passivum

1. Y (nominatiwus) *ducitur* (X w ablatiwie z *ab*, będące jednak określeniem fakultatywnym)

2. „*ducitur*“ (X w ablatiwie z *ab* jako fakultatywne),
znaczenie konstrukcji nieosobowe w wyniku transformacji acti-
vum 2.

Ponieważ X „*ducit*“ z użyciem absolutnym czasownika tranzytywnego, tj. „powierzchniowo“ intransytywnym, jest identyczne z X *currit*, endocentryzacja pierwszego (X „*ducit*“ $\Rightarrow$ „*ducitur*“) dostarcza podstawy dla analogicznej endocentryzacji drugiego (intransytywnego orzeczenia): X *currit* $\Rightarrow$ „*curritur*“. Podstawowa w całym tym systemie endocentryzacja orzeczeń tranzytywnych jest po prostu wynikiem pasywizacji ich wariantów absolutnych: X „*ducit*“ (bez przedmiotu bliższego, gdyż ten został uogólniony) w wypadku pasywizacji musi dać „*ducitur*“, tj. orzeczenie nieosobowe, bezpodmiotowe, endocentryczne, które jednak nie wyklucza w łacinie fakultatywnego wyrażenia agensa (por. np. *factum a vobis comiter* z Plauta).

Jedynym problemem pozostającym do wyjaśnienia są te rzadkie wypadki endocentrycznych orzeczeń tranzytywnych („nieosobowego passivum“), w których możliwe jest użycie przedmiotu bliższego, mianowicie typ *estur epityra* ‘je się „epityra“’. Ciekawe, że typ ten rozszerzył się w łacinie ludowej i jest dziś kontynuowany np. przez hiszpańskie orzeczenia endocentryczne tranzytywno-aktywne z zastępstwem dawnej formy passivum przez formę reflexivum: *no se entiende esas palabras* ‘nie rozumie się tych słów’ w przeciwieństwie do *no se entienden esas palabras* ‘nie są rozumiane te słowa’. Sądzę, że pojawienie się konstrukcji z „nieosobowym passivum“ i przedmiotem bliższym w łacinie jest wynikiem prostej analogii syntaktycznej według wzoru:

$$\begin{aligned} \text{Subj. } currit : \text{Subj. } ducit \text{ Obj.} &= „curritur“ : X \\ X &= „ducitur“ \text{ Obj.} \end{aligned}$$

Oczywiście, powyższa analogia stała się możliwa dopiero po ustaleniu się wyraźnym aktywnego znaczenia endocentrycznych orzeczeń derywowanych od czasowników tranzytywnych, tj. typu „*ducitur*“ nie w znaczeniu ‘jest prowadzone’ (cokolwiek, ktokolwiek), ale w znaczeniu ‘pro-wadzi się’ (por. niem. *es wird geführt* i *man führt*). Należy wreszcie dodać, że endocentryczne orzeczenia typu „*ducitur*“, „*curritur*“ wydają się semantycznie implikować wyłącznie anonimowe lub uogólnione podmioty ludzkie, w czym dokładnie odpowiadają polskiemu (i słowiańskiemu) typowi *pro-wadzi się, bie-gnie się*.

W powyższym ujęciu zagadnienia morfologia występuje jako pośrednik między słownikiem a składnią, dostarczając pierwszemu pewnych technik, dzięki którym konstrukcje syntaktyczne, w zasadzie tkwiące jako „potentia“ w leksykalnym znaczeniu czasowników, osiągają aktualizację. Równocześnie widzimy, że kategorie i techniki morfologiczne są

stosunkowo niezależne od semantyki leksykalnej: sam fakt, że można wyeliminować uczestnika danego procesu werbalnego (endocentryzacja = desubiektywizacja) świadczy, że gramatyka manipuluje na swój własny sposób substancją leksykalno-semantyczną danego języka. Innymi słowy można powiedzieć, że dostarcza ona mówiącemu zbioru kategorii i form umożliwiających dostosowanie schematów semantyczno-logicznych opartych bezpośrednio na inherentnym znaczeniu czasowników do wymogów sytuacji, kontekstu i różnych punktów widzenia, z których dany proces czy stan może być ujęty i przedstawiony.

Bibliografia prac uwzględnionych

1. Benveniste, E.: *Problèmes de linguistique générale: La phrase nominale* (p. 151—167), „Être“ et „avoir“ dans leur fonctions linguistiques (p. 187—207), Editions Galimard, 1966.
2. Ernout, A.: *Recherches sur l'emploi du passif latin à l'époque républicaine*, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris XV (1908—9), p. 273—333.
3. Ernout A., Thomas F.: *Syntaxe latine*, Paris 1953.
4. Sandmann M.: *Subject and Predicate — A Contribution to the Theory of Syntax*, Edinburgh 1954.
5. Zawadowski L.: *Lingwistyczna teoria języka*, Warszawa 1966.

STANISŁAW JODŁOWSKI

Wypowiedzenia złożone zmiennorelacyjnie

1. Hipotaksa i parataksa to dwa rodzaje stosunków składniowych, które — rozważane ogólnie — przeciwstawiają się sobie wyraźnie; wtedy także ich definicje nie budzą wątpliwości. Na przykład zdania złożone podrzędnie „składają się ze zdań pozostających z sobą w związku zależności” (Szober ⁴ 1957, s. 361); zdanie złożone współrzędnie „składa się ze zdań niezależnych” (*tamże*). — „Věty, které jsou spojeny v souvětí, mohou být na sobě nezávislé nebo mohou záviset jedna na druhé” (Havránek, Jedlička 1958, s. 170). — Podobną definicję zdań współrzędnie złożonych — jako typową — znajdujemy w akademickiej gramatyce języka rosyjskiego: „Принято считать, что предложения, входящие в состав сложносочиненного предложения, синтаксически самостоятельны и «равноправны»” (II, 2, s. 175).

Zagadnieniem różnie między parataksą i hipotaksą zajął się niedawno bardzo wnikliwie Leszek Bednarczyk (SKJ 1969, s. 54—56). Stwierdził istnienie między parataksą i hipotaksą szeregu różnie formalnych, wyrażających się:

- a) w strukturze składników,
- b) w ich szyku,
- c) w konturze prozodycznym wypowiedzi,
- d) w występowaniu lub niewystępowaniu specjalnych wyrazów.

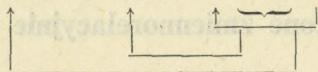
Niektórym z tych różnie przypisuje charakter uniwersalny, inne ogranicza do jednego lub kilku języków.

Nacechowanym członem opozycji jest zwykle orzeczenie zdania podrzędnego. Zauważono, że w zdaniu podrzędnym nie występuje w zasadzie imperatiwus, istnieje natomiast predylekcja do użycia w nim innych trybów „modalnych” (optatiwu, koniunktiwu, potentialis itp.), które w niektórych rodzajach zdań podrzędnych, np. w zdaniu celowym, występują obligatoryjnie w większości języków indoeuropejskich i w je-

zykach innych rodzin. Niekiedy tracą one nawet swą funkcję semantyczną, stając się jedynie cechą zdania podrzędnego (s. 54).

2. Szukając definicji parataksy i hipotaksy, warto skorzystać ze spostrzeżenia Pieszkowskiego, że spójnik równorzędności nie tylko uwspółrzednia dwa zdania, ale też — w razie ich upodrzednienia — wiąże oba z tym samym zdaniem nadrzędnym („kak tam on, dojediniąja, podeziniął ich odnomu i tomuże trietjemu“ — 1920, s. 452). Korzystając z tej sugestii, możemy istotę równorzędności członów składniowych określić jako: jednakową rolę w obrębie całości oraz jednakowy stosunek do członów trzecich, np.:

Książki i zeszyty leżą na stole.



Włączył prąd | i zbadał lampę.

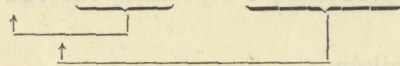
1 ... 2

Widziałem, | jak włączył prąd | i zbadał lampę |.

1 2 ... 3

Przy hipotaksie niejednakowa jest rola członów w obrębie całości i niejednakowy stosunek do członów trzecich, np.:

Książki bez oprawy szybko się niszczą.



Włączył prąd |, żeby zbadać lampę.

1 2

Widziałem |, jak włączył prąd |, żeby zbadać lampę.

1 2 3

3. Stosunek między hipotaksą i parataksą nie zawsze jednak przedstawia się tak prosto. W akademickiej gramatyce języka rosyjskiego, po określeniu zdań równorzędnych jako samodzielnych i równoprawnych, dodano uwagę, że określenie to okazuje się jednak zbyt ogólne (jawlajetsia sliszkom obszczim), a dla niektórych typów zdań współrzędnie złożonych nieprawdziwe (niewiernym). Autor jako zasadę przedstawia opinię, że w każdym typie zdań współrzędnie złożonych tylko pierwsze zdanie jest budowane niezależnie, struktura zaś drugiego zdania jest uwarunkowana charakterem stosunku wyznaczanego w zdaniu współrzędnym (jw.).

Z zagadnieniem stopnia samodzielności członów równorzędnych wiąże się stopień zamienności tych członów. Bednarczuk napisał też bardzo interesujący artykuł na temat kolejności członów równorzędnych (1972, s. 23—30). Przytoczył szereg przykładów nieprzestawności tego rodzaju członów, uwzględniając postać fonetyczną, strukturę rytmiczną i wartość znaczeniową członów różnych wyrażen czy wypowiedzi. Mówiąc o wartości znaczeniowej członów, zwrócił uwagę na dwa zasadnicze kryteria: ważność członów i ich następstwo czasowe. Z różnych języków przytoczył przykłady działania tych kryteriów. Oto przykłady wysuwania na pierwsze miejsce członów o różnych rodzajach ważności: *Freude und Schmerz, gut und böse, diem et noctem, ortum et occasum, viros ac feminas, mesdames et messieurs, meine Damen und Herren, panowie i panie* itp.; przykłady uwzględniania kolejności czasowej: *Blitz und Schlag, dzień i noc, złapać i zamknąć* itp. (s. 28—29). Bednarczuk stwierdził tam, że istnieje oczywiście możliwość odstępstwa od przyjętej zwyczajem kolejności, pociąga to jednak za sobą konsekwencje natury komunikatywnej lub ekspresywno-impresywnej (s. 23).

Na przypadki sztywności szyku członów równorzędnych zwracał też u nas uwagę S. Karolak. Na przykład w wypowiedzeniu: *Agnieszka bierze skrzypce i zaczyna grać* jest zawarte czasowe uszeregowanie składników treści; przedstawienie członów na: *Agnieszka zaczyna grać i bierze skrzypce* — powoduje powstanie ciągu dewiacyjnego, nie reprezentującego sensownego układu treści. Podobnie jest z reprezentującym związek przyczynowo-skutkowy wypowiedzeniem: *Jan wyskoczył z czwartego piętra i zabił się*; przedstawienie w tym wypowiedzeniu orzeczeń odebrałoby mu sens (*Zagadnienia*, s. 126—127).

4. W ramach kryterium przestawności członów równorzędnych mogą zachodzić trzy możliwości: a) pełna przestawność wypowiedzi składowych, b) nieprzestawność wypowiedzi składowych powodowana względami chronologicznymi lub przyczynowo-skutkowymi, c) nieprzestawność wypowiedzi składowych warunkiem uniknięcia zmiany relacji.

a) Wypowiedzenia całkowicie przestawne

[...] baraninę z ryżem jedli palcami, a rosół pili prosto z garnka.

Prus *Lalka* II, 22.

Możliwa jest też kolejność wypowiedzeń składowych: *Rosół pili prosto z garnka, a baraninę z ryżem jedli palcami.*

[...] albo brzytwa była źle naostrzona, albo mydło źle rozrobione.

Perz. *Uczn.* 42.

Możliwa jest też kolejność: *Albo mydło było źle rozrobione, albo brzytwa źle naostrzona.*

b) Wypowiedzenia nieprzestawne ze względów chronologicznych

Zazgrzytał klucz w zamku i otworzyły się drzwi.

Rudn. *Płom.* (Dor. 3, 141)

[...] nawet Wawel zostanie zamknięty i będzie się go sprzątać.

Wyka *Łowy* 19.

c) Przetawienie wypowiedzeń powodujące zmianę relacji

Gryzł cukierki i popsuł sobie zęby.

Przetawienie wypowiedzeń składowych zmienia relację z łącznej na przyczynową: *Popsuł sobie zęby, ponieważ gryzł cukierki.*

[...] stukałem, ale nikt mi drzwi nie otwierał.

Różewicz *Opow.* 349.

Przetawienie wypowiedzeń składowych zmienia relację przeciwną na przyzwoleniową: *Nikt mi drzwi nie otwierał, choć stukałem.*

Dokonywania tego rodzaju przestawek nie uważał za wskazane np. Pieszkowski. Według niego wymieniających się tu spójników *ale* i *choć* nie można traktować jako równoważne; za nimi kryją się dwie różne relacje: pierwsza słabsza, jakby mniej nacechowana, druga mocniejsza, pełniejsza. Pisze mianowicie: „Sojuz *no*, napr., oboznaczajet tolko protiwołożenije, biez tego ottienka ustupki odnoj protiwołożajemoj mysli drugoj, kotoryj my widieli w *chotia* — i w riezultatie poluczajetsia rawienstwo protiwołożajemych wielieczin“ (s. 445). „Sojuz *chotia* ukazywajet na protiwoieczizja mieźdu dwumia myslami, no w to że wriemia namiekajet na to, czto odna mysl wże zaczyła ustupať drugoj, czto odin dowod priedstawlajetsia mienije ważnym, czem drugoj“ (s. 444).

O stosunkach między parataksą a hipotaksą na przykładzie polskich zdań przeciwnych i przyzwalających pisała w r. 1974 K. Pisarkowa (JP LIV, s. 81—93).

W izbie było duszno i ciasno, więc rozłożono się kręgiem pod starą gruszą.

Żukr. *Dni* 237.

Przestawienie wypowiedzeń składowych zmienia relację z wynikowej na przyczynową: *Rozłożono się kręgiem pod starą gruszą, ponieważ w izbie było duszno i ciasno.*

Przybędzie osadników, to wszystko wybierają [...].

Żukr. *Skap.* 33.

Przestawienie wypowiedzeń składowych zmienia relację z wynikowej na warunkową: *Wszystko wybierają, jeśli przybędzie osadników.*

Nie dosłyszeli nawet jego kroków, tak się zapamiętali w długotrwałym i wysiłonym patrzeniu.

Kruczk. *Pawie* 72.

Przestawienie wypowiedzeń składowych zmienia relację z wynikowej na gradualną: *Tak się zapamiętali w długotrwałym i wysiłonym patrzeniu, że nawet nie dosłyszeli jego kroków.*

Umilkli wszyscy, tak wielkie wrażenie uczyniło imię strasznego wojownika.

Sienk. *Wołod.* II, 101.

Przestawienie wypowiedzeń składowych zmienia relację z wynikowej na przydawkową: *Imię wielkiego wojownika uczyniło tak wielkie wrażenie, że wszyscy umilkli.*

Są autorzy, według których tego rodzaju wypowiedzenia złożone, ulegające przy przestawieniu zmianie relacji z parataktycznej na hipotaktyczną, nie mieszczą się w ramach parataksy (m. in. Bednarczuk 1969, s. 56). Spróbujemy zatem określić istotę tego rodzaju wypowiedzeń.

5. Przykłady omówione w punkcie 4 wykazały, że w obrębie znaczenia pewnych typów wypowiedzeń złożonych kryją się dwie relacje, z których formalnie zostaje ujawniona bądź jedna (łączna, przeciwstawna lub wynikowa), bądź druga (przyczynowa, przyzwoleniowa, warunkowa, gradualna okolicznikowa i gradualna przydawkowa). Mówiący uzewnętrznia tę, którą ma na myśli, którą chce uwydatnić. Niezależnie jednak od przejawiającej się, jakby na powierzchni, różnicy, związanej ze spójnikami parataktycznymi czy hipotaktycznymi, w głębi, w semantycznej podstawie różnych zewnętrznych realizacji, tkwi jedno jądro semantyczne, będące ich wspólnym źródłem. Zagadnienie to staje się okazją do zwrócenia uwagi na rozbieżność struktur: powierzchniowej i głębokiej. Rozbieżność tę ukażemy na przykładzie.

Punktem wyjścia uczynimy sytuację, w której stosunek warunkowo-skutkowy nie zostaje uwydatniony formalnie, np.:

(1) *Przyjdiesz — zobaczysz.*

Miedzy wymienionymi tu dwiema czynnościami zachodzi niewątpliwy związek warunkowo-wynikowy. Jest on reprezentowany przez kolejność dwu jednostek leksykalnych o odpowiedniej wartości oraz przez charakterystyczną intonację; poza kolejnością wypowiedzeń oraz ich intonacją nie występują tu żadne inne wykładniki stosunku, w jakim pozostają czynności wymienione w cytowanych wypowiedzeniach. Stosunek ten tkwi globalnie w sferze wartości semantycznej tych wypowiedzeń.

Formalne uzewnętrznienie stosunku warunkowo-wynikowego przybiera najczęściej jedną z dwu następujących postaci:

(2) *Jeśli przyjdiesz, zobaczysz*

— relacja warunkowa (hipotaktyczna).

(3) *Przyjdiesz, to zobaczysz*

— relacja wynikowa (parataktyczna).

Przytoczone tu dwie odmienne relacje to dwa różne „skrzydła“ jednego podstawowego stosunku warunkowo-wynikowego. Zgodnie z cytowaną w punkcie 4 uwagą Pieszkowskiego o różnicy odcieni semantycznych uwydatnianych spójnikami *ale* i *choć* możemy zastosować zasadę przyjmowania takiej relacji, jaką nam dyktuje spójnik (*jeśli* — relacja warunkowa, hipotaktyczna; *to* — relacja wynikowa, parataktyczna).

6. Trudniejsza jest sprawa, gdy oba skrzydła podstawowej relacji „wychodzą na powierzchnię“, jak w wypowiedzeniu:

(4) *Jeśli przyjdiesz, to zobaczysz.*

Wypowiedzenie takie musimy uznać za zmiennorelacyjne: hipotaktyczno-parataktyczne. — Oto jeszcze kilka przykładów:

[...] *jeśli* w Polsce będzie wojna, *to* pojadę się bić jak mój ojciec.

Sienk. *W pust.* I, 199.

Ponieważ minister nie ruszał się, *więc* i Eunana stał i bystro patrzył mu w oczy [...].

Prus *Far.* I, 43.

Ponieważ świadectwa owego włóczęgi wydały się przeorowi podejrzone, *więc* chciał go zaraz do jurysdykcji biskupiej odesłać.

Sienk. *Krzyż.* II, 26.

Chociaż minister ze swymi urzędnikami znajdował się na czele sztabowej kolumny i nie mieszał się do jej ruchów, nie można *jednak* twierdzić, żeby nie wiedział, co się dzieje poza nim.

Prus *Far.* I, 18.

Wypowiedzeń o tego rodzaju skrzyżowanej konstrukcji nie spotykamy w drukach wiele: szkoła i korektorzy — w imię „czystości stylu“ —

tepią je, pozwalając jedynie na jeden spójnik, wyznaczający tylko jeden kierunek relacji, bądź podrzędności (charakteryzujący wypowiedzenie jako złożone podrzędnie), bądź współrzędności (charakteryzujący wypowiedzenie jako złożone współrzędnie). Jednak — wbrew względom natury normatywnej — cytowana konstrukcja szerzy się zwłaszcza w mowie żywej; motywacji tego rodzaju zdwojonego wyznaczania kierunków relacji należy szukać w większej wyrazistości semantycznej. Typowym dokumentem dawności tego rodzaju tendencji może być przysłowie:

Choć ubogo, lecz chędogo.

Objaśnienie skrótów:

Dor. = Słownik języka polskiego pod red. W. Doroszewskiego, t. 1—11, Warszawa 1958—1969. *Perz.* = Wł. Perzyński, *Uczniaki*, Warszawa 1930. *Prus* = B. Prus, *Faraon*, t. I, Warszawa 1935; *Lalka*, t. I—III, Warszawa 1935. *Różewicz* = T. Różewicz, *Opowiadania wybrane*, Warszawa 1968. *Wyka* = K. Wyka, *Lowy na kryteria*, Warszawa 1965. *Żukr. Dni* = W. Żukrowski, *Dni kłeski*, Warszawa 1954. *Żukr. Skap.* = W. Żukrowski, *Skapani w ogniu*, Warszawa 1961.

Cytowana literatura przedmiotu:

- L. Bednareczuk, *Parataksa a hipotaksa*, Spr. Kom. Jęz. PAN w Krakowie, styczeń-czerwiec 1969.
- L. Bednareczuk, *Uwagi o kolejności współrzędnych członów wypowiedzi*, Prace Kom. Jęz. PAN, Oddz. w Krakowie, nr 32, 1972, s. 23—30.
- Grammatika russkiego jazyka*, t. II, *Sintaksis*, cz. pierwsza i cz. wtóraja, Akad. Nauk SSSR, Moskwa 1960.
- B. Havránek, A. Jedlička, *Stručná mluvnice česká*, Praha 1958.
- S. Karolak, *Zagadnienia składni ogólnej*, Warszawa 1972.
- A. M. Pieszkowski, *Russkij sintaksis w naucznom oswieszczenii*, Moskwa 1920.
- K. Pisarkowa, *O stosunkach między parataksą i hipotaksą*. Na przykładzie polskich zdań przeciwnych i przyzwalających. *Język Polski* LIV, 1974, s. 81—93.
- S. Szober, *Gramatyka języka polskiego*, wyd. czwarte, Warszawa 1957, oprac. W. Doroszewski.

Résumé

L'interversion de propositions liées d'une manière hypotactique dans le rapport cause-effet peut finalement donner un énoncé complexe paratactique où apparaîtra un changement de rapport: la cause devient liaison (*puisque* → *et*), la cause devient con-

clusion (*puisque* → *donc*), la condition devient conclusion (*si* → *alors*) et la concession devient opposition (*bien que* → *mais*). A la base de cette sorte de modification se trouve le caractère du rapport essentiel dans lequel, au point de vue formel, l'un des membres prend de l'importance. Cette variabilité de formes prouve qu'indépendamment des différences réalisées, pour ainsi dire en surface par les conjonctions hypotactiques ou paratactiques — au fond, du point de vue sémantique, demeure un contenu global de rapport.

L'auteur développe un exemple de rapport conditionnel — conclusif qui peut s'énoncer de 4 manières: 1. *Tu viendras — tu verras*. 2. *Si tu viens, tu verras*. 3. *Tu viendras, alors tu verras*. 4. *Si tu viens, alors tu verras*. On considère comme correctes les constructions 1—3. La 4-e est condamnée par l'école et les correcteurs comme incorrecte; ils n'admettent qu'une seule conjonction: hypotactique ou paratactique. Cependant, en dépit des règles normatives, la 4-e construction se répand, surtout dans la langue parlée parce que plus expressive.

STANISŁAW KAROLAK

In establishing the case system of a given language we must... sharply delimit what is given by the syntax, and regard the subsystem of the grammatical cases as the fundamental one.

J. Kuryłowicz, *The Inflectional Categories of Indo-European*.

Syntaktyczne a semantyczne funkcje przypadków

Wprowadzone przez J. Kuryłowicza rozróżnienie syntaktycznych (gramatycznych) funkcji (użyć) morfemów przypadku¹ i ich funkcji konkretnych (semantycznych) ma głęboki sens w teorii syntaktycznej. Przy pewnej interpretacji jest ono paralelne rozróżnieniu konstrukcji syntaktycznych podstawowych (niepochodnych), czyli pojedynczych zespołów predykatywno-argumentowych pierwszego rzędu z wyrażeniami argumentowymi niepochodnymi jako ich składnikami, i konstrukcji syntaktycznych złożonych powstałych w rezultacie bądź powiązania kilku zespo-

¹ Przez termin morfem przypadku oznaczający samodzielny element formalnej struktury języka rozumiem pojedynczy wykładnik lub zbiór wykładników pewnego typu, pozostających względem siebie w stosunku dystrybucji komplementarnej, bez względu na techniczne, formalno-dystrybucyjne właściwości. Termin morfem przypadku jest zatem stosowany zarówno do wykładników typu francuskiego przyimka *de* (morfem przypadku analitycznego), jak i do klasy wykładników typu polskich *-a*, *-u*, *-y*, *-i*, *-ów* etc. (morfem genetiwu, przypadku syntetycznego) oraz do wykładników syntetyczno-analitycznych typu *do ... -a* (*-u*, *-y* etc.). Termin wykładnik przypadku zamiast morfem przypadku byłby mniej dogodny ze względu na możliwość rozumienia przez niego poszczególnych morfologicznych wariantów morfemu przypadku (np. *-a* w genetiwie), a z kolei terminem forma przypadku określa się konstrukcję morfemiczną złożoną z morfemu przypadku i tematu imiennego.

¹ów predykatywno-argumentowych o pewnym typie strukturalizacji (po kondensacji niektórych składników struktury złożonej), bądź rozwinięcia wyrażen argumentowych.

Przypomnienie tego rozróżnienia jest szczególnie ważne w chwili obecnej, kiedy szerokiego rozgłosu nabrała fillmoreowska koncepcja przypadków głębokich (deep cases), która obok elementów pozytywnych niesie ze sobą pewne, wydawałoby się przyzwyczajone, negatywne cechy właściwe językoznawstwu tradycyjnemu.

Zatrzymajmy się chwilę na tych elementach teorii przypadku Fillmore'a, które chciałbym uznać za pozytywne. Należy do nich przede wszystkim przyjęcie za podstawę determinacji pojedynczych jednostek kategorii przypadku funkcjonalnych tożsamości i różnic decydujących o ich tożsamości || różnicy w strukturze głębokiej. Wynika z niego konieczność pociągnięcia ścisłej linii demarkacyjnej między przypadkiem (case) jako jednostką struktury głębokiej² a morfemem przypadku (case form) jako sposobem wyrażania (strukturalizacji) przypadku w strukturze powierzchniowej.

Klasy morfemów przypadku (case forms) nie ogranicza Fillmore do wykładników o jakimś jednym typie technicznym. Tworzą ją wszelkie typy wykładników (końcówki, morfemy nieciągłe złożone z końcówki i przyimka, przyimki, pozycje w szyku zewnętrznym), które służą do wyrażania przypadku³.

Drugą istotną cechą koncepcji Fillmore'a, wynikającą z pierwszej, jest przyjęcie zasady o nieistnieniu wzajemnie jednoznacznej odpowiedniości między przypadkami (jednostkami struktury głębokiej) a morfemami przypadku (jednostkami struktury powierzchniowej). Przypadki w tym rozumieniu są elementami uniwersalnymi, morfemy przypadkowe — elementami idiomatycznymi. W zakresie liczby, jakości i dystrybucji tych ostatnich oraz sposobu ich przyporządkowania poszczególnym przypadkom języki naturalne mogą się różnić między sobą dość znacznie przy zasadniczej identyczności zbioru przypadków.

Negatywne cechy koncepcji Fillmore'a nie wynikają z przedstawionych wyżej założeń ogólnych. Pojawiają się one w rozwiązaniach bardziej szczegółowych, a dotyczą w szczególności kwestii definiowania i rozróż-

² Por. sformułowanie Fillmore'a: „I shall adopt the usage first proposed, as far as I can tell, by Blake (1930), of using the term case to identify the underlying syntactic-semantic relationship, and the term case form to mean the expression of a case relationship in a particular language ...”, *The Case for Case*, *Universals in Linguistic Theory*, eds. E. Bach, R. T. Harms, p. 21.

³ W tym względzie Ch. J. Fillmore idzie za jednym z nurtów tradycji europejskiej, por. L. Hjelmslev, *La catégorie des cas*, *Acta Jutlandica* VII, 1935; J. Kuryłowicz, *Le problème du classement des cas*, *BPTJ* IX (1949).

niania przypadków. Przypadek, zdaniem Fillmore'a, to stosunek semantyczno-syntaktyczny. W każdym stosunku obok treści stosunkowej występują treści jego terminalów. Jednostkami kategorii przypadku (jako elementami struktury głębokiej) może być powiązana, czy też raczej mogłaby być powiązana (na płaszczyźnie wyrażen predykatywno-argumentowych pierwszego rzędu) treść predykatywna i treści argumentowe (przedmiotowe). Definiując zatem poszczególne przypadki (jako treści stosunkowe) nie należy do definicji wprowadzać treści terminalów, bowiem różnice między terminalami nie muszą przesądzać o różnicy treści stosunkowej, podobnie jak ich tożsamość — o jej identyczności.

Fillmore w swoich definicjach popełnia, jak mi się wydaje, błąd polegający na niewłaściwej repartycji znaczenia frazy nominalnej między jej składniki, którymi są morfemy przypadkowe i morfemy nominalne (tematy imienne) niosące treść argumentową. W jego definicjach niektóre składniki treści wyrażen argumentowych są uznane za treści stosunkowe, a różnice między nimi decydują (lub współdecydują) o różnicy przypadków. W sposób najbardziej eksplicytny ten fakt został wyrażony w definicjach przypadków *Dative* i *Objective*⁴, których definiensy różnią się między sobą tylko treściami składników nominalnych (żywołnością i nieżywołnością rzeczowników)⁵. W definicjach innych przypadków treści argumentowe pojawiają się również, chociaż występują w pewnym uwikłaniu.⁶

Analogiczna uwaga dotyczy treści drugiego terminalu relacji syntaktycznej — treści predykatywnej, której pewne składniki włącza Fillmore do definicji poszczególnych przypadków. Tak np. definicje *Agentive* i *Dative case* zawierające zasadniczo te same składniki treści argumentowej różnią się między sobą tylko elementami treści predykatywnej⁷.

O tym, że różnica między zdefiniowanym w taki sposób *Agentive case* a *Dative case* wynika wyłącznie z różnicy treści terminalów predykatywnych i nie odpowiada żadnej różnicy w semantyce stosunkowej, można się przekonać na podstawie analizy konstrukcji zawierających te przypadki, por. np.

⁴ Angielskimi terminami posługuję się w niniejszym tekście dla oznaczania przypadków głębokich Fillmore'a.

⁵ Por. definicje *Dative* i *Objective case*: *Dative (D)*, the case of the animate being affected by the state or action identified by the verb. *Objective (O)* ... conceivably the concept should be limited to things which are affected by the action or state identified by the verb, *op. cit.*, p. 24, 25.

⁶ Por. np. definicje *Agentive* i *Instrumental case*: *Agentive (A)*, the case of the typically animate perceived instigator of the action identified by the verb. *Instrumental (I)*, the case of the inanimate force or object causally involved in the action or state identified by the verb, *op. cit.*, p. 24.

⁷ Por. odpowiednie fragmenty definicji: ... instigator of the action identified by the verb (A), ... affected by the state or action identified by the verb, *op. cit.*, p. 24.

1) *Jan mówi, że...*

2) *Jan spodziewa się, że...*

(zdaniem Fillmore'a, czasowniki typu *say* (mówić), *predict* (przepowiadać), *cause* (powodować) implikują Agentive case, a czasowniki typu *want* (chcieć), *expect* (spodziewać się) itp. implikują Dative case).

Czasownik *mówić* wskazuje treść czynnościową, zawiera więc wspólny z innymi wyrażeniami predykatywnymi tej samej klasy semantycznej element „wykonywać”. Wyrażenie „wykonawca czynności”, którym definiuje się argumenty typu *Jan* w przykładzie 1) zawiera również element semantyczny „wykonywać” wspólny z czasownikiem *mówić*. Jeśli usunąć zbędną reduplikację tego samego sensu (np. *wykonawca Jan wykonuje czynność mówienia* (po usunięciu reduplikacji) → *Jan wykonuje czynność mówienia* (*wykonuje czynność mówienia* = *mówi*) → *Jan mówi*), treść zdania 1) można oddać następująco „treść przedmiotowa wskazana wyrażeniem *Jan* jest w związku z treścią wskazaną wyrażeniem *mówić*”, innymi słowy, o Janie orzeka się, że coś mówi. „Znaczenie” wykonawcy przypisywane wyrażeniu *Jan* w przytoczonym zdaniu 1) sprowadza się zatem do faktu jego współwystępowania z wyrażeniem wskazującym treść czynnościową, a więc do faktu dystrybucyjnego, a nie semantycznego (tradycyjnie powiedzieliby się, że jest to znaczenie kontekstowe).

Mutatis mutandis dotyczy to wyrażenia *Jan* ze zdania 2). Cała różnica semantyczna między zdaniem 1) a 2) jest sprowadzalna do różnicy między treściami predykatywnymi, a więc do opozycji semantycznej między *mówić* a *spodziewać się*. Jakakolwiek pomyślana różnica semantyczna między *Jan*₁ a *Jan*₂, czyli suponowana opozycja między nimi, nie da się udowodnić, ponieważ nie występują one w otoczeniach izosyntaktycznych⁸. Należy z naciskiem podkreślić, że różnica między znaczeniami predykatów *mówić* i *spodziewać się* wyczerpuje różnicę semantyczną między przytoczonymi zdaniami i wystarcza do ich semantycznej interpretacji (o Janie orzeka się, że coś mówi vs o Janie orzeka się, że się czegoś spodziewa).

Analogiczne opozycje między zdaniami wynikające wyłącznie z różnicy treści predykatów można zaobserwować na przykładach typu

3a) *Jan rozmyśla.*

3b) *Jan pracuje.*

4a) *Jan się przeziębł.*

4b) *Janowi jest zimno.*

W przytoczonych przykładach różnicy morfologicznej (różnicy form przypadkowych) między np. nominatiwem w zdaniu 3b) a datiwem w zda-

⁸ Por. „Semantic opposition between them (cases — SK) may be established only in isosyntactical surroundings”, J. Kuryłowicz, *The Inflectional Categories of Indo-European*, Heidelberg 1964, p. 31.

niu 4b) nie odpowiada żadna różnica semantyczna; formy te różnią się tylko dystrybucją⁹.

Różnice dystrybucyjne tego samego typu reprezentują formy przypadkowe implikowane przez czasowniki typu *zabijać* (*kill*) i *przekonywać* (*persuade*), chociaż sytuacja zewnętrzna jest nieco odmienna: czasowniki te implikują więcej niż jedną formę przypadkową (według Fillmore'a, Agentive i Dative case), można więc byłoby sądzić, że pojawiają się w otoczeniach izosyntaktycznych. Tak jednak nie jest. W zdaniach

5) *Jan zabił Piotra*.

6) *Jan przekonał Piotra* (o tym, że...)

argumenty *Jan*₅ i *Jan*₆ są implikowane przez jeden ze składników złożonych predykatów (oczywiście, złożonych na płaszczyźnie semantycznej, nie formalnej) *zabić* i *przekonać*, a mianowicie przez składnik czynnościowy „wykonywać jakąś czynność“, który tkwi w składniku kauzatywnym zawartym w tych czasownikach (powodować = wykonywać jakąś czynność, czyli robić coś, chcąc, żeby...). Natomiast argument *Piotr*₅ jest implikowany przez inny składnik predykatu *zabić*, a mianowicie *być zabitym*, *być martwym*, *nie żyć*¹⁰, a argument *Piotr*₆ jest implikowany przez składnik *być przekonanym*, *wierzyć* (że...), który tkwi w predykatie *przekonać*. Predykaty *być zabitym* (*martwym*, *nie żyć*) i *być przekonanym* (*wierzyć*, że...) należą do predykatów nieczynnościowych i pod tym względem są podobne do predykatów *jest zimno*, *przeziębć się*, *spodziewać się* występujących w przykładach omawianych wyżej.

Rozeźlonkowanie semantyczne predykatów złożonych pod względem semantycznym pozwala na dokładniejsze ustalenie związków semantycznych między składnikami semantycznej struktury zdań, a w analizowanych przykładach na stwierdzenie faktu, że argumenty *Jan* i *Piotr* występują w relacji z różnymi predykatami: *Jan* w obu wypadkach z predykatem *powodować*, *Piotr*₅ z predykatem *nie żyć*, *Piotr*₆ z predykatem *wierzyć*. Morfemy powierzchniowego nominatiwu i akuzatiwu w omawianych przykładach są znakami faktu, że odpowiednie argumenty znajdują się w relacji z różnymi predykatami semantycznymi skumulowanymi w jednym wyrażeniu predykatywnym. Podobnie więc jak datiwus i nominatiwus w przykładach omawianych wyżej, tak też tutaj nominatiwus i akuzatiwus różnią się tylko dystrybucją i pod tym tylko wzglę-

⁹ Jest rzeczą zastanawiającą, że na podstawie różnicy dystrybucji Fillmore utożsamia Locative i Directional (... locational and directional elements do not contrast but are superficial differences determined either by the constituent structure or by the character of the associated verb, *op. cit.*, p. 25), a nie stosuje tego samego kryterium w wypadku np. Agentive i Dative case.

¹⁰ Por. odpowiednie fragmenty rozważań J. Kuryłowicza, np. *The Inflectional Categories of Indo-European*, p. 180—181.

dem np. datiwus ze zdania 4b) nie jest funkcjonalnie identyczny z akuza-tiwem ze zdań 5 i 6.

W omawianym typie faktów nie ma żadnych treści stosunkowych odrębnych od treści predykatywnych (i wyrażanych za pomocą wyrażen predykatywnych), a więc w strukturze semantycznej takich zdań jak powyższe nie istnieją żadne jednostki (elementy) semantyczne, którym są przyporządkowane morfemy odpowiednich przypadków, czyli nie ma tu żadnych przypadków semantycznych. Morfemy nominatiwu, datiwu i aku-zatiwu w omawianych i analogicznych zdaniach pełnią funkcje intra-tekstualne, formalno-syntaktyczne, powierzchniowe: fiksują różnice w dystrybucji wyrażen argumentowych związane z jakościowymi lub formalnymi różnicami między wyrażeniami predykatywnymi, bądź z różnicami pozycji zajmowanych przez argumenty w zdaniach z predykatami wieloargumentowymi.

Jest wprawdzie możliwe, że pojęcie struktury głębokiej (i przypadku głębokiego) w interpretacji Fillmore'a nie jest równoznaczne z pojęciem struktury semantycznej (i przypadku semantycznego) i że obejmuje ono niektóre właściwości dystrybucyjne. Jeżeli tak jest, oznacza to, że Fillmore stawia na jednej płaszczyźnie fakty dystrybucyjne (przynajmniej niektóre) i semantyczne, nie dokonując niezbędnego rozróżnienia między nimi, a pojęcie przypadku głębokiego (deep case) obejmuje dwa zdecydowanie różne typy zjawisk, których dyferencjacja wydaje się konieczna.

Skoro w wyrażeniach reprezentujących podstawowe zespoły predykatywno-argumentowe morfemy przypadku nie są przyporządkowane żadnym elementom semantycznym, poszczególne składniki zdań o identycznej strukturze semantycznej należących do różnych języków naturalnych są identyfikowalne na podstawie ich treści, a nie na podstawie tożsamości morfemów przypadku; tak np. składnik nominalny zawierający morfem instrumentalą w przytoczonym niżej wyrażeniu predykatywnym języka polskiego jest tożsamy ze składnikiem nominalnym zajmującym w szyku zewnętrznym pozycję po wyrażeniu predykatywnym (i nie zawierającym fonemicznego wykładnika morfemu przypadku) w odpowiadającym mu wyrażeniu języka francuskiego, por.:

x dzieli się y-em z z-em

x partage y avec z.

2. Obok omówionych wyżej funkcji syntaktycznych w formalnej (powierzchniowej) strukturze zdań, morfemy przypadku pełnią w językach naturalnych funkcje semantyczne (nie muszą to być różne morfemy; przeważnie te same morfemy pełnią obie funkcje). O semantycznej funkcji morfemów przypadku można mówić wtedy, kiedy są one w jakiś sposób przyporządkowane znaczeniom stosunkowym wchodzącym w skład se-

mantycznej struktury zdań (w konwencji fillmoreowskiej powiedziałoby się — kiedy są wykładnikami przypadku semantycznego jako jednostki struktury treści), a więc znaczeniom tego samego typu, co znaczenia predykatów relacyjnych.

Należy wyróżnić dwa sposoby przyporządkowania morfemów przypadkowych treściom stosunkowym, a więc dwa typy funkcji semantycznych. Typ pierwszy charakteryzuje się tym, że morfemy przypadkowe występując w strukturach skondensowanych powstałych w rezultacie wyzerowania predykatów (w konkretnych zdaniach — poszczególnych jednostek zbioru możliwych predykatów) są znakami usuniętych predykatów i w pewnym sensie je zastępują. Zastępstwo to polega nie na wyrażaniu treści konkretnych predykatów, ale na sygnalizowaniu faktu, że interpretacja semantyczna powinna uwzględnić obecność treści relacyjnej. Konkretyzacja tej treści w poszczególnych wypowiedzeniach (egzemplarzach zdań z tymi samymi składnikami) jest zależna od tego, jakie stosunki mogą w ogóle wiązać określone składniki, oraz od tego, który z możliwych stosunków (jeżeli możliwych jest kilka) implikuje kontekst lub konsytuacja. Obecność treści relacyjnej jest zjawiskiem językowym i musi być uwzględniona w opisie struktury kodu.

Weźmy przykład. We frazie nominalnej *statua Myronis*¹¹ morfem genetiwu tylko w jednej interpretacji pełni funkcję syntaktyczną (mianowicie w interpretacji — *posąg przedstawiający Myrona*), kiedy fraza ta jest rozumiana jako wyrażenie kompletne, zupełne, ponieważ rzeczownik *posąg* znaczy prymarnie to samo, co czasownik *przedstawiać*, a więc jest terminem relacyjnym. Inne interpretacje byłyby w ogóle niemożliwe, gdyby frazę tę rozumieć jako wyrażenie zupełne, nieskondensowane. A więc inne interpretacje wymagają uznania jej za wyrażenie niezupełne, z którego usunięto predykat. Końcówka genetiwu będąca w istocie rzeczy znakiem intratekstualnym staje się substytutem wyzerowanego predykatu (lub wyzerowanych predykatów), w cytowanym przykładzie *należać* lub *być wykonanym*:

*statua Myronis*₂ = posąg należący do Myrona

*statua Myronis*₃ = posąg wykonany przez Myrona.

Rzecz oczywista, że te konkretne predykaty nie są treścią końcówki genetiwu. Genetiws pojawił się tu w rezultacie przekształcenia struktury powierzchniowej: a) usunięcia np. z konstrukcji *posąg należący do Myrona* predykatu *należać*, b) zastąpienie wykładnika akomodacji syntaktycznej *do...-a* morfemem genetiwu (idiomatyczne reguły dystrybucji morfemów przypadku *do...-a* i *-a* są różne; rzeczownik *posąg* wyklucza przyimek *do*

¹¹ Przykład de Groota cytowany przez Fillmore'a w *The Case for Case*, p. 7.

z genetiwem jako wykładnik akomodacji). Podobne sytuacje reprezentują wyrażenia *książka Piotra* (treść wyrażenia *książka* nie implikuje argumentu osobowego, wyrażenie *Piotr* jest więc jednym z argumentów usuniętego predykatu *należać*, bądź *napisać* lub *być autorem*), *stanął mi zegarek* = *stanął zegarek, który miałem na rękę* (czasownik *stać* implikuje tylko jeden argument, tu: *zegarek*, a rzeczownik *zegarek* w danym zdaniu nie implikuje żadnego argumentu)¹².

Wariantem sytuacji związanej z zerowaniem wykładników niektórych elementów struktury semantycznej jest redukcja argumentu nieprzedmiotowego (wyrażenia predykatywno-argumentowego) do jednego z jego składników-argumentu przedmiotowego i sygnalizowanie różnic semantycznych między usuniętymi składnikami predykatywnymi za pomocą morfemów przypadku. Sytuację taką obserwujemy wtedy, kiedy w pozycji argumentu nieprzedmiotowego alternują przynajmniej dwa morfemy przypadkowe, por. np. morfemy przypadkowe *o* + lokatiwus (morfemowi temu nie odpowiada konkretna treść), *za* + instrumentalis *przeciwko* + datiwus w wyrażeniach:

x wypowiada się *o* projekcie = *x* mówi, że projekt jest jakiś,
x wypowiada się *za* projektem = *x* mówi, żeby przyjąć projekt,
x wypowiada się *przeciwko* projektowi = *x* mówi, żeby odrzucić projekt
 (żeby nie przyjmować projektu);

ale np. w wyrażeniu *protestować przeciwko czemuś* morfem *przeciwko* + datiwus pełni funkcję syntaktyczną.

Drugi typ przyporządkowania morfemów przypadku treściom relacyjnym różni się od pierwszego tym, że morfemy te występując w derywatach syntaktycznych złożonych z dwóch lub większej liczby zespołów predykatywno-argumentowych i charakteryzujących się określonym typem strukturalizacji niektórych składników są wykładnikami konkretnych treści stosunkowych. Typ ten reprezentują m. in. morfemy przypadkowe oznaczające przyczynę, cel, niektóre morfemy przestrzenne, np. *z* + genetiwus w konstrukcjach typu *drzeć z zimna*, *plakać z bólu*, *niemy z żalu*; *obok*, *koło* + genetiwus w konstrukcjach typu *rozmawiać koło domu*, *przechodzić obok teatru*; *przy* + lokatiwus w konstrukcjach typu *zgubić coś przy wejściu do kina* i in. W takich wypadkach morfemy przypadkowe są pełnoznanymi wyrażeniami predykatywnymi i różnią się od wyrażen

¹² Cytowane przykłady różnią się od takich konstrukcji, jak np. *ojciec Piotra*, *l'amour de Dieu*, w których morfemy przypadkowe pełnią funkcję syntaktyczną: w przykładzie 1. jest wykładnikiem akomodacji jednego z dwóch argumentów implikowanych przez predykat *ojciec*, w przykładzie 2. — jednego lub drugiego argumentu implikowanego przez predykat *amour* (przy strukturalizacji rzeczownikowej wykładnik akomodacji dla obu argumentów jest identyczny).

predykatywnych o innej strukturalizacji (np. od czasowników) tylko dystrybucją.

Należy z całym naciskiem podkreślić, że morfemy przypadkowe pełniące funkcję semantyczną nie różnią się pod względem właściwości semantycznych (i semantyczno-syntaktycznych) od innych wyrażen predykatywnych (czasowników, przymiotników, rzeczowników). Nie istnieją jakieś specyficzne właściwości semantyczne, które można byłoby określić jako znaczenia przypadkowe i rozumieć przez to coś odrębnego od semantyki predykatywnej. Morfemy przypadkowe w funkcji semantycznej dzielą z innymi wyrażeniami predykatywnymi wszystkie właściwości niestrukuralne, a więc różnice między nimi mają charakter powierzchniowy. Struktura semantyczna wyrażen predykatywno-argumentowych nie zawiera żadnych innych składników semantycznych oprócz znaczeń argumentów i predykatów.

Résumé

L'article souligne l'importance de la distinction faite par J. Kuryłowicz des fonctions syntaxiques et sémantiques des morphèmes casuels. Cette distinction semble être négligée dans la conception de cas profonds proposée par Ch. Fillmore. En définissant les cas profonds Fillmore interprète sémantiquement des traits distributionnels, intratextuels des morphèmes qui les représentent.

Les morphèmes casuels dans leurs fonctions intratextuelles, syntaxiques sont dépourvus de signification: ils ne représentent aucun cas sémantique (profond). Employés dans des constructions dérivées les mêmes morphèmes casuels peuvent fonctionner comme signes de la sémantique relationnelle. On distingue deux types de leurs fonctions sémantiques: a) dans des structures condensées auxquelles ont été retranchées les expressions prédicatives ils deviennent des substituts de celles-ci; b) dans des structures dérivées contenant deux ensembles prédicatifs au moins ils sont des expressions prédicatives au sens propre du mot ne se distinguant d'autres prédicats (p. ex. des verbes) que par leur distribution.

JÓZEFA KOBYLIŃSKA

Realizacja nagłosowych grup TruT-, TryT- w gwarach polskich

W rozważaniach na temat polskich grup spółgłoskowych J. Kuryłowicz stwierdza¹, że „łączność między członami grupy dwuelementowej [...] należy uważać bądź za ściślejszą, o ile tworzą one zbitkę, np. *tr*, bądź za luźniejszą, np. *rt* (rteć), *kt*, *tk*, a więc tego samego stopnia, co granicę między elementem a zbitką, czy też odwrotnie, lub między zbitką w grupie trój- i czteroelementowej“².

We współczesnej polszczyźnie, jak wynika z badań M. Bargielówny³ i J. Kuryłowicza, w nagłosie mogą występować następujące grupy dwuspolgloskowe, w których drugim elementem jest spółgłoska sonorna *r*⁴: *br-*, *pr-*, *mr-*, *vr-*, *fr-*, *dr-*, *tr-*, *sr-*, *śr-*, *žr-*, *žr-*, *śr-*, *gr-*, *kr-*, *χr-*. Większość tych połączeń spółgłoskowych może również wchodzić jako zbitka⁵ w skład trójelementowych grup nagłosowych z żywymi przedrostkami $f(v) < v\bar{z}$ i $s(z) < s\bar{z}$, bz ⁶.

Stwierdzamy więc, że połączenie spółgłoska (każda, z wyjątkiem afrykat *c*, *š*, *č*, *ž*, *č*, *ž* oraz sonornych (bez *m*), a także zmięczonych *p'*, *b'*, *v'*, *f'*, *k'*, *g'*) + sonorna *r* jest w polskich grupach spółgłoskowych język a literackiego zjawiskiem normalnym, regularnym; łączność między tymi

¹ J. Kuryłowicz, *Uwagi o polskich grupach spółgłoskowych*, BPTJ XI (1952), s. 54—69.

² *Tamże*, s. 62.

³ M. Bargielówna, *Grupy fonemów spółgłoskowych współczesnej polszczyzny kulturalnej*, BPTJ X (1950), s. 1—25; por. też I. Sawicka, *Struktura grup spółgłoskowych w językach słowiańskich*, Komitet Językoznawstwa PAN, Monografie Slawistyczne 27, Wrocław 1974, s. 67—75.

⁴ Podaję tylko połączenia w obrębie jednego morfemu.

⁵ Jest to podgrupa stanowiąca ściślejszą całość w obrębie grupy spółgłoskowej, por. J. Kuryłowicz, *op. cit.*, s. 57.

⁶ *Tamże*, s. 57.

spółgłoskami należy określić jako ściślejszą, ponieważ mogą one tworzyć zbitkę.

W związku z tym stwierdzeniem warto się przyjrzeć tego typu grupom nagłosowym dwuelementowym w gwarach polskich, gdzie mogą wystąpić obok siebie następujące dublety fonetyczne wyrazów mających w języku literackim nagłosową grupę spółgłoska + sonorna *r* (niektóre z podanych niżej przykładów występują wyłącznie w gwarach):

bruk, brukować || *burk*⁷, *burkować*
druk, drukować || *durk, durkować*
fruhaniec || *furhaniec*
frunąć, fruwać || *furnąć, furgać*⁸
fryga, frygać, frygnąć || *fyrgać, fyrgnąć*⁸
frymark, frymarczyć || *fyrmak, fyrmaczyć*⁹
mruczeć, mruknąć || *murczeć, murknąć*
pruciać || *purciać*¹⁰
pryciać || *pyrciać*¹⁰
pryszczeć, pryskać || *pyrszczeć, pyrskać*.

Z tym zjawiskiem łączą się również formy oboczne wyrazów, które w języku literackim nie mają wymienionej wyżej grupy nagłosowej, lecz pojawia się ona właśnie na gruncie gwarowym w wyniku metatezy, np.: *dergotać* || *drygotać*, *furczeć*, *furkać*, *furknąć*⁸, także *fyrczeć* (gw. *wyrzeć?*), *fyrkać* || *frukać*, *fuknąć*, *durszlak* || *druszlak*, *kierpce* || *krypcie*, *turbować się* || *trubować się*, *turkawka* || *trukawka*.

⁷ Wyrazy zaczerpnięto ze *Słownika gwar polskich* J. Karłowicza, t. 1—6, Kraków 1901—1911. Większość z nich, w formie odbiegającej od postaci literackiej, znam również z terenu Mszany Dolnej w pow. limanowskim. O tym, że jest to zjawisko charakterystyczne dla gwary, może świadczyć również fakt, że wykorzystał je w swoich utworach, jako jeden z elementów stylizacji gwarowej, W. Orkan, ur. w Porębie Wielkiej, pow. limanowski. Oto kilka przykładów: *furgać* — *Kom.* 63, *Rozt.* I 61, 102, *Pom.* 163, *Drzew.* 68, 124, *Now.* I 144, II 133, 134; *fruwać* — *Czant.* 221, *Now.* II 52, *Listy* 238; *turbować się* — *Now.* I 168, *Rozt.* I 139, II 27, 145, *Kom.* 85, 86, 90, 116 i in.; *trubować się* — *Now.* I 191, 262, 264, 285, *Listy* 306, 312.

Wszystkie cytaty pochodzą z wydania zbiorowego dzieł W. Orkana pod red. S. Pigonia, Wydawnictwo Literackie, Kraków: *Czant.* — *Czantoria i inne pisma literackie*, 1969; *Drzew.* — *Drzewiej*, 1960, *Kom.* — *Komornicy*, 1961, *Listy* — *Listy ze wsi i inne pisma społeczne*, 1970, *Now.* — *Nowele zebrane*, t. I i II, 1963, *Pom.* — *Pomór*, 1960, *Rozt.* — *W rozłokach*, t. I i II, 1954.

⁸ Por. J. Otrębski, *Z dziejów wyrazów polskich*. 3. *Fryga*, *Język Polski* XLII, s. 192.

⁹ Por. J. Kobylińska, *Z historii i geografii wyrazu frymark*, *Rocznik Naukowo-Dydaktyczny WSP w Krakowie*, z. 47, *Prace Językoznawcze* II, Kraków 1973, s. 75—83.

¹⁰ Por. M. Karaś, *Ze słownictwa gwarowego*. 5. *Pruciać i wyrazy pochodne*, *Język Polski* XXXIV, s. 206—210.

Znajdujemy tu również nazwy własne, jak *Frydlant* || *Fyrlant*¹¹ i *Turbacz* || *Trubacz*¹².

Zwraca uwagę fakt, iż zdecydowana większość przedstawionych przykładów ma po nagłosowej grupie dwuspółgłoskowej (*T + r*) samogłoski wysokie *y* lub *u*, po których stoi kolejna spółgłoska, co można by oznaczyć symbolami jako grupy *TruT-*, *TryT-*.

Stwierdzamy więc, że nagłosowe grupy *TruT-*, *TryT-* mogą ulegać w gwarach metatezie w *TurT-*, *TyrT-*; rzadziej obserwuje się proces odwrotny, a mianowicie metatezę nagłosowych grup *TurT-*, *TyrT-* w *TruT-*, *TryT-*.

Obok przytoczonych wyżej przykładów istnieje w polszczyźnie, zarówno w języku literackim, jak i w gwarach, szereg wyrazów, w których omawiane grupy nagłosowe występują, lecz nie ulegają metatezie; wyrazy te nie mają więc postaci obocznych, np. *grusza*, *kruszyć*, *mrużyć*, *brykać*, *bryzgać*, (*wz*)*drygać się*; *burczeć*, *hurczeć*, *hurkot*, *tyrczeć*, *zbyrczeć* i in.

Zastanawiając się nad przyczyną tego procesu musimy stwierdzić, że wypływa ona przede wszystkim ze słabej łączliwości nagłosowej grupy spółgłoskowej (spółgłoska + sonorna *r*) w gwarach w przeciwieństwie do współczesnego języka literackiego¹³, wynikającej, być może, z artykulacji spółgłoski *r*, która wytwarza obok siebie element wokaliczny. Element ten w postaci *e*, *y*, rzadziej *i* lub *u*, pojawia się na początku i na końcu, gdy brak spółgłosce samogłoskowego sąsiedztwa, a więc w tym wypadku pomiędzy *p-r*, *b-r*, *t-r*, *d-r*, *m-r* itd¹⁴.

W konsekwencji metatezy nagłosowych grup *TruT-*, *TryT-* otrzymujemy:

1) wzrost w gwarach w porównaniu z językiem literackim ilości sylab zamkniętych; przestawiona bowiem spółgłoska sonorna *r* nie łączy się w zbitkę ze spółgłoską następnej sylaby (stojącej po samogłoskach *u*, *y*),

¹¹ J. Karłowicz, *op. cit.*, t. II, s. 30.

¹² Ciekawe, że literackiej formie *Turbacz*, a więc już z metatezą, odpowiada gwaraowa postać tej nazwy — *Trubacz* (*Trubac*). Oto co na ten temat pisze znawca kultury ludowej tego regionu, urodzony w Podobinie (wieś sąsiadująca z Orkanowską Porębą Wielką), dr S. Flizak: „Wśród ludu przyjęła się forma *Trubacz* [...], a zaś forma *Turbacz*, zapisana w dokumentach, pozostała nazwą oficjalną, nazwą aktów i map.“ A w odśyłać: „Zaznaczam, że formy *Turbacz* nie słyszałem nigdy w żywej mowie ludu podgórzańskiego. Gdy ją pierwszy raz napotkałem w pismach W. Orkana, posadziłem poetę o dziwaczne a niepotrzebne przekręcenie pięknie brzmiącej nazwy ludowej“. Por. S. Flizak, *Nazwa najwyższej góry w Gorcach*, „Wierchy“, R. XVI, Kraków 1938, s. 165—167; cyt. s. 166.

¹³ Jak podaje *Słownik etymologiczny języka polskiego* A. Brücknera, Kraków 1927, s. 99, jeszcze w XVI i XVII w. występowały w polszczyźnie powszechnie formy przestawione *durk* i *burk*. Warto by więc może zbadać zagadnienie pod kątem historycznym.

¹⁴ Por. M. Dłuska, *Fonetyka polska*, Kraków 1950, s. 118—122, zwł. s. 120—121.

lecz pozostaje w swojej sylabie, tworząc sylabę zamkniętą, np. *mru-czeć* $\Rightarrow$ *mur-czeć*, *fry-mark* $\Rightarrow$ *fyr-mak* itd.¹⁵;

2) zwiększenie się liczby grup spółgłoskowych śródgłosowych nie będących zbitkami przewokalicznymi (*murczeć*, *fyrmak*, *durkować*) oraz zbitkę wygłosowych postwokalicznych (*durk*, *burk*);

3) zmniejszenie frekwencji *r* w pozycji przewokalicznej na korzyść pozycji postwokalicznej.

Zwraca uwagę fakt, że wśród wyrazów objętych tym procesem dużą część stanowią formacje onomatopieczne i zapożyczenia, np. *mruczeć*, *frućać*, *pryskać*; *bruk*, *druk*, *frymark* i in.).

Na zakończenie rozważań trzeba stwierdzić, że omawiane zjawisko fonologiczne, występujące współcześnie w gwarach polskich, nie jest procesem regularnym, nie przebiega jednolicie na określonym obszarze dialektycznym, lecz wykazuje szereg wahań i niekonsekwencji.

Summary

An initial group of two consonants occurs in contemporary Polish, the second element of which is a sonorous consonant *r*, e.g. *br-*, *pr-*, *mr-*, *vr-*. If this is followed by a high vowel such as *u* or *y* and a second vowel (marked by the symbol *TruT-*, *TryT-*) this undergoes metathesis in various dialects: *TruT-* $\Rightarrow$ *TurT-*, *TryT-* $\Rightarrow$ *TyrT-*, for example *druk* $\Rightarrow$ *durk*, *bruk* $\Rightarrow$ *burk*, *frymark* $\Rightarrow$ *fyrmak*, *pryskać* $\Rightarrow$ *pyrkać* etc. On the whole there is little probability of these consonant clusters occurring *T+r*. This is connected possibly with the articulation of the sonorant consonant *r*, which creates a vowel element next to it.

¹⁵ Sylaby zamknięte na spółgłoskę *r* nie są w języku polskim zjawiskiem nowym. Pojawiły się m. in. w momencie rozwoju *ŕ* i *ř*. Por. J. Kuryłowicz, *op. cit.*, s. 67.

ALINA KOWALSKA

Les formes et les fonctions du plus-que-parfait dans la langue Polonaise

Le plus-que-parfait du slave commun était une forme analytique. Il se composait du participe passé en *-lɔ* du verbe conjugué et de l'auxiliaire *byti* à l'imparfait. C'était l'un des temps dits relatifs, exprimant une action secondaire par rapport à une action principale de l'énonciation; l'action principale était exprimée par le temps absolu. Comme tous les temps relatifs, le plus-que-parfait indiquait une action dépendante et servait donc à exprimer une signification grammaticale spécifique qui, dans la conjugaison du slave commun, était rendue par les formes analytiques.

Le nombre de possibilités logiques d'une distribution d'information lexicale et grammaticale dépend, dans les formes analytiques, du nombre des composants qui les constituent. S'il s'agit de la construction constituée par les deux composants, il y a quatre possibilités de distribution de l'information: 1. les deux composants expriment aussi bien l'information grammaticale que lexicale, 2. la signification lexicale est exprimée par un seul composant, tandis que la signification grammaticale est exprimée par les deux composants, 3. l'information grammaticale est exprimée par un composant, et l'information lexicale par les deux, 4. un des composants est porteur de la signification lexicale, l'autre grammaticale. Etant donné cependant qu'il est impossible que les deux verbes équivalents et de plein contenu remplissent les fonctions d'un seul mot ou qu'un morphe se divise en parties, de ces quatre possibilités logiques ne peuvent effectivement se réaliser que la deuxième et la quatrième¹.

¹ cf. V. S. Chakovskij, *Analitičeskaja konstrukcija, analitičeskaja slovoforma, analitičeskoje slovo* [dans:] *Analitičeskie konstrukcii v jazykach različnyh tipov*, Moskva—Leningrad 1965, pp. 209—221.

Le plus-que-parfait du slave commun réalisait la deuxième possibilité, dans laquelle la signification lexicale d'une forme composée est exprimée par un seul composant — dans ce cas, par le participe — tandis que la signification grammaticale est portée par les deux composants. Si la catégorie grammaticale était exposée seulement par le verbe auxiliaire, la construction constituée par le participe passé et l'auxiliaire à l'imparfait ne pourrait pas exprimer le plus-que-parfait. Cette nouvelle signification grammaticale n'est propre qu'à la construction entière et se répartit sur les deux composants. Grâce à cela, la forme analytique du plus-que-parfait était une construction indivisible aussi bien grammaticalement que du point de vue de la signification.

Dans la langue polonaise, la forme en question subit un changement à cause de la substitution à l'ancien imparfait de l'auxiliaire, du passé composé. Il en résultait, en vieux polonais, la naissance de formes tripartites, organisées selon les quatre systèmes suivants: I *jest był przykazał*, II *jest przykazał był*, III *przykazał jest był*, IV *był jest przykazał*. Il faut reconnaître comme la plus fondamentale pour le vieux polonais, une construction *jest był przykazał* avec une enclitique *jest* appuyée sur le premier mot accentué de la proposition. Si ce premier mot était un verbe, prenaient naissance des formes du système *przykazał jest był*, qui ne se distinguent du passé composé que par le composant *był*. C'est justement celui-ci, qui était reconnu comme un élément décisif de la signification du plus-que-parfait et l'on commença alors à apprécier l'enclitique *jest*, appartenant originellement à ce temps, comme une partie du verbe de plein contenu. Après la disparition des formes enclitiques de l'auxiliaire à la 3^e personne et la stabilisation des morphèmes *-(e)m*, *-(e)s* auprès du participe du verbe conjugué, prirent naissance de nouvelles formes bipartites du type: *przykazalem był*, *przykazales był*, *przykazał był*. Un ordre des éléments participiaux, originellement libre, fut alors déterminé (après une jonction des exposants enclitiques de personne avec le participe du verbe conjugué) par des restrictions syntactiques. Celles-ci ne permettaient pas de déplacer des enclitiques dans une proposition au-delà du verbe ou, dans les formes analytiques du verbe, au-delà du premier des deux participes. La modification de l'ordre de construction s'accompagne d'une augmentation des exemples de composants placés immédiatement l'un près de l'autre. Une telle construction correspond bien à une tendance-caractéristique pour le polonais plus moderne — à une jonction des éléments co-fonctionnels et se déterminant réciproquement. La jonction des membres n'était cependant possible dans les formes analytiques du verbe que si l'un d'entre eux était atone. Les éléments accentués ne pouvaient se rapprocher que dans le système linéaire, ce qui mettait en relief leur caractère de symsémantique et d'indivisibilité.

La modification des formes du plus-que-parfait, dont nous venons de parler, n'élimine pas leur caractère analytique. Grâce à cela, elles pouvaient conserver leur signification spécifique et leur caractère de temps relatif, contrairement à l'ancien parfait qui, avec une synthétisation, se transforma en prétérit universel.

La fonction primaire du plus-que-parfait était d'exprimer une action antérieure à une autre action passée. Cette fonction était indépendante aussi bien de l'aspect et de la signification du verbe que du genre d'énonciation et du type de proposition. Nous rencontrons donc le plus-que-parfait dans la narration de même que dans le dialogue et dans différents genres de propositions subordonnées, coordonnées et indépendantes. Le domaine principal des formes du plus-que-parfait était cependant les propositions subordonnées ainsi que la narration. Cela résultait du fait que: 1. Une action de la proposition subordonnée est plus étroitement liée à une action de la proposition principale que ne le sont des actions exprimées par des propositions formellement tout à fait indépendantes ou coordonnées. 2. Dans une narration provenant directement de l'auteur, l'action du premier plan est présentée le plus souvent au temps passé; les actions secondaires, mentionnées à l'occasion de cette action principale, si elles doivent être rangées chronologiquement et s'il n'y a pas dans l'énonciation de moyens appropriés lexicaux ou syntaxiques, ne peuvent alors être exprimées que par le prétérit antérieur. Cela ne signifie évidemment pas que l'on ne puisse exprimer une action passée dépendante par le prétérit simple. Dans l'opposition prétérit/ plus-que-parfait, le membre marqué était le plus-que-parfait, comme exprimant une action passée avec un trait spécifique, à savoir une action antérieure, dépendante de l'autre action passée, et mentionnée à l'occasion de cette action principale de l'événement rapporté. Il s'ensuit que les formes du plus-que-parfait ne pouvaient pas énoncer l'événement simplement passé, par contre le prétérit, comme membre non marqué, pouvait être employé pour exprimer une action antérieurement passée. Ainsi un locuteur pouvait, mais il n'était pas obligé, employer le plus-que-parfait. Il l'employait, s'il tenait à montrer des relations entre des événements décrits et s'il voulait accentuer spécialement une antériorité et dépendance d'une action passée par rapport à une autre. Il faut aussi prendre en considération le fait que l'on peut établir une chronologie relative des événements, non seulement à l'aide des temps dits relatifs, mais aussi par d'autres moyens grammaticaux (par ex., par une construction de la proposition) ou bien lexicaux. Bien souvent on appliquait en même temps différents moyens, ce qui menait à une redondance et indirectement à une élimination d'une forme grammaticale superflue.

Ce processus apparaît le plus clairement dans des propositions cir-

constanciellles de temps. A l'époque du vieux polonais, les propositions circonstanciellles de temps occupaient la deuxième place par rapport à la fréquence de l'usage du plus-que-parfait et constituaient 18 % de tous les exemples. En polonais moyen, la fréquence du plus-que-parfait dans les propositions en question diminuait jusque 6 % et en polonais moderne, cette forme n'apparaît que sporadiquement. Une élimination du plus-que-parfait des propositions circonstanciellles de temps se montre d'une façon spécialement nette si l'on compare *la Bible de Sophie* et *la Bible de Wujek*². Pour les 32 exemples, dans lesquels — dans les fragments comparés — Wujek introduisit le prétérit au lieu du plus-que-parfait, la moitié est constituée par des propositions circonstanciellles de temps du type:

A gdyż był usnął, wtedy wyjął jedno źebro jego (BS 2b)
— *a gdy zasnął, wyjął jedno źebro z niego* (Wujek).

Il faut chercher les causes de l'élimination du plus-que-parfait des propositions circonstanciellles de temps dans une tendance à l'économie des moyens de langue par une suppression d'une trop grande redondance. Dans les propositions circonstanciellles de temps du vieux polonais, servaient comme indicateurs d'antériorité: 1. une construction de proposition, dans laquelle le rôle d'indicateur du rapport temporel entre deux propositions était rempli par la conjonction *gdy* et l'aspect perfectif du verbe indiquait l'antériorité; 2. le plus-que-parfait et 3. l'ajoute d'adverbes de temps du type *już, jeszcze ... nie*. Chacun de ces moyens situait temporellement d'une manière précise et suffisante, des actions exprimées par des prédicats d'une proposition principale et d'une proposition circonstancielle de temps, donc le remplacement du plus-que-parfait par le prétérit n'atteignait pas la chronologie des événements et n'influçait pas la signification de l'énonciation.

Une comparaison de *la Bible de Sophie* avec des fragments correspondants de la traduction de Wujek, montre encore une autre possibilité d'exprimer l'antériorité, malgré un renoncement au plus-que-parfait. Elle consiste à remplacer le temps en question par le gérondif passé. Comme dans les exemples ci-après:

Jenże gdyż był użrzał, wybiegl jest przeciw jim ze drzwi swego stanu (BS 10d) — *Którego ujrzawszy wybieżał przeciwko jim ze drzwi namiotu* (Wujek).

Comme moyen grammatical indiquant une succession d'actions, le gérondif passé l'emporte sur le plus-que-parfait par le fait qu'il manifeste

² *Biblia królowej Zofii*, Lwów 1871, wyd. A. Małeki; J. Wujek: *Biblia to jest Księgi Starego i Nowego Testamentu*, Kraków 1599. Nous citons les exemples conformément à la graphie contemporaine.

cette succession d'une façon immédiate, tandis que le plus-que-parfait, étant un temps relatif, n'informe de l'antériorité que si l'action se rapporte à un délai du temps, antécédant une période d'accomplissement de l'autre action passée.

Le plus-que-parfait apparaît aussi superflu dans les propositions circonstancielles de cause, donc dans ce type de propositions subordonnées, dans lesquelles l'antériorité du prédicat de la proposition subordonnée résulte d'une relation logique entre la cause et l'effet et n'exige pas d'être supplémentaires soulignée par une catégorie grammaticale spéciale du prétérit antérieur. En vieux et moyen polonais, des propositions circonstancielles de cause représentent environ 16% des exemples du plus-que-parfait, tandis que dans le polonais moderne elles n'apparaissent que dans 6% des exemples.

Un autre facteur permettant de remplacer le plus-que-parfait par prétérit était une coutume, se répandant depuis le 16^e siècle, d'ajouter aux formes de ce temps des indicateurs lexicaux d'antériorité du type: *dawniej, pierwej, przedtem*.

Dans toutes les périodes examinées, le plus-que-parfait apparaissait le plus souvent dans les propositions relatives explicatives et c'est dans ce type de proposition qu'il se maintenait le plus longtemps en polonais. Il s'agit d'exemples comme ³:

Posel skoczył na górę do sekretariatu Związku, na trzecie piętro, gdzie zostawił był Kozę i czekać kazał w sprawie dalszych rozkazów Kad.
II 225.

Dans de telles propositions, le plus-que-parfait, outre l'antériorité, signale une secondarité de l'action par rapport à l'événement principal du texte; il remplit donc une fonction, considérée par Bunina comme essentielle pour tous les temps relatifs ⁴. Les propositions relatives explicatives ajoutent de nouveaux détails à l'événement dont parle la proposition principale. Elles se caractérisent par le fait que l'on peut les omettre. Dans les oeuvres publiées pendant la période du polonais moyen, on mettait souvent ces propositions entre parenthèses, qui sont un moyen graphique de distinguer des explications supplémentaires et secondaires. L'emploi des formes du plus-que-parfait dans les propositions relatives explicatives est donc doublement motivé parce que, en plus de la fonction grammaticale indicative de l'antériorité d'une action passée, elles remplissent aussi une fonction d'exposant formel de la secondarité de l'action. Cela justifie l'usage du plus-que-parfait dans ce type de proposition, même pendant la

³ J. Kaden-Bandrowski, *Ozarne skrzydła*, Katowice 1967.

⁴ I. K. Bunina, *Sistema vremen staroslavanskogo glagola*, Moskwa 1959.

période de sa nette extinction, depuis le commencement du 19^e siècle et explique pourquoi justement dans les propositions relatives explicatives le temps dont il est question apparaissait le plus souvent et se maintenait le plus longtemps.

Le plus-que-parfait se maintenait aussi dans les propositions avec prédicat complexe comme *zwykl był mawiać, mógł był zrobić, powinien był przyjsé*. L'action exprimée par ces prédicats ne doit pas nécessairement être ni antérieure à une autre action passée ni secondaire relativement à l'événement principal. Dans ces propositions le plus-que-parfait remplit une fonction secondaire, résultant de l'union de l'exposant du prétérit antérieur avec les mots „modulant“ la signification du verbe de plein contenu à la forme infinitive. La modalité peut concerner une habitude, une possibilité ou une nécessité, même si la possibilité n'est pas mise à profit, et si la nécessité n'est pas accomplie, ce qui donne à ces constructions une signification d'irréalité.

Irena Bajerowa attire l'attention sur le fait qu'au 18^e siècle on donnait aux formes du plus-que-parfait une nouvelle nuance de signification, à savoir l'irréalité⁵. Krystyna Pisarkowa considère une marque de modalité dans le sens de la possibilité ou de la nécessité comme une fonction fondamentale du plus-que-parfait en polonais contemporain, en soulignant que c'est justement ces nuances de la signification, bien que secondaires et dépendantes de la sémantique du verbe, qui existent dans le polonais contemporain comme reliquats des formes du prétérit antérieur⁶.

Actuellement, on ressent le plus-que-parfait comme une forme archaïque et du style marqué. Un caractère stylistique spécial des formes du plus-que-parfait se manifeste, dans le polonais contemporain, non seulement par le fait qu'actuellement leur emploi est toujours facultatif et dépend de l'auteur, mais aussi par leur utilisation pour donner à l'énonciation un trait d'ancienneté ou de sublimité. Depuis la moitié du 19^e siècle, le plus-que-parfait était donc employé ou bien par les écrivains consciemment archaïsants, comme Żeromski ou Iwaszkiewicz ou bien par des auteurs qui désirent donner à leurs textes un caractère sublime et émotionnel, comme Morstinowa ou Andrzejewski. Malgré la rareté de l'usage et le caractère facultatif du plus-que-parfait dans le polonais moderne, on ne peut pas considérer ce temps comme une variante stylistique non différenciée du prétérit simple par aucun trait distinctif. Le plus-que-parfait comme membre marqué de l'opposition, peut être toujours remplacé par le prétérit non marqué mais en principe l'inverse n'est pas

⁵ I. Bajerowa, *Kształtowanie się systemu polskiego języka literackiego w XVIII wieku*, Wrocław 1964, p. 95.

⁶ K. Pisarkowa, *Tryb przypuszczający i czas zaprzeczony w polszczyźnie współczesnej (formy i funkcje)*, Język Polski LII, p. 185.

possible; ces deux formes ne sont donc pas tout à fait interchangeables. Il est vrai que H. Grappin⁷ et J. Maurer⁸ citent des exemples dans lesquels, selon eux, on a employé un plus-que-parfait dans la fonction du prétérit simple, mais dans la majorité des cas, ce ne sont que des exceptions illusoires, résultant du fait que l'on n'a pas pris en considération les relations temporelles dans un contexte plus large et que l'on n'a pas du tout tenu compte de ce que les actions passées qui conditionnent l'emploi du plus-que-parfait, même inexprimées directement, puissent se trouver dans la conscience de l'auteur. Ceci concerne des cas définis généralement comme une fonction visant à exprimer des actions passées depuis longtemps. Cette ancienneté justifie précisément l'acceptation de ce que entre l'action exprimée par une forme du prétérit antérieur et l'actualité présente se réalisaient plusieurs autres actions passées, ce qui autorise l'emploi du plus-que-parfait.

En résumé, il faut souligner que: 1. dans le vieux polonais, le plus-que-parfait, dans sa fonction primaire d'exprimer une action passée antérieure à une autre action passée et liée d'une certaine façon à cette action principale, apparaissait souvent et était employé dans différents types de propositions; 2. dans sa fonction primaire, il se maintenait le plus longtemps dans les propositions relatives explicatives et dans sa fonction secondaire, dans les propositions modales; 3. la fonction remplie jadis par le plus-que-parfait était assumée par les différentes constructions de syntaxe et par les moyens lexicaux qui, antérieurement, remplissaient un rôle d'indicateurs supplémentaires et redondants; 4. l'extinction du plus-que-parfait dans sa fonction primaire était causée par les facteurs que voici: une redondance, un élargissement du système d'aspect, un développement des constructions participiales et une tendance à une simplification du système de conjugaison en évitant des formes composées et en substituant à celles-ci des formes simples correspondantes.

Un développement du système d'aspect permit dans plusieurs cas de substituer à une ancienne opposition plus-que-parfait/ prétérit simple une opposition prétérit perfectif/ prétérit imperfectif, ce qui dans certains types de propositions, par exemple circonstancielles de temps et quelques-unes des coordonnées, apparaît comme une distinction tout à fait expressive et suffisante.

Quand les deux actions du passé étaient exprimées par des verbes perfectifs ou quand, en plus de l'antériorité, on voulait marquer la secondarité d'une des actions passées, on pouvait substituer au plus-que-parfait le gérondif passé, proche des temps relatifs non seulement par

⁷ M. Grappin, *Un emploi du prétérit antérieur en vieux polonais*, Revue des études slaves 27, pp. 136—144.

⁸ J. Maurer, *Das Plusquamperfectum im Polnischen*, München 1960.

l'indication de la chronologie des événements mais aussi par une manifestation des actions secondaires.

De cette manière, avec un développement du système d'aspect et de constructions participiales, le plus-que-parfait devenait une catégorie de plus en plus superflu et, par conséquent, était progressivement éliminé. Il se conservait dans les propositions modales, dans lesquelles son existence était justifiée par une nouvelle fonction, et comme un moyen stylistique apportant aux énonciations un caractère d'ancienneté et de sublimité.

ROMAN LASKOWSKI

Uwagi o morfemie

W europejskiej tradycji językoznawczej morfem jest przede wszystkim rozumiany jako elementarny znak językowy: ciąg segmentów płaszczyzny wyrażenia będący nosicielem jakiegoś znaczenia¹, niepodzielny na elementy znaczące². We wczesnych pracach z kręgu szkoły praskiej „ciąg segmentów płaszczyzny wyrażenia“ był utożsamiany z ciągiem fonemów³ (z punktu widzenia dziś używanej terminologii obiektem tak zdefiniowanym był więc nie morfem, lecz morf⁴). Zwrócenie uwagi na komplikacje wynikające dla definicji morfemu z istnienia alternacji morfologicznych spowodowało, iż miejsce „ciągu segmentów płaszczyzny wyrażenia“ zajmuje ciąg szeregów alternacyjnych⁵ (ciąg pozycji fonologicznych wypełnianych przez elementy szeregów alternacyjnych⁶).

W tym jednak momencie forma, tzn. „ciąg segmentów płaszczyzny wyrażenia“, przestaje być dla morfemu wielkością stałą: morfem może być

¹ Przez „znaczenie“ morfemu rozumiem w dalszym ciągu zarówno znaczenie referencjalne (odsyłające do rzeczywistości pozajęzykowej), jak i tzw. znaczenie gramatyczne (sygnalizacja relacji między elementami tekstu).

² Węższe rozumienie morfemu jako elementarnego znaku językowego o funkcji tylko gramatycznej spotykane jest zwłaszcza u językoznawców francuskich (por. np. A. Martinet, *Podstawy lingwistyki strukturalnej*, Warszawa 1970; A. Marouzeau, *Lexique de la terminologie linguistique*, 3-e édition, Paris 1951). W glossematyce morfem jest rozumiany jako element płaszczyzny treści — funkcja gramatyczna wyrażana przez końcówki fleksyjne (por. L. Hjelmslev, *Prolegomena to a theory of language*, Transl. by F. J. Whitfield, Bloomington 1953; K. Togeby, *Structure immanente de la langue française*, Paris 1965).

³ V. Skalička, *Asymetrický dualismus jazykových jednotek*, Naše řeč 19, 1935, s. 138—145; N. S. Trubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie* (= TCLP 7), Prague 1939.

⁴ Co do znaczenia terminu zob. J. Kuryłowicz, *Allophones et allomorphs* [w:] J. Kuryłowicz, *Esquisses linguistiques*, Wrocław 1960, s. 27—34.

⁵ T. Milewski, *Językoznawstwo*, Warszawa 1965.

⁶ J. Vachek, *The linguistic school of Prague*, Bloomington—London 1966.

reprezentowany przez ciągi fonologicznie różne, a jedynym jego inwariantem jest znaczenie (funkcja). Morfem przestaje być znakiem językowym, stając się klasą znaków językowych wyznaczoną przez: a) tożsamość (?) znaczenia, b) seryjny charakter różnic fonologicznych istniejących między ciągami fonemów reprezentującymi to znaczenie (będącymi jego nośnikami).

Bardziej konsekwentne jest tu stanowisko deskryptyistów, wywodzące się z Bloomfieldowskiej negatywnej definicji: „A linguistic form which bears no partial phonetic-semantic resemblance to any other form is ... a morpheme“⁷ (znów, jak w wypadku „fonologicznej“ definicji Skalički i Trubeckiego, obiektem definiowanym jest u Bloomfielda w rzeczywistości morf). Postbloomfieldowskie, deskryptywistyczne definicje morfemu odwołują się tylko do znaczenia oraz dystrybucyjnych właściwości definiowanej jednostki językowej. Jako allomorfy jednego morfemu traktuje się wszystkie te morfy, które mają to samo znaczenie, nigdy nie występują w identycznych kontekstach (wyklucza to możliwość istnienia fakultatywnych wariantów morfemu, co nie wydaje się pożądane) oraz suma ich kontekstów nie jest większa od sumy kontekstów, w jakich występuje jakiś pojedynczy morf⁸, przy czym „there are absolutely no limits to the degree of phonological difference between allomorphs“⁹. Allomorfami jednego morfemu są w tym ujęciu np. supletywne formy fleksyjne ang. czasownika BE ‘być’: *be, am, is, are, was, were* czy też np. wszystkie rzeczownikowe końcówki fleksyjne Dat. pl. w polskim: *-ów, -i, -y, -o*.

Jest oczywiste, iż tak zdefiniowana jednostka językowa nie ma charakteru znaku. Przedmiotem definicji (deskryptywistycznym morfemem) jest taki (prosty lub złożony) element płaszczyzny treści (takie znaczenie), który w danym języku jest reprezentowany przez ciąg fonemów (w tym przez ciąg *o*), nie dający się podzielić na mniejsze ciągi fonemów będące nośnikami jakiegoś znaczenia. Powstaje pytanie, czy tego rodzaju konstrukt teoretyczny odpowiada jakiejkolwiek funkcjonalnej jednostce językowej? Mówiąc o końcówkach deklinacyjnych w łacinie, Bazell wykazał, iż liczba i przypadek (stanowiące łącznie funkcję końcówek fleksyjnych rzeczownika) muszą być traktowane jako dwa różne elementy językowe, chociażby z tego tylko powodu, iż każdy z nich jest determinowany przez inną klasę morfemów: liczba przez liczebniki,

⁷ L. Bloomfield, *Language*, New York 1933, s. 161.

⁸ Z. S. Harris, *Morpheme alternants in linguistic analysis*, *Language* 18, 1942, s. 169—180.

⁹ E. Nida, *Morphology*, Anna Arbor 1961, s. 44.

przypadek przez przyimki¹⁰. Dodać do tego można, że np. dla polskiego traktowanie jako (niepodzielnej) funkcjonalnej jednostki językowej (jako morfemu) gramatycznego kompleksu *przypadek + liczba* pozostaje w sprzeczności z faktem, iż każda z tych funkcji z osobna może mieć własne wykładniki fonologiczne (a więc stanowić deskryptywistyczny morfem). Np. końcówki fleksyjne rzeczowników pluraliów tantum wyrażają wyłącznie kategorię przypadku. Że jest tak właśnie, tzn. że końcówki tych rzeczowników są irrelewantne z punktu widzenia kategorii liczby, wskazują z jednej strony wyrażenia typu *jedne drzwi, jedno spodnie* (kończówka oczywiście nie sygnalizuje tu semantycznej mnogości), z drugiej — istnienie obok pluraliów tantum typu *sanie* (z formalnie pluralnym paradygmatem fleksyjnym) rzeczowników o identycznych właściwościach składniowych (rekcja pluralnymi formami wyrazów syntaktycznie zależnych), lecz o paradygmacie fleksyjnym formalnie singularnym (ci państwo przyszli).

Równocześnie np. w potocznym *deko* — liczba mnoga *deka* końcówki *-o, -a* są wyłącznie wykładnikami kategorii liczby. W sposób oczywisty funkcjonalnymi jednostkami są tu z jednej strony poszczególne wartości (sememy) kategorii przypadku, z drugiej — kategorii liczby, nie zaś kompleks złożony z nich obu.

Kompleks funkcjonalny *przypadek + liczba* jest interesujący dopiero wtedy, gdy rozpatrywany jest łącznie z reprezentującym go jako całość ciągiem fonemów. Funkcjonalną jednostką językową nie jest więc sam ów kompleks semantyczny, jest nią natomiast połączenie tego kompleksu i reprezentującego go ciągu segmentów płaszczyzny wyrażenia. Wydaje się więc, że spośród rozpatrywanych tu elementów języka jako rzeczywiste funkcjonalne jednostki językowe mogą być traktowane z jednej strony dające się w oparciu o komutację wydzielić elementarne jednostki płaszczyzny treści — sememy (np. 'mianownik', 'liczba mnoga', '1-sza osoba', 'rodz. żeński') oraz elementarne jednostki płaszczyzny wyrażenia, z drugiej zaś strony — elementarna jednostka znakowa, morfem: kompleksy sememów lub pojedynczy semem + reprezentujący ten kompleks ciąg (w tym ciąg zerowy) jednostek płaszczyzny wyrażenia. Podobnie jak segment płaszczyzny wyrażenia, użyty sam lub w połączeniu z innymi segmentami, może stanowić formę morfemu, tak semem może być treścią morfemu albo sam, albo w połączeniu z innymi sememami (por. np. w *Ame-*

¹⁰ C. E. Bazell, *On the problem of the morpheme* [w:] *Readings in linguistics II* Ed. by E. P. Hamp, F. W. Householder and R. Austerlitz, Chicago—London 1966, s. 216—226. Bazell niesłusznie wyciąga stąd wniosek, iż chodzi tu o różne morfemy (odrzucając równocześnie glossematyczne rozumienie morfemu jako elementu płaszczyzny treści). W rzeczywistości jest to tylko dowód, że mamy tu do czynienia z dwoma różnymi jednostkami znaczeniowymi — sememami.

rykanin, gdzie treścią morfemu *-in-* jest semem 'liczba pojedyncza', w *idziesz* treścią morfemu *-esz* jest połączenie sememów 'liczba poj.' i '2-ga osoba'). Istnieje więc izomorfizm między elementami obu płaszczyzn języka z punktu widzenia stosunku elementów każdej z tych płaszczyzn do morfemu.

Odrzucając deskryptywistyczną koncepcję morfemu wróciliśmy do punktu wyjścia — do tradycyjnej definicji morfemu jako elementarnego znaku językowego. W konsekwencji napotykamy jednak te same trudności, wobec których stanęli językoznawcy z kręgu szkoły praskiej — jak poprawnie zdefiniować formę morfemu? Odwołanie się (jak u Trubeckiego i Skalički) do reprezentacji fonologicznej morfemu pozwala zdefiniować jedynie elementarny znak językowy występujący jako składnik tekstu, tzn. morf¹¹, nie daje jednak możliwości zdefiniowania minimalnego znaku językowego jako elementu systemu, tzn. nie pozwala na zdefiniowanie morfemu. Innymi słowy: tego typu definicja daje podstawę do skonstruowania procedury segmentacji tekstu na morfy (choć i tu, oczywiście, w trakcie analizy konkretnych tekstów napotkamy trudności), nie odpowiadając jednak na pytanie, na jakiej podstawie możliwa jest identyfikacja fonologicznie różnych morfów (*ńeś-e*, *ńos-o*, *ńus*) jako allomorfów jednego morfemu. Wspomniałem już wyżej, że definicje morfemu odwołujące się do szeregów alternacyjnych (rozumianych jako zbiór fonemów alternujących ze sobą w ramach jednego morfemu) w rzeczywistości odchodzą od rozumienia morfemu jako znaku; co więcej — zawierają element błędnego koła (ustalenie szeregu alternacyjnego jest możliwe po identyfikacji morfów jako wariantów jednego morfemu).

W artykule *Struktura morfemu*¹² prof. Jerzy Kuryłowicz wprowadził rozróżnienie „idealnej” formy morfemu oraz jej uwarunkowanych tekstowo aktualizacji: allomorfów danego morfemu. Zarówno w wypadku formy „idealnej”, jak i jej aktualizacji w tekście, morfem jest reprezentowany przez ciągi segmentów płaszczyzny wyrażenia. Charakter tych segmentów jest jednak różny: formę morfu (aktualizacji formy „idealnej”)

¹¹ Przez morf rozumiem najmniejszy element językowy posiadający znaczenie i reprezentowany w tekście przez nieprzerwany ciąg fonemów (pomijam tu problem morfów suprasegmentalnych). Jeżeli między dwoma tego typu elementami tekstu występuje różnica znaczeniowa lub fonologiczna, są to różne morfy. Każdy morf jest reprezentantem jakiegoś morfemu. Oznacza to, że nie przyjmuje istnienia tzw. pustych morfów, wychodząc z założenia, iż w każdym wypadku morf spełnia w danym ciągu określoną funkcję językową, w szczególnych wypadkach zredukowaną do roli konektywu — łącznika międzymorfemowego (por. o funkcjach tzw. intermorfów A. V. Isačenko, *Morpheme classes, deep structure, and the Russian indeclinables*, Int. Journal of Slavic Lingu. and Poetics, 12, 1969, 48—72).

¹² J. Kuryłowicz, BPTJ VII, 1938, s. 10—28; przedruk: J. Kuryłowicz, *Esquisses linguistiques*, Wrocław 1960, s. 51—65.

stanowi ciąg fonemów (z których każdy jest reprezentowany przez zbiór głosek — wariantów danego fonemu), formę „idealną” morfemu stanowi ciąg elementów bardziej abstrakcyjnych — morfonemów¹³ reprezentowanych przez zbiory (w tym zbiór jednoelementowy) fonemów tworzących szeregi alternacyjne; stosunek fonem — morfonem jest więc paralelny do stosunku głoska — fonem: w stosunku do morfonemu fonem stanowi jego reprezentację, szereg alternacyjny jest zbiorem kontekstowo uwarunkowanych wariantów (realizacji) jakiegoś morfonemu.

W ramach takiej koncepcji morfem może być rozumiany jako znak językowy, którego treść stanowi kompleks sememów¹⁴, formę zaś — ciąg morfonemów. Za allomorfy jednego morfemu uznane będą tylko takie fonologicznie różne morfy, między którymi różnice dadzą się wytłumaczyć jako efekt oddziaływania (kontekstowo uwarunkowanych) reguł morfologicznych na tę samą morfonologiczną (= idealną) formę morfemu. Analogicznie: tylko te semantycznie różne morfy można traktować jako warianty jednego morfemu, w których istniejące między poszczególnymi allomorfami różnice znaczeniowe (funkcjonalne) mają charakter regularny (seryjny) i dadzą się wyjaśnić jako efekt oddziaływania kontekstu semantycznego na dany morfem. Tak więc allomorfy jednego morfemu mogą się różnić zarówno fonologicznie, jak i semantycznie, jeżeli różnice te można wyjaśnić przy pomocy istniejących w języku reguł morfologicznych i allosemicznych. Wynika stąd m. in., iż ze względu na niemożliwość sprowadzenia do wspólnej morfonologicznej postaci, jako różne (choćby synonimiczne) morfemy traktowane muszą być wypadki supletywizmu (*rok* — *lat-a*, *riebionok* — *det-i*, *go* — *went*, *vous ê-tes* — *je suis* — *il se-ra* — *vous fû-tes*), jak również inne niesprowadzalne do wspólnej morfonologicznej postaci synonimiczne morfy, takie jak np. polskie końcówki celownika l. poj. rzeczowników: *-u*, *-owi*, *-e*, *-i/y*; końcówki l. mn. w angielskim: *-s/z/tz*, *-tn* (*oxen*), *-rtn* (*children*), *-ø* (*sheep*).

Na zakończenie chciałbym się w kilku słowach zatrzymać nad niektórymi bardziej szczegółowymi problemami, zwłaszcza związanymi z relacją morfem — morf.

1) Tzw. „portmanteau morphs”¹⁵ typu francuskiego *au*, *du* — mamy tu do czynienia z pojedynczymi morfami reprezentującymi ciąg dwu morfonemów (*à + le*, *de + le*); relacja między tymi morfami a reprezento-

¹³ Por. L. Bloomfield, *Menomini morphophonemics*, TCLP 8, 1939, s. 105—115.

¹⁴ Sądzę, iż nie do utrzymania jest druga część poniższego stwierdzenia Bazella: „We deny not only that the morpheme is a unit of meaning, but also that it is a «meaningful unit»” (C. E. Bazell, *The sememe*, Readings in linguistics II ..., s. 330).

¹⁵ Ch. F. Hockett, *Problems of morphemic analysis*, Language 23, 1947, s. 321—343.

wanymi przez nie ciągami morfemów da się wyjaśnić przy pomocy dobrze we francuskim poświadczonych reguł morfonologicznych.

Podobne w pewnej mierze zjawisko zachodzi w szeregach form typu np. ang. *man* — *men*, *sing* — *sang* — *sung*, gdzie pojedyncze morfy (*men*, *sang*, *sung*) reprezentują ciągi dwumorfemowe, przy czym jako forma drugiego morfemu (odpowiednio: liczby mnogiej, czasu przeszłego prostego, imiesłowu) występuje morfonologiczne zero + morfonologiczna operacja (odpowiednio: $\text{æ} \rightarrow \text{e}$, $i \rightarrow \text{æ}$, $i \rightarrow \text{a}$).

Również w wypadku pozbawionych alternacji morfonologicznych form z tzw. morfemem zerowym typu pol. G. pl. *żon*, *lat*, ang. czas przeszły prosty *cut*, *run* mamy do czynienia z pojedynczymi morfami reprezentującymi ciągi dwumorfemowe z morfemem zerowym, tzn. takim, którego formę stanowi morfonologiczne zero.

Interesującym zagadnieniem są wypadki derywacji przy użyciu paradygmatu fleksyjnego w funkcji formantu słotwórczego, typu łac. *amica* ← *amicus*, ang. *love* 'miłość' ← *love* 'kochać'. Jest faktem, że z punktu widzenia morfologicznej struktury powierzchniowej jedynym wykładnikiem stosunku fundacji zachodzącego między wyrazem fundowanym i fundującym jest w formacjach tego typu paradygmat fleksyjny wyrazu fundowanego¹⁶. Z drugiej jednak strony wybór paradygmatu fleksyjnego wyrazu jest zdeterminowany przez temat fleksyjny. Z punktu więc widzenia głębokiej struktury morfologicznej w tego typu parach mamy do czynienia z relacją: temat prymarny (fundujący) — temat sekundarny (fundowany), przy czym wykładnikiem tej relacji jest morfonologiczne zero (zerowy sufix derywacyjny)¹⁷.

2) Zagadnienie tzw. pustych morfów — chodzi tu o parę różnego typu zjawisk językowych. Stosunkowo najprościej przedstawia się problem tzw. intermorfów (konektywów) typu *bi-t-ka*, ewolucj-on-izm kong-ij-ski, które mogą być wprawdzie pozbawione tzw. znaczenia referencyjnego (odniesienia do rzeczywistości pozajęzykowej), nigdy jednak nie są pozbawione jakiejś funkcji językowej w ciągu, w którym występują (por. przypis 11).

Bardziej może skomplikowana jest sprawa morfemów, w których pozornie znaczenie w określonych kontekstach staje się redundantne,

¹⁶ Por. R. Laskowski, H. Wróbel, *Użycie paradygmatu w funkcji formantu słotwórczego*, *Język Polski* 44, 1964, s. 214—220.

¹⁷ Z powyższych rozważań wynika, iż o ile broniła tu koncepcja dopuszcza możliwość istnienia „morfemów zerowych“ (choć jej nie wymaga), o tyle wyklucza operowanie pojęciem „morfu zerowego“, traktując jako morfy jedynie takie znaczące elementy tekstu, które mają pozytywną reprezentację fonologiczną.

a więc jest równe zeru. Bazell¹⁸ dopatruje się np. takiej sytuacji w wypadku użycia morfemu l. mn. rzeczownika po liczebniku; podobnie traktuje się nieraz morfemy kongruencyjne, np. końcówki fleksyjne przymiotnika. Można tu jednak mówić o redundancji znaczenia „leksykalnego” (referencjalnego), nie zaś o braku znaczenia w ogóle: w obu wypadkach morfem fleksyjny jest wykładnikiem relacji syntaktycznych między elementami tekstu (rzeczownikiem a liczebnikiem, przymiotnikiem i rzeczownikiem), sygnalizuje taką relację, nie jest więc morfem „pustym”.

3) Tzw. morfemy nieciągłe: chodzi tu o dwie różne sytuacje:

a) Szereg morfów fleksyjnych sygnalizujących kongruencję (np. -o ... -y ... -y ... -o w wyrażeniach typu *mój dobry stary przyjaciel*), które traktuje się jako morfemy nieciągłe¹⁹ (wykładniki nieciągłe monemów²⁰). Taka interpretacja jest jednak nie do przyjęcia, bowiem w rzeczywistości mamy tu do czynienia z szeregiem funkcjonalnie różnych morfemów: w przykładzie polskim końcówka rzeczownikowa jest wykładnikiem sememów przypadku i liczby (sekundarnie — niezależnego syntaktycznie rodzaju gramatycznego), zaś każda z osobna końcówka przymiotnikowa jest tylko wykładnikiem zależności syntaktycznej od rzeczownika. To samo (mutatis mutandis) dotyczy kongruencyjnych prefiksów w bantu (przykład Z. S. Harris, *op. cit.*): prefiks przy rdzeniu rzeczownikowym jest wykładnikiem przynależności rzeczownika do klasy rodzajowej, prefiks przy przymiotniku — wykładnikiem syntaktycznej zależności wyrazu od rzeczownika.

b) A. Martinet²¹ o „nieciągłych wykładnikach monemów” mówi także w związku z francuskimi wyrażeniami typu *nous courons*, gdzie za taki nieciągły wykładnik uważa kompleks /nu ... ɔ̃/: kompleks ten jako całość wyraża znaczenie ‘1-sza os. liczby mn.’ Jeśli nawet przyjmie się taką interpretację (tzn.: 1. uzna się *nous* nie za leksem zaimkowy, lecz za wskaźnik kategorii osoby i liczby czasownika, 2. abstrahuje się od związku między morfem /ɔ̃/ a kategorią czasu), to omawiana sytuacja jest interesująca tylko z punktu widzenia relacji między elementami płaszczyzny treści a znakiem językowym: ten sam kompleks sememów jest tu wyrażany przez dwa współwystępujące morfemy. To współwystępowanie obu morfemów nie jest zresztą obligatoryjne, por. rozkaznik *courons*.

¹⁸ E. C. Bazell, *The sememe*, Readings in linguistics II ..., s. 329—340.

¹⁹ Z. S. Harris, *op. cit.*

²⁰ A. Martinet, *op. cit.*

²¹ *op. cit.*

Powyższe rozważania opierają się na następujących założeniach:

1. W języku obok zespołu reguł gramatycznych istnieje słownik znaków elementarnych — morfemów; morfem może być scharakteryzowany poprzez inwariant semantyczny (funkcjonalny) i formalny (morfologiczny).

2. Tekst da się podzielić na skończony ciąg elementów znaczących — morfów.

3. Między morfemem — elementem systemu językowego a morfem — elementem tekstu istnieje stosunek reprezentacji.

JAMES N. PANKHURST

The Notion of Grammatical Function with reference to Systemic Grammar

Functional relations have traditionally been recognised between main sentence elements such as subject, object and object complement. The basis for the recognition of functional relations is that although certain slots in a sentence are characteristically occupied by particular fillers (e.g. the subject slot is usually filled by a nominal group), the form of the filler alone cannot identify the slot. Thus a clause, a prepositional group or even an adverb may fill the subject slot. Moreover, nominal elements are frequently found in other sentence positions.

Chomsky's rejection of the necessity of specifying functional relations in a linguistic description is now familiar. His argument contains a valuable insight: that it is possible to define functional relations in terms of dominance; thus the traditional subject can be identified in terms of the NP node that is dominated by the S node. However, serious criticisms are to be raised against his general proposals: the most serious is that Chomsky is only concerned with relations in underlying phrase-markers and believes that these are the essential concern of grammar: „The primary motivation for the theory of transformational grammar lies in the fact that the significant grammatical functions and relations are expressed, in a natural way, only in underlying elementary Phrase-markers“ (Chomsky 1964: 65). But as Pieter Seuren has claimed, and as most of us feel strongly, relational constituents should be specified in the surface structure: „The relational constituents in surface structures ..., in spite of Chomsky's statement to the contrary, is relevant grammatical information, belonging, and justifiably so, to the traditional lore of grammar“ (Seuren: 73).

Chomsky notices the difficulty he is faced with: „If we were to adapt the definitions of universal categories and functions to such sentences as 'In England is where I met him' which are often cited to show that phrases

other than NP's can occur as subjects, these proposals [functions defined on the basis of the phrase-marker] would fail completely" (Chomsky 1965: 220). Ultimately, within Chomsky's theory it is not possible to say that 'In England' is a subject, nor is it possible to state that the subject of a passive sentence is in fact a subject. We know from the grammar that it is an underlying object, but it is only our own innate notion of grammar (something the theory should make explicit) which makes us call this the subject. Chomsky admits that „somewhat different definitions are needed for the surface notions“. Although he has never formulated the notions precisely, it would seem that they would involve both deep and surface phrase-markers and sequence, as well as dependency. One cannot help but being struck by the fact that this unhappy necessity of having recourse to different levels is not dissimilar to corresponding proposals for purposes of semantic interpretation within the interpretive model. The basis of the inadequacy of Chomsky's functional notions is his belief that a surface structure is adequately described in terms of underlying structures, most specifically the deepest phrase-marker. This position has gained increasingly wider acceptance: the burden of this paper will be to suggest that a theory of grammar known as systemic grammar, which is able to handle similar phenomena in terms of only one level of structural description, provides a framework for a general theory of functional relations in terms of syntactic dependence. However, before leaving Chomsky's concept of functional relations, it will be useful to draw attention to a criticism of it by Pieter Seuren, which links up with our later proposals concerning the extension of the traditional concept of function. Seuren argues that there is a functional relation, known as *subject*, expressed by the NP dominated by the S in the deep structure: [NP, S], but that for no apparent reason, there is not a recognised functional relation [Modal, Aux] or [Aux, Predicate Phrase]. There are two aspects of Seuren's criticism here: the first is that functional relations are defined in terms of the theory, the configuration produced by the particular phrase-structure rules; this is an inevitable effect of having an explicit theory, and quite obviously if the constituency model is wrong, the functional relations described will also be. I would argue here that there is no syntactic motivation for the domination of Modal by Aux or of Aux by Predicate Phrase (see Pankhurst, forthcoming), so any attempt to see these relationships in terms of grammatical functions would be unsuccessful in any case. The second aspect concerns Seuren's unwillingness to accept that there could be functional relations of the type [Modal, Aux] where no NP's related to verbs are involved. It is to the credit of tagmemic theory to have insisted that all units can be seen as a combination of function and form, that functional labels can be applied to all units. Consideration of the verb

have in English should help to demonstrate this point: it has the formal characteristics of a verb, it patterns syntactically as an auxiliary, but can be said to have at least three different functions: depending on its syntactic position, it may function as an indicator of pastness, perfectivity or as a marker of relation between two NP's, as indicated by these three sentences:

- 1: He must have called at six o'clock.
- 2: He has been calling since Tuesday.
- 3: He has a new boss.

Have marks pastness or can mark pastness when it follows any modal verb (such as *must*), and the time adverbial gives evidence that this is its function here. Sentence 2 uses *have* as a marker of perfectivity, *since Tuesday* giving evidence of this, and in sentence 3 we see *have* as a marker of relation between two NP's. I stress that here *past* and *perfect* are to be seen as grammatical functions in exactly the same sense as are *subject*, *object*, and, I would claim, *agent* and *instrumental*. The item *have* when it is in a particular environment, takes on a particular grammatical function, which inevitably has semantic implications. Grammatical functions are identified by the grammar but obviously relate to semantics. Thus the *subject* is identifiable by grammatical criteria but has the meaning: 'it is this about which a predication is made', the *agent*, which has been syntactically identified by Fillmore, has the meaning: 'it is this which instigates the action'. Likewise, the element which is sequentially first in a clause can be said to have the function of *theme*; its semantic import is: 'it is this about which the speaker is talking'. The whole raison d'être of grammatical functions in the sense of the term outlined here is to provide labels for semantic relationships signalled by the grammar.

It should be noted that in the functional model being developed here, one unit will often have more than one function. There does not seem to be any essential difference in the nature of these functions, even though some of them, generally the traditional ones, specify the relation of an element to the verb, while others specify the relation of an element to the other parts of the clause. A validation of this last statement must wait for a grammar which fully systematises the notion of function. Now I can only suggest some of the general properties of such a grammar: it will give a procedure for recognising functional relations, a procedure not directly related to surface factors such as concord or case government, but to deeper systematic regularities. That such a general theory of grammatical function is needed is suggested strongly by Peter H. Fries in his paper „Some Fundamental Insights of Tagemics Revisited“:

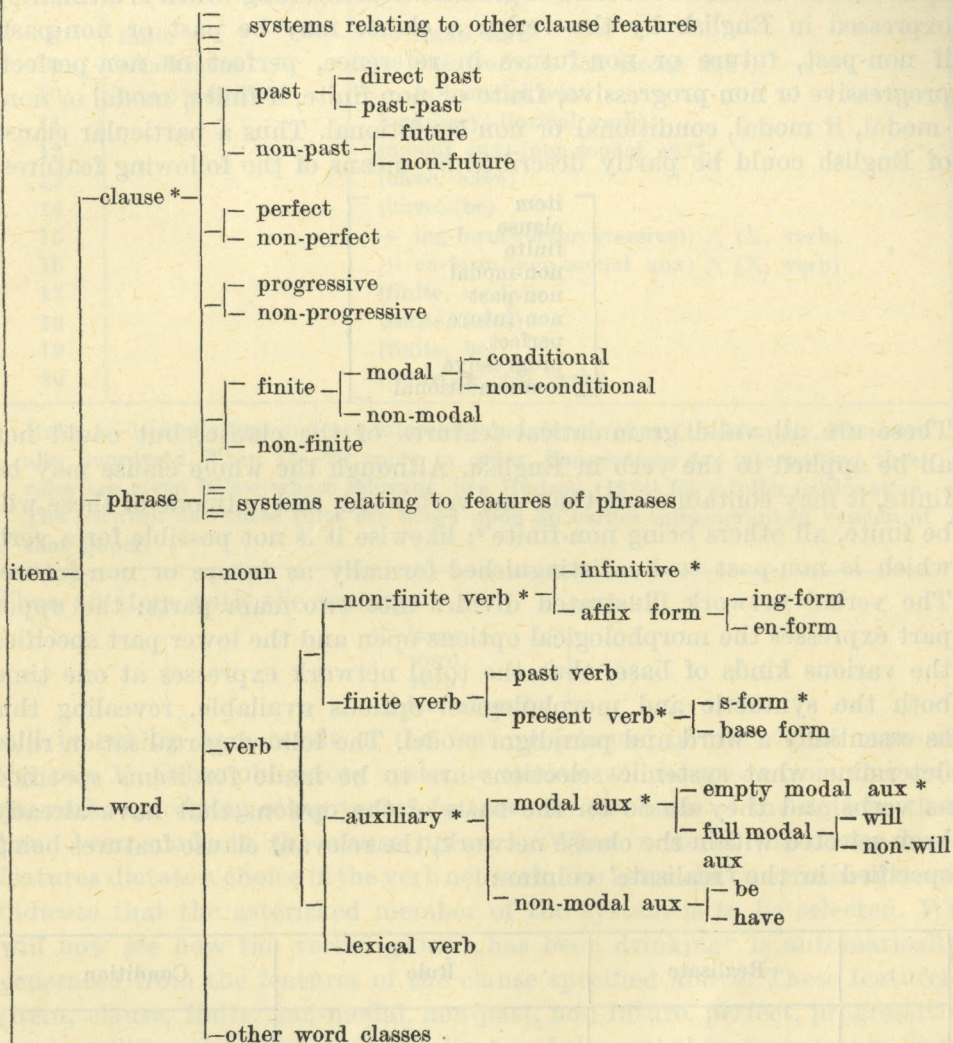
If surface structure grammatical relations are so important to the theory, then tagmemecists ought to develop a coherent theory of surface structure grammatical relations. What does it mean when we say that X is the subject or object of a clause? What similarities must subjects in language A share with subjects in language B? How may subjects differ? In short, what is needed is a kind of etics of surface level grammatical functions. (Fries: 17)

In a conference devoted to the nature of system in language, the grammatical theory known as systemic grammar certainly has some place¹. It has grown out of the Neo-Firthian Scale and Category grammar of Michael Halliday. Halliday, following his teacher, John Rupert Firth, insisted on the separation of levels of analysis, thus grammar is to be separately described from phonology, lexis, semantics, etc. The theoretical categories proposed for a grammatical description are: unit, class, system and structure. Units (words, phrases or whatever) are seen as members of grammatical classes on the basis of their paradigmatic substitutibility. The syntagmatic link between two classes is known as a structure. However, at the heart of the grammar is a complicated network of systems, each system usually consisting of two terms. These state the grammatical options open at various points in the structure, thus a clause can be either interrogative or non-interrogative (John can eat rich food/Can John eat rich food?), attributive or non-attributive (John is a fine fellow/John swims well), if non-attributive it has either one or more than one participant (John swims well/John can eat rich food), etc. Richard Hudson and Terence Winograd have developed systemic grammar into a fully explicit model capable of accounting for some very complex areas of English syntax. It is Hudson's model described in his paper „Systemowa Gramatyka Generatywna“ (1974) that I shall be using here.

Any sentence is to be seen as the result of the numerous options made by the speaker within the grammatical system network. The options are made on the basis of what the speaker wants to communicate, i.e. the factors which determine the selection of initial options in the system network are semantic. The choices made at the level of the clause, the sentence, or perhaps even some higher unit determine most of the options made in the lower level networks. The system network itself, although initially switched on by the semantics of the message, is totally grammatical and can be seen as a statement about the grammar of the language. Every system incorporates a grammatical generalisation. Consider this partial network of the clause and verb:

¹ An earlier version of this paper was read at the PTJ conference in Poznań in 1973. I am grateful to Professor A. Reszkiewicz and Professor M. Szymczak for their comments on that paper.

PARTIAL NETWORK OF CLAUSE AND VERB SYSTEMS



Explanation of brackets:

A — $\begin{array}{l} \text{— } b \\ \text{— } c \end{array}$ Either b or c must be present, given the entry condition A.
The contrast between b and c is a system.

A — $\begin{array}{l} \text{— } b \\ \text{— } c \\ \text{— } m \\ \text{— } n \end{array}$ Either b or c, and also either m or n is present, given
the entry condition A.

The clause network represented here only expresses the clausal options open with reference to the kind of grammatical meaning which is ultimately expressed in English by the verbs: a clause may be past or non-past, if non-past, future or non-future in reference, perfect or non-perfect, progressive or non-progressive, finite or non-finite, if finite, modal or non-modal, if modal, conditional or non-conditional. Thus a particular clause of English could be partly described by means of the following features:

item
clause
finite
non-modal
non-past
non-future
perfect
progressive
non-conditional

These are all valid grammatical features of the clause, but could not all be applied to the verb in English. Although the whole clause may be finite, it may contain more than one verb word, and only one of these will be finite, all others being non-finite²; likewise it is not possible for a verb which is non-past to be distinguished formally as future or non-future. The verbal network illustrated divides into two main parts: the upper part expresses the morphological options open and the lower part specifies the various kinds of base, thus the total network expresses at one time both the syntactic and morphological options available, revealing this as essentially a word and paradigm model. The following realisation rules determine what systemic selections are to be made for items specified as verbs and they do so on the basis of the options that have already been selected within the clause network, the relevant clause features being specified in the 'realisate' column:

	Realisate	Rule	Condition
1	clause	+ lexical verb	<i>not</i> copular
2	past	+ past verb	non-modal
3	past	+ have	<i>not</i> non-modal
4	past-past	+ have	
5	future	+ will	<i>not</i> non-conditional
6	perfect	+ have	
7	progressive	+ be	

² It should be pointed out that the concept of a non-finite clause is common in English grammatical studies. Other systems of grammar often make finiteness the essential characteristic of the clause.

	Realisate	Rule
8	finite	+ finite verb
9	conditional	+ past verb + full modal aux
10	non-conditional	+ full modal aux
11		(auxiliary)-(lexical verb)
12		(modal aux)-(non-modal aux)
13		(have, have)
14		(have)-(be)
15		+ ing-form/(be(progressive)) $\wedge$ (X, verb)
16		+ en-form/(non-modal aux) $\wedge$ (X, verb)
17		(finite, modal)
18		(finite, have)
19		(finite, be)
20		(finite, lexical verb)

Rules 1—10 apply first and are internally unordered. Then 11—14 apply. These are also unordered. Then 15—20 apply in order. Conventions for interpreting these rules are given below where relevant. See Hudson (1974) for a fuller explanation. The network and these rules are based upon an earlier mimeographed version of that paper.

Thus an item with the features

item
word
verb
lexical verb

will be set up as a result of the feature [clause] in the clause network (by rule 1). Other obligatory systemic choices will be made from the verb network, specifying other verbal features on the basis of the options that have been made in the clause network. When none of the clause level features dictate a choice in the verb network, the asterisks on certain systems indicate that the asterisked member of the system is to be selected. We will now see how the verbal group „has been drinking“ is automatically generated from the features of the clause specified above. These features, [item, clause, finite, non-modal, non-past, non-future, perfect, progressive, non-conditional] constitute the realises of the verbal features (see realisation rules above).

Realisation rule 1 specifies that the feature [lexical verb] must be present, thus introducing an item with the following features:

item
word
verb
lexical verb

Realisation rule 6 introduces the feature [have], which means that [auxiliary] is also a feature. But [auxiliary] and [lexical verb] are mutually exclusive, so another item has to be set up:

item
word
verb
auxiliary
non-modal aux
have

Realisation rule 7 introduces [be], which is mutually exclusive in relation to [have], so another item is set up:

item
word
verb
auxiliary
non-modal aux
be

Realisation rule 8 introduces the feature [finite verb], which, it seems might associate with any of the three items set up above. We have no criterion for making a choice, so this feature remains unattached until we come to rule 18. Rule 11 states that any item with the feature [auxiliary] should precede any item with the feature [lexical verb]. Rule 14 states that an item with the feature [have] should precede any item with the feature [be]. As a result of these rules, the three units we have generated are linearised thus: [have] + [be] + [lexical verb]. Rule 15 tells us to add the feature [ing-form] to an item with the feature [verb] immediately following an item with the feature [be], introduced by the realisate [progressive]. Rule 16 tells us to add the feature [en-form] to an item with the feature [verb] immediately following an item with the feature [non-modal aux]. Thus [en-form] is added to the item with the feature [be]. It cannot be wrongly added to the lexical verb, which does immediately follow an item with the feature [non-modal aux] because the lexical verb already has the feature [ing-form], which excludes the addition of the opposite term of its system. Rule 17 cannot apply. Rule 18 associates the feature [finite verb] with the feature [have], and since there are no more relevant rules the asterisk convention applies, adding the features [present verb, s-form]. Thus we have a complete feature specification for the verbal group:

<table><tr><td>item</td></tr><tr><td>word</td></tr><tr><td>verb</td></tr><tr><td>auxiliary</td></tr><tr><td>non-modal aux</td></tr><tr><td>have</td></tr><tr><td>finite verb</td></tr><tr><td>present verb</td></tr><tr><td>s-form</td></tr></table>	item	word	verb	auxiliary	non-modal aux	have	finite verb	present verb	s-form	+	<table><tr><td>item</td></tr><tr><td>word</td></tr><tr><td>verb</td></tr><tr><td>auxiliary</td></tr><tr><td>non-modal aux</td></tr><tr><td>be</td></tr><tr><td>en-form</td></tr><tr><td>affix form</td></tr><tr><td>non-finite verb</td></tr></table>	item	word	verb	auxiliary	non-modal aux	be	en-form	affix form	non-finite verb	+	<table><tr><td>item</td></tr><tr><td>word</td></tr><tr><td>verb</td></tr><tr><td>lexical verb</td></tr><tr><td>ing-form</td></tr><tr><td>affix form</td></tr><tr><td>non-finite verb</td></tr></table>	item	word	verb	lexical verb	ing-form	affix form	non-finite verb
item																													
word																													
verb																													
auxiliary																													
non-modal aux																													
have																													
finite verb																													
present verb																													
s-form																													
item																													
word																													
verb																													
auxiliary																													
non-modal aux																													
be																													
en-form																													
affix form																													
non-finite verb																													
item																													
word																													
verb																													
lexical verb																													
ing-form																													
affix form																													
non-finite verb																													
has		been		drinking																									

Let us see how the first word of this group can be described in systemic grammar in terms of form and then function: the formal description of *has* is simply the features of the verb network that it realises. Form is described on the basis of componentence. The function of *has* in the traditional meaning of this term concerns the job that it does in the clause, and its job is, quite simply, to realise or signal certain features of the clause network. We know from the realisation rules that the particular realises responsible for the generation of this verb form are the clausal features [perfect] and [finite]. Thus we may say that the function of *has* is to mark perfectivity and finiteness. It also functions to show that there is not a non-singular subject, though this will normally also be marked in the subject itself. *Has*, then, fulfils three separate functions in this one phrase: it marks the clause as perfect, finite and having a non-plural subject. These functions are language particular, they are not found in all languages, while the function *subject* probably is, as all languages have a means of indicating what it is that a predication is being made about. Note that the function *subject* does not appear in all sentences, Polish impersonal constructions being a case in point.

This is a new and perhaps controversial approach to the notion of grammatical function. Because systemic grammar is not fully developed, many issues are not clear. But this model of grammar does provide a principled basis for naming the functions of individual items simply by means of specifying the features of the higher network that led to the generation of those items. The more traditional functional notions are identified by the same procedure. Thus the *subject* will be the non-verbal item automatically introduced by the feature [clause] (realisation rules not given here). Whether the *subject* is a phrase or a clause, whether the sentence is active or passive is irrelevant (cf. Chomsky's system where a subject can only be the NP dominated by S in an active sentence). We would say that the subject is that element of a clause which is non-verbal³ and realises what we may call clauseness, i.e. signifies that a predication is being made about itself. Thus we can easily link traditional functional labels to the relations existing between higher and lower features of the system network. However, the theory described here greatly expands and clarifies the notion of function by making all functions explicit; it also shows that items frequently have more than one function, that is, they realise or help to realise more than one feature of the network above their own.

³ Sentences such as „To know is to understand“ might seem to contradict this statement; however, in our analysis *to know* would be recognised as a non-finite clause, consisting only of a non-finite predicator.

Bibliography

- Chomsky, Noam. 1964. *Current Issues in Linguistic Theory*. The Hague: Mouton and Co.
- . 1965. *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge, Mass.: The M. I. T. Press.
- Fries, Peter. 1972. *Some Fundamental Aspects of Tagemics Revisited*. Mimeographed paper.
- Hudson, Richard. 1971. *English Complex Sentences: an Introduction to Systemic Grammar*. Amsterdam: North Holland.
- . 1974. *Systemowa Gramatyka Generatywna*. Poradnik Językowy 1—4. 14—23, 53—60, 129—139, 180—190.
- Pankhurst, James. *Some Criticisms of Constituency in Transformational Grammars leading to a proposal for Contrastive Systemic Grammars*. Papers and Studies in Contrastive Linguistics. Forthcoming in Poznań: The University Press.
- Seuren, Pieter. 1969. *Operators and Nucleus*. Cambridge: The University Press.

KRYSTYNA PISARKOWA

Der Tastsinn im Polnischen

Merkwürdigerweise war die Abbildung des Tastsinns in einer Sprache noch nicht Gegenstand einer semantischen Untersuchung¹, obwohl schon eine flüchtige Betrachtung des Feldes Tatsachen von ausreichender linguistischer Attraktivität zu bieten scheint. Erstens gehören zu diesem Feld Begriffe, die mit primären und universalen Erfahrungen des Menschen [in psychischer wie auch physischer Hinsicht] verbunden sind. Es wird sogar behauptet, der Tastsinn sei überhaupt die Quelle der ersten sinnlichen Erfahrung. Dies scheinen auch zahlreiche Etymologien, erstarrte Wendungen [Idiome, Sprichwörter] zu bestätigen. In vielen Sprichwörtern wird zum Beispiel das eigentliche „Tastorgan“, die Haut, und dies betrifft besonders die menschliche Haut, als natürliche Grenze [und zugleich als natürliches Verständigungsmedium] zwischen Mensch und Umwelt aufgefasst:

bać się o własną skórę — wörtl. um die eigene Haut bangen 'um sich selbst, um sein Leben bangen'

dbać o własną skórę — wörtl. 'um die eigene Haut sorgen' 'sich um sich selbst sorgen'

dobrać się do czyjejś skóry — 'jemandem an d. Haut [an d. Kern] gelangen'

mało nie wyskoczy ze skóry [ze strachu, z radości, z gniewu] — wörtl. er springt fast aus seiner Haut heraus [vor Angst, Freude od. Zorn], 'er hat die Fassung verloren' 'er ist ausser sich'

¹ Vgl. dazu die rein psychologische Untersuchung von David Katz: *Der Aufbau der Tastwelt*, Leipzig 1925 [in:] Zeitschrift f. Psychologie u. Physiologie der Sinnesorgane. Ergänzungsband 11; auch beispielweise Untersuchungen über den Geruchssinn: Leo Weisgerber, *Der Geruchssinn in unseren Sprachen*, IF XLVI, 1928, s. 121—150; K. Pisarkowa, *Szkice pola semantycznego zapachów w polszczyźnie*, JP LII (1972), s. 330—340.

nadstawiać za kogo (za ojczyznę) własnej skóry — 'für jemanden [fürs Vaterland] seine eigene Haut einsetzen'

nie chciałbym być w jego skórze — wörtl. ich möchte nicht in seiner Haut sein 'möchte nicht an seiner Stelle sein'

idzie o skórę — wörtl. es geht um die Haut, 'es geht ums Leben' 'das Leben ist im Spiel'

czuć coś przez (siódmą) skórę — 'etwas durch die [siebente] Haut fühlen' 'telepatisch voraussehen'

mieć cienką skórę — wörtl. eine dünne Haut haben, 'empfindlich sein'

mieć grubą skórę — wörtl. eine dicke Haut haben, 'unempfindlich, grob sein'.

Zweitens stösst man gerade hier, wo man wegen der Universalität der sinnlichen Erfahrung des Tastens eher Gleichheiten erwarten würde, auf überraschende Unterschiede zwischen den einzelnen Sprachen. Vergleicht man z. B. auf einer Seite polnische und auf der anderen deutsche Bezeichnungen für die Oberfläche eines Körpers, die als unmittelbares Objekt des Tastsinns dient, so stellt sich heraus, dass diese Felder ungleich gegliedert sind:

polnisch	deutsch
<i>powłoka</i>	Hülle
<i>blon(k)a</i>	<i>Haut</i> (diaphragma)
<i>naskórek</i>	<i>Haut</i> (epidermis)
<i>skóra</i>	<i>Haut</i>
<i>skóra</i>	Fell
<i>skóra</i>	Leder
<i>futro</i> ²	Balg
<i>futro</i>	Pelz
<i>skorup(k)a</i>	Schale
<i>łupin(k)a</i>	<i>Hülse</i>
<i>łuska</i>	<i>Hülse</i>
<i>skórka (łupinka)</i>	Pelle

Diese Skizze erhebt keinen Anspruch auf einen systematischen Vergleich des Polnischen mit einer anderen Sprache. Die Verfasserin möchte damit nur die Aufmerksamkeit mancher durch die Probleme des grammatischen Systems („als solchen“) beeinflussten Leser auf das relativ vernachlässigte, wenn auch nicht aussersprachliche Feld lenken.

Das für den Tastsinn zentrale Organ, die Haut, wird durch die Psychologen³ als ein recht kompliziertes Instrument eingeschätzt. Wie jede

² Das Polnische unterscheidet zwischen *sierść* 'kurzes, od. verhältnissmässig kurzes Haar bei d. Haut' (nur von Tieren) u. *włosy* 'Haar'.

³ Vgl. z. B. Władysław Witwicki, *Psychologia*, t. I, Warszawa 1962, s. 94.

sinnliche Empfindung, so dürfte auch das Tasten vier fundamentale Eigenschaften aufweisen: Dauer, Stärke, räumliche Eigenschaften und Qualität. Doch im Gegensatz zu anderen Sinnen — wo man Qualitätsunterschiede im Bereich eines Sinnes in Qualitätsoppositionen [wie: z. B. rot — grün] und Modalitätsunterschiede zwischen Erfahrungen von differenten Sinnen [wie z. B. Stimme — Farbe] einteilt, stellt man zwischen der Empfindungsfähigkeit des Tastsinns neben Qualitätsunterschieden auch Modalitätsunterschiede fest. Die Perzeptionsmöglichkeit der Haut umfasst nämlich derartige zusammengesetzte Erlebnisse wie: Temperatur [Wärme, Kälte], Druck, Schmerz, Kitzeln, Jucken, „Einschlafen“ [z. B. der Beine], Schauer, Stechen, Schneiden, Verbrennung, Stumpfheit, Schärfe, Glattheit (z. B. poln. *jedwabistość* „Glattheit“ wie Seide, *aksamitność* „Glattheit“ wie Samt), Feuchtigkeit, Trockenheit usw.

Die Empfindlichkeit und Unterschiedsempfindlichkeit der Haut hängen von verschiedenen Faktoren wie z. B. Berührungsstelle, Körperteil ab. Die Nervenverteilung im menschlichen Körper ist ungleich, doch nicht unregelmässig: besonders dicht ist sie an den Händen, Fusssohlen, am Gesicht und an den Genitalien. Nur manche dieser für den Tastsinn spezifischen Eigenschaften werden im entsprechenden Wortschatz ausgedrückt.

Wir beobachten hier vor allem eine Einteilung in zwei Gruppen. Die eine besteht aus transitiven Verben, die die Tätigkeit [en] des tastenden Subjekts bezeichnen, die andere Gruppe enthält Bezeichnungen der durch das tastende Subjekt wahrgenommenen oder wahrnehmbaren Eigenschaften des betasteten Objekts. Dazu gehören auch transitive Verben und einzelne idiomatische Ausdrücke, die Bezeichnungen der auf der Oberfläche zustande kommenden, prozessualen Veränderungen und zugleich Deformationen der ursprünglichen Eigenschaften des Betasteten darstellen. Diese Veränderungen können durch den Tastsinn festgestellt (was auch auf reflexivem: „selbstempfindendem“ Weg geschehen kann), aber nicht verursacht werden.

Die Gruppe der verbalen transitiven Bezeichnungen für verschiedene Arten des Tastens kann durch keine exakten Kriterien begrenzt werden. Es kämen nämlich alle solche Verba in Frage, die in ihrer Bedeutungsstruktur erstens ein belebtes und zum Tasten befähigtes Wesen und zweitens ein das Tasten ausführende Instrument einschliessen. Fasst man das Tasten vor allem als eine sinnliche Tätigkeit auf, so wird deutlich, dass das ursprüngliche tastende Instrument ein inhärenter Bestandteil des belebten tastenden Wesens ist. Daher ziehen wir nur solche Verba in Betracht, deren Bedeutung ausdrückt, dass es sich um ein durch ein Körperteil ausführbares Tasten handelt, obwohl dieser Körperteil auch durch ein sekundär benutztes Werkzeug ersetzt werden kann. Die bemerkenswerteste

capnać, chwytąć fangen	(+)
ściskać klemmen, rozluźniać auflockern	+
(po)jeźzyć sträuben	+
macać, obmacywać betasten }	++
gładzić, głaskać streicheln }	++
masować massieren	+
pieścić liebkosen	+++
miętosić, mięsić kneten	+++
bić schlagen	+
ruszyć, pchnąć rühren, stossen	+
przytulić, tulić an s. drücken	++
objąć, objąć umarmen	++
kopnąć j-m einen Fusstritt geben (auch Knietritt)	++
(przy-, roz-, na-) deptać (zer)treten	+
łasić się s. anschniegen przytulać się	+
przyłgnąć s. anschniegen	+
(trzeć reiben, dotykać, dotknąć berühren)	+
(anfassen dotknąć ręką mit d. Hand berühren)	+

Erscheinung ist in diesem Bereich die Konnotation der beim Tasten als tastende Objekte benutzten Körperteile (vgl. Tafel 1).

Es sind aus verständlichen Gründen mobile Elemente des Körpers. Informationen über die Tätigkeit der Tastorgane selbst, d. h. über ihre Eigenschaften, wie Qualität, Modalität, werden durch diese Verben im Prinzip zwar ausgesagt, doch kommt diese Aussage kaum auf reguläre Weise zustande. Daher ist es zweifelhaft, ob hier der Versuch einer Einordnung, z. B. nach den bei der Erfahrung des Tastsinns üblichen Kriterien, angebracht ist. Zeitliche Eigenschaften [Dauer], räumliche Eigenschaften [Ausmass der Kontaktfläche, Richtung der Tastbewegung], Stärke — treten in den Inhalten der Verba in keiner paradigmatischen Ordnung auf. Umsoweniger kommen in den Bedeutungen dieser Verba die Eigenschaften des betasteten Objekts zum Vorschein. So weiss man z. B. nur selten, ob die Bewegung — was zeitliche Eigenschaften betrifft — flüchtig: *muskać*, *musnąć* 'streifen', dauerhaft: *przyłgnąć* 's. anschmiegen', mehrmals wiederholt od. wiederholbar: *laskotać* 'kitzeln' ist ⁴. Man weiss genau so selten, ob die Kontaktfläche gross: *przyłgnąć*, klein: *muskać*, ob die Richtung parallel zum betasteten Objekt: *muskać*, *glaskać* 'streicheln', *przyłgnąć* ⁵ oder ob sie vertikal: *trącić* 'stossen', *laskotać*, *drapać* 'kratzen', *kłuć*, *wbić* 'stechen' und ob der Druck stark: *drapać* oder sanft: *muskać*, *glaskać* ist.

Es fehlen auch direkte Hinweise auf die Entfernung der Grenzpole: Schmerz — Wonne der hervorgerufenen Empfindung, obwohl die Konnotation der an der Quelle der Tätigkeit liegenden Gefühle [Widerwillen, Zorn, Hass, Aggression — Zuneigung, Liebe, Verlangen] bei manchen dieser Verba recht deutlich hervortritt. Selbstverständlich gehören zum Pol: Wonne tastende Tätigkeiten, die durch kein Werkzeug ersetzt werden können, z. B. *całować* ⁶ 'küssen', *glaskać* 'streicheln', *pieścić* 'lieb-kosen', *tulić się* 's. anschmiegen', *lasić się* 's. anschmiegen'. Sie müssen ohne Werkzeug („persönlich“ u. „körperlich“) ausgeführt werden. Zu

⁴ Der Mangel an Information über die Aktionsarten, wie Dauer, „Vollständigkeit“, Punktualität usw. wird im Polnischen durch paradigmatische Mittel (Opposition der Aspekte) u. Präfixe ausgeglichen. Dazu gesellt sich öfters eine zusätzliche Information. Z. B. *macać* 'tasten', *obmacywać* 'betasten', *wymacać*, *wymacywać* 'tappend herausfinden, entdecken', *wymacywać kogo* 'jemanden betasten', 'jemanden ausforschen', die ich in diesem Fall als '+ suchen' definieren würde.

⁵ *Glaskać* bezeichnet im Prinzip eine dem betasteten Körper(teil) gegenüber parallele Bewegung, doch schon die Ergänzung: *g. pod włos* wörtl. gegen das Haar, 'gegen den Strich stricheln' ändert den Inhalt.

⁶ Ausnahmen sind auch hier zugelassen: in Flüchen u. Unhöflichkeiten wird das Verbum *całować* zusammen mit charakteristischen Ergänzungen [idiomatisch]: *całuj [mnie] w nos, w dupę, gdzieś* — wörtl. küss mich auf die Nase [den Hintern] irgendwo ['Arsch'] gebraucht u. erhält dann eine expressive u. stark negative Verfärbung.

diesem Pol gehören auch keine Bezeichnungen für Tätigkeiten, die durch negative Intention hervorgerufen werden, z. B. *kopać* 'mit dem Bein stossen', *deptać* 'mit d. Fuss zertreten'. Die ersten sind fast immer nicht neutral und positiv gefärbt. Die zweiten neigen zur negativen Tönung.

Eine interessante Erscheinung ist in diesem Zusammenhang die Entwicklung der Bedeutung vom Konkreten zur Metapher und der Bedeutungswandel der einzelnen verbalen Beispiele. Das dem deutschen Grundwort: tasten wörtlich entsprechende polnische *macać* wurde eben wegen einer unneutralen Konnotation als merkmalthaftes Glied in den Bereich der emotiven, stilistisch gefärbten Slangausdrücke verschoben ('jemanden wohlhüstig betasten' — *macać, obmacywać*). Dagegen behält das abgeleitete Adjektivum *namacalny* 'antastbar — real' und auch das Adverbium *namacalnie* seine Neutralität und wird als Synonym des Konkretums gebraucht. Auch die erstarrten adverbialen Ausdrücke *po omacku, omackiem* (ursprünglich Instrumental) 'blindlings' (*na oślep*), 'im Finstern tasten, tappen' 'aufs ungewisse' sind im neutralen Teil des alltäglichen Wortschatzes als Relikte erhalten. Aber der Ausdruck *dotykać* ['berühren'], der den Tastsinn im Polnischen vertritt, hat einen umfangreicheren Inhalt. Er ist an keine körperliche Konnotation von Seiten des Subjekts gebunden, er stammt von dem Verb *tkać* 'weben', hat eine umfangreiche Wortfamilie, zu der unter anderen die Lexeme *dotyk* 'Berührung', *dotkliwy* 'empfindlich' (z. B. *dotkliwy ból*, 'bolesny' — Schmerz, schmerzlich, Leiden], *spotkanie* 'Treffen', *przytyk* 'Anspielung', 'Stichelei', *potknąć się* 'stolpern' 'straucheln', *tkwić* '(in etwas) stecken', *nietykalny* 'unverletzlich' 'unantastbar', *dotyczyć* 'betreffen' usw. gehören.

Der Unterschied zwischen *macać* 'tasten' und dem recht statischen Begriff *dotykać* 'berühren' müsste eigentlich — eng gefasst — ausschliessen, dass man bei einer sprachlichen Analyse Zeitwörter, derer Inhalt vertikale und parallele Tastbewegung einschliessen, beachtet. Die Berührung selbst ist es im Polnischen, die man nicht nur als primären Begriff für den Tastsinn, sondern auch als Zeichen des „Inbesitznehmens“ deutet, vgl. „*Towar dotknięty musi być wzięty*“ 'berührte Ware muss genommen werden [gekauft werden]', „*Towar dotknięty [pieczywo dotknięte] uważa się za sprzedany[e]*“ 'berührte Ware [b. Gebäck] wird als gekauft angesehen'. In Museen und Ausstellungen wird vor Berührung (nicht vor dem Tasten) gewarnt: „*Nie dotykać*“, „*Nie wolno dotykać*“.

Beim Tasten wahrgenommene Eigenschaften des betasteten Objekts werden durch eine bestimmte Gruppe von Adjektiven bezeichnet. Sie lassen sich hinsichtlich der Temperatur, der Konsistenz [Feuchtigkeit, Elastizität, Lockerheit, Dichte], oder auch hinsichtlich des gegen die vertikale und parallele Tastbewegung geleisteten Widerstandes (Ausmass d. Schicht, ihre Schärfe od. Härte), sowie in bezug auf die Oberflächenstruktur ein-

letni (lau- warm)	wilgotny (feucht)	giętki (biegsam)	miękki (weich)	oślizgły (schlup- frig)	jedwabisty („seidig“) (j. skóra, ... włosy ... 'Haut, ... Haar')
chłodny (kühl)	mokry (nass)			śliski (glit- schig)	atłasowy („atlasähnlich“) (a. skóra ... 'Haut')
zimny (kalt)				gładki (glatt)	
lodowaty (eiskalt)		sztwywny (steif)	twardy (hart)		gęsia skóra (Gänsehaut)

Tafel 3 Verba (intransitive) u. typische idiomatische Ausdrücke zu Bezeichnungen von Vorgängen auf der Oberfläche

Ursache Subjekt		Temperatur (und Feuchtigkeit)			Bewegung; mangelnde	andere Ursachen
		Temp. zu hoch	Temp. zu niedrig	Feuchtigkeit zu gross		
SUBJEKT nur Haut	+ Acc	piec, parzyć brennen (es brennt)				swędzić, świerzbić jucken
	+ Dat	pierzchnąć, łuszczyć się s. schuppen, s. schalen, pękać bersten, płaznąć	ściernąć (ze strachu, z zi- mna) (vor Angst, Kälte) erstarren			
	ø	pocić się schwitzen	pokryć się gęsią skórą (gęsia skóra) mit Gänsehaut bedecken, G-h bekommen			

[illegible]

SUBJECT

teilen. Die Mehrheit der Adjektiva sagt etwas über die Quantität der Eigenschaft aus. Sie besitzen feste Plätze in zwar relativen, doch für verschiedene Erscheinungen variierenden Skalen. Z. B.: Temperatur wird durch eine fünfstufige Skala präzisiert: *gorący* 'heiss' — *ciepły* 'warm' — *letni* 'lauwarm' — *chłodny* 'kühl' — *zimny* 'kalt' — *lodowaty* 'eiskalt'.

Die Skala der Feuchtigkeit hat nur drei Stufen: *suchy* 'trocken' — *wilgotny* 'feucht' — *mokry* 'nass'. Die Skala der Schärfe besteht aus zwei sich radikal gegenüberstehenden Polen: *ostry* 'scharf' — *tępy* 'stumpf'. Die „Lockerheit“ 'sypkość' und Dichte wird im Polnischen auf eine fürs Deutsche unerwartete Weise⁷ durch zwei Reihen von Adjektiven fixiert:

ziarnisty 'körnig'
sypki 'locker wie trockener
 'Sand' 'l. wie Mehl'
puszysty 'locker wie Flaum'
pulchny 'locker wie Hefekuchen'

rzadki 'dünn' (≠ *dünn* 'cienki')
gęsty 'dicht'.

Auf Grund der Konnotationen in der natürlichen Sprache ist man geneigt die Adjektiva zu Ketten zu verbinden, obwohl die Verbindungen nicht immer auf rationellem Wege zu bestätigen sind z. B.:

gorący — *suchy* — *kruchy* 'zerbrechlich' 'mürbe' — *sypki*
ciepły — *puszysty* — *miękki* 'weich' — *aksamitny* '„samtig“'
letni — *wilgotny* — *giętki* 'biegsam' — *oślizgły* 'schlüpfrig' — *śliski*
 'glitschig' — *jedwabisty* 'seidig'.

Es ergibt sich daraus ein vieldimensionales Bild der Erfahrungsmöglichkeiten des Tastsinns (vgl. Tafel 2).

Eine weitere Gruppe: von intransitiven Verben gehört nicht so unmittelbar, wie die oben besprochene, zum Wortschatz des Tastsinns. Sie liefert Bezeichnungen für gewisse physische vom Subjekt unabhängige Vorgänge und aus ihnen reflektierende Eigenschaften der meistens empfindsamen Oberfläche. Es handelt sich um Prozesse wie frieren → sich mit Gänsehaut bedecken. Entsprechende Verba sind zwar keine exakten Impersonalia, doch werden sie impersonal, häufig auch ohne Subjekt, das ja wie bekannt, vorwiegend die Haut ist, gebraucht. Die syntaktische Valenz verlangt hier oft eine Dativ- oder Akkusativergänzung, die auf das eigentliche, in der Tiefenstruktur versenkte empfindende Subjekt hinweist (vgl. Tafel 3).

⁷ Dagegen vermisst man im Polnischen andere Begriffe, wie etwa: *Fingerspitzengefühl*, *haargenau*.

Begriffe wie *locker* 'luźny', *lose* 'luźny, wolny', *eng* 'ciasny', *einengen* 'zacieśniać', *drücken* 'uciskać', *Druck* 'ucisk', *reiben* 'trzeć', *Reiben* 'tarć' — scheinen teilweise auf der Grenze des Feldes TASTSINN, teilweise abseits davon, d. h. im benachbarten Feld der physischen Eigenschaften von transzendenten Gegenständen zu liegen. Ihr Verhältnis zum menschlichen Bewusstsein und zu den sinnlichen Erfahrungen des Menschen würde allerdings eine besondere Untersuchung erfordern.

JAN SAFAREWICZ

Note sur les limites de l'étude linguistique

Dans le titre de ma communication c'est l'adjectif *linguistique* qui doit être mis en évidence. Il s'agit notamment de fixer quels problèmes appartiennent à la linguistique et lesquels n'y appartiennent pas. Le point de départ pour mes réflexions est un chapitre de l'ouvrage de Mme A. Wierzbicka intitulé *Dociekania semantyczne* (*Recherches sémantiques*, 1969). Dans ce livre l'auteur analyse la sémantique des propositions négatives et étudie la place de la négation dans la structure profonde de la proposition. Elle compare les propositions suivantes:

Adam jest chory = 'Adam est malade',

Adam jest zdrowy = 'Adam est bien portant',

Or, *malade* signifie 'qui n'est pas sain', et d'autre part:

sain signifie 'qui n'est pas malade'.

Ainsi, la question se pose si, au point de vue de la sémantique, les propositions citées sont des propositions affirmatives, ou bien des propositions négatives, ou, peut-être, ni l'un ni l'autre? Peut-être, sont-elles affirmatives par elles-mêmes, mais négatives l'une par rapport à l'autre?

Cette analyse crée en effet des difficultés, si l'on veut trouver la réponse à la question, qu'est-ce qui est nié dans les propositions citées, car *sain* égale 'celui qui n'est pas malade', etc.

Or, il me semble que la difficulté soulevée par l'auteur ne concerne point les problèmes linguistiques. Au point de vue linguistique, les propositions comme *Adam est malade*, *Adam est sain*, et de même *Adam est malsain*, ou bien: *l'enfant est désobéissant*, *quelque chose est inappréciable* etc. — sont toutes égales dans leur structure, non seulement dans la structure superficielle, mais aussi dans la structure profonde: elles sont affirmatives.

Il faut d'abord prendre en considération la structure superficielle. Or, dans les mots *malsain*, *désobéissant*, *inappréciable* il y a les éléments

qui expriment la négation. Mais cette négation ne s'applique pas à la proposition entière; elle nie le mot, non pas la proposition.

Ainsi, à mon avis, ce n'est pas la présence de la négation qui décide du caractère négatif de la proposition: ce qui nie la proposition, c'est l'emploi de la négation appliquée au prédicat. Si on compare les propositions: *Adam est malade*, *Adam n'est pas malade*, on a en effet deux propositions dont la seconde représente la négation de la première. On peut dire, de manière générale, que dans la structure superficielle c'est la négation du prédicat qui décide du caractère négatif de la proposition. Il est facile de concevoir la raison de cet état de choses: on sait que c'est le prédicat qui est le membre constitutif de la proposition; c'est le membre qui représente la proposition par rapport à d'autres propositions de l'énoncé. M. Kuryłowicz l'a montré de manière particulièrement claire dans son mémoire intitulé *Les structures fondamentales de la langue*, 1948. C'est par conséquent la négation du prédicat, et uniquement du prédicat, qui décide du caractère négatif de la proposition.

Certains emplois peuvent soulever des doutes. Si on compare les propositions: *Ma montre avance*. *Ma montre retarde*, il peut apparaître que la proposition: *ma montre retarde* présente une négation de la proposition: *ma montre avance*. Cela peut être vrai dans certaines situations. Ainsi dans un dialogue comme celui-ci:

— *Cette montre, est-ce qu'elle avance?*

— *Non, cette montre retarde.*

Mais on comprend sans difficulté que l'interprétation n'est pas juste: il suffit de rappeler que la proposition: *la montre n'avance pas* n'est pas synonyme de la proposition: *la montre retarde*. Car la montre peut, par exemple, ni avancer, ni retarder. D'autre part, la relation mutuelle des propositions: *la montre avance*, *la montre retarde* est bien connue dans l'analyse linguistique: il s'agit de la relation de l'opposition. Zenon Klemensiewicz dans son livre *Składnia opisowa* (La syntaxe descriptive, 1937, p. 252) indique, entre autres énoncés, ceux exprimant l'opposition. Ici, la vérité d'une proposition exclue la vérité d'une autre, p. ex.: *Je lirai le livre ou bien j'écrirai la lettre*. Ou: *Il fera beau ou bien il va pleuvoir*. Si la première proposition de l'énoncé correspond à la réalité, l'autre ne peut pas être vraie. Mais, cette deuxième proposition n'est pas, par cela, une simple négation de la première. Pour la linguistique ce sont des propositions opposées.

Au point de vue de la linguistique, la vérité du jugement exprimé par la proposition est indifférente, si ce trait du contenu n'a pas été exprimé formellement par les moyens linguistiques. Nous dirons donc: si le sujet parlant n'indique pas, par la structure de son énoncé, que la pro-

position: *Adam est malade* ne reflète pas l'état de choses réel, la personne qui l'écoute doit concevoir cette proposition comme exprimant la vérité. La personne qui parle peut affaiblir par certains procédés linguistiques ce caractère affirmatif de son énoncé. En polonais, on peut le faire de manière analytique en ajoutant quelque mot qui exprime le doute, la supposition, la vraisemblance ou d'autres modifications de la simple constatation, p. ex.: *Adam jest może chory* 'peut-être, Adam est-il malade', *Adam prawdopodobnie jest chory* 'sans doute, Adam est malade', *Adam chyba jest chory* 'Adam est certainement malade', *Adam zapewne jest chory* 'il semble que Adam soit malade' etc. On appellera cette manière de concevoir la matière l'acception modale.

La personne qui parle peut également marquer son attitude négative envers le contenu de la proposition. C'est aussi, à mon avis, une conception modale; seulement, au lieu d'exprimer une incertitude du jugement, la proposition négative exprimera une négation, qui sera décisive au même degré que l'est la simple affirmation: *Adam est malade. Adam n'est pas malade*. Le classement de la conception du contenu de la proposition négative parmi les diverses conceptions modales permet de maintenir l'analyse de cette proposition négative encore dans les limites de la recherche linguistique. On peut poursuivre cette analyse plus loin en y ajoutant, à côté de l'affirmation (dans le sens positif et modal, l'appréciation négative comprise), aussi l'interrogation qui exprime aussi la modalité, car, premièrement, elle démontre l'ignorance de l'état de choses, et deuxièmement, la volonté d'obtenir l'information dans le domaine respectif. On dira donc: *Czy Adam jest chory?* 'Est-ce que Adam est malade?'.

Il faut maintenant fixer, ce qui, dans une telle analyse de l'énoncé, est la matière de la recherche linguistique, et ce qui dépasse les limites d'étude de la langue. Il semble qu'on peut déjà formuler les constatations suivantes: 1° La proposition n'est négative que dans le cas où le prédicat en est nié. 2° L'appréciation négative du contenu de la proposition est une sorte d'appréciation modale du contenu.

Il faut discerner entre le contenu négatif d'une part et l'appréciation négative du contenu, d'autre part. Ce contenu peut être lui-même positif ou négatif. Lorsque je dis: *Adam confirme quelque chose*, j'exprime de manière positive (affirmative, et non pas modale) le contenu également positif. La proposition signifie: 'Adam dit: oui'. Lorsque je dis: *Adam conteste quelque chose*, j'exprime de manière également positive un contenu négatif. Le sens est: 'Adam dit: non'. On le voit, au point de vue de la linguistique il est nécessaire de discerner la signification des mots (leur valeur sémantique), d'une part, et le contenu de la proposition, d'autre

part. La proposition peut être positive, quoique les mots particuliers puissent exprimer un contenu négatif. Bien plus, la valeur sémantique négative du mot qui exprime le prédicat ne décide pas encore de l'appréciation négative du contenu de la proposition. Le mot *contester* a une valeur sémantique négative ('je dis: non'), mais la proposition: *Adam conteste quelque chose* n'est pas exprimée sous la forme déniée. En voici la conclusion: La proposition est négative non pas dans le cas où la valeur sémantique du prédicat est négative, mais dans le cas où la valeur sémantique du prédicat est dans la proposition expressément déniée; en d'autres mots, dans le cas où l'appréciation négative est exprimée par quelque élément de proposition, destiné spécialement à exercer cette fonction. La proposition: *Adam conteste* est une proposition affirmative, tandis que la proposition: *Adam ne conteste pas* est négative (déniée).

On peut par conséquent proposer l'analyse que voici: *Adam ne confirme pas ceci*: on a exprimé de manière négative un contenu positif (c'est-à-dire, le contenu du verbe *confirmer* = 'dire: oui'); la proposition a le sens: 'Adam ne dit pas: oui'.

De même: *Adam ne conteste pas ceci*: ici, on a présenté de manière négative (car: *il ne conteste pas*) un contenu négatif (car *contester* = 'dire: non'). Donc la proposition signifie: 'Adam ne dit pas: non'.

Il s'ensuit de ces exemples qu'il est à discerner entre le contenu négatif et l'appréciation négative. Il y a des mots dont le sens négatif n'a pas d'influence sur l'appréciation positive ou négative de la proposition. Il s'agit du sens des mots. Quand on compare des adjectifs: *sain* — *malade*, *agréable* — *désagréable* etc., on voit que l'opposition de ces adjectifs provient du fait que le contenu du premier a été dénié dans le second. Mais dans les propositions: *Adam est sain*, *Adam est malade*, l'appréciation du contenu de la proposition est dans les deux cas positive au même degré. Il va sans dire que l'appréciation est également positive dans les propositions comme: *Adam confirme*, *Adam conteste*.

Ici nous atteignons déjà la structure profonde. Ici la valeur sémantique négative ou positive des mots particuliers ne joue aucun rôle pour les catégories syntaxiques. Les notions: 'bon' ou 'mauvais', 'doux' ou 'aigre', 'grand' ou 'petit', 'sain' et 'malade', et de même 'agréable' et 'désagréable', 'capable' et 'incapable' etc. restent sur le même plan quant aux catégories syntaxiques. L'opposition des mots „positifs“ et „négatifs“ n'entre pas dans les catégories syntaxiques, elle ne concerne pas la structure de l'énoncé. Au contraire, l'appréciation positive ou négative des notions qui entrent en jeu, est un élément essentiel du contenu de l'énoncé; elle doit être exprimée dans la structure superficielle de manière nettement visible. Le contenu est apprécié ou bien de manière affirmative: *Adam est*

malade, ou bien de manière modale: comme une question, ou bien comme l'expression du doute, de la possibilité, de l'impossibilité, et de même de manière négative. On aura donc les propositions: *Est-ce qu'Adam est malade? Adam est probablement malade*, aussi: *Adam n'est pas malade*. Il n'y a que la manière d'apprécier le contenu, notamment l'appréciation affirmative ou modale (l'appréciation négative y comprise) qui appartient à la structure linguistique profonde. Tous les autres problèmes concernant l'expression de la négation, appartiennent ou bien à la structure superficielle, dans laquelle la coutume décide de la forme de l'expression, ou bien ces problèmes n'appartiennent pas au champ des recherches linguistiques: ce sont des problèmes de psychologie ou de logique.

On pourrait dire que la formule proposée ici, à savoir: „la manière d'apprécier le contenu de l'énoncé“, dépasse déjà les limites de la linguistique et conduit à la psychologie et à la logique, car le fait de discerner les jugements affirmatifs et négatifs appartient à la logique. Or, ce qui intéresse la linguistique, ce n'est pas un processus psychique, mais la manière de refléter ces phénomènes psychiques par les moyens de la langue. Le linguiste doit fixer quelles différences d'apprécier un contenu sont reflétées par les catégories linguistiques. Il n'y a que ce domaine, celui de refléter par les catégories linguistiques des phénomènes psychiques, qui intéresse la linguistique.

On peut dire à peu près la même chose par rapport à la logique. J'ai tâché de montrer que, pour la linguistique, l'appréciation négative est une sorte d'appréciation modale. L'expression linguistique de l'appréciation négative est visible de manière particulièrement claire dans la structure superficielle des propositions en polonais. On sait qu'en polonais on emploie le génitif au lieu de l'accusatif si le prédicat est dénié: *widzę krzesło* 'je vois une chaise', mais: *nie widzę krzesła* 'je ne vois pas la chaise'. Le remplacement de l'accusatif par le génitif est l'effet du changement de la structure positive en une structure négative. C'est un fait de structure superficielle: dans la structure profonde la négation ne joue de rôle que dans le cas où elle dénie la proposition, non pas un mot particulier. Or, ce n'est pas le problème logique de la négation, mais l'emploi de la négation dans les structures linguistiques qui intéresse la recherche linguistique.

Il reste encore une question, celle de savoir ce que signifie „l'appréciation linguistique“. Il me semble qu'on peut proposer la réponse suivante à cette question. Les contenus exprimés par le prédicat dans la proposition sont les éléments d'une série de notions voisines. Ainsi, par exemple, dans la proposition: *Adam est malade* le prédicat (ici: l'attribut) détermine l'état de la santé d'Adam. La série de notions voisines comprendra d'autres

déterminations de l'état de santé, comme *faible*, *indisposé*, ou bien *mourant*, et de même: *sain*, *bien portant* etc. Lorsque je dis: *Adam est malade*, je fixe la place de l'attribut dans la série de notions qui y entrent en jeu. Entre plusieurs états possibles, je choisis le nom de celui qui, à mon avis, correspond à la réalité et je dis: *il est malade*. Il faut nommer ce procédé une appréciation positive. On peut donc dire: l'appréciation linguistique positive consiste en ce que on fixe la place du contenu dans la série des notions voisines, c'est-à-dire, dans la série des notions comparables.

Il en est autrement dans le cas de l'appréciation négative. Quand je dis: *Adam n'est pas malade*, je ne fixe pas la place de l'état de sa santé dans la série des notions concernant l'état de santé, j'exclus seulement une place de cette série de notions. Il reste inconnu, quelle place doit être attribuée à Adam de manière positive: peut-être qu'il est sain? ou bien: peut-être qu'il est déjà mort? Ce qui est exprimé, c'est uniquement qu'une place de la série doit être exclue. Ainsi, on peut dire de manière générale: l'appréciation linguistique négative consiste en ce qu'on exclut une place dans la série des notions qui sont envisagées dans l'énoncé.

Voici un autre exemple. *Adam est blond*. C'est une appréciation positive, car elle fixe une certaine place pour Adam dans l'échelle de couleurs des cheveux. Mais la proposition: *Adam n'est pas blond* représente l'état de choses de manière négative. Une seule place dans l'échelle de couleurs des cheveux a été exclue; mais on n'a rien dit de manière positive: les cheveux sont-ils châains? ou sombres? ou bien sont-ils gris? La question ne comporte pas de réponse.

Revenons au problème indiqué dans le titre de notre communication: où se situe la limite de la recherche linguistique, et où commence le domaine de la psychologie ou de la logique? A mon avis, la question de la vérité ou de la fausseté du contenu exprimé par la langue n'appartient pas à la linguistique. Donc, il est pour la linguistique en principe indifférent si le contenu d'une énonciation positive ou modale (et aussi négative) correspond à la réalité des choses ou non. Ce qui intéresse la linguistique, c'est uniquement la manière d'exprimer le contenu, c'est-à-dire, la question principale est de savoir quels éléments linguistiques servent à manifester un certain contenu. Que le contenu, dans la structure profonde, soit une affirmation ou une négation, ce contenu peut être exprimé par la langue dans la structure superficielle dans une appréciation positive ou bien négative. Ainsi, les propositions: *Adam confirme* ou bien: *Adam dénie* ont une structure positive. Au contraire, *Adam ne confirme pas*, ou bien: *Adam ne nie pas* présentent une structure superficielle négative. Par contre, il est indifférent, pour l'analyse linguistique grammaticale, si la valeur sémantique des mots particuliers peut être appréciée comme

MARIA SCHABOWSKA

Nowsze związki frazeologiczne w języku polskim

W języku polskim, szczególnie po drugiej wojnie światowej, związki frazeologiczne rozwijają się równie dynamicznie i żywiołowo, jak całe współczesne słownictwo.

Zaznacza się to szczególnie w tych odmianach języka, które obecnie odgrywają w porozumiewaniu się największą rolę. Chodzi tu przede wszystkim o język konwersacyjny i liczne odmiany języków specjalnych. Z odmian języka mówionego największą ekspresją charakteryzuje się język środowisk młodzieżowych, toteż i związki frazeologiczne tego języka są ilościowo bogate, a jakościowo ogromnie zróżnicowane. Oparte są na metaforze, często dziś wykorzystywanej w odmianach języka pozaartystycznego, w którym z różnych względów warstwa słownikowa straciła neutralność na rzecz ekspresji.

Dotychczas przyjęty podział związków frazeologicznych uwzględnia jako podstawę stopień scalenia semantycznego członów związku¹. Związki stałe są niewymienne, skostniałe formalnie i w inwentarzu słownictwa polskiego tworzą w odniesieniu do starszej warstwy zasób stały, zamknięty. Wykorzystywane są do różnego rodzaju stylizacji języka jako ekspresywizmy (w wypowiedzi artystycznej, potocznej, dziennikarskiej, podniosłej). Dodają kolorytu wypowiedzi, gdyż mimo całkowitej leksykalizacji członów związku i ich niewymienności dociera do świadomości odbiorcy może nie tyle podstawowe znaczenie, ile stylistyczna wartość zabarwienia członów związku: np.: *smalić cholewki*, *obwijać w bawełnę*, *łabędzi śpiew*. Znaczeniowo wywodzą się przede wszystkim ze źródeł kulturowych, uogólnień dawnych realiów oraz z przerośni.

¹ Teoretyczne podstawy polskiej frazeologii zawarte są w pracach S. Skorupki i na nich opieram swoje rozważania. Przykłady współczesnych związków frazeologicznych zaczerpnęłam z języka mówionego lub masowych środków przekazu informacji. Są tak powszechne, że nie podaję szczegółowych źródeł tej odmiany słownictwa.

Częste używanie wywołuje w związkach, jak i w całym słownictwie, zatarcie semantyczne wyrazów, a w odmianach języka mówionego także ich zużycie stylistyczne, toteż coraz częściej daje się zauważyć dążenie do odświeżenia semantycznego i stylistycznego całego zasobu słownictwa, a w tym także i związków frazeologicznych.

Spośród związków opartych o metaforę zasługują niewątpliwie na uwagę te, które wnoszą do współczesnego języka mówionego duży ładunek emocjonalny. Wymienić tu można takie związki syntaktyczne, które dzięki użyciu w nowym kontekście uległy scaleniu, tworząc neo-semantyzmy frazeologiczne.

Na plan pierwszy wysuwają się takie związki, których metaforyczne użycie uzasadnione było swoistego rodzaju sytuacją, wymagającą zakodowania informacji. Ogólnie znane są frazeologizmy okresu wojny i okupacji, np.: *zakup książek* 'nielegalne zdobywanie broni', *chodzenie po prośbie* 'zdobywanie broni u Niemców'.

Warunki nielegalnego działania stwarzały sytuację stałego zagrożenia. Aby pomniejszyć ten stan grozy i osłabić strach, tworzone związki oparte również na przenośni, lecz z wyraźnym zabarwieniem eufemistycznym. Tak powstał związek frazeologiczny *zostać w lesie* 'zginąć w partyzanckiej', *gorące przyjęcie* 'zaskoczenie wroga gwałtownym ogniem karabinów', *przeskoczyć na ostro* 'przejsć pod ostrzałem wroga'. Charakterystyczną cechą tych struktur jest właściwie brak związku semantycznego między desygnatem a składnikami frazeologizmu, czy też oparcie go na cechach zbyt ogólnych, pozornie nie uwidaczniających wspólnej płaszczyzny znaczeniowej wyrazów i desygnatu. Tak funkcjonuje powszechny już dziś w języku potocznym związek frazeologiczny *urodzony w niedzielę* 'nie pracujący, pozostający na utrzymaniu innych'. Płaszczyzna, na której dokonano przeniesienia semantycznego, to właśnie ten element treści, który łączy *niedzielę* jako czas wolny od pracy z *nie pracującym* w ogóle człowiekiem.

W podstawach związków frazeologicznych może się uwidocznić nie tyle cecha samego desygnatu, lecz sposób, warunki i okoliczności jego funkcjonowania. Tak np. w związku *dać na poty* 'zmusić do wysiłku' odbija się niejako skutek działania, ponieważ pocenie się może wynikać z nadmiernego wysiłku fizycznego. W nowym kontekście zdaniowym odbijają się cechy podstawowego znaczenia w sposób niezwykle wyrazisty, co przydaje zwrotowi ekspresji, właściwej żywemu, mówionemu językowi.

Język ten sięga po metaforę z tych właśnie względów, że wnosi ona sumę skojarzeń semantycznie bogatą, skondensowaną jednak w strukturze związku tak, że potrafi zastąpić wielowyrazową wypowiedź. To w funkcjonowaniu współczesnego języka mówionego, ekspresywnego a jednocześnie

ekonomicznego, jest korzystne. Na podobnej, lecz daleko bardziej wyszukanej, skondensowanej semantycznie metaforze opiera się język współczesnej poezji:

oswajanie słów
jest trudniejsze
niż osvajanie tygrysów

(H. Poświatowska, *Jeszcze jedno wspomnienie*)

Tyle miałem trudności
z *przezwyciężeniem prawa ciężenia*
myślałem że jak wreszcie stanę na nogach
uchyliła przede mną czoła

(A. Bursa, *Nauka chodzenia* (podkreślenia moje))

Smuga skojarzeń semantycznych podkreślonych związków jest bardzo bogata, pobudza wielostronnie wyobraźnię i zmusza do wysiłku intelektualnego.

Odmienny nieco ze względu na stopień zmetaforyzowania jest we współczesnej polszczyźnie taki typ związku frazeologicznego, w którym jeden z członów jest motywowany strukturalnie w tej odmianie słownictwa, do której cały związek należy, drugi zaś funkcjonuje w tym związku jako przenośnia. Najczęściej w przenośnym użyciu występują tu wyrazy słownictwa ogólnego w znacznie zwężonym lub zmienionym zakresie w stosunku do ich podstawowego znaczenia. Można tu jeszcze raz sięgnąć do bogatego zasobu słownictwa wojennego: *glupi czas* 'czas wybrany na akcję w porze niebezpiecznej, niekorzystnej, nieodpowiedniej dla działania'. W połączeniu tym wyraz *niebezpieczny*, *groźny* został zastąpiony wyrazem *glupi*. Przymiotnik ten osłabia, neutralizuje sens wypowiedzi. Na plan pierwszy wysuwa się tu ten element znaczenia, który wiąże się z przymiotnikiem 'nieodpowiedni', pozostałe zaś nie są ujęte w treści związku. Podobnie funkcjonowały wyrażenia: *oswojony teren* 'miejsce znane i bezpieczne dla partyzantów', gdzie w nowym użyciu z cech właściwych imiesłowowi *oswojony* została uwzględniona tylko jedna *bezpieczny*, *niegroźny* oraz *wesoły ogień* 'czas sprzyjający rozpaleniu ogniska i wypoczynkowi' z przymiotnikiem, ujmującym tylko tę cechę, która łączy się z sytuacją chwilowo beztrudną. Określenia te są swoistego rodzaju synekdochami, uwzględniającymi część tylko zakresu pojęcia lub jak w związku: *spalony lokal* metaforycznymi epitetami. Zleksykalizowany człon pierwszy narzuca związkowi określoną barwę, która sytuuje cały związek w nowej odmianie znaczeniowej i stylistycznej.

Najwięcej przykładów tego typu struktur dostarcza współczesny język środowisk młodzieżowych. Metaforyczne użycie jednego z członów związku nasycza cały związek barwą, w tym wypadku najczęściej wyrażającą się w ironii, przesadzie, rubasznosci, a nawet w wulgaryzmie. Są to swoistego rodzaju metafory hiperboliczne: *morderczy apetyt* 'wielki, nie dający się opanować apetyt'. Wyraz *morderczy* jest tu użyty przesadnie (niezaspokojenie apetytu może doprowadzić do morderstwa), często po prostu bez związku z desygnatem. *Obłądny pomysł* 'pomysł wspaniały, doskonały'. Przymiotnik *obłądny* użyty jest na zasadzie kontrastu, zde-rzenia treści dwóch łączonych elementów dla wywołania natężenia barwy związku. *Równa babka* 'dziewczyna posiadająca wiele cech dodatnich'. W związku tym, obok odnowionego semantycznie wyrazu *babka*, występuje przymiotnik *równy* 'bez dołów i wzniesień, niepochyły'. Określa on w sposób uproszczony, dosadny zalety ludzkie, *równy* na tle związku oznacza takiego człowieka, który nie zawodzi w żadnej sytuacji.

Podobny w zamierzeniach hiperbolizm towarzyszy tworzeniu związków frazeologicznych we współczesnej publicystyce. Ogromna rola środków masowego przekazu, szczególnie prasy i radia, które łączą funkcje informacji z funkcją kształtowania pozytywnych postaw ideowych i społecznych, sprzyja rodzeniu się w języku informacji publicystycznej szeregu związków, powstałych przez przenoszenie terminologii specjalnej różnych środowisk zawodowych do tej odmiany języka, gdzie funkcjonują jako hiperboliczne przenośnie: *temperatura ideowa* 'stan natężenia stopnia świadomości politycznej'. Podstawą tego wyrażenia stał się termin z dziedziny fizyki oznaczający stan cieplny ciał. W związku frazeologicznym właściwość fizyczna zawarta w podstawie treści rzeczownika *temperatura* zwiększa ekspresję wyrażenia. Związek *budowlany poligon* 'miejsce budowy szczególnie ważne dla gospodarki narodowej' korzysta z terminologii wojskowej, (*poligon* 'teren do ćwiczeń'). Obecność w publicystyce o tematyce gospodarczej terminologii wojskowej wytłumaczyć można koniecznością uświadomienia społeczeństwu wagi podjętych działań gospodarczych, które dorównują ważnością czynnościom wojskowym, a nawet wojennym. I dlatego w tej odmianie publicystyki pojawiają się często wyrażenia i zwroty, jak np.: *zbrojenie terenu*, *brygada pracy*, *kampania siewna*, *walka o plan*, *front robót*, *złożyć meldunek* i in.

Podobnie silna ekspresja towarzyszy wyrażeniu *zielone światło*, oznaczającemu w komunikacji lądowej wolną drogę, możliwość przejścia, gdy łączy się ono w wypowiedzi z wyrazami przemysł, rolnictwo: *zielone światło dla przemysłu*, *zielone światło dla rolnictwa* brzmi jak kategoryczne żądanie stworzenia sprzyjających warunków dla rozwoju przemysłu lub rolnictwa. Całe wyrażenie, przeniesione w nowe środowisko językowe leksykalizuje się i nabiera pożądanej barwy.

Współczesna publicystyka utrwała i powiela wytworzone w różnych odmianach zawodowych języka związki frazeologiczne, które, już zleksykalizowane, przechodzą do języka ogólnonarodowego. Powszechnie rozumiane są zwroty, używane w budownictwie i przemyśle *wejść na plac* 'rozpocząć budowę zaplanowanego obiektu', *stan zerowy budynku* 'doprowadzenie budowy do poziomu parteru', *zielone zagłębienie* 'rolniczy rejon kraju'. Rzeczownik *zagłębienie* przeniesiony został z zestawienia słowotwórczego *górnictwe zagłębienie*, a łączenie go ze znaczeniem 'rejon, skupienie' potwierdza się w zasłyszonym i nieco humorystycznym związku Kraków — *zagłębienie emerytów*.

Przenoszenie jednej warstwy słownictwa do innej lub zawężanie zakresu słownictwa ogólnonarodowego praktykowane jest w procesie tworzenia związków frazeologicznych także w innych grupach zawodowych czy środowiskowych. W odmianie potocznej języka filmowców zwrot *wypuścić z klatki* oznacza pominąć niektóre ujęcia w filmie, w języku mody *duży wieczór* oznacza szczególnie uroczystą okazję, która wymaga eleganckiego stroju, *nosić się krótko* to znaczy ubierać się w krótkie suknie, mieć krótkie suknie, *mała głowa* to gładkie uczesanie. Każda specjalność zawodowa ma dziś własny zasób związków frazeologicznych, występujących w dwóch odmianach: oficjalnej, np. *czysty przerób rzeczowy* (budownictwo) 'rzeczywiste zużycie materiałów budowlanych' oraz mówionej, potocznej, mniej znanej, wytworzonej w codziennych kontaktach zawodowych dla potrzeb uproszczonej komunikacji, np.: *zrobić podcięcie* (filmowe) 'skrócić sceny w filmie'.

Obok bardzo dziś rozbudowanej frazeologii języka potocznego i języków specjalnych daje się zaobserwować ciekawe zjawisko wykorzystania starszej warstwy frazeologicznej jako nowego środka ekspresji współczesnej poezji polskiej. Stylistyczny zabieg polega tu na deleksykalizacji związku utartego, skostniałego. Deleksykalizacja następuje z chwilą wymiany jednego z członów związku, zmiany formy lub szyku, bądź też rozbicia związku wewnątrz tekstu poetyckiego. Odświeżenie treści zawartej w podstawie związku może nastąpić w połączeniu z pozostałą warstwą językową tekstu (wszystkie podkreślenia w tekstach moje):

Korona przeczekwała głowę
Przegrała dłoń do rękawicy
Zwyciężył prawy but nad nogą.

(W. Szymborska, *Muzeum*)

Utarty związek frazeologiczny *korona z głowy nie spadnie* został przekształcony przez poetkę w celu ukazania przemijalności i nietrwałości istnień ludzkich.

Niekiedy związek frazeologiczny służy do ukazania przeciwieństw i odpowiednio przekształcony jest zaprzeczeniem własnej skostniałej treści:

Uśmiechnięci, wpółobjęci
spróbujemy szukać zgody,
choć różnimy się od siebie
jak dwie krople czystej wody.

(W. Szymborska, *Nie dwa razy*)

W wierszu Mirona Białoszewskiego *Leżenie* utarty zwrot *zapuścić korzenie* uwydatnia nieruchomość, niemożność działania:

Kiedy leżę nie nadaję się do wstania
leżenie zapuszcza korzenie
nie wierzę w poruszenie się
zawsze do wyrwania zielony

Tadeusz Różewicz w utworze *Spadanie* wykorzystuje zwroty: *spaść na dno, znaleźć się na dnie, stoczyć się na dno, dźwigać się z dna* dla ukazania przemierzania się postaw, ocen i sądów współczesnego pokolenia:

Dawniej
bardzo bardzo dawno
bywało solidne *dno*
na które mógł się *stoczyć*
człowiek
(.....)

bywało niegdyś także drugie dno
obecnie istnieje jeszcze mgliste
wspomnienie
ale dna już nie ma
i nikt nie może
stoczyć się na dno
ani *leżeć na dnie*
(.....)

było się kimś
określonym
człowiekiem straconym
człowiekiem zgubionym
człowiekiem który
dźwiga się
z dna

Poeta nawiązuje w tych użyciach zwrotów do ich podstawowego znaczenia, ponieważ pozwala mu ono na uwypuklenie różnic w postawach ludzkich, motywach postępowania zmieniających się wraz z upływem czasu:

człowiek współczesny
spada we wszystkich kierunkach
równocześnie

Zagadnienie roli związków frazeologicznych we współczesnej poezji polskiej wymaga specjalnych badań, ponieważ warstwa językowa tej poezji i jej funkcja nie mieści się w tradycyjnych rozważaniach nad stylem języka artystycznego.

Summary

With its characteristic stylistic properties, phraseology constitutes an integral part of language and, as such, is subject to rapid changes and constant development.

The sources of idioms vary according to time and the social background. In the past it was the cultural background or the generalization of a real situation that gave rise to idiomatic expressions *węzeł gordyjski*, *labędzi śpiew* (e.g. Gordian knot, swan song). Recently the metaphor has become the most frequent source of idioms *oddać wet za wet*, *prosto z mostu* (e.g. tit for tat).

Hence, the set of old idiomatic phrases is countable and closed. On the other hand, many idioms based on metaphors have been created instead. The process develops spontaneously and its present intensification is due to the fact that, owing to political and social changes in Poland, the importance of colloquial language has increased so much that it merged with written Polish. In standard Polish, significant changes are discernible. In its spoken version it has acquired expressiveness, which can be exemplified by euphemisms (particularly in the case of idioms created during the Second World War and German occupation *zostać w lesie* (e.g. to remain in the woods — it pertains to soldiers of the underground army who were killed in the battle) and idiomatic hyperboles of the journalistic phraseology popular after the war *dzikie osadnictwo*, *budowlany poligon* (e.g. squatting — illegal occupation of flats and houses). Metaphors used in the expressions of colloquial Polish (chiefly in the language spoken by young people) exhibit irony, exaggeration, crudity or even coarseness *morderczy apetyt*, *pornograficzna coca cola*, *genialna bryja* (e.g. dead hungry).

Apart from metaphor, another source of modern phraseology is the semantic modification of words. This process has three possible variations:

a) delexicalization of traditional idiomatic expressions in modern Polish poetry. We can use as an example Miron Białoszewski's poem where the traditional phrase *zapuszczać korzenie* (e.g. to become rooted — meaning 'to assimilate', 'to become stabilized') has been used in a different sense implying the impossibility of assimilation. There are, obviously, more different ways of delexicalization of old idiomatic expressions in modern literature.

b) the shift of words from standard Polish to specialistic vocabulary with their

simultaneous lexicalization *wypuścić z klatki, wejść na plac* (e.g. to cut the tape — means 'to record').

c) the shift of terminology from one specialistic vocabulary to another *brygada pracy, stan zerowy budynku, akcent architektoniczny* (e.g. working brigade. *Brigade* is a military term but it has come to denote a group of people working in a factory.

This unconstrained development of new idioms results from the increase of extra-linguistic factors which unify the language and account for its more intellectual character. It has a close connection with a general system of education in Poland and with the growing importance of specialistic vocabularies which decisively influence the standard version of the language.

ZUZANNA TOPOLIŃSKA

Where Does the Notion 'Constitutive Member of the Noun Phrase' Belong?

J. Kuryłowicz, in his paper *Les structures fondamentales de la langue: groupe et proposition* (*Studia Philosophica* III, 1948, p. 203—209), understands the constitutive member of these fundamental syntactic structures as (1) the member to which a structure could be reduced without changing its syntagmatic rank and/or function in the text, and (2) the member representing the structure as a whole in its external relations with other structures in the text. Both conditions are necessary, neither is sufficient in case the other is not fulfilled.

Further on, when defining the difference between sentence and noun phrase, Kuryłowicz formulates it as follows: „Le membre fondamental ou constitutif du groupe est son membre déterminé. Le membre fondamental ou constitutif de la proposition est le membre déterminant, c.-à.-d. le prédicat.“ (*op. cit.*, p. 208)

The terms: determined and determining (*déterminé* and *déterminant*) are used here respectively to mean grammatical (formal) government and grammatical (formal) subordination.

In the following remarks I am not concerned with some amplifications that such a definition needs „on the sentential side“ when confronted with ampler materials, especially of Slavic origin¹. Instead I shall concentrate on the interpretation of the notion: 'constitutive member of the noun phrase' conceived within the framework of the above general definition.

¹ Cf. Z. Saloni (on two-directional determination between subject and predicate) in *Związki z osobową formą czasownika w systemie składniowym języka polskiego*, BPTJ XXXII (in print). Cf. also S. Karolak (on predicates whose arguments can not be syntactically zeroed) in *Ob obiazatielnykh i fakultativnykh komponentach vyskazyvaniia*, Grammaticzeskoje opisaniije slawianskich jazykov, „Nauka“, Moskva 1947, p. 147—158.

I would formulate my problem as follows: From Kuryłowicz' quoted definition it is not clear whether the noun phrase is given a mere syntagmatic interpretation or whether it is understood as an abstract unit, i.e. as paradigmatic invariant with different contextually triggered syntagmatic realizations. It seems to me that the latter interpretation is more promising from the point of view of the grammatical description taken as a whole and thus it is this „paradigmatic“ line of interpretation that I will try to defend. My examples are all Polish.

Let us consider first some Polish phrases with different quantifiers, such as:

(1) *Jedna książka ... (... tak ci znów nie obciąży walizki.)*

vs.

(2) *Pięć książek ... (... tak ci znów nie obciąży walizki.)*

or

(3) *Jakiś urzędnik ... (... musi ich oczekiwać tu na miejscu.)*

vs.

(4) *Któryś z urzędników ... (... musi ich oczekiwać tu na miejscu.)*

or

(5) *My ... (... śmy byli świadkami tego dialogu.)*

vs.

(6) *Niektórzy z nas ... (... byli świadkami tego dialogu.)*

vs.

(7) *Dwaj spośród nas ... (... byli świadkami tego dialogu.)*

etc.

If the definition (saying that the constitutive member of a noun phrase is the member grammatically governing other components of the phrase) is to be interpreted literally, then the following lexemes should be respectively pointed as constitutive members of the phrase quoted above:

(1) ... *książka* ..., (2) *Pięć* ..., (3) ... *urzędnik* ..., (4) *Któryś* ..., (5) *My* ..., (6) *Niektórzy* ..., (7) *Dwaj* ...; it should be stated also in this connection that phrases (4), (6) and (7) include other governed noun phrases functioning as determining expressions (adnominals); the constitutive members of these internally nested phrases are respectively: (4) '*urzędnik*', (6) and (7) '*my*'.

The acceptability of the above description depends on how we define the grammar whose frame it enters as a fragment thereof. If the notion 'noun phrase' has been given a syntagmatic interpretation alone, then no further complications arise. However, if we intend to see the noun phrase as a paradigmatic unit (which means: to found its identity on some invariant formal (surface) component and to ascribe to it different, contextually triggered, realizations, i.e. a paradigm) then in such construc-

tions as the above quoted we are faced with an interesting problem to resolve. Namely: does the paradigmatic variability go so far as to change the constitutive member from one realization of the phrase to another, or rather is the constitutive member an invariant, and then: can it be, in some realizations of the phrase, devoid of its grammatically governing function? One can argue that the answer to these questions is a matter of mere terminological convention. Our argument, however, is meant to prove that this convention is derived directly from the way how we do understand the deep mechanisms of the language.

Let us state first of all why the noun phrase should be treated as a paradigmatic unit and why its constitutive member should be interpreted rather as its invariant lexical component than as its governing grammatical component.

All our discussion is based on a syntactic theory engendered by the statement on the sentence and the noun phrase being fundamental structures of the language. Moreover, in accordance with contemporary linguistic theory (or rather with most contemporary linguistic theories) we assume that the elements of a set of sentences defining the grammar of a language are mutually interrelated. Their relations are of hierarchical character: there are certain sentential structures which should be taken as primary and from which other secondary structures derive. The identity of a sentential type is based on the identity of its primary syntactic structure, and the identity of a sentence is based on that of its constitutive member (i.e. the predicative expression) as a lexical entry. However, to the lexical characteristic of a predicative expression belong its (semantic and) syntactic dispositions to open syntagmatic places for certain noun phrases functioning as names for the participants of the relation of which the predicative expression itself is the name. Consequently our definition should be expanded: the identity of a sentence is granted not only by the lexical identity of its predicative expression but also — a derivationally secondary but nevertheless necessary condition — by the lexical identity of the noun phrases grammatically depending on the predicative expression². E.g. two utterances of such sentential form as *Student oddał książkę bibliotekarzowi* and *Studenci powinni oddawać książki bibliotekarzowi* should be treated as occurrences of the same sentence. Their identity, in turn, is founded on the double identity of reference: (a) towards the speech-event and its participants, and (b) towards the objects (persons etc.) spoken of in the utterance.

² I am speaking here in general terms about the dependence on the predicative expression in order to avoid discussion concerning directions of grammatical determination between the expressions involved.

Consequently, within the framework of the above outlined theory the notion 'sentence' is interpreted as an abstract linguistic construct. It is taken to be a paradigmatic unit with the lexical entry for predicative expression as first-degree invariant and lexical entries for the respective noun phrases as second-degree invariants. The question arises what we mean by the 'lexical identity' of a noun phrase. The first spontaneous answer, supported by the parallel with the above formulated definition of a sentence, is likely to be that the lexical identity of a noun phrase is the lexical identity of its constitutive member. However, the linguistic reality is not so simple.

The syntagmatic variability of a noun phrase results from the variability of its relation towards the predicative expression and — as already stated above — from the twofold variability of its reference: in definiteness and in number. The variable syntactic and/or semantic information, if grammaticalized in a given language, is spoken of as the categories of case, of definiteness, and of number respectively. The formal exponents of the three categories are directly responsible for the syntagmatic variability of a noun phrase. In other words: the noun phrase conceived as a paradigmatic unit is defined through its paradigms for case, for definiteness, and for number. We are not concerned here with the paradigm for case whose exponents are of morphological order. Let us concentrate on the exponents of the two referential categories: definiteness and number, or — still more precisely — on their lexical exponents.

Among the lexical exponents of the category of number the first and foremost are numerals, the so called cardinals. As illustrated by our examples (1) and (2) their syntactic dispositions are not the same for all of them. So far as case is concerned, in phrases like *jedna książka*, *dwie ...*, *trzy ...*, *cztery książki* the numeral is governed by the substantive³, and on the other hand in phrases like *pięć ...*, *sześć ... książek* the substantive is governed by the numeral. It goes without saying that concord for number is in both cases implied by the numeral. The difference in case-structure described here is a purely surface difference of specifically Slavic origin. Even in Slavic it has by now been eliminated from languages which — like Macedonian and Bulgarian — have done away with synthetical declension. Nevertheless, for the majority of Slavic languages it should be stated that in most noun phrases containing a numeral as categorial exponent of number it is this numeral which is the grammatically

³ The so called grammatical concord is understood here as a particular case of rection (government). Cf. A. Bogusławski, *Nazwy pospolite przedmiotów konkretnych i niektóre właściwości ich form liczbowych i połączeń z liczebnikami w języku polskim* in *Liczba, ilość, miara*, Ossolineum 1973, p. 28.

determined member of the phrase. In other words: in the paradigm of a noun phrase for number we observe variability as to which member of the phrase is its grammatically determined member.

Similar complications connected with certain lexical exponents of definiteness have deeper motivation and are thus still more interesting from the theoretical point of view. — It is primarily pronouns and secondarily numerals which are lexical exponents of definiteness. The problems facing us in this connection are illustrated by our examples (3) to (7). Phrase (3) refers to an indefinite element of a generic set, phrases (4), (6) and (7) refer to indefinite elements of definite (sub)sets. This latter type of referents implies double, semantically opposite, information on definiteness: on the type of markedness of the set and on the type of markedness of the element(s) in question. There are certain prescriptions concerning the surface expression of such double reference: there is a rule — and I know no language exempt from it — excluding the grammatical concord of any two lexemes both marked for definiteness within one phrase. This is the rule responsible e.g. for the personal nouns and pronouns having appositive epithets alone, etc. Consequently a double markedness like that which we are discussing implies a surface structure founded on the relation of government in narrower sense: the lexical exponent of definiteness of the object(s) to which the text directly refers governs the determining phrase which contains the exponent of definiteness of the set to which the referred object(s) belong(s). The result is phrases like: *niektórzy z (tych)*⁴ *urzędników, dwaj spośród nas*, etc. Hence, in the paradigm for definiteness of a noun phrase, the variability as to which member of the phrase is its grammatically determined member.

So far we have been speaking of the grammatical determination between the lexical invariant of a noun phrase and the lexical exponents of its categorial characteristic for number or for definiteness, on the assumption that these are two and only two distinct syntactic elements. However, there are phrases where the respective double information is lexicalized in one element (e.g. personal nouns pronouns, or general names when used generically with zero as categorial exponent); on the other hand, there are phrases whose „lexical invariant“ takes the form of a complicated description including several lexemes, e.g. *młody człowiek, którego poznałam na urlopie*, or *dziecko bawiące się na klombie przed domem*, or *małe i zupełnie jeszcze niedojrzałe jabłuszko*, etc. etc. It is on those descriptions taken as a whole that the categorial exponents operate. Let us call this invariant, categorially non-marked, abstract part of a noun

⁴ The pronoun *tych* is introduced here as a conventional signal of the definite character of the set. However, in most of the natural Polish texts it does not appear in the surface structure.

phrase a nuclear phrase. In the phrase paradigm it is what a nominative form is in a noun paradigm: a lexical entry for a phrase as paradigmatic unit. And like the nominative form the nuclear phrase is not, from the syntagmatic point of view, a pure abstraction. We find it in the text where it has a well defined range of use; it also has its correspondent on the functional side: it represents a generic phrase non-marked for number.

The introduction of the notion 'nuclear phrase' allows us to formulate an unequivocal definition of the constitutive member of a noun phrase conceived as a paradigmatic unit. According to this definition the constitutive member of a noun phrase would be the grammatically determined member of the respective nuclear phrase. The procedure here suggested as leading to the identification of the constitutive member of a noun phrase would be a two-step procedure involving (1) the conversion of the textually given noun phrase into the respective nuclear phrase, and (2) the finding of the grammatically determined member of the nuclear phrase. The interpretation here proposed guarantees to the constitutive member the value, which is intuitively associated with this notion, of a lexical (and semantic) invariant throughout all the paradigms of the phrase⁵.

⁵ There is some parallel — it seems — between what is called here a nuclear phrase and the maximally non-marked variant of a sentence structure (3d person sg., indicative present, imperfective aspect) taken as a representative of the structure in several papers dealing with the semantic-syntactic description of predicative expressions.

JADWIGA TWARDZIKOWA

Native Constructions vs Latin Borrowings

1. The following sentences are an illustration of a) constructions discussed in the text, and b) their historical continuity from the Middle Ages up to the present time:

Rzucili także każdy pręty swe, *ktoreż* się to są obrocili w smoki. (BZ Ex 7,12); I puścił przyjaciela swego, *ktoryż* wrócił się do swej ziemi. (BZ Ev 18, 27)¹; Pobiegł Franciszek, przyniósł pistolety, *które* pan August położył za sobą w kąciu. (Z. Klemensiewicz, *Zarys składni polskiej*)²; Pod domem zobaczyłem najmłodszą siostrę Janka, *która* zarumieniła się na mój widok³ (colloquial).

Śpiewajcie Panu w chwale, poście Bogu naszemu w gęsłach. *Jenże* pokrywa niebo obłoki i gotuje ziemi deszcz. *Jenże* wywodzi w gorach siano a ziele służbie ludzkiej. *Jenże* daje dobytku karmią jich, a dzieciom gawronowym wzywającym ji. (Fl 146, 7—10); Potem po nim wypuścił gołębia, aby wzwiędział, jużli wody przestały na ziemi. *Jenże* nie znalazł, gdzieby odpoczęła noga jego. (BZ Gen 8, 8—9)⁴; Opowiedział historię umierania rodu Compsonów, która jest równocześnie historią rodziny murzyńskiej, historią wspinania się Murzynów amerykańskich na płaskowyż, gdzie bezkształtna, sama siebie nieświadoma rodzi się historia. *Która* jest równocześnie powieścią i balladą. *Którą* jedni odczytują przy pomocy teorii

¹ Proieceruntque singuli virgas suas, *quae* versae sunt in dracones; Dimisitque cognatum suum, *qui* reversus abiit in terram suam.

² Z. Klemensiewicz, *Zarys składni polskiej*, Warszawa 1957.

³ Near the house I noticed John's youngest sister, *who* blushed upon seeing me.

⁴ Cantate Domino cum gratiarum actione, psallite cithara Deo nostro, | *Qui* caelum operit nubibus, qui pluviam terrae parat; | *Qui* producit in montibus gramen, et herbam, ut serviat homini; | *Qui* dat iumentis escam ipsorum, et pullis corvorum invocantibus eum.

Emisit quoque columbam post eum, ut videret si iam cessassent aquae super faciem terrae. *Quae* [...] non invenisset ubi requiesceret pes eius,

Marksa, a drudzy przy pomocy Freuda. *Która* jest źródłem wszystkich historii, jakie opisał później. *Która* wystarczyłaby sama na nieśmiertelność. *Której*, jak sądzę, jedynym, prawdziwym bohaterem nie jest żaden spośród Compsonów, ani spośród Murzynów, ani nawet nie jest nim Ameryka czy też historia (która istnienie swe zawdzięcza świadomości). *Której* jedynym, prawdziwym przedmiotem jest [...] Czas nasz powszechny, uniwersalny, wciąż płynący, wszystko pochłaniający. („Echo Krakowa“ 1972); Wszak gdyby się tak rozglądać, to ci młodzi pisarze, których się pomawia o brak dobrego wychowania, mają już własne dzieci. *Które* oby nie miały tych dylematów, jakie stawia się wciąż jeszcze przed ich tatusiami⁵. („Student“ 1973).

2. The sentences quoted are examples of a category which is a component of one of the two basic oppositions in the system of the Polish language.

2.1. They represent constructions which Z. Klemensiewicz classifies as „rozwijające“ (R) and „zewnętrznie nawiązane“ (Zn)⁶. Furthermore, they represent R and Zn constructions introduced by all relative pronouns.

2.2. According to the theory which I present in my paper entitled „Progressive Sentences in the Polish System of Hypotactic Oppositions“⁷, R clauses together with other clauses make up the class of „non-connotative“ clauses.

If the conception of „non-connotative“ clauses is accepted, then the difference between R and Zn cannot be considered a difference of class. Elements which differentiate them, namely, intonation (the ascending intonation characterized by a small interval as opposed to the descending intonation) and punctuation (,) prove to be syntactically irrelevant. Consequently, this a) enables us to treat them as one construction, and b) explains difficulties in classifying R, Zn and other „non-connotative“ sentences in Middle Ages texts as well as difficulties which occur while transcribing the contemporary spoken language.

2.3. Aside from how the relationship between R clauses and Zn sentences is understood, one must take into consideration the regularity and equality of opposition between constructions of the type: Jan się nie zgłosił, *co* nas nie zdziwiło. || Jan się nie zgłosił. *Co* nas nie zdziwiło. — Jan się nie zgłosił, *chociaż* go o to prosiłem. || Jan się nie zgłosił. *Chociaż* go o to prosiłem. — Jan się nie zgłosił, *dlatego że* jest chory. || Jan się nie zgłosił. *Dlatego że* jest chory. — Jan się zgłosił, *tak jak* obiecał. || Jan się zgłosił.

⁵ Really then, these young writers who are blamed for lacking good upbringing already have their own children. *Who*, God forbidding, should not have the same dilemmas that their fathers are constantly plagued by.

⁶ Z. Klemensiewicz, *op. cit.*

⁷ *Zdania rozwijające w polskim systemie opozycji hipotaktycznych*, Wrocław 1975.

*Tak jak obiecał*⁸. Etc. etc. It is of absolute importance that sentence pairs introduced by conjunctions are not disputed by anyone to be foreign to the system of the Polish language.

3. Quoted sentences of type R are components of an opposition not limited solely to the Polish system.

3.1. I repeat that the opposition „non-connotative“ : „connotative“ which L. Zawadowski terms „narracyjne“ : „dystynkcyjne“ was, as he himself writes, distinguished long ago⁹. According to the other researchers, this is an opposition of clauses which are : „non-restrictive“, „loose“ : „restrictive“ (Jespersen), „continuative“ : „restrictive“ (Kruisinga), „explikativ“, : „determinativ“ (Johansen), „frei“ : „notwendig“ (Behaghel), „rozwijające“ : „uzupełniające“ (Klemensiewicz).

3.2. The opposition of „non-connotative“ : „connotative“ clauses is known in theories of Russian syntax. N. S. Pospelow classifies this opposition as one of „dwuczlenne“ : „odnoczlenne“ clauses. Some examples of „dwuczlenne“ clauses are: *Tatiana Afanasjewna s biespokojstwom wzgłianuła na brata, któryj pobiednieł, zakusił guby i mołcza wyszeł iz swietlicy. Obie diewicy nadieli żeltyje szlapki i krasnyje baszmaki, czto bywało u nich tolko w torżestwiennyje słuczai*¹⁰.

4. The opinion is held, for example, by J. Bauer¹¹ — on the subject of Czech constructions corresponding to Polish R and Zn sentences, Z. Klemensiewicz¹² — on Zn sentences, J. Safarewicz¹³ — on Zn sentences, and by S. Urbańczyk¹⁴ — on R and Zn sentences introduced by the pronoun *co* that constructions represented by sentences quoted in § 1. are not native constructions, but rather result from the influence of Latin syntax.

While treating the „non-connotative“ structures as they were presented in §§ 2. and 3., in other words, as components of one of the two basic oppositions of the clause in the system of the Polish language, this

⁸ John did not come, *which* did not surprise us. || John did not come. *Which* did not surprise us. — John did not come, *although* I asked him to come. || John did not come. *Although* I asked him to come. — John did not come, *because* he is sick. || John did not come. *Because* he is sick. — John came, *as* he said he would. || John came. *As* he said he would.

⁹ L. Zawadowski, *Zagadnienia teorii zdań względnych*, Wrocław 1952.

¹⁰ N. S. Pospelow, *O grammatičeskoj prirode slożnogo prielożenija* [in:] *Wo-prosy sintaksisa sowremennogo russkogo jazyka*, Moskwa 1950.

¹¹ J. Bauer, *Vývoj českého souvětí*, Praha 1960.

¹² Z. Klemensiewicz, *Składnia* [in:] *Gramatyka historyczna języka polskiego*, Warszawa 1965.

¹³ J. Safarewicz, *Wpływ łaciński na system gramatyczny polszczyzny* [in:] *Symbolae Polonicae in honorem Stanisłai Jodłowski*, Wrocław 1972, pp. 145—50.

¹⁴ S. Urbańczyk, *Zdania rozpoczynane wyrazem co w języku polskim*, Kraków 1939; commentary to W. Mańczak's, *Geneza konstrukcji z co 'który'*, JP LIV, p. 265.

would be an influence penetrating the system's foundations, which seems incorrect. Of the studies I am familiar with, only one of them is an in-depth study of Zn sentences as to their possessing characteristics indigenous to the language. This article by A. Łęgowska-Grybosiowa is entitled „Some Remarks about a Sentence Begun with the Pronoun „Which“ in Old Polish Texts“¹⁵. This paper analyzes the sixteenth century village court reports from Łącko and emphasizes the large frequency rate of these sentences. But S. Urbańczyk is inclined to treat R clauses containing the pronoun *co*, even those that appear in court reports, as a stylistic correction, in other words, as an indication of Latin influences¹⁶.

4.1. Authors who support the idea of syntactic borrowings from Latin do not always consider their judgments as final. It is usually the case that when in doubt, they ultimately decide that a case in point illustrates a Latin influence. For instance, J. Bauer writes: K užití spojovacích a navazovacích relativ mohlo sice dojít i vlastním, domácím vývojem, ale je nepochybné, že se tu uplatnil ve veliké míře vliv latiny. Napodobení lat. spojovacích a navazovacích relativ a demonstrativ vedlo ke vzniku konstrukcí duchu češtiny jistě cizích¹⁷. (The underscored words are mine. J. T.)

4.2. It seems that the following are some of the factors disqualifying the native quality of the constructions presented: a) not noticing their place in the system of the language, their subordination to the regularity of the system. Treating them as marginal; and b) the comparison of not two language systems: Polish (Czech) and Latin, but, more precisely, two stylistic versions of two languages, namely of Polish (Czech) considered as a beginning literary language and Latin, regarded as the literary language.

5. In expressing doubt as to the validity of the influence of Latin syntax as the only justification of the existence of discussed R and Zn constructions, it is my wish in summing up to propose the following solution: the contact of the Polish language, just beginning to be a literary language, with Latin, the literary language, aided Polish speakers in becoming aware of and encouraged them to use the constructions mentioned, which they were potentially competent in applying.

Tłumaczyła Danuta Żukowska

¹⁵ A. Łęgowska-Grybosiowa, *Uwagi o staropolskim zdaniu nawiązanym zaimkiem który* [in:] *Prace Nauk. UŚ 1, Prace Jęz. I*, 1969 pp. 23—37.

¹⁶ S. Urbańczyk, *JP LIV, op. cit.*

¹⁷ J. Bauer, *op. cit.*

ANDRZEJ ZABORSKI

Remarks on the Apophony in Cushitic

It has been indicated by Kuryłowicz that in Semitic „The primary verb is to be considered as the original source of apophony simply because the latter is firmly established in its inflection. The variability of the root-vocalism in conjugation implies the choice (selection) of a definite degree in the corresponding derivative“¹. The same can be applied to other branches of the Hamito-Semitic (Afroasiatic) family that is, above all, to Berber which has preserved the system closely related to Semitic², next to Cushitic and finally to Chadic. There is, of course, no doubt that there was apophony also in Egyptian but in view of the evolution of its verbal system which has lost the prefix conjugation at an early date it can be assumed that the old apophony has been rather in retreat in comparison with Semitic and Berber. The apophony is not merely a typological trait of these languages — it is also their common heritage from the Proto-Hamito-Semitic period since we know already that at least some apophonic contrasts, e.g., Present *a* : Past *i*³, Transitive

¹ J. Kuryłowicz, *Studies in Semitic Grammar and Metrics*, Kraków 1972, p. 45, § 29. Cf. also *L'apophonie en sémitique*, Kraków 1961, pp. 12—13.

² Although the relationship of Berber and Semitic is not so close that we should be able to follow O. Rössler in calling Berber a Semitic language, nevertheless the degree of relationship is quite considerable. The evidence of Berber is important for Semitic and it is a pity that unnecessary terminological controversy resulted in some disinclination of Semitists who tend to underestimate the contribution of Berber studies. Cf. A. Willms, *Inwieweit kann die Berbersprachforschung der hamitosemitischen Sprachvergleichung dienen?*, *Der Islam*, 44, 1968, 174—194.

³ Cf. Kuryłowicz, *Studies*, p. 59, § 13 (cf. also p. 69), on Semitic and A. Zaborski, *Studies in Hamito-Semitic I: The Verb in Cushitic*, in press. Cf. also J. H. Greenberg, *The Afro-Asiatic (Hamito-Semitic) Present*, *JAOS* 72, 1952, pp. 1—8. Cf. also D. Cohen's paper in *Actes du Premier Congrès International de Linguistique Sémitique et Chamito-sémitique*, forthcoming.

a : Intransitive *i*⁴, Present *a* : Past *u*⁵ occur at least in several branches.

In Cushitic the apophony has been preserved to a considerable extent in the most archaic languages which retain the old prefix conjugation (or at least remnants of it) which goes back to Proto-Hamito-Semitic and which, eo ipso, preserves the apophony. Cushitic languages have retained also internal plurals to some extent⁶. As we know thanks to Kuryłowicz⁷, the internal plurals go back to collectives which, in their turn, go back to verbal abstracts. The group of the most archaic Cushitic languages consists of Beja, Afar-Saho, Somali Rendille, Aweera and Dasenech. The order corresponds to the relative archaism of their apophonic systems but not to the relative archaism of their verbal systems in general because the system of Afar-Saho is older than that of Beja which has already renewed the Present. Awngi (= Southern Agaw) has still preserved five prefix-conjugated verbs but these verbs do not show the apophony any more — they have adopted the suffixes of the new suffix conjugation as their „aspect“ markers⁸.

In other languages the apophony does not survive, simply because the verbal system has been totally renewed. The prefix conjugation

⁴ On Semitic cf. Kuryłowicz, *Studies*, p. 43, § 23. On Cushitic cf. Zaborski, *op. cit.* R. A. Hudson, *A Grammatical Study of Beja*, London 1964 (School of Oriental and African Studies, Doctoral Thesis), p. 298 ff., provides lists of intransitive and transitive verbs, e.g. *amán* „I shaved myself“ vs. *amín* „I shaved him“, *idrág* „it caught fire“ vs. *idrig* „he lit it“, *ilw* „it burned (trans.)“ vs. *ilaw* „it burned (intrans.)“.

⁵ Cf. Kuryłowicz, *Studies*, p. 54 ff. On Berber cf. Th. G. Penchoen, *Tamazight of the Ayt Ndhir*, Los Angeles 1973, p. 31 ff., e.g., *af* „to be better than“ vs. Past *uf*, *araw* „to give birth“ vs. Past *uraw*. Cf. also E. T. Abdel-Massih, *Tamazight Verb Structure*, Bloomington 1968, *passim*, and K.-G. Prasse, *Manuel de Grammaire Touaregue*, vol. 2, Copenhagen 1973, *passim*. On Cushitic cf. R. Hetzron, *The Verbal System of Southern Agaw*, Berkeley and Los Angeles 1969, p. 72, and by the same author *Agaw*, in: ed. Th. A. Sebeok, M. L. Bender, R. Hetzron, *Current Trends in Ethiopian Language Studies*, in press. Cf. Zaborski, *op. cit.* On Chadic cf. H. Jungraithmayr, *Apophony and Grammatical Tone in the Tense System of Chadic Languages*, Third International Congress of Africanists, Addis Ababa 1973; id. *Zum Bau der Aspekte im Westtschadohamitischen*, ZDMG 116, 1966, pp. 227—234; id., *Die Ron-Sprachen*, pp. 379—380 etc. Chadic examples: Ron-Daffo *mot* „(he) died“ vs. *mwadt* „(he) dies“, Bokkos *éu* „(he) ate“ vs. *éwáy* „(he) eats“ etc.

⁶ Cf. A. Zaborski, *Some Internal Plurals in Cushitic*, The Second International Congress of Hamito-Semitic Linguistics, Florence 1974.

⁷ J. Kuryłowicz, *Studies*, p. 139 ff., *L'apophonie*, p. 179 ff. Kuryłowicz indicates that the development of plurals from collectives seems to be a diachronic universal, cf. his article *Internal Reconstruction*, in: Th. A. Sebeok, *Current Trends in Linguistics*, vol. 11, The Hague 1973, pp. 72—73.

⁸ Cf. Zaborski, *op. cit.*; Hetzron, *The Verbal System*, pp. 44—45. Cf. Awngi *yintá* „he came“ vs. *yinté* „he comes“ and especially *yagá* or *yegá* „he brought“ vs. *yégé* or *yágé* „he brings“.

has been ousted by new formations with suffixes going back to auxiliaries, i.e., the new suffix conjugation which is a Cushitic innovation and goes back to a periphrastic construction composed of a verbal noun with the prefix-conjugated auxiliary *ə „to be, to say“⁹. In some languages, namely in the Agaw group (= Central Cushitic) and in Highland East Cushitic (Burji, Darasa, Sidamo, Kambata, Hadiyya) this happened even for the second time and there is already the second, newest suffix conjugation with suffixes going back to other auxiliaries¹⁰. These auxiliaries were conjugated with prefixes and hence the suffixes preserve the apophony. Agaw languages preserve the opposition Present *a* : Past *i* while in Highland East Cushitic languages in which the details of the origin of the newest suffix conjugation have not been adequately explained so far, the vocalic „aspect“ markers have been, as it seems, blurred so that it is difficult to reconstruct even Proto-Highland East Cushitic contrasts in them. It has to be emphasised, however, that „sound laws“ for vowels have not been worked out yet¹¹ not only for the Highland East Cushitic group but for Cushitic in general. Obviously, this impedes the study of the history of apophony in Cushitic to a very considerable extent. It is probable, however, that vowel correspondences in most of the languages are not extremely intricate.

It is true that in Afar-Saho and also in Beja, that is in the languages which have preserved the greatest number of prefix-conjugated verbs, the „aspect“¹² distinction is marked by apophonic contrasts of the prefix vowels. In Afar-Saho there is an opposition Present *a* : Past non-*a*, e.g., *ābbē* „I hear“ vs. *ōbbē* „I heard“, *alūsē* „I knead“ vs. *ulūsē* „I kneaded“¹³. In Beja there is a contrast of length (quantitative apophony), e.g. old Present (contemporary Past) *ni-dbil* vs. old Past (contemporary Pluperfect or Conditional) *nī-dbil* but in some dialects, which may be older, there is also a qualitative contrast since there is, at least optionally, *-e-* in the

⁹ Cf. Hetzron, *The Verbal System*, p. 72, and A. B. Dolgopolskiy, *Sravnitel'no-Istoricheskaya Fonetika Kušitskikh Yazkov*, Moskva 1973, pp. 184—185, who reconstructs *yV.

¹⁰ In Agaw it is *ak or *aku „to be“ — cf. Hetzron, *Agaw, passim*. In Highland East Cushitic it may be *an „to be“ — cf. Zaborski, *op. cit.*

¹¹ It has to be emphasised that this has been caused only by the lack of adequate data and of initiative. Some sound laws for vowels have been well established e.g. by H.-J. Sasse and much will be explained by P. Black in his forthcoming thesis on Lowland East Cushitic.

¹² We owe to Kuryłowicz the best structural explanation of the nature of the so-called „aspect“ in Semitic. As a matter of fact much if not most of what he said in *Studies*, p. 79 ff., and in *Verbal Aspect in Semitic*, *Orientalia* 42, 1973, 114—120, can be applied to the oldest systems of Cushitic languages.

¹³ F. E. Mahaffy, *An Outline of the Phonemics and Morphology of the Afar (Dankali) Language* (Ghinda 1952?), § 2.1.1.1.1.3.

prefix of the old Present. It seems that the situation was originally different, i.e. that there was also a contrast of vowels within the root at least in some cases and that the vocalism of prefixes was, generally speaking, dependent on it. In Afar-Saho the rule is that in the Subjunctive the vocalic grade of the root is *-a-* and most probably this Subjunctive represents the old Present which has been ousted and limited to secondary, context-conditioned functions¹⁴. In Somali only a few verbs belong to the old prefix conjugation and in the dialect of Dasenech described by Sasse¹⁵ there are only three. Nevertheless these few verbs preserve the root apophony, e.g. Somali *yaqān* „he knows“ vs. *yiqīn* „he knew“, *yāl* „he stays“ vs. *yīl* „he stayed“, *yimād-dā* (*-dā* is a secondary suffix) „he comes“ vs. *yimid* „he came“ — cf. Afar irregular verb *a-maté* „I come“ vs. *e-meté* „I came“ which preserves the old opposition. In Dasenech there is *yimeze* (**ā* > *e* and */z/* corresponds to Somali */d/*) „he comes“ vs. *yimi* „he came“, *yēze* „he says“ vs. *yī* „he said“, *yēse* „he kills“ vs. *yis* „he killed“. In the last two verbs phonemic developments (cf. Somali *idāh-ǵ* or *idāh-da* „he says“) resulted in the limitation of the apophony to the prefix vowel.

It has been explained by Kuryłowicz that „1. Historically the various kinds of apophony as a rule go back to purely phonemic alternations. 2. But the relation of apophony to phonemic alternations is only indirect¹⁶. Some phonemic alternations corresponding to the existing apophony are still preserved but in other cases there are no traces of the respective phonemic alternations (e.g. *ō : ū* in the derived classes of Beja) so that it is impossible to explain the rise of the apophony in Cushitic as well as it has been done by Kuryłowicz in Semitic. It has to be emphasised that the situation in Cushitic may be rather difficult to explain perhaps only because we lack adequate, full-length descriptions of the languages which are involved.

As far as the quantitative apophony is concerned, there is a rule in Saho that there are some stems having an inherent long vowel before a final consonant but the long vowel appears only in forms with a suffix consisting of or beginning with a vowel. When there is no suffix or when the suffix begins with a consonant, the stem vowel is short, e.g. *bēt-e* „I ate“ vs. *bet-te* „you ate“, *bet* „eat“, *dīn-e* „I slept“ vs. *din-te* „you slept“, *din-ne* „we slept“¹⁷ etc. Welmers calls this alternation morphonemic but

¹⁴ On the origin of „Subjunctive“ from the old Present cf. Kuryłowicz, *Studies*, p. 54; *L'apophonie* pp. 52, 60; and *Inflectional Categories of Indo-European*, Heidelberg 1964, p. 136 ff.

¹⁵ H.-J. Sasse, *Notes on the Structure of Galab*, BSOAS 1974 (forthcoming), and *Dasenech*, in: *Current Trends in Ethiopian Language Studies*, in press, *passim*.

¹⁶ Kuryłowicz, *Studies*, p. 32; *L'apophonie*, p. 11.

¹⁷ W. E. Welmers, *Notes on the Structure of Saho*, Word 8, 1952, p. 153.

actually it is conditioned phonemically and predictable: long vowel appears in an open syllable and it is shortened in a closed one. This alternation is parallel to Semitic *taqūlūna* „you (masc.) speak“ vs. *taqulna* „you (fem.) speak“. In Beja there is a rule that „Before suffixes all vowels are long except where the suffix begins with /ʾ/ or /h/ or is the comparative or distributive *-ka-* even if they would otherwise be short“¹⁸.

In Beja „If two vowels are adjacent, the first is made long (if it is not already long), and a palatal glide [j] is added, e.g. /dā-āk/ „your men“ pronounced [dāyājk]“¹⁹. It is remarkable that in *ultimae y* verbs (triconsonantal!) final *-y* occurs only after long *-ā-*, e.g. *a-t-dagāy* while in other forms there is *-i* (*-dagi-*, *-digi-*, etc.) or zero (*-dāg-*, *-s-dag-*, etc.)²⁰.

In Beja „laryngeals“ condition the alternation of the following and the preceding /i/ or /e/ to /a/ ²¹, e.g., *ʾa* (Reinisch *ʾa*) „to strike“, *yīʾa* (Reinisch *yaʾ*) „to roast“; transitive are the verbs *ʾar* „to hide“ and *ʾat* „to curse“ against the rule that *-a-* marks intransitive verbs. In Afar there is an irregular verb *-ogaʾ-* which has *-a-* in the Past against the rule that *-a-* cannot occur in this „tense“ being the marker of Present.

In the Beja dialect of Arteiga ²² and perhaps also in other dialects, short vowels are elided before /ʾ/ and /h/, e.g., *thia* „you (sing.) were“ (but cf. *təhaya* „you (sing.) are“, *thīa* „you (sing.) gave“. Most probably the apophony vowel: zero is connected also with a syncopation of short vowels like in Semitic and Indoeuropean but we need better data and special studies of the accentuation in both synchronic and diachronic aspects.

In several Cushitic languages there are already some indications that new morphonemic alternations involving vowels are developing. This can be observed e.g. in Dasenech ²³ (in the suffix conjugation) e.g. the following forms of „to do“: *nā*, *niyya*, *nī*, *nū* etc., and perhaps also in Rendille ²⁴ which has e.g. *a-gar-etan* „you (plur.) know“ and *a-ger-tan* „they know“. As it has been pointed out by Kuryłowicz, apophony is disappearing and evolving again in the history of languages.

¹⁸ R. A. Hudson, *Beja*, in: *Current Trends in Ethiopian Language Studies*, in press, *passim*.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ R. A. Hudson, *An „Item-and-Paradigm“ Approach to Beja Syntax and Morphology*, *Foundations of Linguistics* 9, 1973, p. 533.

²¹ L. Reinisch, *Die Bedauye-Sprache*, SBKAW, Phil.-Hist. Classe, 130, 1894, § 199, cf. § 80. The examples are mainly from E. M. Roper, *Tu Bedawie*, London 1929, pp. 75, 78.

²² R. A. Hudson, *Beja*, *passim*.

²³ H.-J. Sasse, *Notes*, *passim*.

²⁴ H. C. Fleming, *Baiso and Rendille*, RSE 20, 1964, *passim*.

MARIA ZARĘBINA

O powstawaniu funkcji metajęzykowej

Funkcja metajęzykowa, według Jakobsona, związana jest z kodem: „Ileć nadawca lub odbiorca chcą sprawdzić, czy posługują się jednakowym kodem, mowa zostaje sprowadzona do kodu: przybiera ona funkcję metajęzykową. «Nie jestem pewien, co pan przez to rozumie» — mówi wtedy odbiorca; nadawca zaś dla uprawnienia tego rodzaju wątpliwości upewnia się: «Rozumie pan, co powiedziałem» — Wyobraźmy sobie taki szaleńczy dialog:

« — Sztubak się oblał — A co to znaczy „oblać się“? — „Oblać się“ to tyle co „spalić się“ — A „spalić się“ — „Spalić się“ to nie zdać egzaminu. — A co to „sztubak“ — nie daje za wygraną rozmówca nie obeznany ze słownikiem szkolnym. — „Sztubak“ to uczeń niższych klas.»

Wszystkie te równania zdaniowe przynoszą informację wyłącznie o polskim kodzie słownikowym, ich funkcja jest ściśle metajęzykowa¹.

Według Guirauda „funkcja metajęzykowa ma za cel określenie sensu znaków, które mogą być niezrozumiałe dla odbiorcy“².

„Każdy proces nauki języka, szczególnie proces przyswajania sobie przez dzieci języka ojczystego posługuje się na szeroką skalę operacjami metajęzykowymi“³. Obserwacje językowe dzieci czynione są niewątpliwie z drugiego poziomu językowego (język obiektywny, metajęzyk); obserwacje te dotyczą różnych zagadnień językowych, różnych podsystemów. Przedstawiany tu (w wyborze) materiał pochodzi z moich zapisów i nagrań dzieci w wieku od 1½ roku do 7 i ½, częściowo z literatury językoznawczej i psychologicznej, dotyczącej opanowywania przez dziecko systemu języ-

¹ *Poetyka w świetle językoznawstwa* [w:] *Współczesna teoria badań literackich zagranicą*, Kraków 1972, II, s. 31.

² *Semiologia*, (przekład z francuskiego), Warszawa 1974, s. 13.

³ R. Jakobson, *op. cit.*, s. 32.

kowego ⁴, w tej literaturze znajduje się przygodnie, nie jest przedmiotem opracowania.

Dość wcześnie, bo już w wieku lat 2 zaczynają się wypowiadać dzieci na temat formy fonicznej wyrazów, np. dziewczynka dwuletnia: *Jak Hela była mała, to mówiła limigonka, teraz, jak jest duża, to mówi legominka*. Forma wcześniejsza zawiera metatezę sylab *go* i *mi* oraz upodobnienie samogłosek *limi*; późniejsza jest bez metatezy, samogłoski przednie są w niej rozróżnione (*le*, *mi*), natomiast *o* w sylabie *go* nie jest chyba tworem dziecka, lecz jakąś formą regionalną przejętą za otoczeniem. W wypowiedzi zawarte jest, mimo braku odpowiednich terminów, spostrzeżenie, że forma dźwiękowa wypowiedzi zmienia się z wiekiem, że dzieci młodsze mówią gorzej, mniej poprawnie, starsze lepiej. Inny przykład: dwie czteroletnie dziewczynki przysłuchują się wypowiedziom starszego o rok chłopca, który nie wymawia głoski *r*, a fonem *r* substytuuje przez *j* lub *l*. Pierwsza z nich: *Mówisz po dziecinnemu tak Gjabda, Glabda* (ma to być nazwisko *Grabda*). Druga dziewczynka: *Niewyłaźnie, ja teś niewyłaźnie*. Wyraz *niewyraźnie* oznacza tu wszystko, co odbiega od wymowy dorosłych, więc tu substytucję fonemu *r* oraz wzmożoną palatalność. Występują określenia bardziej sprecyzowane, *explicite*, nie *implicite*, jak poprzednio: *po dziecinnemu, niewyraźnie*.

U starszych dzieci spostrzeżenia dotyczące wymowy są jeszcze bardziej precyzyjne. Np. chłopiec 7 letni zabiera głos w sprawie kolegi, który ma lat 6; 9. *Proszę pani, on nigdy nie wymawia er, jak chce powiedzieć Maryna, to mówi Mahyna*. Zainteresowany odpowiada na to: *A pan Rbomański tak samo sepleni*. Mamy więc uwagę o wymowie *r* nie jako dźwiękowej, ale jakiejś tylnojęzykowej czy krtaniowej, skoro ją naśladuje przy pomocy *χ* i istotnie, skoro zainteresowany zabiera głos, słyszymy dźwięk charczący, *r* krtaniowe (takie jak opisane przez Otto von Essena „trzeptanie przylegających do siebie wiązań głosowych przy jednoczesnym okresowym drganiu ich brzegów“ ⁵). Drugi chłopiec nazywa to seplenieniem. Termin użyty jest niewłaściwie, prawdopodobnie seplenienie oznacza u niego jakąkolwiek wadę wymowy, ale jest to termin z właściwego pola semantycznego „wady wymowy“, gdzie oznacza on niewłaściwą wymowę szeregu dźwiękowego i zębowego. Prócz tego w wypowiedzi chłopca o błędnej wymowie *r* zawarta jest jeszcze uwaga o wymowie jeszcze jednej osoby, dorosłej, którą chłopiec porównuje z własną. W intencji mówiącego odbie-

⁴ Głównie z tomu *O rozwoju języka i myślenia dziecka* pod red. S. Szumana, Warszawa 1968 oraz S. Szuman, *Rozwój imion własnych i rzeczowników osobowych w mowie dziecka oraz ich rola w poznawaniu środowiska rodzinnego i pozarodzinnego* [w:] *Dzieśięciolecie WSP w Krakowie*, Kraków 1957, s. 81—118.

⁵ *Fonetyka ogólna i stosowana*, (przekład z niemieckiego), Warszawa 1967, s. 138.

ramy podtekst, że nie ma mu co robić wymówek, skoro nawet dorośli mogą mieć wadę wymowy; czyli że nie jest to cecha rozwojowa.

Tak więc widzimy na przykładach (jest ich więcej), że dzieci znają wiele reguł językowych dotyczących kodu fonetyczno-fonologicznego i już wcześniej zabierają głos w tej sprawie, rozprawiając o zasadach tego kodu z wyższego poziomu językowego, weryfikują ten kod, ujawniając przy tym funkcję metajęzykową.

Stosunkowo mało spotykamy w tekstach wypowiedzi na temat kodu fleksyjnego. Chłopiec w wieku 5; 2, 17 poprawia rozmówcę: *Mówi się dwie numerki, bo jest ten numerek*. Inna rzecz, że uwaga jest błędna, ale chłopiec wie, że istnieją jakieś zasady odmiany. Podobnie mamy uwagę na temat słowotwórczy dziewczynki w wieku 4; 11, 22. Jedna opowiada drugiej, że brat wypytywał ją o nazwy narodowości, m. in. o to, czy chciałaby być Rosjaninem. *Nie Rosjaninem, tylko Rosjanką, bo ty jesteś dziewczynka*. A więc wie, jaki przyrostek przysługuje rodzajowi żeńskiemu w nazwach narodowości. Wypowiedź chłopca 4; 2: *Nie mówi się na klocki — klocuszki*. A więc krytycznie ocenił użycie przyrostka zdrabniającego w danym wyrazie.

W związku z wypowiedziami na tematy słowotwórcze pozostają swoiste etymologie dziecięce. Np. chłopiec, lat 5, mówi, że się nazywa Szabelski. Dziewczynki, rówieśnice, wyśmiewają go: *Szabla jesteś*. Chłopiec sześciolatek opowiada o planach wakacyjnych: *Jak będę jechał do Zarytego*. Rówieśnicy: *O, zaryczał się*. Chłopiec siedmolatek opowiada o planach wakacyjnych: *W Myślenicach jest Raba*. Kolega dodaje: *I w Zarytem. To jak będziesz jechał samochodem, to się zaryjesz. A w Makowie wszystko jest z maku, ulice są z maku, koła będą z maku, a kwiaty będą makówki*. W wypowiedziach tych, tu na temat nazw miejscowych (o rozumieniu nazw własnych będę mówić osobno), widać poszukiwania rodziny wyrazów oraz chęć uzasadnienia związku wyrazu z wyrazem, motywacji słowotwórczej, która oczywiście niekoniecznie musi być właściwa. I tak *Zaryte* ma tu dwie motywacje: przez czasownik *zaryczeć* i przez czasownik *zaryć*; *Maków* powiązany jest z *makiem* i *makówką*.

Etymologizowanie może przebiegać w odwrotnym kierunku. Dziecko nie interpretuje nazwy danej, ale tworzy nową, motywując ją, np. chłopiec lat 5; 2: *Jestem Jan Karciany, bo koło mnie są karty*. (Obserwacja, że nazwy osób mogą pochodzić od właściwości).

Przykład na etymologizowanie spotykamy u dziecka dwujęzycznego lotewsko-szwedzkiego. Dziewczynka w wieku 4; 7 bawi się na podwórzu z dziećmi. Przychodzi do pokoju i zapytana przez matkę, z kim tam była, odpowiada: *Z kamyczkiem* (po lotewsku brzmi to: *a akmentīnu*) i śmiejąc się głośno dodaje: Tak się nazywa ten chłopiec: *lille Sten*. Szwedzkie imię *Sten* zostało zinterpretowane jako podobnie brzmiące appellativum *sten*

'kamień' i dziewczynka przetłumaczyła je przez łotewską formę deminutivum *akmentiņš* (od *akmens* 'kamień'). Tłumaczenie dodaje autorka opracowania, Draviņa⁶, było poprawne, sufiksem deminutywnym przetłumaczyła szwedzki przymiotnik *lille* 'mały'. Towarzyszący temu śmiech dowodzi, że dziewczynka uważa za komiczne apelatywne znaczenie kamień jako imię chłopca, ponieważ po łotewsku nie ma takiej odpowiedniości. Podobne reakcje, wybuchy śmiechu towarzyszą etymologizowaniu nazw miejscowych u dzieci polskich.

Mamy również jeden przykład na etymologizowanie nazwy pospolitej, jak widać z następującej rozmowy chłopca (lat 2; 1, 23) *Co to, tatusiu? O, takie małe. Co to jest? — To jarzębina. — Bo to jastrząb jadł? — Ee, chyba nie, jastrząb tego nie lubi. — To po co się nazywa jarzębina? — Chłopiec rozumie wyraz jarzębina na wzór takich wyrazów jak wołowina, baranina, wieprzowina; przyrostek -ina wskazuje mu na jakiś związek ze zwierzęciem (tu z ptakiem), całość oznacza dla niego coś do jedzenia. Różnica między formą jarzębina a hipotetyczną jastrzębina (gdyby to miał być pokarm jastrzębia, nie z jastrzębia, jak właściwie powinno być), polegałaby na uproszczeniu grupy spółgłoskowej strz, co w języku dziecka jest możliwe.*

Etymologizowanie łączy się z jednej strony ze sprawą znaczenia wyrazów i nazywaniem, z drugiej z rozumieniem imion własnych przez dzieci. W *Two Aspects of Language* Jakobson mówi o tym, jak przy pomocy metajęzyka możemy interpretować wyrazy i zdania używając synonimów, peryfraz i parafraz. W szczególności zdania typu: *To jest ołówek*, czy *Kawaler to jest człowiek nieżonaty*, zdania zawierające orzekanie definiujące są twierdzeniami metajęzykowymi, których pełne brzmienie byłoby następujące: *W używanym przez nas kodzie nazwą wskazanego przedmiotu jest ołówek*, albo *W używanym przez nas kodzie wyraz kawaler i człowiek nieżonaty są równoważne*. Przy określonym uszkodzeniu mózgu mamy utratę zdolności nazywania, tym samym utratę czy uszkodzenie funkcji metajęzykowej⁷.

W stadium uczenia się języka co krok spotykamy zdania z orzekaniem definiującym, już nawet u dzieci najmłodszych. Półtoraroczne dziecko, oglądając obrazki, wygłasza wypowiedzenia typu: *To (jest) pies, to (jest) kot* itp. U dzieci starszych występują również zdania interpretujące znaczenie. Np. chłopiec, 2; 11 udaje, że czyta „Przekrój”. Wyjaśnia: *To „Przekrój”, dziennik jednego pana*. Chłopiec lat 3; 4, 26 przestraszył się psa. Siostra go uspokaja: *Pies jest w kagańcu, nie bój się*. Chłopiec: *Ten pies jest za siatką. Wiem, ta siatka nazywa się kaganiec*. Niekiedy

⁶ *Mehrsprachigkeit im Vorschulalter*, Lund 1967, s. 62.

⁷ W *Selected Writings*, II, Word and Language. The Hague—Paris 1971, s. 239—

interpretacje są niewłaściwe, jak widać z następującego przykładu: Matka kaszle. Chłopiec lat 3; 8, 7: *Ty jesteś niedołęga. — Dlaczego? Jaki człowiek jest niedołęga? — Taki człowiek jest niedołęga, co się zaziębia.*

Przekonanie o tym, że każdy wyraz coś znaczy, jest u dzieci bardzo silne. Grégoire⁶ podaje przykład swojego synka, który w wieku 2;5 umie już odpowiedzieć na pytanie *dla czego?* i czyni to w zdaniach zaczynających się od *parce que*. Po kilkunastu miesiącach używania takiej konstrukcji, pyta nagle: *Qu'est-ce que c'est pasque?* Oczekuje odpowiedzi, że to koń albo inne zwierzę (tak mówi Grégoire) i jest rozcieszony, kiedy ojciec wyjaśnia mu synonimiczną peryfrazę, że to to samo, co *par cela que* albo *à cause de cela* itp.

Zdania identyfikujące występują nie tylko w formie twierdzącej, są to również zdania pytajne. Świadomie zadawane pytania: *Co to jest?* występują już w wieku 1 i 1/2, bardziej szczegółowe, z użyciem czasownika *nazywać się*: *Jak się nazywa?* pod koniec 2. roku życia. Pojawiają się też pytania *Co to jest?* w znaczeniu 'Co to znaczy': *A co to jest rondel?*, *A co to jest talerz* (2; 0, 25) i wreszcie samo *Co to znaczy?*, np. chłopiec 2; 2, 12: *Mebel, mebel, mebel ... Co to znaczy mebel.* Matka: *Stół, krzesło, szafa — to jest mebel.* — *Mama jest Danusia, a szafa jest mebel.* Ten sam chłopiec zadaje pytanie o uzasadnienie nazwy: *Dla czego mówisz na to Wańka-Wstańka?*

Szczególnie interesujący materiał przedstawiają metajęzykowe wypowiedzi dzieci dotyczące nazw własnych: imion, nazwisk, nazw miejscowości, ulic. Nazwy własne nie od razu są dla dzieci zrozumiałe, w pierwszej warstwie słownikowej funkcjonują w znaczeniu apelatywów, np. chłopiec lat 1 i 1/2 mówi na każdego psa *Goguś*, czyli *Goguś* znaczy po prostu 'pies' (także na obrazku, czy figurka psa z porcelany), a dwuletnia dziewczynka na każdą wodę *Wisła*, więc *Wisła* znaczy 'potok, rzeka, staw'. Chłopiec blisko czteroletni, który umie powiedzieć, jak się nazywa, bo odpowiada *Mariusz Piątek*, jak się okazuje z późniejszych odpowiedzi, nie rozumie, co to jest nazwisko, a własnego wyuczyli go na pamięć rodzice. Na pytanie: *Jak się nazywa mamusia?* odpowiada *Mamusia Piątkowa.* — *A jak się nazywa tatuś?* — *Tatuś Piątkowy. Piątkowa i Piątkowy* to nie nazwiska, tylko przymiotniki dzierżawcze, struktura ulubiona przez dzieci.

Ale inne dzieci w podobnym wieku, czy też nieco starsze, rozumieją, o co chodzi, jak świadczy następująca wypowiedź dziewczynki lat 4; 11: *Mam dwie babcie, jedna Bednarska, a druga Zawada, jedna w Ciechocinku mieszka, a druga w Krakowie mieszka, co się nazywa Zawada.* Podobnie chłopiec, lat 5, trochę naprowadzony przez rozmówcę, poprawnie

⁶ *L'apprentissage du langage*, II, Paris 1947, s. 215—16.

wypowiada się o imieniu: *Jak twojej mamusi na imię? — Mojej mamusi na imię ... ta ... — Jak tatuś woła na mamusię? Ania, bo mamusia się nazywa Ania. — A jak tatusiowi na imię? — Ja nie wiem, bo mamusia nie nazywa, tylko woła tatuś.* Tu widać wyraźnie rozróżnienie między wyrazem pospolitym, a imieniem własnym i stosownie do tego użyte terminy *nazywa* i *wołą*.

Dalsza trudność widoczna w wielu wypowiedziach, to rozróżnienie między imieniem a nazwiskiem, co widać np. w następującej rozmowie: Dziewczynka lat 2 i $\frac{1}{2}$: *Jak ty się nazywasz tatusiu? — Mieczysław Lasoń. — E, nie Mieczysław, tylko tatuś Lasoń. — Ojciec: A dziadek jak się nazywa? — Franciszek — A na nazwisko? — Franciszek Lasoń. — A babcia jak się nazywa? — Gądek. — A na imię? — Gądek.* Trudność w rozróżnieniu imienia od nazwiska pogłębia fakt, że w języku dorosłych czasownik *nazywać się* może odnosić się do nazwiska, imienia oraz zestawienia imienia z nazwiskiem.

Wypowiedzi dzieci dotyczą również nazw miejscowości. Nie biore pod uwagę wyuczonych na pamięć bezmyślnie adresów. Chłopiec, lat 4; 10, 28: *Warszawa, Kraków, Szczecin, Katowice to są miasta wszystkie.* Dzieci wypowiadają się również na temat nazw ulic. Chłopiec, lat 5; 8, 21: *Wiem, jak się idzie do Hani szkoły. Idzie się ulicą Szopenowską, a potem tą małą uliczką koło parku. Tylko nie wiem, jak się nazywa, a potem jest taki czarny budynek i tam jest ulica Uniwersytecka, a może to się nazywa Akademicka i Manifestu Lipcowego.*

Metajęzykowe wypowiedzi dzieci mogą dotyczyć również związków wyrazowych. Chłopiec lat 4; 8, 26 mówi: *Dzieci zaczynają chodzić i są duże, a babcia robi się stara. Tak jak ubranie. O ubraniu nie mówi się młode, tylko o babci. Michał, jak był mały, jak szedł pierwszy raz do przedszkola, to mówił, że babcia jest nowa. A więc uznaje za właściwe połączenia wyrazowe stara babcia, stare ubranie, za niewłaściwe nowa babcia, młode ubranie.*

Starsze dzieci, które już mają iść do szkoły, mogą wyrażać sądy o stylu. Dwie siedmioletnie dziewczynki uczestniczą w badaniach. Jedna z nich jest właśnie przesłuchiwana: opowiada o domu ze specjalną „dorosłą” intonacją: *Babcia, mama, tata, tylko babcia przychodzi bardzo wczes rano, bo musi siostry pilnować, ponieważ babcia jest na rencie, mama z tatą idą do pracy, a ja do przedszkola.* Jej rówieśniczka zauważa: *Mówisz, jakbyś z książki czytała.* Co powoduje taki osąd? Najprawdopodobniej spójnik *ponieważ*, nie spotykany w mowie potocznej, istotnie „książkowy”, może też zwrot *jest na rencie*; cechy wyrazowe są najłatwiej dostrzegalne, ale mogła ją też uderzyć intonacja wypowiedzi oraz długość zdania.

Dzieci są w stanie zabierać głos również w sprawie języków obcych, wbrew przypuszczeniom dość wcześnie, jak widać z rozmowy dwu-

letniego chłopca z czteroletnią siostrą. Dziewczynka w przedszkolu uczy się po francusku, w domu usiłuje uczyć młodszego brata. Pyta: *Jak się nazywasz?* — *Michał Szczepański.* — *Nie Michał, Michel Szczepański.* — *Nie Misiel.* — *Tak, Misiel.* — *Paskudna, nie mów do Michała Misiel, bo ja nie jestem Misiel, Michał jest Szczepański.* Ten sam chłopiec, który uznał przekład swojego imienia za rodzaj przeczyszczenia, bo sprawa języka francuskiego jest mu na razie obca, w dwa miesiące później wypowiada się następująco: *Baziul głą mamą. Po jakimu to Michał powiedział. Po innemu.* Jeszcze miesiąc później: *A jak się nazywa po francusku sianko? A jak się nazywa po francusku owieczka? A jak się nazywa po francusku żłódek.* Inny chłopiec, lat 2; 5 *Bonzul.* *A ja mówię po niemiecku. Po polsku mówił ten pan.* W wieku 2; 8 udając, że czyta gazetę: *Niemcy po polsku mówią, że to Anglik.* Kiedy indziej: *Ja chodzę do przedszkola, do pierwszej klasy, do takiej szkoły, co się nazywa przedszkole. I uczę się po francusku.*

Widzimy, że dzieci mają świadomość tego, że istnieją inne języki, również tego, że wyrazom języka rodzimego odpowiadają w innych językach inne wyrazy, że dalej rodzaj języka związany jest z narodowością. O tym wszystkim dowiadujemy się z wypowiedzianych przez dzieci zdań mających charakter metajęzykowy. Oczywiście zawarta w nich terminologia nie zawsze jest ścisła, a sądy nie zawsze prawdziwe. Szczególnie wiele takich wypowiedzi z natury rzeczy znaleźć można u dzieci dwujęzycznych w pracach L. Wernera, Ronjata czy Malmberga.

Mogliśmy zebrać więcej takich spostrzeżeń i wtedy dałoby się ustalić: 1. chronologię względną zakresów tych wypowiedzi, tj. kiedy zaczynają się sądy o znaczeniu wyrazów, a kiedy np. o wymowie; czy da się stwierdzić paralelność tej chronologii z chronologią rozwoju poszczególnych podsystemów; 2. przyczynę, dla której tak mało jest wypowiedzi na tematy fleksyjne, a zupełnie brak dotyczących składni; 3. wzajemny stosunek poszczególnych funkcji językowych, wzajemną zależność, również chronologiczną.

W opracowaniach językoznawczych dotyczących rozwoju systemu językowego u jednostki przyjmuje się na ogół, że jeszcze w stadium przedjęzykowym pojawiają się zawiązki funkcji impresywnej (w nowszej terminologii konatywnej), w krzyku stosowanym świadomie jako apel do otoczenia i ekspresywnej (emotywnej) w gaworzeniu, które ma być wyrazem dobrego samopoczucia, niezależnie od ćwiczenia artykulacyjnego. Za początek mowy uważa się wystąpienie funkcji symbolicznej (referencjalnej) w pierwszych wyrazach mających stałe znaczenie. O innych funkcjach na ogół się nie mówi. Pewną pomocą w rozstrzygnięciu wzajemnych powiązań funkcji językowych jest praca amerykańska R. Hirsch Weir *Language in the Crib*⁹, poświęcona analizie wypowiedzi przed snem

⁹ The Hague 1962.

chłopca dwu i pół letniego. Ten typ wypowiedzi uważa się za ujawnioną mowę wewnętrzną (termin Wygotskiego). W rozdziale *Language Functions* autorka, wychodząc od Jakobsonowskiego sformułowania w *Style in Language*, za prymarną uważa funkcję poetycką przejawiającą się w wielu tekstach jako gra słów, zabawa dźwiękami, która znana jest też innym autorom opracowań języka dzieci, takim jak Jespersen, Stern, Ohnesorg czy Czukowski. Autorzy ci kładą nacisk na szczególną predylekcję dzieci do rymów i aliteracji.

Funkcja referencjalna wydaje się pani Hirsch Weir przyporządkowana poetyckiej, podobnie jak impresywna oraz metajęzykowa. Jakobson we wstępie do tej książki zatytułowanym: *Antony's Contribution to Linguistic Theory* zwraca uwagę na pomniejszenie w mowie wewnętrznej funkcji referencjalnej oraz pomieszanie poetyckiej z metalingwistyczną, tych dwóch funkcji, które w mowie ludzi dorosłych są rozdzielone. Być może przyczyny tego zjawiska są takie same, jak te, które powodują zatarcie we wczesnym stadium języka dziecka granic między morfemami (przez ich substytucję w obrębie opozycji), zatarcie granic między częściami mowy (przez wieloznaczność wyrazów), zatarcie granic między wyrazem a wypowiedzeniem (przez brak środków gramatycznych).

Wydaje się, że wzajemne uwarunkowanie poszczególnych funkcji językowych w ontogenezie należałoby analizować przez rozpatrzenie z osobna funkcji subiektywnych, z osobna obiektywnych, rozumianych w tym sensie, jak rozumiemy subiektywne i obiektywne wyrazy. Chodziłoby więc o funkcję ekspresywną i impresywną, i powiązaną chyba jakoś z nimi funkcję poetycką. Za ich prymarnością przemawiałaby pierwsza warstwa słownikowa: wykrzykniki zindywidualizowane, nie skonwencjonalizowane jeszcze, znaczna ilość onomatopei, upodobanie do reduplikacji, echolalia, upodobanie do rymu i rytmu, bogata intonacja (zastępująca związki gramatyczne w zdaniu), często (jeśli nie zawsze) najpierw wykrzyknikowo-rozkazująca i pytająca, a nie oznajmująca. Funkcja referencjalna tkwiłaby, obecna, ale nie wydzielona z osobna w wyrazach, jednakże tamte chyba by dominowały z początku.

Co zrobić z funkcją fatyczną (którą wraz z referencjalną i metajęzykową zaliczyłabym do obiektywnych). Chyba wyprzedza ona wszystkie inne, ale być może jako nie tyle ściśle językowa, ile komunikacyjna w ogóle (nawiązać kontakt można uśmiechem, okrzykiem, niekoniecznie artykułowanym), jednakże językowe środki tej funkcji wyodrębniłyby się i usamodzielniały później. Potwierdzenie mojego przypuszczenia o prymarności funkcji fatycznej znalazłam u Jakobsona¹⁰: „Uśmiewanie rozpoczęcia i podtrzymania rozmowy jest typowe dla mówiących ptaków.

¹⁰ *Poetyka w świetle językoznawstwa, op. cit., s. 31.*

Ta fatyczna funkcja stanowi jedną z funkcji językowych, która jest wspólna ptakom i ludziom. Jest to również pierwsza funkcja słowna, którą opanowują dzieci: zdradzają one zdolności do komunikowania, zanim są zdolne nadawać i odbierać komunikat zawierający informację“.

Nie ulega natomiast wątpliwości, że funkcja metajęzykowa implikuje wcześniejsze istnienie funkcji referencjalnej, nie może bez niej istnieć. Język przedmiotowy musi być przynajmniej częściowo opanowany, żeby można o nim mówić z wyższego poziomu językowego.

Wypowiedzi dzieci, w których ukazuje się funkcja metajęzykowa, odgrywają ogromną rolę w opanowywaniu systemu językowego. W nich bowiem przejawia się krytyczne spojrzenie dziecka na własną i cudzą działalność językową.

RENATA GRZEGORCZYKOWA

***Historiographia Linguistica*, International Journal for the History
of Linguistics, vol. I, Amsterdam 1974.**

Zainteresowanie przeszłością myśli językoznawczej ostatnio wzrasta; coraz częściej przy analizowaniu podstaw językoznawstwa sięga się do tekstów wieków średnich i początków nowożytności: Ockhama, Leibniza, racjonalistów francuskich, Condillaca, u których rozważanie problemów języka nie było jeszcze oddzielone od refleksji filozoficznej. Twórca teorii generatywnej języka, Chomsky, nie ukrywa swoich powiązań z Kartezjuszem i racjonalistycznymi filozofami języka, autorami *Grammaire générale et raisonnée*. Powstaje potrzeba bardziej systematycznych studiów nad historią myśli językoznawczej. To zadanie stawia przed sobą powstałe w roku ubiegłym wydawnictwo periodyczne zatytułowane *Historiographia Linguistica*, wydawane w Amsterdamie przez E. Koenera. Łaciński tytuł oraz podtytuł w trzech nowożytnych językach: angielskim, francuskim i niemieckim informują jednoznacznie o międzynarodowym charakterze nowego wydawnictwa. Międzynarodowy jest też skład współpracowników: lista ich obejmuje 21 nazwisk językoznawców różnych krajów i kontynentów.

Wydawnictwo poświęcone jest dziejom myśli językoznawczej, historiografii lingwistycznej, jak określa tę nową dyscyplinę organizator i inicjator badań E. Koerner. Zainteresowanie przeszłością lingwistyki miało do tej pory charakter służebny. Od początków językoznawstwa naukowego, tzn. od prac Boppa i Raska poprzez młodogramatyków, strukturalizm aż do współczesności, pracom teoretycznym towarzyszyła najczęściej refleksja nad przeszłością myśli językoznawczej, sięgająca aż do pierwocin tej nauki, tj. okresu starożytności. Jednakże refleksja ta miała na celu głównie ukazanie źródeł współczesnej myśli, prześledzenie rozwoju, który doprowadził do osiągnięć współczesnego językoznawstwa. Dzieje

myśli lingwistycznej nie były na ogół odrębnym przedmiotem badań, tymczasem stanowią one część ogromnej dyscypliny, jaką jest historia nauki. Historiograf językoznawca musi być specjalistą w dwóch dziedzinach: oprócz językoznawstwa powinien znać metody naukowego opracowania historii nauki. Do postulowanego programu najbardziej zbliża się praca Arensa (*Sprachwissenschaft* 1955), jednakże i ona, jako dość ogólna, nie daje zadowalającej syntezy. Nowo powstałe czasopismo ma być próbą realizowania zamierzonego programu naukowego. Oprócz periodyku projektuje się serię monografii dotyczących historii lingwistyki. A oto przykładowo zagadnienia, które zostały opracowane w dwóch wydanych numerach czasopisma, bądź też przewidziane są do opracowania w najbliższym czasie.

Przedmiotem zainteresowania są zarówno fakty z nowszej historii językoznawstwa (np. rozprawa Wunderliego o stosunku Gustawa Guillaume'a do de Saussure'a, szkice o Vosslerze i Humboldcie), jak i fakty z historii dawniejszej, średniowiecza (np. notka o arabskim gramatyku al-Astarābādī z XIII w.) i wczesnego okresu nowożytnego XVII—XVIII w. (np. rozprawa Ulricha Rickena o *Discours sur l'une versalité de la langue française* Antoin'a de Rivarol z 1753, szkice o Johnie Wilkinsie, angielskim gramatyku z końca XVII w. i Johnie Eliocie z Massachusetts, zwanym apostołem Indian, który pierwszy opisał języki indiańskie w XVII w.). Oprócz większych rozpraw czasopismo zawiera rozbudowany dział krytyczno-sprawozdawczy, w którym omawiana jest literatura z zakresu historii lingwistyki (np. studia na temat *Grammatica speculativa* Tomasza z Erfurtu, rozprawa J. Pinborga o logice i semantyce w średniowieczu i in. Ważne miejsce zajmuje w dwóch pierwszych numerach rozumowana bibliografia prac z zakresu historiografii lingwistyki, zestawiona przez E. Koernera.

Analiza przeszłości ma także doniosłe znaczenie dla współczesnych badań lingwistycznych, zwłaszcza dla rozważań teoretyczno-metodologicznych. Okazuje się bowiem, że bardzo wiele problemów teoretycznych językoznawstwa występowało w różnych epokach poprzednich pod innymi postaciami pojęciowymi i terminologicznymi. Taki „wieczny“ problem językoznawstwa porusza R. H. Robins w szkicu zatytułowanym: *Data — orientation, a versus Theory-Orientation: recurrent theme in linguistics*. Jest to odwieczne pytanie lingwistyki: czy jest ona nauką indukcyjną, opisem faktów szczegółowych (data—orientation), czy też jest teorią języka, poszukiwaniem prawidłowości uniwersalnych, odkrywaniem prawd ogólnych (theory—orientation). Autor zestawia na wstępie dwie diametralnie przeciwstawne wypowiedzi: Bloomfielda (1933), opowiadającego się za indukcją i Chomskiego (1965), głoszącego potrzebę budowania ogólnej teorii języka.

Omawiana antynomia przejawiała się w historii w różnych postaciach: w starożytności u Traka jako przeciwieństwo *téchnē* i *empeiria*, która oznacza czyste dane (fakty), bez żadnej zasady, podczas gdy *téchnē* zakłada ich uporządkowanie, znajomość praw; najwyższa zaś forma poznania *epistēmē* daje wiedzę pewną, jasną, uzyskaną drogą dedukcji: ideał w tym zakresie stanowią geometria i astronomia. W średniowieczu antynomia między wiedzą teoretyczną i empiryczną przejawiała się w opozycji pojęć *causa* — *definitio*, a w czasach nowożytnych wystąpiła ona w sporze racjonalistów z empirykami. Nurt racjonalistyczny reprezentowała *Grammaire générale et raisonnée* Lancelota i Arnaulda, która była inspiracją dla późniejszych teoretyków języka. Nawiązywał do niej Humboldt wprowadzając pojęcie *innere Sprachform*, a dziś w nurcie gramatyki racjonalnej powstają koncepcje gramatyki generatywnej: Chomsky w *Cartesian Linguistics* wyraźnie nawiązuje do racjonalistów XVII-wiecznych, a pojęcie głębokiej struktury to właśnie owo universale, które znajduje się u podłoża różnorodnych form językowych.

Artykuł Robinsa nasuwa pewne refleksje teoretyczno-metodologiczne. Szeroka perspektywa nakreślona przez historiografię umożliwia zobaczenie powiązań między różnymi kierunkami, umożliwia także uświadomienie sobie, dokąd zmierza współczesne językoznawstwo. Pozwala jednocześnie dostrzec niebezpieczeństwa grożące współczesnej nauce. Konsekwentnym rozwinięciem *theory—orientation* jest językoznawstwo dedukcyjne, które prowadzi często do oderwania się od empirii i swoistego relatywizmu naukowego: celem staje się nie tyle stwierdzenie pewnego stanu rzeczy, ile skonstruowanie spójnej teorii, logicznego modelu, który niejednokrotnie może być odległy od rzeczywistości. Nauka nowożytna przestała odpowiadać na pytanie: *co to jest, czym jest zjawisko?* pozostawiając te kwestie filozofii; w ostatnim okresie wiele nauk także przestaje odpowiadać na pytanie: *jakie to jest, jakie cechy posiada zjawisko?* Przedmiotem ich zainteresowania stają się konstrukcje teoretyczne, wytwory myśli, a nie fakty empiryczne. Ta wielka zmiana i wynikające z niej zagrożenia stają przed nami wyraźnie w perspektywie historycznej.

Tego typu refleksje nasuwają artykuły zawarte w pierwszym zeszycie *Historiografii*. Miejmy nadzieję, że i dalsze numery przyniosą materiały, które pozwolą w sposób nowy, nie zawężony przez współczesny specjalistyczny punkt widzenia, spojrzeć na wiele podstawowych problemów językoznawstwa.

BARBARA KRYŻAN-STANOJEVIĆ, IRENA SAWICKA

Nowe prace kontrastywne węgiersko-serbsko-chorwackie
Kontrastivna gramatika srpskohrvatskog i madjarskog jezika,
t. I Novi Sad 1971, t. II Novi Sad 1972

Gramatyki kontrastywne znajdują się od pewnego czasu w centrum zainteresowania językoznawstwa. W zakresie języków słowiańskich prac tego typu jest niewiele. W większości dotyczą one konfrontacji dwu języków słowiańskich, bądź, w przypadku konfrontacji z językiem spoza grupy słowiańskiej, są to opracowania fragmentów systemu lub izolowanych faktów językowych. Dlatego też ukazanie się pierwszych prac z cyklu poświęconego gramatyce kontrastywnej serbsko-chorwacko-węgierskiej zasługuje na szczególną uwagę. Cykl ten jest dla nas cenny z kilku powodów. Po pierwsze, ma na gruncie słowiańskim pod wieloma względami pionierski charakter; po drugie, zamierzeniem autorów jest wyczerpanie całości systemu językowego; po trzecie, wykorzystuje optymalne metody kontrastywne.

Wydawnictwo *Lingvistički radovi Instituta za hungarologiju* jest organem naukowym Instytutu Hungarystyki w Nowym Sadzie. Cykl prac pt. *Kontrastivna gramatika srpskohrvatskog i madjarskog jezika* ma w założeniu cel praktyczny, jak mówią we wstępie autorzy. Efekty tych prac służyć mają jako pomoc i wskazówka przy nauce konfrontowanych języków jako obcych oraz przy opracowywaniu podręczników. Potrzeba prowadzenia badań kontrastywnych serbsko-chorwackiego i węgierskiego wynika częściowo ze specyficznej bilingwistycznej sytuacji w Wojwodinie. Punktem wyjścia dla autorów były interferencje między omawianymi językami i związane z tym błędy językowe.

Autorem pierwszej publikacji tego cyklu jest László Dezső (Laslo Deże), a nosi ona tytuł: *Tipološka razmatranja*. Zawiera szkicowe, może trochę zbyt powierzchowne przedstawienie metody oraz rozważania o charakterze typologicznym na temat kilku wybranych zagadnień podstawo-

wych. Następne pozycje poświęcone będą problematyce frazy nominalnej. Są to: *Osnovna pitanja nominalne sintagme* (Podstawowe problemy frazy nominalnej), *Nominalna sintagma sa odredbom* (Fraza nominalna z określeniem), *Padežni sistemi* (Systemy przypadkowe), itd. Pierwszy zeszyt już się ukazał i wchodzi w zakres niniejszej recenzji.

Omawiana pozycja ma mieć formę gramatyki transformacyjno-generatywnej z szeroko rozbudowanym składnikiem semantycznym. Taka forma ma niewątpliwą wyższość nad opracowaniami kontrastywnymi innego typu, ponieważ pozwala w sposób stosunkowo prosty dotrzeć do uniwersaliów semantycznych (czyli tzw. struktury głębokiej, sformalizowanej zresztą) oraz do uniwersaliów i różnic w zakresie wyrażania elementów struktury głębokiej. Co jest najistotniejsze, każdy z porównywanych języków jest tu traktowany w sposób identyczny — poprzez wyprowadzenie z elementów języka-pośrednika. W pracach kontrastywnych niegeneratywnych zazwyczaj jeden z języków jest płaszczyzną odniesienia dla drugiego i, w związku z tym, efekty takich prac nie zawsze mogą być wykorzystywane na szerszym tle językowym.

Jak w każdej gramatyce generatywnej i tu, w bardzo dużym stopniu, wykorzystywane są zdobycze językoznawstwa tradycyjnego. Typowe strukturalistyczne opracowania ze zredukowaną (do różnicowania) funkcją semantyki, nie byłyby tu zbyt pomocne. Natomiast bardzo szeroko, jako argumenty interpretacyjne, wykorzystuje się fakty z diachronii języków i z procesu rozwoju mowy u dzieci.

Struktura głęboka, podobnie jak i w innych pracach generatywnych ostatnich lat, jest tu ujmowana jako pewien układ logistyczno-semantyczny, będący językowym uniwersalium. Za podstawę przyjęto tu tzw. gramatykę przypadku głębokiego Fillmore'a¹, z niewielkimi zmianami. Elementami struktury głębokiej są zatem: predykat oraz tzw. dodatki do predykatu, odpowiadające Fillmorskim przypadkom. Elementy te są wyróżnione ze względu na cechy inherentne (sensu stricto semantyczne) oraz cechy funkcjonalne, zależne od stosunku dodatka do predykatu w zdaniu głębokim². Cechy funkcjonalne (syntaktyczne) stanowią o tym, że taka struktura głęboka jest już daleko posuniętą transformacją języka myśli i jest de facto bliższa powierzchni niż głębi. Ponieważ

¹ Ch. J. Fillmore, *The Case for Case*, New York 1968.

² Tego rodzaju ujęcia były niejednokrotnie krytykowane. Por. np. referat S. Karolaka na Zjeździe PTJ, który zarzucał Fillmore'owi m. in., że charakterystyka jego przypadków wchłania cechy semantyczne czasownika. Wydaje się jednak, że jest to jedno z nielicznych ujęć semantyki, gdzie można ustalić pewien konsekwentny i praktycznie użyteczny układ elementów, mimo że nie jest to struktura „najgłębsza“, której poszukiwania pozostają zresztą na ogół bez rezultatu. Natomiast krytyka Fillmore'a dotycząca ilości wyróżnionych elementów jest aktualna też i w stosunku do omawianej pozycji.

jednak, w założeniu autorów, stanowi ona uniwersalium językowe, poziom głębi, jaki reprezentuje, jest zupełnie wystarczający, a ujęcie takie okazuje się bardzo płodne w badaniach kontrastywnych, gdyż bazuje na konsytuacji mówienia, intencji autora komunikatu i obejmuje te wszystkie informacje, które są niezbędne do formułowania struktury powierzchniowej w poszczególnych językach. Możemy więc tę strukturę głęboką traktować jako uniwersalny „rozbiór logiczny“, a konfrontacja części zdania głębokiego, uniwersalnego, z częściami zdania w strukturze powierzchniowej konkretnego języka stanowi prosty i niezawodny aparat badawczy gramatyki kontrastywnej.

Autor *Tipoloških razmatranja* zakłada u czytelnika duży stopień wtajemniczenia w problematykę gramatyki typu Fillmoreowskiego; w związku z tym założenia i metoda postępowania nie są przedstawione w sposób wyczerpujący. Uważamy to za istotny minus książki. Niezależnie od poziomu wiedzy czytelnika na dany temat, niektóre sprawy muszą wydać się niezbyt jasne. Charakterystyka dodatków jest niepełna i nie zawsze konsekwentna, często okazuje się niewystarczająca dla ich dyferencjacji. Na przykład, z uwag wstępnych wynika, że cechą inherentną eksperienisa jest żywotność, podczas gdy niektóre przykłady w dalszych tekstach przeczą temu: w zdaniu głębokim *Boja lopte je bela* 'kolor piłki jest biały' *lopta* jest eksperiensem, którego rzeczywisty inwentarz cech nie różni się niczym od zestawu cech obiektu (s. 11 i inne). Prawdopodobnie jednak są to nieporozumienia wynikające z niedoformułowania pewnych spraw, które okażą się jaśniejsze w następnych zeszytach przy pracy nad konkretnym i pełnym materiałem językowym. (Pełen inwentarz dodatków jest tu zresztą podany tylko w spisie skrótów, bez szczegółowej charakterystyki).

Poprzez swój „sygnalizacyjny“ charakter oraz bogactwo zagadnień, z których jedne omówione są szczegółowo, inne bardzo pobieżnie, omawiana pozycja stanowi lekturę interesującą, lecz trudną³.

Książka dzieli się na trzy części: 1. Predykat i jego dodatki, 2. Fraza nominalna, 3. Tematyzacja i szyk wyrazów. Ze spraw teoretyczno-metodologicznych większość jest tylko zasygnalizowana. Stosunkowo więcej miejsca poświęca się regułom wyodrębniania tematu zdań (ale tylko dla jednego kontekstu, gdy czasownik jest ujemnie nacechowany ze względu na cechę: pasywność) oraz zagadnieniom aktualizacji frazy nominalnej.

Z problemów poruszanych na szerokim tle językowym (fakty zaczerpnięte z szeregu różnych typologicznie języków, jak np. języki kaukas-

³ Przyczynia się też do tego chyba nie najlepsza jakość serbskiego przekładu. Poza tym przy szczegółowych analizach nie zawsze jasno wynika z tekstu, czy chodzi o strukturę głęboką, czy powierzchniową (por. termin 'obiekt' oznaczający zarówno głęboki dodatek, jak i powierzchniowe dopełnienie).

kie, ugro-fińskie, bantu, słowiańskie i inne) ciekawie i barwnie przedstawione są różnorodne, zdumiewające swym bogactwem, możliwości językowe dla wyrażania określoności i nieokreśloności frazy nominalnej. Również w sposób niezwykle interesujący, choć dyskusyjny, traktowany jest związek dopełnieniowej frazy nominalnej z werbalną (w oparciu o korelacje między aspektem a systemem przypadków powierzchniowych). Mamy tu też szereg trafnych spostrzeżeń o charakterze typologicznym z zakresu szyku części zdania w wypowiedzi oraz z zakresu intonacji (np. o uniwersalności niektórych pauz w zdaniu).

Wiele jest w tej książce spraw przedstawionych w sposób zbyt ogólny, wiele wywołać może wątpliwości, a przynajmniej dyskusje. Niektóre wnioski wydają nam się oparte na zbyt skąpym materiale (np. wnioski o „rekeji” aspektu w języku rosyjskim). Niemniej nie wpływa to w sposób ujemny na wartość książki, która jest dla nas niezwykle cenną pozycją, ponieważ proponowane koncepcje László Dezső (a zwłaszcza sposoby semantycznej interpretacji niektórych związków syntaktycznych) są interesujące, oryginalne i, mimo dyskusyjnych momentów, niewątpliwie naukowo płodne.

Autorami tomu drugiego (*Osnovna pitanja nominalne sintagme*, Novi Sad 1972) są: Melanija Mikeš, László Dezső i Gordana Vuković. Zgodnie z tym, co zostało zapowiedziane w tomie pierwszym, publikacja ta zawiera systematyczny przegląd podstawowych zagadnień związanych z frazą nominalną.

Dużą część książki zajmuje wstęp, w którym omówione są metody doboru materiału. Badania prowadzone były w oparciu o współczesne teksty literackie. Listę zagadnień związanych z wzajemną interferencją serbsko-chorwackiego i węgierskiego ustalono na podstawie testów przeprowadzonych w dwujęzycznym środowisku szkolnym i studenckim. Podczas kolejnych badań testowych uwzględnione zostały takie aspekty jak język rodziny informatorów, język środowiska i język wykładowy. Dwa pierwsze z zastosowanych testów sygnalizują tylko pewne zagadnienia, których rozwinięcie mamy w następnych pięciu testach tematycznych, ukierunkowanych już na konkretne sprawy, takie jak określoność, partytywność, itp.

W pierwszej części tomu drugiego, *Procesi aktualizacije nominalne sintagme* (Procesy aktualizacji frazy nominalnej), wyodrębnione zostały cechy semantyczne, takie jak kwalifikacja, kwantyfikacja, identyfikacja, itp., które stanowią o tym, że fraza nominalna jest zaktualizowana. Przy omawianiu powierzchniowych wykładników tych cech, prócz jednostek morfologicznych, omówiono szczegółowo również udział kontekstu leksykalnego, tekstowego oraz sytuacyjnego, np. *Devojka je pročitala sve knjige* ‘Dziewczyna przeczytała wszystkie książki’ — tu w struk-

turze powierzchniowej wyrażona jest kwantyfikacja frazy nominalnej, która jest również identyfikowana poprzez znaczenie leksykalne zaimka *sve* 'wszystkie' (określenie ilości wyczerpującej zbiór). W przykładzie *Otvori prozor* 'Otwórz okno' wykładnikiem aktualizacji jest konsytuacja — jeżeli w pokoju jest tylko jedno okno fraza nominalna będzie zidentyfikowana.

Druga część omawianego tomu nosi tytuł *Kontrastivna pravila aktualizacije srpskohrvatske i madjarske nominalne sintagme* (Kontrastywne reguły aktualizacji serbsko-chorwackiej i węgierskiej frazy nominalnej). Wyodrębniono tu 28 kompleksowych kategorii, opartych na faktycznych kombinacjach poszczególnych cech. Np. kategoria I: quant., anaph., ident., totum., tzn., że aktualizacja następuje poprzez kwantyfikację, anaforę, identyfikację i totalizację; kategoria II: quant., anaph., ident.; kategoria III: quant., part., itd. Zestawienie to jest poprzedzone wykazem cech branych pod uwagę przy wyodrębnianiu poszczególnych kategorii. Zarówno w tym wykazie, jak i w samym podziale na kategorie, spotykamy kilka drobnych niekonsekwencji, które, zdaniem recenzentek, mogą budzić u czytelnika pewne wątpliwości. Na przykład w wykazie cech obok kwantytywności figuruje totalność, podczas gdy partytywność podana jest jedynie jako wyjaśnienie skrótu part. i znajduje się poza wykazem. Również kolejność cech nie jest podporządkowana jakiejś konsekwentnej regule. Nie wydaje się też konieczne umieszczanie np. w kategorii I obok totalności cechy kwantytywności. Kwantytywność staje się w tym kontekście redundantna, ponieważ totalność (jak i partytywność) jest jej szczególnym przypadkiem. Podobnie jest z innymi cechami, np. z indywidualizacją, która jest szczególnym przypadkiem identyfikacji. Niewątpliwie podanie zhierarchizowanego obrazu cech, a także zachowanie hierarchii w ramach poszczególnych kategorii wpłynęłoby na przejrzystość przedstawienia. O tym braku zresztą autorzy lojalnie uprzedzają, być może zatem, że podanie zestawień cech w luźnym układzie było tu celowe.

Część drugą kończy rozdział: *Pregled markera aktualizacije u površinskoj strukturi* (Przegląd wykładników aktualizacji w strukturze powierzchniowej). Rozdział ten stanowi podsumowanie poprzednich rozważań i zawiera szereg zestawień i tabel, w których w przejrzystej formie skonfrontowano powierzchniowe wykładniki kolejnych cech aktualizujących frazę nominalną w węgierskim i serbsko-chorwackim, np. węgierskiemu rodzajnikowi nieokreślonemu *az*, a w serbsko-chorwackim odpowiada *o* lub zaimek *onaj*, itp. Zestawienia te poparte są przykładami i omówieniem zasad dystrybucji.

Naszym zdaniem, cel założony przez autorów (przygotowanie materiałów gramatycznych do nauki omawianych języków jako obcych)

został w pełni zrealizowany. Ostatni rozdział ma formę regularnego wykładu gramatyki kontrastywnej i jasno porządkuje wyniki badań poprzednich rozdziałów.

Mimo niektórych podniesionych w recenzji zarzutów, dotyczących zresztą przeważnie spraw marginesowych lub czysto formalnych, uważamy, że *Kontrastivna gramatika srpskohrvatskog i madjarskog jezika* jest z wielu względów pozycją cenną. Szczególnie ciekawe wydają się zwłaszcza niektóre propozycje zawarte w pierwszym tomie, których rozwinięcia oczekujemy w następnych zeszytach. Chodzi tu przede wszystkim o zagadnienia dotyczące frazy werbalnej, przedstawione w dość niekonwencjonalnych ujęciach.

Omawiany cykl prac kontrastywnych ma, naszym zdaniem, dużą wartość tak praktyczną, jak i naukową.

JAN SAFAREWICZ

B. A. Serebrennikow, Wierojatnostnyje obosnowanija w komparatystykach (= Les justifications probables dans la grammaire comparée), Moskwa 1974, édit. „Nauka“, 352 pp.

L'auteur travaille sur les matériaux des langues indo-européennes, ouraliennes, turques, mongoles, dravidiennes et sémitiques (p. 5). Le fait d'avoir pris en considération des langues si nombreuses et si diverses, lui a permis d'arriver à des conclusions d'ordre très général et ayant pratiquement trait au langage humain en général. Il veut montrer comment s'opèrent les changements dans les diverses langues. Comme ceci permet de mettre en évidence certains types généraux de transformations, on peut établir les critères servant à évaluer la probabilité de l'explication des changements en des cas concrets et particuliers. C'est donc là une étude consacrée aux principes fondamentaux de la méthode comparative.

Il va de soi que M. Serebrennikow n'est pas un précurseur en ce domaine. Les plus éminents linguistes avaient déjà consacré des travaux à la méthodologie des recherches comparatives: A. Meillet, *La méthode comparative en linguistique historique*, 1925 (l'auteur s'est servi de la traduction russe de 1954), J. Vendryes, *Le langage*, 1921 (en russe 1937), O. Jespersen, *Efficiency in linguistic change*, 1941, J. Kuryłowicz, *Esquisses linguistiques*, 1960 (en russe 1965), A. Martinet, *Économie des changements phonétiques*, 1955 (en russe 1960), R. Jakobson, *Child Language, Aphasia and Phonological Universals*, 1968, et d'autres. Néanmoins, la manière d'aborder la question est propre à l'auteur.

Présenter les changements possibles des divers éléments linguistiques est certes une contribution utile à la méthodologie des recherches historiques dans différentes langues. L'auteur est d'avis, en quoi il a sûrement raison, que toute explication de changements linguistiques est basée sur la connaissance des changements possibles en général (p. 7). Ainsi, chaque chercheur sait quels sont les changements possibles et ceux qui ne le sont

pas et, lorsqu'il explique des transformations concrètes qui se produisent dans les diverses langues, il tient naturellement compte du degré de probabilité de l'explication proposée.

L'auteur appelle ces principes fondamentaux, admis communément, de l'explication linguistique, des universaux (*universalia*), en quoi il suit bien des savants modernes. Il distingue ceux qu'il nomme absolus et qui, par leur généralité, ne contribuent en rien à l'explication des phénomènes concrets individuels (p. 50): par exemple, le fait que chaque langue distingue les voyelles des consonnes, ou bien qu'elle a des noms propres. A côté de ces universaux absolus, il y a certains phénomènes qui ne sont pas aussi généralisés, bien qu'ils se réalisent avec une grande probabilité dans diverses langues ou à diverses époques du développement d'une même langue. L'auteur propose de les appeler „fréquentaux“ (*frequentalia*), p. 53. Ce terme désigne le processus conduisant aux mêmes résultats dans les différentes langues du monde, et qui se produit à un haut degré de fréquence. Toutefois, l'auteur souligne avec insistance que la simple constatation de la fréquence ne permet pas de s'en servir pour une explication. Les „fréquentaux“ quels qu'ils soient ne peuvent être utilisés comme base de justification probable que s'ils sont conditionnés par une cause (p. 58), c'est-à-dire uniquement si l'on peut indiquer la cause qui a déclenché le changement. Il fait aussi remarquer (suivant en cela Meillet) que les phénomènes appelés „fréquentaux“ indiquent, il est vrai, la direction possible du changement, mais ne montrent aucunement si ce changement se produira ou non.

Ce chapitre d'introduction, général et théorique, est suivi de deux autres qui traitent des „fréquentaux“ les plus typiques pour les changements phonétiques (p. 64—157) et flexionnels (p. 158—276).

La partie phonétique présente une série de transformations divisées en quatre groupes: 1. Propriétés de la finale du mot. 2. Amuïssement de phonèmes faiblement articulés. 3. Affaiblissement de fragments de plus grande intensité. 4. Changements dus à l'assimilation. Chacun de ces groupes de changements comprend un grand nombre de cas particuliers que l'auteur traite en détail. Après avoir analysé les changements en question, l'auteur en arrive à conclure (p. 157) que, dans les langues les plus diverses du monde, les changements phonétiques reflètent l'action de deux tendances principales: la première cherche à faciliter la prononciation, la deuxième consiste à créer de nouveaux fragments de plus grande intensité et dont les causes peuvent être hétérogènes.

La partie flexionnelle traite des phénomènes groupés autour de certains problèmes généraux: 1. Voies possibles du développement sémantique des suffixes de quantité (collectifs). 2. Développement sémantique des suffixes casuels. 3. Formation des pronoms. 4. Numéraux. 5. Catégories

verbales. Enfin, 6. Changements conditionnés par la tendance à améliorer la technique de la langue.

Le chapitre IV (p. 277—334) présente les cas de rapports „implicatifs“ et les phénomènes que l'auteur appelle „indicateurs“. Les rapports implicatifs consistent en ce que, dans bien des cas, il y a une stricte dépendance entre deux phénomènes linguistiques différents: si l'un des phénomènes apparaît, l'autre suit en règle générale. Cela permet de prévoir l'existence du second phénomène si nous constatons l'apparition du premier. Ces rapports implicatifs peuvent être synchroniques ou diachroniques (implications statiques, p. 277—312, et processus liés entre eux, p. 312—317). Voici un exemple que l'auteur cite en premier lieu: les voyelles longues sont le plus souvent fermées, les brèves sont ouvertes; il faut le comprendre dans le rapport implicatif comme suit: si la langue distingue les voyelles longues et brèves, en ce cas cette distinction est liée à l'articulation fermée des longues, à l'articulation ouverte des brèves. L'auteur donne de très nombreux exemples de ces rapports implicatifs. Et voici un exemple de processus linguistique: le rhotacisme de *z* est lié à l'augmentation dans la langue du nombre des spirantes (p. 312).

L'auteur appelle indicateurs des changements linguistiques, des phénomènes qui sont la trace d'un ancien état de choses, et témoignent donc d'un changement qui s'est produit dans le passé. Ces indicateurs peuvent être directs (si les traces de l'ancien état se sont directement conservées), ou indirects (si un état de choses étrange permet de supposer un changement). Ainsi, les phénomènes de *liaison* en français indiquent l'existence d'un *z* final, qui a disparu en principe; par ex., dans: *nous avons des amis*, on voit encore l'ancien aspect des mots [nuz] et [dez]. Un indicateur indirect est, par ex., la structure asymétrique des formes casuelles au singulier et au pluriel, comme c'est le cas dans les langues indo-européennes. Selon l'auteur (p. 321), ce phénomène permet de supposer que, primitivement (à une époque très reculée), les terminaisons casuelles du singulier et du pluriel étaient les mêmes aux mêmes cas, dans les langues indo-européennes, et que ce n'est que secondairement qu'elles sont devenues distinctes.

Le livre se termine par un chapitre intitulé: Conclusions sur l'application de la méthode de justifications probables (p. 335—348). L'auteur y fait remarquer que les exemples cités précédemment montrent la valeur de l'application des „fréquentaux“ qu'il a proposés; il cite une série de problèmes qui peuvent être résolus grâce justement à cette méthode. Je vais présenter ici ceux d'entre ces problèmes qui se rattachent à la linguistique indo-européenne.

Selon l'auteur, l'hypothèse suivant laquelle il n'aurait existé qu'une seule voyelle en indo-européen est erronée, car aucune des langues du monde

dont on connaît l'histoire n'en fait état. — Comme la formation du temps passé à valeur de parfait, basée sur le participe à suffixe *-to-*, est un phénomène fréquent, et comme cette formation se transformait souvent en un simple prétérit, l'hypothèse qui rattache le prétérit faible germanique au participe en *-to-* doit être juste. — Il n'y a pas de raison de chercher l'influence du substrat sur le phénomène qui fait remplacer l'infinitif par le subjonctif dans les langues des Balkans, car ces formations ont des convergences sémantiques. — Dans la flexion du verbe indo-européen le moyen (medium) demeure lié au parfait avec lequel il a des convergences sémantiques.

L'ouvrage de M. Serebrennikow apporte un si grand nombre d'exemples concrets puisés dans toutes les langues du monde que le seul fait d'avoir rassemblé ces matériaux incite au respect pour le travail de l'auteur. Il n'est pas facile de trouver un linguiste capable de se mouvoir sans difficulté au milieu de matériaux qui représentent tant de langues diverses. Quant à moi, je n'ai pas poussé mes recherches au-delà des langues indo-européennes et mes remarques ne concernent que le domaine indo-européen des problèmes abordés par l'auteur.

Il ne peut y avoir de doutes que l'attitude principale de l'auteur à l'égard des méthodes comparatives en linguistique est parfaitement juste. En plus des divers genres de „fréquentaux“, l'auteur indique certains phénomènes généraux, que nous connaissons tous, mais que nous ne formulons pas clairement. C'est, par exemple, l'irréversibilité de certaines transformations linguistiques (p. 55): ainsi, le remplacement de *k* par *č*, ensuite par *š* devant une voyelle antérieure, est un phénomène fréquent, tandis que l'inverse n'arrive pas. C'est à cette constatation que se rattache la répétition cyclique de certains changements, par exemple la répétition du processus de palatalisation dans les langues slaves (p. 135) etc. Selon moi, juste aussi est la constatation que toute tendance de développement est due, dans les diverses langues, à une impulsion différente qui a souvent son point de départ en dehors des phénomènes linguistiques (p. 61).

Cependant, à côté de ces observations évidentes et certainement fondées, il me semble parfois, surtout lors de l'interprétation de phénomènes concrets cités comme exemples, que l'auteur va un peu vite à formuler des conclusions générales. Ainsi par exemple, comme exemple du phénomène de remplissage des cases vides du système, on a donné la monophthongaison de phonèmes *ai* > *e* et *au* > *o* en vieil indien: étant donné le passage des voyelles *e*, *o* en *a* dans cette langue, des cases vides sont apparues à la place de l'ancien *e* et de l'ancien *o*; la monophthongaison devait servir à remplir ces cases vides (p. 45). L'auteur n'a pas tenu compte de la quantité qui, en vieil indien, était un facteur phonologique: la monophthon-

gaison a créé les voyelles longues *ē*, *ō*, par contre, la place des anciennes voyelles brèves *ĕ*, *ĭ* est demeurée vide.

En d'autres endroits également, l'interprétation de l'auteur suscite des doutes. Ainsi, p. 112, il dit que la conséquence normale du développement de la diphtongue *ei* est *e*: or, comme on le sait, en latin et dans les langues slaves, c'est la voyelle longue *ī* qui apparaît ici. — Il est difficile d'admettre l'affirmation qu'une longue suite de syllabes ouvertes crée des difficultés et mène à la formation de nouvelles syllabes fermées (p. 116). Il se peut que ce soit juste pour quelques langues, mais on sait que, premièrement, une tendance inverse apparaît dans certaines langues, justement à former des syllabes ouvertes (par exemple, dans les langues slaves); deuxièmement, qu'il y a des langues (en dehors de la famille indo-européenne) qui n'ont que des syllabes ouvertes. — A la p. 278, l'auteur affirme que si, dans une langue, la distinction entre voyelles longues et brèves disparaît, il s'ensuit inévitablement une distinction entre voyelles brèves et réduites: le polonais peut servir d'exemple contraire; il n'y a pas, en polonais, d'opposition entre voyelles brèves et longues, et en même temps, le système ne connaît pas de voyelles réduites. — L'auteur donne comme une des „implications“ que l'existence de la fricative *ts* suppose souvent l'existence de la fricative *dz* (p. 287). Cela arrive, en effet, par exemple en polonais (cf. *świeca* : *wiedza*). Mais en russe il y a *ts* (russe *цель* : pol. *cely*), mais pas de *dz*.

Le grand nombre d'exemples cités peut en partie justifier certaines inexactitudes. Ainsi, en latin, *dōnum* et *datus* ont pour racine **dō-* : **dā-* et non **dhō-*, **dhā-* comme on le dit p. 46. La voyelle de la syllabe finale en latin reste longue non pas quand elle est précédée de *s* (p. 65), mais quand la voyelle précède *s*. L'auteur se trompe aussi en affirmant que la diphtongue *ai* changeait en *ae* en latin au milieu du mot (p. 69): ce développement avait lieu dans la syllabe initiale du mot (par ex. dans *caedō*), par contre, au milieu, l'aboutissement était *ī* (par ex. au parfait *cecīdī*). N'est pas non plus conforme à la réalité que *l* initial latin (dans *lāna*, *lupus*) était palatal (p. 85): il l'était uniquement devant *i* ou comme géminée. Il est difficile d'admettre qu'en slave le changement de *ū* en *y* était un processus de constriction de la voyelle (p. 102): la transformation consiste en une délabialisation.

En plus d'un endroit la rédaction du texte soulève des objections. Ainsi, p. 120, il est dit que dans les langues slaves les voyelles nasales avaient presque partout disparu dès le X^e siècle et que ce n'est qu'en bulgare que ce processus s'est accompli plus tard, vers le XV^e s. Il fallait, naturellement, indiquer qu'en polonais les voyelles nasales existent encore aujourd'hui. — A un autre endroit, comme exemple du principe que

l'accent tombe plus souvent sur une voyelle longue que sur une brève (p. 279), on s'en rapporte aux faits latins où „dans les polysyllabes, l'accent tombe sur la seconde syllabe si elle est longue (par ex. *natūra*), et sur la troisième à partir de la fin si la seconde est brève, par ex. *absúrdus*“. Cette manière de formuler est juste, mais d'abord, cela concerne la quantité des syllabes et non celle des voyelles; ensuite, l'exemple *absúrdus* a l'accent sur la deuxième à partir de la fin et non pas sur la troisième; l'exemple n'est pas bon (on aurait pu donner par ex. *ficīlis* etc.).

L'auteur a consulté une très vaste littérature qu'il cite en notes. Il est regrettable que l'on n'ait pas rassemblé ces informations en une bibliographie à la fin de l'ouvrage.

Je regrette d'être obligé de constater que la correction des épreuves n'a pas été bien faite cette fois-ci. Un certain nombre d'erreurs rend difficile l'usage du livre. Je ne citerai que les plus notoires:

- | | |
|---------------|---|
| p. 10, l. 27: | au lieu de <i>i, j и e</i> lire: <i>i, i и e</i> |
| 12, l. 37: | „ <i>a c i v e i s y v o</i> lire: <i>a c i v e i s и v o</i> |
| 65, l. 24: | „ согласных lire: гласных |
| 97, l. 34: | „ редуцированный ъ lire: редуцированный ь |
| 105, l. 31: | „ <i>fōcus</i> lire: <i>fōcus</i> |
| 35: | „ <i>hēre</i> lire: <i>hēre</i> |
| 107, l. 11: | „ ст.-слав. <i>tour</i> lire: ст.-слав. <i>turъ</i> |
| 28: | „ лит. <i>tautas</i> lire: лит. <i>tautà</i> |
| 33: | „ общеслав. <i>bludo</i> lire: общеслав. <i>bludo</i> |
| 148, l. 18: | „ <i>*genēzā</i> lire: <i>*geneza</i> |
| 244, l. 4: | „ <i>иду ловить</i> lire: <i>иду ловитъ</i> |
| 253, l. 10: | „ 'вы несли' lire: 'мы несли' |
| 304, l. 42: | „ <i>ornatum ire</i> lire: <i>ornatum iri</i> |
| 320, l. 43: | „ спряжения lire: склонения |

Un lecteur attentif se rendra compte de ce qui devrait se lire.

JADWIGA SAMBOR

G. Altmann, W. Lehfeldt, *Allgemeine Sprachtypologie. Prinzipien und Messverfahren*. W. Finck Verlag, Muenchen 1973, s. 142.

Wydana w 1973 r. niewielka formatem i objętością książeczka Altmanna i Lehfeldta, badaczy z uniwersytetu w Bochum, zawiera ważne w treści sformułowania ogólnometodologiczne dotyczące typologii języków. Obaj autorzy znani są z wielu publikacji poświęconych przede wszystkim typologii systemów fonologicznych, zarówno na materiale języków słowiańskich (Lehfeldt), jak i języków orientalnych (Altmann). Obecna praca stanowi swego rodzaju podsumowanie ich przemyśleń dotyczących ogólnych zasad i założeń typologii języków. Książka zawierająca 6 rozdziałów składa się właściwie z dwóch zupełnie różnych części: rozdziały I—V to wykład teoretycznych poglądów autorów na metodologię badań typologicznych, natomiast rozdział VI stanowi swego rodzaju rejestr mierzalnych cech językowych w systemie fonologicznym, morfologicznym i składniowym, ze względu na które można dokonywać klasyfikacji języków świata.

Niewątpliwie najciekawsze w pracy są problemy ogólnometodologiczne — tu tezy autorów prowokują do dyskusji i z tą częścią pracy chciałabym przede wszystkim polemizować.

Punktem wyjścia rozważań autorów jest sformułowanie głównego celu badań typologicznych. Nie negując przydatności różnych „typologii częściowych“, opartych na małym zestawie cech, stawiają oni przed typologią zadania pojęte niezwykle maksymalistycznie: „(...) bleibt es das Hauptziel der Typologie, die Zusammenhänge zwischen den Sprachphänomenen zu erforschen (Skalička), alle latenten Mechanismen der Sprache, alle verborgenen und unterschwelligten Kräfte, die in der Sprache wirken, aufzudecken“ (s. 15). Jest to niewątpliwie cel, do którego zmierzać winny wszelkie badania języka, a odkrycie ogólnego mechanizmu mowy poprzez ujawnienie sieci wszystkich relacji wewnątrzsystemowych jest

zadaniem każdej teorii lingwistycznej od czasów klasycznego strukturalizmu. Dla zrealizowania tak sformułowanych zadań postulują autorzy ustalenie naprzód pełnej siatki cech językowych i ich wzajemnych korelacji, co stanowić ma punkt wyjścia dla grupowania języków w typy. Wydaje się jednak, że na obecnym etapie rozwoju badań językowych jest to postulat całkowicie utopijny, sformułowany bez wskazania środków, a nawet niemożliwy do zrealizowania w praktyce, z czego autorzy zdają sobie sprawę — będzie o tym mowa niżej.

Równocześnie autorzy utożsamiają typologię językową z typologią kwantytatywną, chcąc przyjmować za podstawę klasyfikacji języków wyłącznie cechy mierzalne, przy których można zastosować metodę taksonomii numerycznej. Credo autorów dotyczące metodologii badań typologicznych zostało wyłożone szczegółowo w formie sześciu zasad, podanych w rozdz. III (*Typologiczno-językowa interpretacja zasad taksonomii numerycznej*) — prześledźmy je kolejno.

Zasada 1. określa wymogi stawiane tzw. typologii idealnej, przeciwstawionej dotychczasowej typologii wywodzącej się od Mathesiusa i Trubieckiego. Autorzy krytykują więc wydzielanie typów językowych na podstawie małego zbioru cech izolowanych, których wzajemne korelacje są nieznane. Stąd postulat, aby w badaniu uwzględniać maksymalnie wielką liczbę cech językowych, przy czym cechy te winny być mierzalne, bo tylko wtedy można otrzymać typy języków o cechach stopniowalnych — dychotomiczne podziały w typologii, prowadzące do typów języków pojmowanych jako klasy rozłączne, są zdaniem autorów mało informujące.

Ponieważ jednak nie znamy a priori wszystkich cech językowych, dlatego wysuwają autorzy postulat wyrażony w formie zasady 2., aby wszystkie cechy traktować jako jednakowo ważne i żadnej nie uważać za bardziej istotną niż inne. Cechy te mają być mierzalne, a zatem typy języków ustala się na podstawie wyrażonych liczbowo wzajemnych „odległości” ich cech — z tego więc względu wszystkie wyróżniane w badaniu cechy winny mieć a priori tę samą wagę.

Obie te zasady wynikają przede wszystkim z maksymalizmu założeń teoretycznych autorów, a także z pewnej jednostronności ujęcia. Niewątpliwie byłyby to sytuacja dla typologii optymalna, gdybyśmy znali wszystkie cechy językowe i ich wzajemne korelacje; niestety, jest to zbiór nieskończony, a zatem nie unikniemy nigdy konieczności wyboru pewnych tylko cech — możemy ich co najwyżej nie nazywać „istotnymi”, ale o ich ważności dla danego badania decyduje właśnie ich wybór. Zdają sobie z tego sprawę sami autorzy, pisząc w innym rozdziale: „Man lässt eine grosse Menge von Eigenschaften ausserhalb der Betrachtung, weil man sie vom linguistischen Standpunkt aus als irrelevant betrachtet“ (s. 61). Jednakże decydowanie o tym, które cechy języka są relewantne dla potrzeb

typologii, a które nie, nie jest sprawą łatwą, wszystko bowiem zależy od celu badania.

Postulat przyjęcia maksymalnego zbioru cech przy klasyfikacji języków nasuwa myśl o konieczności jeszcze jednego ograniczenia, o czym autorzy nie piszą wyraźnie, ale dostrzegają niewątpliwie ten problem. Nie można mianowicie porównywać całych systemów językowych ze względu na bardzo złożoną ich budowę, a zatem sensowną klasyfikację otrzymujemy tylko wtedy, gdy porównujemy struktury bardziej jednorodne, a więc np. podsystemy (fonologiczny, morfologiczny, składniowy). Mieszanie cech z różnych planów daje w efekcie klasyfikację bardzo „nieczystą”. Z tego względu nie wydaje się rzeczą szczęśliwą przytaczanie w charakterze przykładu znanych 10 wskaźników Greenberga i budowanie na ich podstawie dendrytu dla badanych języków, bowiem 3 wskaźniki dotyczą cech składniowych, a 7 — morfologicznych, nie wiadomo zatem, czy różnice w odległościach między językami wynikają z różnic w budowie morfologicznej wyrazu, czy z różnic składniowych. Natomiast dla określonego zbioru jednorodnych cech przyjętych za podstawę klasyfikacji słuszne jest przyjęcie jednakowej wagi dla każdej cechy i ten postulat autorów należy uznać za całkowicie uzasadniony.

Problem następny — centralny dla całej pracy — to typ cech językowych: zgodnie z tezą autorów typologia idealna winna się opierać tylko i wyłącznie na cechach mierzalnych, a więc winna to być typologia kwantytatywna. Ta teza wydaje się najbardziej dyskusyjna. Są niewątpliwie cechy języków, które dadzą się wyrazić liczbowo, a zatem można je mierzyć określonymi wskaźnikami (np. syntetyczność, aglutynacyjność, afiksalsność itp.), z czego wynika, że są to cechy stopniowalne i ze względu na nie typ języka zależy od określonego natężenia cechy.

Jednakże istnieją równocześnie cechy wyraźnie jakościowe, których wyrazić liczbowo się nie da, np. występowanie lub brak rodzajnika w języku (można by tu co prawda przyjąć zmienną skokową o wartościach 0 i 1, ale zabieg ten stanowiłby niepotrzebną matematyzację). W ogóle sądzić należy, że cała typologia języków oparta na różnicach w kategoriach fleksyjnych wykorzystuje właśnie cechy niemierzalne. Bardzo trudno jest skwantyfikować opozycje w kategoriach czasu, trybu, rodzaju, osoby, przypadku, bo różnice te mają przede wszystkim charakter jakościowy, a klasyfikacja języków świata według kategorii fleksyjnych to przecież bardzo ważny dział typologii.

Wydaje się więc, że wybór cech zależy od celu badania: w analizie może chodzić o porównanie bardzo małego fragmentu systemów, badacz może interesować tylko jedną cechą (np. występowanie rodzajnika, jeśli podstawą porównania jest kategoria określoności) — mikrotypologia jest chyba równie ważna jak makrotypologia.

Sądzić można, że typologia oparta na cechach jakościowych jest po prostu innym rodzajem klasyfikacji, równie uprawnionym jak typologia kwantytatywna; różnice polegają na wyborze odmiennego zespołu cech: niemierzalnych lub mierzalnych. Dotychczasowe językoznawstwo typologiczne wykorzystywało raczej cechy jakościowe, jego wyniki są istotnie fragmentaryczne, co jest czasem skutkiem nieprecyzyjności metod, ale częściej wynika z samego charakteru cechy: np. różne typy języków, ze względu na różnice w strukturze gramatycznej kategorii czasu, będą stanowiły zawsze jakąś „Teiltypologie“, która mimo to ma chyba nie mniejszą wartość niż wyniki otrzymywane w typologii kwantytatywnej. Jest rzeczą skądinąd znaną, że wiele elementów języka z trudnością poddaje się klasyfikacjom dychotomicznym, która to cecha języka naturalnego stwarza przecież niemałe kłopoty przy formalizacji, stąd terminy: pasy, kategorie przejściowe (Heinz), peryferia systemu (Daneš). Niemniej jednak mimo istnienia tych zjawisk są niewątpliwie cechy języka, których nie da się wyrazić liczbowo w postaci zmiennej ciągłej lub skokowej; wtedy klasyfikacja języków musi prowadzić do typów traktowanych jako klasy rozłączne, ustalone na drodze logicznych podziałów dychotomicznych, dla których to klas nie można obliczać żadnych liczbowych miar odległości. Wydaje się, że autorzy przeakcentowali rolę typologii kwantytatywnej, utożsamiając ją z całą typologią językową.

Uwzględnienie wyłącznie aspektu kwantytatywnego w językoznawstwie typologicznym ma swoje konsekwencje także w kryterium, na podstawie którego ustala się podobieństwo języków (zasada 3.). Otóż stopień podobieństwa zależy zdaniem autorów od liczby cech wspólnych. Takie sformułowanie wydaje się wielce niezadowolające, bowiem dla językoznawcy jest chyba równie ważna informacja, jakie to mianowicie cechy są wspólne, gdyż o stopniu podobieństwa grupy języków decyduje nie tylko liczba cech, ale chyba przede wszystkim ich treść językowa. Poza tym wydaje się, że owa liczba cech wspólnych wyznaczająca stopień podobieństwa języków powinna dotyczyć cech niezależnych, a więc wzajemnie niesko-relowanych.

Zasada 4. zatytułowana „taksonomia numeryczna“ jest zilustrowana po prostu zastosowaniem metody taksonomii, zapożyczonej z nauk przyrodniczych, do przykładowo podanej grupy 20 języków, które poddaje się klasyfikacji, biorąc za jej podstawę 10 znanych wskaźników morfologiczno-syntaktycznych Greenberga. Jest to przykład bardzo przejrzysty, doskonale obrazujący podstawowe idee typologii kwantytatywnej; jedyne wątpliwości budzi łączne traktowanie wskaźników morfologicznych i syntaktycznych, o czym już wspomniano, a także wskaźnik Σr jako suma absolutnych wartości wszystkich współczynników korelacji dla danej cechy, wyznaczający jej „wagę“. Zrozumiałe jest, że chodzi tu o wskaźnik, który

by pozwolił na wybór cechy mającej największą liczbę korelacji istotnych i tylko tak go można pojmować, bowiem z punktu widzenia teorii statystyki wskaźnik taki nie ma żadnej interpretacji.

Niezwyczajnie ważne są uwagi autorów dotyczące 5. zasady typologii językowej, określanej mianem „empiryzm”. Autorzy przypominają tu bardzo istotną tezę, iż wszelkie cechy i elementy językowe (fonemy, morfemy, wyrazy itp.) są definiowane na gruncie określonych teorii, są zatem modelami, a nie zjawiskami empirycznymi, nie dadzą się więc weryfikować empirycznie. Wniosek stąd, że wszelka segmentacja, a zatem i ostateczne wyniki klasyfikacji zależą do przyjętej przez badacza teorii. Wobec znanych rozbieżności w teoriach jest niezwykle ważny wymóg obiektywizmu; rozumie się przez to konieczność przyjęcia kryteriów konwencjonalnych, ale bardzo wyrazistych, aby: a) objęły one możliwie wszystkie wypadki wątpliwe b) zastosowane przez różnych badaczy umożliwiały otrzymywanie z danego materiału tych samych wyników. Stąd postulat, by definicje wyróżnianych elementów językowych były maksymalnie „operatywne”, a nie „akceptowane przez wszystkich lingwistów”, bowiem tego ostatniego warunku żadna definicja spełnić nie może. Dla potrzeb typologii ważne jest stosowanie tych samych procedur we wszystkich badanych językach, w przeciwnym wypadku otrzymuje się wyniki całkowicie nieporównywalne.

Stwierdzenia te są bardzo ważne i dobrze się stało, że sprawę konwencjonalności kryteriów przy wydzielaniu elementów językowych postawili autorzy tak jasno. Tu się chyba kryje źródło bardzo wielu oporów znacznej grupy lingwistów przeciw metodom ilościowym w językoznawstwie, razi ich bowiem konieczność stosowania mało subtelnych, zbyt „grubych” rozróżnień, jakie są niezbędne dla wszelkich ujęć ilościowych w języku. Autorzy akcentują także konieczność ujawniania owej „kuchni” językoznawczej, a więc podawania *explicite* przyjętych przez badacza konwencji, czego — niestety — nie przestrzega bardzo wielu autorów językoznawczych prac kwantytatywnych; przykładem takiej niedobrej praktyki jest choćby sławna i tylekroć wspominana praca Greenberga.

Wreszcie zasada 6. określa relacje między typologią a zmianami językowymi. Zdaniem autorów typologia ma wspomagać językoznawstwo genetyczne, bowiem winna ona posiadać znaczny stopień przewidywalności (*Prädiktivität*) dzięki określaniu korelacji cech językowych. Jest to postulat słuszny, ale wobec niewielu, i bardzo dyskusyjnych, jak dotąd, prac z zakresu językoznawstwa ogólnego diachronicznego (Martinet, Kuryłowicz, Jespersen, Marr) i nielicznych osiągnięć typologii kwantytatywnej trudno na razie o rezultaty.

Zasady 1—6, tak szczegółowo wyłożone w rozdz. III, leżą u podstaw też rozdz. IV (*Cechy języka*) i V (*Problem porównywania języków*). Zwrócić

tu trzeba uwagę na definicję cechy językowej jako zmiennej losowej x występującej z określonymi prawdopodobieństwami p — takie ujęcie jest oczywiście konsekwencją wyłącznie kwantytatywnej interpretacji cech językowych. Autorzy zwracają też uwagę na potrzebę badań typologicznych zarówno w systemie, jak i w tekście, widzą także konieczność porównywania elementów rozpatrywanych na tle systemu (elementy identyczne = mające tę samą funkcję w systemie), a nie elementów wyizolowanych (por. różną rolę fonemu $/u/$ w dwu- i w czterostopniowym systemie samogłoskowym).

W przeciwieństwie do ogólnoteoretycznej tematyki rozdziałów I—V, rozdział VI, stanowiący drugą połowę książki, zawiera bardzo szczegółowy przegląd mierzalnych cech językowych, wykorzystywanych w dotychczasowych pracach z zakresu typologii kwantytatywnej. Autorzy zastrzegają się, iż jest to wybór cech przykładowy i bynajmniej nie wyczerpujący całego zbioru, niemniej lista ta obejmuje niemal wszystkie dotychczas znane wskaźniki liczbowe dotyczące mierzalnych cech poszczególnych podsystemów języka.

Oczywiście najobszerniejsza jest lista wskaźników opisujących cechy fonologiczne, jako że typologia systemów fonologicznych jest od czasów Trubieckiego aż po prace Jakobsona i Hallego działem stosunkowo najbardziej rozwiniętym także w typologii kwantytatywnej, tego też poziomu dotyczą własne — bardzo oryginalne i ciekawe — prace obu autorów. Oprócz znanych z wielu wersji wskaźników ilustrujących stopień wokalizmu || konsonantyzmu, entropii systemu fonologicznego itp. czytelnik znajdzie tu także wskaźniki bardziej oryginalne, by wymienić np. liczbową strukturę cech dystynktywnych, rozkład spółgłosek (traktowany jako wzajemne sąsiedztwa spółgłosek), pozycje fonemów w morfemach (inicjalne, medialne, finalne).

Katalog wskaźników morfologicznych zawiera znane mierniki stopnia syntetyczności, afiksacji, aglutynacji, kompozycyjności itp., sformułowane w pracach Greenberga, Skalički, Slavičkowej i in.

Najbardziej interesujące, bo najmniej dotąd wykorzystywane, są wskaźniki dotyczące cech syntaktycznych. Obok stereotypowej już długości zdania autorzy proponują wskaźnik stopnia głębokości zdania, oparty na znanym modelu Yngvego, oraz całą grupę bardzo oryginalnych miar wywodzących się z gramatyki zależności (Dependenzgrammatik, Abhängigkeitsgrammatik), a opartych na pracach syntaktycznych Andrejewa i jego grupy. Wskaźniki te, określające stopień zależności członów zdania, głębokości zdania, centralną lub marginalną strukturę zdania (w zależności od pozycji orzeczenia), w wielu punktach przypominają znane wskaźniki stylistyczne w składni, sformułowane przez Z. Klemensiewicza (*Proble-*

matyka składniowej interpretacji stylu, w jego tomie: *W kręgu języka literackiego i artystycznego*, Warszawa 1961), tak znakomicie wykorzystane przez A. Wierzbicką do analizy stylu prozy polskiego renesansu. Okazuje się więc, że te same lub podobne wskaźniki są formułowane przez różnych badaczy dla różnych celów, co świadczy niewątpliwie o wszechstronnej przydatności takich właśnie miar.

Powyższy przegląd wskaźników odsyła także do bogatej bibliografii przedmiotu. Całość dostarcza czytelnikowi bardzo wyczerpujących informacji na temat metodologii badań kwantytatywnych w typologii i z tego tytułu jest to pozycja niezwykle wartościowa.

Postulatywność i dyskusyjność tez w części I wynikają niewątpliwie ze swoistego maksymalizmu, jaki cechuje postawę autorów. Skłonności do formułowania tez skrajnych przejawiają się dziś często w wielu pracach językoznawczych. Trzeba jednak podkreślić, iż omawiana książka badaczy z Bochum wyróżnia się jasnością i precyzją języka oraz piękną prostotą stylu, co jest nieczęstą zaletą współczesnych prac językoznawczych.

Polski czytelnik po przeczytaniu tej książki odczuwa też pewien żal, bowiem wiele problemów omówionych jest zbyt zwięźle, są tu fragmenty bardzo skrótowe, nieledwie przypominające szkice. Autorzy często zadowalają się zarysowaniem problemu i metody, odsyłając do prac oryginalnych, a te właśnie z reguły są po prostu niedostępne, bo drukowane w specjalistycznych czasopismach zachodnich. Z tego tytułu mała ta książeczka o formacie kieszonkowym powinna mieć — ze względu na swą ważką treść — przynajmniej trzykrotnie większą objętość, bowiem jej zwięźłość graniczy czasem z hermetycznością; odczuwa się poza tym brak większego materiału ilustrującego niektóre metody (ogromnie bogaty przegląd metod ilościowych w typologii wraz z materiałem ilustrującym ich zastosowanie zmieścili autorzy na sześćdziesięciu stronach!).

Śledząc dotychczasowe liczne prace G. Altmanna i W. Lehfelda, stwierdzić trzeba, że przejawiają oni od dawna zainteresowanie typologią kwantytatywną; praca obecna stanowi niewątpliwie podsumowanie ich dotychczasowych doświadczeń z badań w tej dziedzinie — dyskusyjność wielu tez w niczym nie umniejsza doniosłej roli, jaką spełnia ta praca w obrębie metodologii badań typologicznych.

Stworzony przez autorów ośrodek w Bochum stanowi obecnie silne centrum typologii kwantytatywnej. Obu autorom życzyc by należało, aby jak najszybciej udało się im zorganizować postulowany przez nich sztab badaczy dla realizacji zadań językoznawstwa typologicznego, tak wyczerpująco zarysowanych w ich ostatniej pracy.

WOJCIECH SMOCZYŃSKI

Bibliografia prac z dziedziny językoznawstwa ogólnego i indoeuropejskiego publikowanych przez autorów polskich w kraju i za granicą oraz przez autorów obcych w Polsce w roku 1973 (z uzupełnieniami)

A. JĘZYKOZNAWSTWO OGÓLNE I DZIEDZINY POKREWNE

1. Zagadnienia ogólne

Doroszewski W.: Myśli o perspektywach rozwoju językoznawstwa. — *PJ* 1973, s. 242—252.

Doroszewski W.: *O funkcji poznawczo-społecznej języka*. — Z prac Towarzystwa Kultury Języka; Warszawa: PWN, 1973, ss. 100.

Doroszewski W.: O pojęciu systemu w zakresie głosek (fonemów) i słów. — *PJ* 1973, s. 1—9.

Doroszewski W.: Z zagadnień słowotwórstwa, składni i semiotyki. — *PF* XXIII, 1973, s. 5—25.

Gussman E.: O koncepcję językoznawstwa ogólnego. — *AnnUMCS* XXVI, 1971 (1973), s. 77—94 rezj. rés.

Jankowsky E. R.: Philologie — Linguistik — Literaturwissenschaft. Gedanken in historischer Perspektive zu Möglichkeit und Erfordernis ihrer Koordination. — *LPosn* XVII, 1973, s. 21—35.

Kuryłowicz J.: Ergativity and the stadial theory of linguistic development. (Transl. from the Russian by P. Culicover). — *The Study of Man*, vol. 2, 1973, s. 1—21 [artykuł z r. 1946].

Kuryłowicz J.: *Esquisses linguistiques* I. Deuxième édition. — Internationale Bibliothek für allgemeine Linguistik, Bd. 16, I; München: Wilhelm Fink Verlag, 1973, ss. 298 [przedruk wyd. pol. z r. 1960 z nową przedmową i franc. rés.].

Kuryłowicz J.: Internal reconstruction. — *Current Trends in Linguistics* XI, The Hague: Mouton, 1973, s. 63—92.

Kuryłowicz J.: La costruzione ergativa e lo sviluppo „stadiale“ del linguaggio. — *Linguistica generale. Strutturalismo. Linguistica storica*. Ed. T. Bolelli. Pisa: Nistri—Lischi, 1971, s. 95—106 [tłum. z oryg. franc. z r. 1949].

Kuryłowicz J.: Linguistica e teoria del segno. — *ibidem*, s. 85—94 [tłum. z oryg. franc. z r. 1949].

Mańczak W.: Un troisième facteur essentiel de l'évolution linguistique. — *BSL* 68, 1973, s. XXII—XXIII.

Milewski T.: *Introduction to the Study of Language*. (Transl. from the Polish by Marsha Brochowicz). — *Janua Linguarum, Series Didactica* 7; The Hague—Paris: Mouton; Warszawa: Polish Scientific Publishers, 1973, ss. 204, bibliogr., indeksy, tab., mapy [oryginał: *Językoznawstwo* wyd. 3 z r. 1969].

Polański K.: Z terminologii lingwistycznej. — *JOS* XVII, 1973, nr 3, s. 135—141; nr 4, s. 198—203.

Safarewicz J.: Uwagi o celach językoznawstwa historycznego. — *SprPAN* XIII, 1970 (1973), s. 2—5.

Sroka K. A.: Dynamizm cech elementu tekstu. Cz. I. Reguły tekstowe. — *BPTJ* XXXI, 1973, s. 75—89 summ.

Stopa R.: Hominization. — *Journal of Human Evolution* 1973, No. 2, s. 371—378.

Stopa R.: Kann man eine Brücke schlagen zwischen der Kommunikation der Primaten und derjenigen der Urmenschen? — *Über die Evolution der Sprache*. Hrsg. von Ilse Schwidetzky. Frankfurt am Main: S. Fischer, 1973, s. 151—162 [przedruk z *Homo* XIX, 1968].

Stopa R.: The origin of language. — *Atti del colloquio intern. sul tema „L'origine dell'uomo“*. Roma: Accad. Nazion. dei Lincei, 1973, s. 295—315.

2. Fonetyka. Fonologia

Ehrlich J.: Dispersion of potentially distinctive features in contemporary Polish. — *BFon* XIV, 1973, s. 3—17.

Jassem W.: *Podstawy fonetyki akustycznej*. — IPPT PAN, Biblioteka Mechaniki Stosowanej; Warszawa: PWN, 1973, ss. 363 bibliogr. il. tab.

Künstler M. J.: Two kinds of scale oppositions of tonemes. — *Archiv Orientalni* XXXIX, 1971, s. 473—488.

Ruszkiewicz P.: Baudouin de Courtenay and the theory of distinctive features. — *BFon* XIV, 1973, s. 91—99.

Zgółka T.: Eksplikacja pojęcia systemu w koncepcjach fonologicznej szkoły praskiej. — *StFil* XV, 1971, nr 1, s. 189—199.

a) Cybernetyka mowy

Dobrogowski A.: Investigations into the distribution of the instantaneous values of the signal in the case of Polish speech at quasi-constant voice effort. — *SAS* III, 1973, s. 11—30.

Dukiewicz L.: Coarticulation effects in the consonant clusters of the type *TS* and *ST*. — *SAS* III, 1973, s. 135—139.

Dukiewicz L., Kubzdela H.: Time-compression of the speech signal. — *SAS* III, 1973, s. 31—51.

[Fiodorova N. A.] Fyodorova N. A.: The effect of some acoustic parameters of the synthetic speech signal on the perception of stress by Russian listeners. — *SAS* III, 1973, s. 229—248.

[Fiodorova N. A.] Fyodorova N. A.: The imitation of non-spectral properties of an isolated synthetic vowel. — *SAS* III, 1973, s. 249—263.

Frąckowiak-Richter L.: The duration of Polish vowels. — *SAS* III, 1973, s. 87—115.

Gubrynowicz R.: Application of a statistical spectrum analysis to automatic voice identification. — *SAS* III, 1973, s. 171—180.

Gubrynowicz R. et al.: *Klasyfikacja spółgłosek trących metodą analizy przejść przez zero*. — Prace IPPT PAN, 40; Warszawa: PWN, 1973, ss. 30 (na prawach rkpsu).

Jassem W., Steffen-Batóg M., Czajka S.: Statistical characteristics of short-term average F_0 distributions as personal voice features. — *SAS* III, 1973, s. 209—225.

Kaczmarek Z., Krzyśko M.: An attempt to use Anderson and Bahadur's separating hyperplane to identify a population among many normal populations. — *SAS* III, 1973, s. 159—169.

Kosiel U.: Correlations between fundamental frequency and formant frequencies in Polish vowels. — *SAS* III, 1973, s. 117—120.

Kosiel U.: Statistical analysis of speaker-dependent differences in the long-term average spectrum of Polish speech. — *SAS* III, 1973, s. 181—208.

Krzyśko M., Jassem W., Frąckowiak-Richter L.: Statistical discrimination functions and their application to the problem of voice identification. — *SAS* III, 1973, s. 143—157.

Kudela-Dobrogowska K.: Further studies of the optimal formant frequency values of Polish vowels. — *SAS* III, 1973, s. 265—285.

Lobacz P.: A pilot study of phoneme prediction in Polish sentences. — *SAS* III, 1973, s. 75—83.

Lobacz P.: Non-unique phonemic interpretation of the Polish speech-sounds. — *SAS* III, 1973, s. 53—74.

Steffen-Batóg M.: The effect of consonant articulation and intonation on fundamental frequency. — *SAS* III, 1973, s. 121—134.

3. Gramatyka: morfologia i składnia

Bartoszewicz A.: K opredeleniju ponjatija produktivnosti-neproduktivnosti v slovoobrazovanii. — *B Fon* XIV, 1973, s. 69—74.

Bogusławski A.: Aspekty w trybie rozkazującym. — *Slavia Orientalis* XXII, 1973, s. 211—213.

Dąbrowska J.: Essai d'application du schème de T. Milewski à l'analyse du verbe et de la phrase. — *SRP* II, 1972 (1973), s. 55—62.

Gawelko M.: Deux principes de l'étude synchronique de la formation des mots (A base de l'allemand et du français). — *KNf* XX, 1973, s. 389—410.

Guścin H.: Zagadnienie zdań bezpodmiotowych. — *RNDKr* 47, *Prace Językoznawcze* II, 1973, s. 47—51.

Hudson R. A.: Complex symbols dominating branching structures in Beja. — *FO* XIV, 1972—1973, s. 35—71 [na mater. jednego z jęz. kuszyckich].

Jodłowski S.: *Ogólnojęzykoznawcza charakterystyka zaimka*. — PAN Oddział w Krakowie, Prace Komisji Językoznawstwa, 36; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 156 rés. bibliogr. ind.

Jodłowski S.: O przesunięciach funkcji składniowych. — *SprPANKr* XVI/1, 1973, s. 40—41.

Jodłowski S.: Rodzaje składniowych jednostek wypowiedzi. — *RNDKr* 47, *Prace Językoznawcze* II, 1973, s. 53—55.

Kempf Z.: On the boundary between syntax and logic. — *Journal of the Faculty of Arts* (Malta) V, 1973, No. 3, s. 231—244.

Kempf Z.: Semantic scope of the locative (in Turkish and Indo-European perspective). — *Linguistics* 100, 1973, s. 47—62.

Laskowski R.: Problematyka słowotwórcza w gramatyce transformacyjno-generatywnej. — *BPTJ* XXXI, 1973, s. 15—33 summ.

Laskowski R.: Struktura formalna a struktura semantyczna rzeczowników słowotwórczo podzielnych. — *StSem* IV, 1973, s. 251—274.

Martinet A.: La syntaxe fonctionnelle. — *BPTJ* XXXI, 1973, s. 11—13.

Puzynina J.: O nowym modelu słowotwórstwa w gramatyce transformacyjno-generatywnej. — *KNf* XX, 1973, s. 411—420 summ.

Saloni Z.: O składniowych związkach podrzędnych. — *Polonistyka* XXVI, 1973, nr 6, s. 2—8.

Ucherek E.: La préposition — méthodes d'analyse sémantique. — *BPTJ* XXXI, 1973, s. 91—105.

Zawadowski L.: The problem of sentence and its holistic definitions. — *Linguistics* 70, 1971, s. 90—105.

Zawadowski L.: Sentence, its grammatical definition. — *Linguistics* 72, 1971, s. 95—112.

4. Semantyka. Leksykologia

Bańczerowski Jerzy: Semantyka w komunikacji językowej. — *JOS* XVII 1973, s. 257—268 rys.

Bogusławski A.: O analizie semantycznej — *StSem* IV, 1973, s. 47—70.

Bogusławski A.: O rozczłonkowaniu treściowym wypowiedzenia. — *SST*, 1973, s. 63—70.

Bogusławski A.: Właściwości pragmatyczne wyrażen równoznacznych. — *PamLit* 64, 1973, z. 3, s. 121—151 rys.

Cienkowski W.: Stopnie motywacji (Metodologia i terminologia leksykologiczna). — *PJ* 1973, s. 295—307.

Doroszewski W.: *Elements of Lexicology and Semiotics*. (Transl. from the Polish by Iain Taylor). — *Approaches to Semiotics*, 46; The Hague—Paris: Mouton; Warszawa: Polish Scientific Publishers, 1973, ss. 314.

Gawelko M.: Czy stopień spójności semantycznej przymiotnika z określanym przez niego rzeczownikiem może być wyrażony liczbowo? — *KNf* XX, 1973, s. 73 i n.

Gniadek S.: La théorie sémantique de Port-Royal. — *SRP* II, 1972 (1973), s. 63—75.

Grochowski M.: Eksplikacje znaczeń czasowników ruchu. — *SST*, 1973, s. 189—199.

Grochowski M.: Propozycja interpretacji semantycznej zdań zawierających narzędzie jako składnik treściowy. — *BPTJ* XXXI, 1973, s. 107—122 summ.

Grochowski M.: Semantyczne pojęcie narzędzia — próba interpretacji. — *JP* LIII, 1973, s. 16—22.

Grochowski M.: Tekstowa realizacja semantycznego pojęcia narzędzia. — *JP* LIII, 1973, 324—330.

Krzeszowski T. P.: On the concept of „instrumental“ case. — *ContrLing* I, 1973, s. 107—130.

Micewicz T.: Uniwersalia semantyczne w opisie przypadków Ch. J. Fillmore'a. — *KNf* XX, 1973, s. 327—331.

Nikolaeva T. M.: Smyslovoe členenie teksta i ego individual'nye varianty (Opyt eksperimental'nogo issledovanija funkcij pazv pri čtenii). — *SST*, 1973, s. 71—79.

Saloni Z.: Alien elements in texts of a natural language. — *BPTJ* XXXI, 1973, s. 141—151.

- Sambor J.: Z zagadnień gramatyki słownictwa rzadkiego. — *BPTJ XXXI*, 1973, s. 47—58 summ.
- Świdziński M.: Analiza semiotyczna wypowiedzi pytajnych we współczesnym języku polskim. — *StSem IV*, 1973, s. 221—249.
- Wierzbicka A.: „Akty mowy”. — *SST*, 1973, s. 201—219.
- Wierzbicka A.: The deep or semantic structure of comparative. — *Linguistische Berichte XVI*, 1971, s. 39—45.
- Zimmermann I.: Zur Problematik der Kasussemantik (Anhand von Ch. J. Fillmore's „The Case for Case”). — *BPTJ XXXI*, 1973, s. 59—73.

5. Semiotyka. Filozofia języka

- Bloom S., Suszko R.: Semantics for the sentential calculus with identity. — *Studia Logica XXVIII*, 1971, s. 77—82 rés. streszcz.
- Dąbska I.: Niektóre zagadnienia semiotyki stoickiej w świetle traktatu Sekstusa Empiryka „Przeciw logikom”. — *SHS II*, 1973, s. 7—13 rés.
- Dąbska I.: O konwencjach semiotycznych. — *StSem IV*, 1973, s. 35—45.
- Gasparov B. M.: Nekotorye aspekty semiotičeskoj orientacii vtoričnych modelirujuščich sistem. — *SST*, 1973, s. 33—44.
- Hołowka T.: Podmiot logiczny zdania w ujęciu Kazimierza Ajdukiewicza. — *StSem IV*, 1973, s. 163—176.
- Ivanov V. V., Lotman Ju. M., Pjatigorskij A. M., Toporov V. N., Uspenskij B. A.: Tezisy k semiotičeskomu izučeniju kul'tur (v primenenii k slavjanskim tekstam). — *SST*, 1973, s. 9—32.
- Juros H.: G. E. Moore'a teoria znaczenia. — *Studia Philosophiae Christianae* (Warszawa) VII, 1971, s. 105—124 summ.
- Koj L.: Jerrolda J. Katza teoria znaczeń (I). — *StSem IV*, 1973, s. 127—161.
- Marciszewski W.: A survey of views and theories in the logical theory of language. — [Apendyks w:] Pele J., *Studies in functional logical semiotics of natural language*, The Hague: Mouton, 1971, s. 195—222.
- Mayenowa M. R.: Diagram, mapa, metafora. — *Teksty* 1973, nr 5, s. 45—64.
- Mayenowa M. R.: Porównanie niektórych możliwości tekstów słownych i wizualnych ikonicznych. — *SST*, 1973, s. 45—48.
- Migoń K.: Problem języka uniwersalnego w XVII wieku. — *SHS II*, 1973, s. 43—59 summ. rezj.
- Niklas U.: Niektóre aspekty semantyczne Meinonga teorii przedmiotów. — *StSem IV*, 1973, s. 207—220.
- Opara S.: Język a idealizm. — *StFil XVII*, 1973, nr 11—12, s. 81—101.
- Pala K.: O komunikační situaci. — *SST*, 1973, s. 49—61.
- Pele J.: On the concept of narration. — *Semiotica III*, 1971, s. 1—19.
- Pele J.: W sprawie programu prac z zakresu historii semiotyki. — *SHS II*, 1973, s. 207—216.
- Schaff A.: *Langage et connaissance suivi de Six essais sur la philosophie du langage*. (Trad. du polon. par Claire Brendel). Paris: Anthropos, 1969, ss. 366 [oryg.: *Język a poznanie*, 1964; *Szkice z filozofii języka*, 1967].
- Stanosz B.: Teoria znaczenia i oznaczania w logice tradycyjnej. — *SHS II*, 1973, s. 61—71 summ. rezj.
- Stanosz B.: Znaczenie a interpretacja. — *StSem IV*, 1973, s. 23—33.
- Toporov V. N.: O semiotičeskom aspekte mitraičeskoj mifologii v svjazi s rekonstrukcij nekotorych drevnich predstavlenij. — *SST*, 1973, s. 357—371.

6. Stylistyka

Bartmiński J.: *O języku folkloru*. — Instytut Badań Literackich, Z dziejów Form Artystycznych w Literaturze Polskiej, 32; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 286.

Bartmiński J.: Struktura językowa incipitu pieśni ludowej. — *SST*, 1973, s. 81—101.

Dobrzyńska T.: Metafora w baśni. — *SST*, 1973, s. 171—188.

[Faryno J.] Farino E.: Nekotorye voprosy teorii poetičeskogo jazyka (Język jak modelirujuścaja sistema. Poetičeskij jazyk Cvetaevoj). — *SST*, 1973, s. 131—170.

Hausenblas K.: Komplexní a simplexní styly. — *Poetyka i stylistyka słowiańska*, 1973, s. 39—46.

Kaluża I.: Towards a new grammar of metaphor. — *ZNUJ CCXCIII, Prace Historycznoliterackie* 24, 1973, s. 93—112 streszcz.

Kamińska M.: Z problemów stylistyki gwarowej. — *Rozprawy Kom. Język. LTN XIX*, 1973, s. 7—17.

Miodońska-Brookes E., Kulawik A., Tataro M.: *Stylistyka polska. Wybór tekstów*. Wybór, opracowanie i wstęp.... Warszawa: PWN, 1973, ss. 355.

Pisarkowa K.: Über die Herkunft des bekanntesten polnischen Abzählreimes entliczki pentliczki. — *BPTJ XXXI*, 1973, s. 153—161.

Poetyka i stylistyka słowiańska. Zredagowała i uwagami wstępnymi opatrzyła S. Skwareczyńska. — Komitet Słowianoznawstwa PAN, Materiały Konferencji Komisji Poetyki i Stylistyki Słowiańskiej Międzynarodowego Komitetu Sławistów; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 367.

Schaarschmidt G.: Stylistic processes and the grammatical structure of Slavic languages. — *Poetyka i stylistyka słowiańska*, 1973, s. 347—353.

Skorupka S.: O metodach badań języka autorów. — *PrzHum XVII*, 1973, nr 5, s. 33—45 tab.

Skubalanka T.: Ekspresywność języka a mowa potoczna. — *Poetyka i stylistyka słowiańska*, 1973, s. 177—183.

Skubalanka T.: O ekspresywności języka. — *AnnUMCS XXVII*, 1972 (1973), s. 123—132 rezj. rés.

Uspenskij B. A.: Fonetičeskaja struktura odnogo stichotvorenija Lomonosova (Istoriko-filologičeskij etjud). — *SST*, 1973, s. 103—129.

Wierusz-Kowalski J.: *Język a kult. Funkcja i struktura języka sakralnego*. — Instytut Filozofii i Socjologii PAN, *Studia Religioznawcze*, 6; Warszawa: PWN, 1973, ss. 158.

7. Teoria przekładu

Grosbart Z.: Specyfika przekładu w ramach języków słowiańskich (Propozycje metodologiczne). — *Poetyka i stylistyka słowiańska*, 1973, s. 111—119.

Muskat-Tabakowska E.: The Polish translation of James Joyce's „Ulysses“ and some underlying problems. — *ZNUJ CCXCIII, Prace Historycznoliterackie* 24, 1973, s. 141—156 streszcz.

Szymczak M.: O tzw. nieprzekładalnych kategoriach językowych. — *Poetyka i stylistyka słowiańska*, 1973, s. 21—26.

Świech J.: Questions de la théorie de traduction en Pologne. — *Slavica Slovaca VI*, 1971, s. 395—401.

Wojtasiewicz O. A.: Miejsce przekładu w pewnym systemie transformacji. — *Poetyka i stylistyka słowiańska*, 1973, s. 97—101.

Wojtasiewicz O. A.: Struktury powierzchniowe i głębokie z punktu widzenia techniki przekładu. — *ibidem*, s. 149—151.

8. Onomastyka

Fuhrmann W.: Einige Bemerkungen zur semantischen Struktur der Toponyme. — *Onomastica Slavogermanica* VIII, 1973, s. 177—180.

Grodziński E.: Wieloznaczność imion własnych. — *PJ* 1973, s. 195—200.

Grodziński E.: *Zarys ogólnej teorii imion własnych*. — Instytut Filozofii i Socjologii PAN; Warszawa: PWN, 1973, ss. 301 rezj. summ.

Lubaś W.: Onomastyka w systemie językowym (na przykładach słowiańskich). — *Prace Naukowe Univ. Śląskiego* 35, *Prace Językoznawcze* II, 1973, s. 7—24 summ. [oraz streszcz. tegoż w:] *SprPANKr* XVI/1, 1973, s. 113—115.

Smoczyński P.: Problematyka polskich nazw służebnych w oświetleniu historyków i językoznawców. — *AnnUMCS* XXVII, 1972 (1973), s. 161—190 rezj. rés.

9. Język dziecka. Psycholingwistyka

Bertman B.: Narodziny i niektóre kontrowersje współczesnej psycholingwistyki. — *ZNUJ CCCXI*, *Prace Psychologiczno-Pedagogiczne* 19—20, 1973, s. 131—144.

Chmura-Klekotowa M.: Z badań nad słownictwem podstawowym dzieci w wieku od 7 do 12 lat. — *PrzPed* 1973, nr 1—2, s. 86—88 rés. summ.

Dąbrowska J.: L'aspect psycholinguistique de l'infinitif. — *KNf* XX, 1973, s. 277—292 tab.

Jankowski B.: Mowa — narzędzie poznania i działania. — *Problemy* 1973, nr 7, s. 21—28 il.

Jankowski B. A.: *Nauka języka obcego. Spojrzenie psychologa*. — Warszawa: „Wiedza Powszechna”, 1973, ss. 326.

Jankowski B.: Psychologiczne aspekty przyswajania języka obcego. — *PrzPed* 1973, nr 1—2, s. 135—149 rezj. summ.

Kielar M.: Rozwój umiejętności posługiwania się związkami frazeologicznymi przez dzieci i młodzież. — *PrzPed* 1973, nr 1—2, s. 53—63 tab. rezj. summ.

Komorowska H.: Interferencja wewnątrz- i międzyjęzykowa w procesie uczenia się języka obcego. — *PrzPed* 1973, nr 1—2, s. 123—133 rezj. summ.

[Materiały z I Symposium Psycholingwistycznego w Warszawie 22—23 XI 1972 =] *Przegląd Pedagogiczny* rocz. 1973, nr 1—2.

Niżegorodcew-Turnau A.: Funkcjonowanie struktur frazeologicznych a przekazywanie informacji w języku polskim i angielskim. — *PrzPed* 1973, nr 1—2, s. 114—121 rezj. summ.

Przetacznikowa M., Kielar M.: Rozumienie odrębności gramatycznej i semantycznej klas wyrazów (części mowy) przez dzieci w wieku od 3 do 15 lat. — *PrzPed* 1973, nr 1—2, s. 33—50 tab. rezj. summ.

Przetacznikowa M., Kielar M.: Rozwój umiejętności analizy i syntezy elementów werbalnych u dzieci w wieku od 4 do 15 lat. — *Rocznik Komisji Nauk Pedagogicznych* (Wrocław) XVI, 1973, s. 135—158 tab. wyk. rés.

Shugar Grace W.: An ecological method for the study of language development. — *PrzPed* 1973, nr 1—2, s. 156—167 streszcz.

Smoczyńska M.: Przyswajanie systemu gramatycznego przez dzieci (Przegląd teorii). — *PrzPed* 1973, nr 1—2, s. 20—31 rezj. summ.

Teklińska-Kotulska E.: Analiza porównawcza słownictwa dzieci wiejskich i miejskich. — *PrzPed* 1973, nr 1—2, s. 89—94 rezj. summ.

Woźnicki T.: Operacje myślowe zachodzące podczas tworzenia wypowiedzi. — *PrzPed* 1973, nr 1—2, s. 151—155 rezj. summ.

Zdebski J.: Rozumienie kategorii gramatycznej przez dzieci w wieku szkolnym. — *PrzPed* 1973, nr 1—2, s. 103—112 rezj. summ.

10. Patologia mowy

Hołówka T.: Jednoczesna synteza i myślenie przestrzenne a język. — *PF* XXIII, 1973, s. 193—197.

Kania J. T.: Die stimmlose Sprache im Lichte der strukturellen Phonetik — *BFon* XIV, 1973, s. 19—27.

Styczek J.: *Badania eksperymentalne spirantów polskich s, ś, ź ze stanowiska fizjologii i patologii mowy.* — Komitet Językoznawstwa PAN, Prace Językoznawcze 69; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 96 tab.

Tomaszewska H.: Rozpad systemu językowego w afazji sensorycznej. — *PF* XXIII, 1973, s. 199—205.

Zarębina M.: *Rozbicie systemu językowego w afazji (Na materiale polskim).* — PAN Oddział w Krakowie, Prace Komisji Językoznawstwa 35; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 190 bibliogr. summ.

11. Socjolingwistyka

Furdal A.: *Klasyfikacja odmian współczesnego języka polskiego.* — Opolskie Tow. Przyjaciół Nauk, Wydział Języka i Literatury; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 60.

Galabov I.: Łacina i starobułgarski jako ponadnarodowe kulturalne języki Europy średniowiecznej. — *SprPAN* XVI/1, 1973, s. 107—109.

Ozga J.: Some expressive devices in the language of magazine advertisements. — *ZNUJ* CCXCIII, *Prace Historycznoliterackie* 24, 1973, s. 129—140 streszcz.

Senkevič V. A.: O metodike izučenija interdialekta. — *PF* XXIII, 1973, s. 253—262.

Stępnia K.: Z historii polskiej gwary złodziejskiej. — *PF* XXIII, 1973, s. 263—279.

Szparag T.: Magiczne aspekty pisma chińskiego. — *PO* 1971, s. 13—21.

Widłak S.: Problème des domaines et des motifs de l'apparition de l'interdiction linguistique: exemple italien. — *Actele celui de-al XII-lea Congres Intern. de Lingvistică și Filologie Romanică*. I, București 1970, s. 1081—1087.

12. Językoznawstwo matematyczne. Statystyka. Teoria informacji

Bańcerowski Janusz, Kołwzan W.: Nekotorye problemy jazyka i jazykovej komunikacii. I. — *Nyelvtudományi Közlemények* 73, 1971, s. 232—248.

Bańcerowski Janusz, Kołwzan W.: Typy informacji i ich rol' v informacionnoj modeli jazyka. — *BFon* XIV, 1973, s. 29—55.

Bień J. S.: O pewnych problemach przetwarzania języków fleksyjnych na maszynach cyfrowych. — *PF* XXIII, 1973, s. 187—191 summ.

Bojar B.: Elementy metainformacji w tekstach języka naturalnego. — *PF* XXIII, 1973, s. 169—182.

Kurcz I.: Założenia ogólne frekwencyjnych badań nad słownictwem i cele, którym te badania służą. — *PrzPed* 1973, nr 1—2, s. 65—74 tab. rezj. summ.

Madey J.: *Wnioskowanie syntaktyczne i jego zastosowanie w projektowaniu języka formalnego* (Praca doktorska). — Centrum Obliczeniowe PAN; Warszawa: PWN, 1973, ss. 72 bibliogr. summ. rezj.

Małuszyński J.: *Subproblems of parsing problems*. — Centrum Obliczeniowe PAN, Prace 116; Warszawa: PWN, 1973, ss. 17 streszcz.

Rocławski B.: Automatyczna synteza form deklinacji przymiotnikowo-zaimkowej. — *ZNUG, Prace Językoznawcze* 1, 1972 (1973), s. 33—49 rys. tab.

Starosta B.: Uwagi o pojęciu informacji. — *StSem* IV, 1973, s. 95—107.

Steffen-Batogowa M.: The problem of automatic phonemic transcription of written Polish. — *BFon* XIV, 1973, s. 75—86.

Szczepańska G.: Przedrostki wielopostaciowe w automatycznej syntezie czasowników polskich. — *ZNUG, Prace Językoznawcze* 1, 1972 (1973), s. 51—60 tab.

Tokarski J.: Dialog: człowiek — maszyna cyfrowa. Poszukiwanie wspólnego języka. — *PF* XXIII, 1973, s. 183—185.

Wierzbowski L.: Opis algorytmu poszukiwania słów w maszynowym słowniku tematów na ograniczonym odcinku. — *ZNUG, Prace Językoznawcze* 1, 1972 (1973), s. 7—31 rys.

Wójcik T.: Koncepcja pisowni wspólnej w perspektywie działalności informacyjnej. — *Zagadnienia Informacji Naukowej* 1973, nr 1, s. 3—32 tab.

Zarębina M.: A statistical lexical-semantic characterization of the main varieties of present-day Polish. — *LPosn* XVII, 1973, s. 37—48.

Zarębina M.: Niektóre odmiany polszczyzny w ujęciu statystycznym. — *SprPAN*Kr XVI/1, 1973, s. 43—44.

Zastosowanie maszyn matematycznych do badań nad językiem naturalnym (Referaty wygłoszone na otwartym seminarium... w Uniwersytecie Warszawskim 2—4 XII 1971). Red. L. Bolc. — Warszawa: Uniw. Warszawski, 1973, ss. 258 bibliogr.

13. Glottodydaktyka. Językoznawstwo kontrastywne

Andrzejewski B.: Epistemologiczne przesłanki w metodyce nauczania języków obcych. — *Neodidagmata* V, 1973, s. 143—147.

Gussman E.: A note on phonological explanations of phonetic failings. — *LMNf* 1972, s. 85—96.

Gussman E.: Linguistic theories and foreign language teaching. — *LMNf* 1973, s. 181—192.

Kurjaniuk J.: *Laboratoria językowe. Struktura techniczna a funkcja dydaktyczna*. — Warszawa: PWN, 1973, ss. 179.

Krzyszowski T. P.: The relevance of reference in contrastive generative grammar. — *Theoretical Linguistic Models in Applied Linguistics*. Eds. S. P. Corder and E. Roulet (AIMAV, Collection d'Études linguistiques 10). Bruxelles—Paris, 1973, s. 21—30.

Marton W.: Contrastive analysis in the classroom. — *ContrLing* I, 1973, s. 15—22.

Muskat-Tabakowska E.: The function of translation in foreign language teaching. — *ContrLing* I, 1973, s. 131—139.

Papers and Studies in Contrastive Linguistics. Vol. I (Karpacz Conference on Contrastive Linguistics 16—18 December 1971). Edited by J. Fisiak. — The Polish-English Contrastive Project; Poznań: Adam Mickiewicz University; Washington, D. C.: Center for Applied Linguistics, 1973, ss. 143.

Pfeifer W.: Probleme der Aufbereitung von Unterrichtsmaterialien für den Fremdsprachenunterricht. — *SGP* II, 1973, s. 155—160.

Szule A.: Die Haupttypen der phonischen Interferenz. — *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwiss. u. Kommunikationsforschung* XXVI, 1973, nr 1—2, s. 111—119.

Szule A.: Möglichkeiten und Grenze der Automatisierung im Fremdsprachenunterricht. — W: A. Haslinger, *Deutsch heute ... Materialien der 3. Internationalen Deutschlehrer-Tagung in Salzburg, 18. bis 24. Juli 1971*, München 1973, s. 43—51.

Wańczowski M.: Technologia nauczania języków obcych na przykładzie uniwersytetu w Tuluzie. — *Dydaktyka Szkoły Wyższej* 1973, nr 1, s. 242—247 il.

Zaborski A.: Teaching the language of the Bible. — *FO* XIV, 1972—1973, s. 65—76.

14. Stosunki międzyjęzykowe

Bañcerowski Jerzy: Bemerkungen zu den Theorien über das Klusilsystem im Proto-Uralischen und einige Modellvorschläge. — *Nyelvtudományi Közlemények* 73, 1971, s. 49—64.

Kramer J.: Ungarische Lehnwörter in den germanischen und romanischen Sprachen. — *KNf* XX, 1973, s. 293—304.

Sipos I.: Żywe kontakty językowe między językami węgierskim a słowiańskimi. — *MKS*, 1973, s. 115—116 [tekst w jęz. niem.].

Stachowski S.: *Fonetyka zapożyczeń osmańsko-tureckich w języku serbsko-chorwackim*. — Komitet Słowianoznawstwa PAN, Monografie Slawistyczne 23; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 241 rezj. summ.

Stachowski S.: Studien über die neupersischen Lehnwörter im Osmanisch-Türkischen. I. — *FO* XIV, 1972—1973, s. 77—118.

B. JĘZYKOZNAWSTWO INDOEUROPEJSKIE

1. Zagadnienia ogólne

Bednarczyk L.: Czynniki ugro-fińskie w etnogenezie Baltów i Słowian. — *MKS*, 1973, s. 13—14 [tekst w jęz. ang.].

Bednarczyk L.: Elementy nieindoeuropejskie w języku tocharskim. — *SprPAN* XVI/2, 1973, s. 416—418.

Bednarczyk L.: Zagadnienie przedślowiańskiej hydronimii Karpat. — *RNDKr* 47, *Prace Językoznawcze* II, 1973, s. 19—30, mapka.

Gołąb Z.: The initial *x-* in Common Slavic: A contribution to prehistorical Slavic-Iranian contacts. — *MKS*, 1973, s. 30—32 [tekst w jęz. pol.].

Joffe V. V.: K вопросу o происхождении основ на **-ā-* в праиндоевропейском языке. — *LPosn* XVII, 1973, s. 9—19.

Kuryłowicz J.: Grec. κτ, χτ, φτ = v.-ind. *kṣ*, *ck*. — *BSL* 68, 1973, fasc. 1, s. 93—103.

Kuryłowicz J.: Phonologisches zum Problem der idg. stimmlosen Aspiraten. — *BPTJ* XXXI, 1973, s. 3—9.

Vraciu A.: Otnošenija meždju obščeslawjanskim jazykom i drevnimi jazykami Balkanskogo poluostrova. — *MKS*, 1973, s. 129—130 [tekst w jęz. franc.].

Weinsberg A.: *Przyimki przestrzenne w języku polskim, niemieckim i rumuńskim*. — Komitet Językoznawstwa PAN, *Prace Językoznawcze* 71; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 120 bibliogr. summ.

2. Język ormiański

Pisowicz A.: Esquisse d'une grammaire du parler arménien de Pharpi. III-ème partie. — *FO* XIV, 1972—1973, s. 53—64.

3. Język łaciński

Cytowska M.: Das polnische Handbuch der Grammatik „Stanislaus quae pars?“ — *Philologus* 115 [Johannes Schneider zum 60. Geburtstag gewidmet], 1971, s. 46—51.

Kumaniecki K.: *Słownik łacińsko-polski według słownika H. Mengego i H. Kopii*. Wyd. 6. — Warszawa: PWN, 1973, s. VIII+545.

Plezia M.: Remarques sur la formation du vocabulaire médiolatin en Pologne. — *Archivum Latinitatis Medii Aevi* 37, 1969—1970, s. 193—198.

Safarewicz J.: Note sur le syncrétisme de l'aoriste et du parfait en latin. — *Eos* LXI, 1973, fasc. 1, s. 135—137.

Safarewicz J.: Synkretyzm aorystu i perfectum w języku łacińskim. — *SprPANKr* XVI/1, 1973, s. 24—25.

Seniv M.: Problem deminutiwów w języku łacińskim (Na podstawie twórczości Owidiusza). — *Meander* XXVIII, 1973, s. 362—368.

Słownik łaciny średniowiecznej w Polsce — Lexicon mediae et infimae latinitatis Polonorum. Ed. Marianus Plezia. — Pracownia Słownika Łaciny Średniowiecznej PAN; Wrocław: Ossolineum, 1953. Vol. III, fasc. 7 (25) *educo — enstasio*, coll. 961—1120, wyd. 1973; fasc. 8 (26) *entafilon — exactionalis*, coll. 1121—1280, wyd. 1973.

Turkowska D.: *Études sur la langue et sur le style de Jean Długosz*. — PAN Oddział w Krakowie, Prace Komisji Filologii Klasycznej 13; Kraków: Ossolineum, 1973, ss. 94 bibliogr.

Turkowska D.: Le nominatif et l'accusatif absolus dans l'œuvre de Jean Długosz. — *Philologus* 115 [Johannes Schneider zum 60. Geburtstag gewidmet], 1971, s. 311—313.

Zakrzewska-Gębska E.: Deminutiva rzeczownikowe w korespondencji Cyce-rona. — *Symbolae Philologorum Posnaniensium Graecae et Latinae* I, 1973, s. 77—95 summ.

Gieysztor: A.: *Zarys dziejów pisma łacińskiego*. — Instytut Historii PAN, Nauki pomocnicze historii; Warszawa: PWN, 1973, ss. 236 tab.

4. Języki romańskie

Bogacki B. K.: *Types de constructions appositives en français*. — Komitet Językoznawstwa PAN, Prace Językoznawcze 73; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 100 streszcz.

Dan I.: Une question controversée: la postposition de l'article en roumain. — *KNf* XX, 1973, s. 183—191.

Dąbrowska J.: *Structure de l'interrogation directe en français et en espagnol de nos jours*. — Komitet Neofilologiczny PAN; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 103 streszcz.

Grudzińska G., Jurewicz-Galińska M.: *Ćwiczenia z gramatyki języka hiszpańskiego*. — Uniw. Warszawski, Wydział Filologii Obcych; Warszawa 1973, ss. 262 (powiel.).

Kaczyński M.: Uwagi o wymowie samogłosek i półsamogłosek francuskich. — *LMNf* 1973, s. 211—223.

Kłósek I.: L'adjectif négatif, sa formation, sa place et ses fonctions dans la langue de Gustave Flaubert (d'après „Madame Bovary“). — *SRP* II, 1972 (1973), s. 77—84.

Lewicka H.: La modalité de phrase et l'emploi des modes verbaux en français. — *Mélanges de linguistique française et de philologie et littérature médiévale offerts à Paul Imbs*, Strasbourg 1973, s. 381—389.

Lewicka H.: La nomenclature populaire des maladies en moyen français: structure et sens. — *Actele celui de-al XII-lea Congres Intern. de Lingvistică și Filologie Romanică*. I, București 1970, s. 823—827.

Lewicka H.: Le mélange des langues dans l'ancien théâtre du Midi de la France. — *Mélanges de philologie romane dédiés à la mémoire de Jean Boutière*. I, Liège 1971, s. 347—359.

Lewicka H.: Un prénom spécialisé de l'ancienne farce: Jean et consorts. — *Marche romane* I, Liège 1969, s. 63—69.

Lebek H.: *Zarys gramatyki francuskiej*. Wyd. 3. — Warszawa: PWN, 1973, ss. 418.

Mańczak W.: *Phonétique et morphologie historiques du français*. Deuxième édition augm. et corr. — Warszawa—Kraków: PWN, 1973, ss. 141 (powiel.).

Paluszkiewiczowa A.: Phrase nominale — facteur important de la prose Goncourtienne. — *SRP* II, 1972 (1973), s. 91—98.

Sypnicki J.: Les fonctions du néologisme de forme dans le „Virgile Travesti“ de Scarron. — *SRP* II, 1972 (1973), s. 98—119.

Tuora M. I.: La fréquence et l'étymologie dans le vocabulaire roumain. — *KNf* XX, 1973, s. 171—181 tab.

Zaręba: L.: *Frazeologiczny słownik francusko-polski. Dictionnaire phraséologique français-polonais*. Wyd. 2. — Warszawa: „Wiedza Powszechna“, 1973, ss. XXXI+1155.

5. Języki germańskie

a) Język niemiecki

Bzdęga A. Z.: Zur expressiven Wertung der Nominalphrase im Deutschen. — *SGP* II, 1972 (1973), s. 119—123.

Bzdęga A., Chodera J., Kubica S.: *Podręczny słownik polsko-niemiecki*. — Warszawa: „Wiedza Powszechna“, 1973, ss. 1018.

Darski J.: Diachronische Betrachtung des Lautbestandes der ehemaligen niederdeutschen Mundart von Sepólno Krajeńskie. — *LPosn* XVII, 1973, s. 81—96.

Duda B.: *Althochdeutsche Chrestomathie*. Kraków: Nakładem Uniw. Jagiellońskiego, 1973, ss. 87 (powiel.).

Gaca A.: *Die Syntax der „Księga Elbląska“. Eine strukturelle Studie*. — Poznańskie Tow. Przyjaciół Nauk, Wyd. Filolog.-Filoz., Prace Komisji Językoznawczej 6; Warszawa—Poznań: PWN, 1973, ss. 142 bibliogr.

Janikowski K.: Die hauptwörtlichen Allomorphe im Neuhochdeutschen. — *Rozprawy Kom. Jez. WTN* IX, 1973, s. 115—122.

Klin E.: *Übungsbuch zur deutschen Stilistik*. — Warszawa—Wrocław: PWN, 1973, ss. 139 (skrypt).

Krawczyk I.: Dwie normy wymowy niemieckiej? — *GWr* XV, 1972 (1973), s. 27—38 Zsf.

Nowicka I.: Uwagi na temat wymowy i dystrybucji głósiki [ç] w języku niemieckim. — *LMNf* 1973, s. 201—209.

Nowicka I.: Wurzelmorpheme und ihre Allomorphe im Bereich der schwachen Verben. — *GWr* XV, 1972 (1973), s. 89—92 streszcz.

Połomski A.: Zur Untersuchung prosodischer Erscheinungen. — *GWr* XV, 1972 (1973), s. 93—98.

Prędota S.: Zur graphemischen Interferenz. — *GWr* XV, 1972 (1973), s. 99—103 streszcz.

Słownik techniczny niemiecko-polski. Pod red. Z. J. Kocha. Wyd. 4 z suplementem. — Warszawa: Wyd. Naukowo-Techniczne, 1973, ss. 788+48.

Smereka K.: Analyse der Modalverben. — *GWr* XV, 1972 (1973), s. 105—117 streszcz.

Suchsland P.: *Kurze Einführung in die generative Grammatik des Deutschen*. — Kraków: Nakładem Uniw. Jagiellońskiego, 1973, ss. 102 bibliogr. (powiel.).

Tomiczek E.: Zu den Differenzierungstendenzen im Wortschatz der deutschen Gegenwartssprache. — *GWr* XV, 1972 (1973), ss. 119—123 streszcz.

b) Język angielski

Adamko J.: Perfect tenses in British and American English. — *LMNf* 1972, s. 173—184.

Cygan J.: *Interrogation in English*. — *AUW* 190, *Anglica Wratislaviensia* 3; Wrocław: Wyd. Uniw. Wrocławskiego, 1973, ss. 93 streszcz.

Fedorowicz-Baczowa B.: An attempt at a linguistic interpretation of E. E. Cummings's poem „These children singing in stone a“ (An exercise in linguistics-stylistics). — *ZNUJ* CCXCIII, *Prace Historycznoliterackie* 24, 1973, s. 73—91 streszcz.

Jassem W.: *Podręcznik wymowy angielskiej*. Wyd. 3 zmienione. — Warszawa: PWN, 1973, ss. 544.

Lewandowska B.: Direct spatial questions in late Middle English. — *ZNUJ* seria 1, nr 100, 1973, s. 87—97 streszcz.

Mańczak W.: The use and omission of the conjunction *that*. — *Linguistics* 95, 1973, s. 51—58.

Marek B.: O dwóch systemach wzorów intonacyjnych w języku angielskim. — *LMNf* 1972, s. 135—155.

Miękisz M.: Allomorphic variations in noun bases. — *GWr* XV, 1972 (1973), s. 55—71 streszcz.

Nagucka R.: *An early New English reader (Sixteenth-seventeenth centuries)*. Texts selected and provided with notes and glossary by ... Wyd. 2. — Warszawa: PWN, 1973, ss. 121.

Nagucka R.: *A late New English reader (Eighteenth-nineteenth centuries)*. Texts selected and provided with notes and glossary by ... Wyd. 2. — Warszawa: PWN, 1973, ss. 118.

Reszkiewicz A.: *A diachronic grammar of Old English*. Part one: *Phonology and inflections*. — Warszawa: PWN, 1973, ss. 174.

Reszkiewicz A.: *An Old English reader (Seventh-eleventh centuries)*. Texts selected and provided with notes and glossary by ... — Warszawa: PWN, 1973, ss. 146.

Reszkiewicz A.: *Synchronic essentials of Old English (West-Saxon)*. 2nd ed. — Warszawa: PWN, 1973, ss. 122.

Szwedek A.: The English finite verb system. — *Studia Anglica Posnaniensia* V, 1970 (1971), w. 61—68.

c) Języki nordyckie (skandynawskie)

Awedykowska S.: Zur Silbenstruktur des Norwegischen. — *SGP* II, 1972 (1973), s. 125—130.

Frank-Obodrzyńska E.: *Słownik minimum duńsko-polski i polsko-duński*. — Warszawa: „Wiedza Powszechna“, 1973, ss. 475.

Janikowski K.: *Die morphemdistinktiven Einheiten des Dänischen*. — Prace Wrocławskiego Tow. Naukowego, seria A, nr 155; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 116 streszcz.

Kapitańczyk J.: *Język norweski dla początkujących*. Na podstawie dialogów Bjarne Berulfsena oprac. ... — Poznań: Wyd. Uczelniane Politechniki Poznańskiej, 1969, ss. 131 (powiel.).

Łęcki S.: *Die Vergangenheitsstempora im Norwegischen (Riksmål)*. — *GWr* XV, 1972 (1973), s. 39—54 streszcz.

Rosner T.: *Podręcznik do nauki języka norweskiego*. — Towarzystwo Przyjaźni Polsko-Norweskiej; Warszawa 1972, ss. 64.

Sadalska G.: *Der Einfluss der Verstärkung-Lenierung auf die Entwicklung des Schwedischen*. — *SGP* II, 1972 (1973), s. 131—154.

Trębaczekiewicz B.: *Niektóre zmiany i tendencje rozwojowe we współczesnym języku szwedzkim*. — *GWr* XV, 1972 (1973), s. 125—135 Zsf.

Trębaczekiewicz B.: *Niektóre zmiany i tendencje rozwojowe we współczesnej składni szwedzkiej*. — *GWr* XV, 1972 (1973), s. 137—140 Zsf.

6. Języki bałtyckie

Eckert R.: *Die slawisch-baltischen Sprachbeziehungen am Material der Nominalstämme*. — *MKS*, 1973, s. 23—24 [tekst w jęz. ros.].

Kuryłowicz J.: *Les itératifs en -eje/o- en slave et en baltique*. — *Južnoslovenski Filolog* XXX, 1973, nr 1—2, s. 143—147.

Mažiulis V.: *Proischoždenie balto-slavjanskich tematičeskich form instr. pl.* — *Rocznik Slawistyczny* XXXIV, 1973, cz. 1, s. 17—21 rés.

Press J. I.: *The syntax of absolute constructions in Slayonic and Baltic, with reference to Finno-Ugrian*. — *MKS*, 1973, s. 62—64 [tekst w jęz. ros.].

7. Stosunki międzyjęzykowe

Bielfeldt H. H.: *Die Entlehnungen des Niedersorbischen aus dem Niederdeutschen*. — *MKS*, 1973, s. 73—75 [tekst w jęz. pol.].

Budziszewska W.: *Elementy struktury greckiej w języku bułgarskim (na tle porównawczym)*. — *PF* XXIII, 1973, s. 207—219.

Budziszewska W.: *O niektórych slawizmach w dialektach nowogreckich*. — *Rocznik Slawistyczny* XXXIV, 1973, cz. 1, s. 65—68 rés.

[Gołąb Z.] Golomb Z.: *Za „mehanizmot“ na slovensko-romanskite odnosi na Balkanskiot Poluostrov*. — *Makedonski jazik* XXI, 1970, s. 5—18.

Grabowska I.: *Nowsze zapożyczenia angielskie w języku polskim*. — *PF* XXIII, 1973, s. 221—233.

Janik B.: *Über das Verhältnis des Niederländischen zur polnischen Seemannssprache*. — *Acta Poloniae Historica* XXIII, 1971, s. 52—72.

Kolbuszewski S. F.: *Nowe prace w badaniach nad pożyczkami fińskimi w językach bałtyckich*. — *Acta Baltico-Slavica* VIII, 1973, s. 145—150.

Müller K.: *Slawische Pflanznamen in den ehemaligen deutschen Mundarten Schlesiens*. — *PF* XXIII, 1973, s. 239—251.

Pobie V.: Vlijanie anglijskogo jazyka na russkij v Avstralii. — *MKS*, 1973, s. 334—336.

Pobożniak T.: Wpływy angielskie w języku hindi. — *SprPAN* XVI/2, 1973, s. 415—416.

Rybicka-Nowacka H.: *Rzeczowniki zapożyczone z łaciny w języku polskim XVII wieku (Na materiale literatury pamiętnikarskiej)*. — Komitet Językoznawstwa PAN, *Prace Językoznawcze* 70; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 110 Zsf.

Trambacz W.: Einige Bemerkungen zum Einfluss der polnischen Sprache auf die Mundart von Bojków. Versuch einer strukturellen Betrachtungsweise. — *LPosn* XVII, 1973, s. 73—79.

Zaręba A.: Ze zjawisk interferencji na pograniczu językowym słowiańsko-niemieckim. — *RNDK* 47, *Prace Językoznawcze* II, 1973, s. 197—203.

8. Studia kontrastywne

Awedykowa S.: Versuch einer konfrontativen phonetisch-phonologischen Zusammenstellung der polnischen und norwegischen Sprache. — *BFon* XIV, 1973, s. 57—67 tab.

Bald W.-D.: A contrastive analysis of linking verbs in Polish and German. — *ContrLing* I, 1973, s. 47—63.

Denenfeld J.: Some translation contrasts in conversational English and Polish. — *GWr* XV, 1972 (1973), s. 3—15 streszcz.

Janikowski K.: Das Phoneminventar und System des Dänischen und Deutschen. Ein Vergleich. — *GWr* XV, 1972 (1973), s. 17—26 streszcz.

Kakietek P.: „Must“ and its equivalents in Polish. — *ContrLing* I, 1973, s. 77—86.

Konderski S.: Some surface and deep aspects of case in Polish and English. — *ContrLing* I, 1973, s. 65—76.

Kopczyński A.: The Polish and English fricatives — A problem in phonological equivalence. — *ContrLing* I, 1973, s. 93—98.

Lawendowski B.: Aspects of emotive language: Intensity in English and Polish. — *ContrLing* I, 1973, s. 99—106.

Lipińska M.: Some differences between English and Polish on the level of the basic sentence pattern. — *ContrLing* I, 1973, s. 39—46.

Morciniec N.: Allophonischer und phonologischer Lautwechsel im Deutschen und Niederländischen. — *GWr* XV, 1972 (1973), s. 73—87 streszcz.

Morciniec N., Prędota S.: *Fonetyka kontrastywna języka niemieckiego*. — Warszawa—Wrocław: PWN, 1973, ss. 243 bibliogr.

Morel A.: Some remarks on the relation between the complementizer and the form of the verb in the complement structure in English and Polish. — *ContrLing* I, 1973, s. 87—91.

Potiuk B.: Opozycja układów przymiotnik + rzeczownik/rzeczownik + przymiotnik w języku francuskim i polskim. — *LMNf* 1973, s. 225—232.

Witek J.: Stellung der verbalen Prädikatsteile in der polnischen und deutschen Sprache. — *GWr* XV, 1972 (1973), s. 163—166.

Witek J.: Verkürzte Formen englischer Nebensätze (mit Vergleichen zum Polnischen). — *GWr* XV, 1972 (1973), s. 155—161.

Zabrocki T.: Some grammatical implications of the contrastive analysis of English sentence adverbs and their equivalents in Polish. — *ContrLing* I, 1973, s. 23—38.

C. JĘZYKI NIEINDOEUROPEJSKIE

Hassan M. H., Kurowski R.: *Zwieszły kurs języka arabskiego*. — Warszawa: „Wiedza Powszechna“, 1973, ss. 343.

Kałużyński S.: Sibiński dialekt języka mandżurskiego. — *PO* 1973, s. 337—345.

Kotański W.: *Teksty do nauki pisma japońskiego*. Konsultacja językowa i grafika: Masatoshi Kohara. — Zakład Japonistyki UW; Warszawa: Wyd. Uniw. Warszawskiego, 1973, ss. 306.

Kuryłowicz J.: Verbal aspect in Semitic. — *Orientalia* 42, 1973, fasc. 1, s. 114—120.

Lewicki T.: Les noms propres berbères employés chez les Nafūsa médiévaux (VIII^e—XVI^e siècle). Observations d'un arabisant. — *FO* XIV, 1972—1973, s. 5—35.

Lisowski J.: Zusammengesetzte Verba der Bewegung im Tschuwassischen. — *FO* XIV, 1972—1973, s. 155—159.

Małecka A.: Grupa werbalna w języku suahili. — *SprPANKr* XII/1, 1968 (1969), s. 108—110.

Małecka A.: Szyk określeń w języku suahili. — *SprPANKr* XVI/1, 1973, s. 95—97.

Reychman J.: Tschuwassisch *salygaj* = Nachtigall (luscini luscini)? — *Studia Turcica*, ed. L. Ligeti, Budapest 1971, s. 385—387.

Vielrose E.: Les systèmes de numération dans les langues voltaïques. — *Africana Bulletin* XVII, 1972 (1973), s. 21—28 rys.

D. RECENZJE

1. Recenzje prac z zakresu językoznawstwa ogólnego

Doroszewski W.: — Обščее и прикладное языкознание. Ukazatel' literatury izdannoj v SSSR s 1963 po 1967 god. Moskva 1972. — *PJ* 1973, s. 429—430.

Dzięgiel L.: — Language use and social change. London 1971. — *Etnografia Polska* XVII, 1973, z. 1, s. 204—206.

Grodziński E.: — N. Chomsky, Language and mind. New York 1968. — *PJ* 1973, s. 500—504.

Gruza F.: — Proceedings of the Sixth International Congress of Phonetic Sciences (Prague 7—13 September 1967). Ed. by B. Hála, M. Romportl, P. Janota. Prague 1970. — *BFon* XIV, 1973, s. 114—118.

Gruza F.: — B. Brainerd, Introduction to the mathematics of language study. New York 1971. — *BFon* XIV, 1973, s. 118—120.

Gruza F.: — J. Krámský, The word as a linguistic unit. The Hague—Paris 1969. — *LPosn* XVII, 1973, s. 97—101.

Gruza F.: — J. Nivette, Principes de grammaire générative. Bruxelles—Paris 1970. — *LPosn* XVII, 1973, s. 105—107.

Guiraud-Weber M.: — A propos du livre de Witold Mańczak, Z zagadnień językoznawstwa ogólnego, Wrocław 1970. — *BPTJ* XXXI, 1973, s. 171—175.

Gumański L.: — Pragmatics of natural languages. Dordrecht 1971. — *Ruch Filozoficzny* XXXI, 1973, nr 2—4, s. 138—144.

Gussman E.: — R. W. Langacker, Language and its structure: Some fundamental linguistic concepts. New York etc. 1968. — *KNf* XX, 1973, s. 224—227.

Kielar B. Z.: — E. A. Nida, Ch. R. Taber, The theory and practice of translation. Leiden 1969. — *KNf* XX, 1973, s. 227—229.

Koj L.: — Semantics of natural language. Dordrecht 1972. — *Ruch Filozoficzny* XXXI, 1973, nr 2—4, s. 134—138.

Kowalska Cz.: — E. Hovdhaugen, Transformasjonell generativ grammatik. En innføring. Oslo 1971. — *BFon* XIV, 1973, s. 112—114.

Kreisberg A., Moczulski M.: Mille. I dibattiti del Circolo Linguistico Fiorentino 1945—1970. Firenze 1970. — *LPosn* XVII, 1973, s. 102—105.

Kuryłowicz J.: — R. Ingarden, Z teorii języka i filozoficznych podstaw logiki. Warszawa 1972. — *BPTJ* XXXI, 1973, s. 163—169.

Libera Z.: — W. Doroszewski, Elementy leksykologii i semiotyki. Warszawa 1970. — *PrzHum* XVII, 1973, nr 2, s. 173—175.

Mańczak W.: — M. Wandruszka, Interlinguistik: Umrisse einer neuen Sprachwissenschaft. München 1971. — *Linguistics* 109, 1973, s. 114—116.

Nagórko A.: — R. M. Frumkina, Verojatnost' elementov teksta i rečevoje povedenie. Moskva 1971. — *PJ* 1973, s. 498—500.

Rokoszowa J.: — Z nowszych badań nad teorią języka. Z powodu XIII tomu wydawnictwa „Mašinnyj perevod i prikladnaja lingvistika“, Moskva 1970. — *JP* LIII, 1973, s. 71—77.

Sadalska G.: — B. Malmberg, Språket och människan. Tankar om språk och språkforskning. Stockholm 1964. — *BFon* XIV, 1973, s. 107—110.

Sadziński R.: — Beiträge zur Valenztheorie. Hrsg. von G. Helbig. Halle (Saale) 1971. — *BFon* XIV, 1973, s. 120—122.

Saloni Z.: — A. Ortiz, E. Zierer, Set theory and linguistics. The Hague—Paris 1968. — *KNf* XX, 1973, s. 325—326.

Skalmowski W.: — P. Sgall, L. Nebeský, A. Goralčíková, E. Hajičová, A functional approach to syntax in generative description of language. New York 1969. — *Tijdschrift van het Instituut voor Toegepaste Linguïstiek* (Leuven) XII, 1971, s. 86—90.

Smoczyński W.: — R. Simeon, Enciklopedijski rječnik lingvističkih naziva na 8 jezika: hrvatsko-srpski, latinski, ruski, njemački, engleski, francuski, talijanski, španjolski. Zagreb 1969. — *BPTJ* XXXI, 1973, s. 177—183.

Stanosz B.: — A. Wierzbicka, Dociekania semantyczne. Wrocław 1969. — *StFil* XV, 1971, nr 3, s. 226—230.

Tłokiński W.: — S. Šaumjan, Filozofskie voprosy teoretičeskoj lingvistiki. Moskva 1971. — *Ruch Filozoficzny* XXXI, 1971, s. 11—13.

Wojtasiewicz O. A.: — J. M. Anderson, The grammar of case. Towards a localistic theory. London 1971. — *PJ* 1973, s. 105—107.

Zarębina M.: — R. Jakobson, Child language, aphasia and phonological universals. The Hague—Paris 1968. — *Linguistics* 65, 1971, s. 115—117.

Zawadowski L.: — R. W. Langacker, Language and its structure: Some fundamental linguistic concepts. New York 1968. — *Linguistics* 67, 1971, s. 91—94.

Zawadowski L.: — G. Mounin, Histoire de la linguistique des origines au XX^e siècle. Paris 1970. — *Linguistics* 67, 1971, s. 95—97.

2. Recenzje prac z zakresu języków indoeuropejskich

Brocki Z.: — B. Laumane, A. Nepokupnyj, Balto-slawjano-finskie jazykovye paralleli iz oblasti moreplavaniya i rybolovstva, w: Vzaimosvjazi baltov i pribaltijskich finnov. Riga 1970, s. 189—202. — *Komunikaty Instytutu Bałtyckiego* rocz. X, 1973, z. 19, s. 86—92 mapka.

Brocki Z.: — A. P. Nepokupnyj, Degidronimičeskie nazvaniya poselenij v baltijskich i slawjanskich jazykach (balt. *pa-*, slav. *po-*), w: Artura Ozola diena. Rīgā 1969, s. 38—43. — *ABS* VIII, 1973, s. 208—209.

Brocki Z.: — A. Vanagas, Lietuvos TSR hidronimų daryba. Vilnius 1970. — *ABS* VIII, 1973, s. 209—210.

Bzdega A. Z.: — I. Zifonun, Alternation in der Wortbildung des heutigen Deutsch. Heidelberg 1970. — *KNf XX*, 1973, s. 347—349.

Gawelko M.: — E. Reiner, La place de l'adjectif épithète en français. Théories traditionnelles et essai de solution. Wien 1968. — *KNf XX*, 1973, s. 73—75.

Gawelko M.: — K.-D. Bunting, Morphologische Strukturen deutscher Wörter. Hamburg 1969 [oraz] S. Beer-Gabel, Classement des adjectifs anglais en vue de leur analyse automatique. Nancy 1968. — *KNf XX*, 1973, s. 106—108.

Gawelko M.: — D. Möhle, Das neufranzösische Adjektiv. Wortinhalt und sprachliche Leistung. München 1968. — *KNf XX*, 1973, s. 229—231.

Gawelko M.: — M. Hellinger, Die adjektivischen Partizipialkomposita vom Typus *computer-making* und *state-controlled*. Eine syntaktisch-semantische Analyse im Rahmen der generativen Transformationsgrammatik. Hamburg 1969. — *KNf XX*, 1973, s. 341—343.

Giermak-Zielińska T.: — J.-P. Caput, La langue française. Histoire d'une institution. I. Paris 1972. — *KNf XX*, 1973, s. 343—345.

Janikowski K.: — N. Morciniec, S. Prędoła, Fonetyka kontrastywna języka niemieckiego. Warszawa—Wrocław 1973. — *KNf XX*, 1973, s. 345—347.

Kozłowska H.: — Deutscher Wortschatz — deutsch erklärt. Berlin—München—Zürich 1970. — *SGP II*, 1973, s. 161—162.

Kubica S.: — G. Wohlgemuth-Berglund, Wort für Wort. München 1969. — *SGP II*, 1973, s. 173—175.

Kubicka-Przywarska W.: — R. Lamérand, Syntaxe transformationnelle des propositions hypothétiques du français parlé. Bruxelles 1970. — *LPosn XVII*, 1973, s. 107—109.

Kubicka-Przywarska W.: — E. Roulet, Syntaxe de la proposition nucléaire en français parlé. Étude tagmémique et transformationnelle. Bruxelles 1969. — *LPosn XVII*, 1973, s. 109—112.

Kubicka-Przywarska W.: — L. Balcan, Les effets du bilinguisme français-anglais sur les aptitudes intellectuelles. Bruxelles 1970. — *LPosn XVII*, 1973, s. 112—115.

Mańczak W.: — E. Guiter, Estudios pirinencs (= Boletín de dialectología española LI), 1972. — *KNf XX*, 1973, s. 454—455.

Mańczak W.: — G. Price, The French language: Present and past. — *Neuphilologische Mitteilungen LXXIV*, 1973, s. 359—363.

Nagucka R.: — A. MacLeish, The Middle English subject-verb cluster. The Hague 1969. — *Linguistics* 106, 1973, s. 121—125.

Reszkiewicz A.: — J. Cygan, Aspects of English syllable structure. Wrocław 1971. — *KNf XX*, 1973, s. 101—105.

Rudnicki M.: — O. N. Trubačev, Nazvanija rek pravoberežnoj Ukrainy. Slovo-obrazovanie, etimologija, etničeskaja interpretacija. Moskva 1968. — *LPosn XVII*, 1973, s. 115—124.

Safarewicz J.: — P. Friedrich, Proto Indo-European trees. Chicago 1970. — *Linguistics* 114, 1973, s. 96—102.

Safarewicz J.: — R. A. Zirin, The phonological basis of Latin prosody. The Hague 1970. — *Linguistics* 114, 1973, s. 105—111.

Safarewicz J.: — A. D. Scaglione, Ars Grammatica. The Hague 1970. — *Linguistics* 114, 1973, s. 111—114.

Safarewicz J.: — H. Quellet, Les dérivés latins en *-or*. Paris 1969. — *Eos LXI*, 1973, fasc. 1, s. 163—166.

Safarewicz J.: — Mélanges de linguistique et de philologie grecques offerts à Pierre Chantraine. Paris 1972. — *Eos LXI*, 1973, fasc. 2, s. 303—307.

Safarewicz J.: — A. Vanagas, Lietuvos TSR hidronimų daryba [= Słownictwo nazw wód Litewskiej SRR]. Vilnius 1970. — *Onomastica XVIII*, 1973, s. 273—277.

Szwedek A.: — Ch. Carlton, Descriptive syntax of the Old English charters. The Hague 1970. — *Linguistics* 99, 1973, s. 115—118.

Wiktorowicz J.: — M. M. Guchman, Jazyk nemeckoj političeskoj literatury epochi reformacii i krestjanskoj wojny. Moskva 1970. — *KNf XX*, 1973, s. 456—458.

3. Recenzje prac z zakresu języków nieindoeuropejskich

Bubak J.: — J. Ladó, Magyar utónévkönyv [= Księga węgierskich imion chrześniach]. Budapest 1971. — *Onomastica XVIII*, 1973, s. 347—351.

Kania I.: — J. M. Parfionowicz, Tibetskij pismennyj jazyk. Moskva 1970. — *FO XIV*, 1972—1973, s. 323—326.

Künstler M. J.: — P. K. Benedict, Sino-Tibetan. A conspectus. London 1972. — *PO* 1973, s. 356—357.

Zaborski A.: — M. C. Bateson, Structural continuity in poetry. A linguistic study in five Preislamic Arabic odes. The Hague—Paris 1970. — *FO XIV*, 1972—1973, s. 308—312.

Zaborski A.: — E. T. Abdel-Massih, Tamaright verb structure. A generative approach. The Hague 1971. — *FO XIV*, 1972—1973, s. 306—308.

Zaborski A.: — A. K. Żolkowski, Sintaksis somali—glubinnye i poverchnostnye struktury. Moskva 1971. — *FO XIV*, 1972—1973, s. 304—306.

E. INFORMACJE

1. Bibliografie

[Bibliografia prac językoznawczych powstałych w Instytucie Filologii Obcych UMCS]. — *Bibliografia publikacji naukowych pracowników Wydz. Humanistycznego UMCS 1952—1971*. Lublin 1972 (1973), s. 121—143.

Długosz K., Kupiszewski W.: *Les études linguistiques en Pologne 1945—1971*. — Centre de Civilisation Polonaise de l'Université de Paris—Sorbonne; Paris 1973, ss. 177.

Godyń J., Pyzik J., Reczek J.: *Językoznawstwo krakowskie 1945—1973*. — Kraków: Nakładem Uniw. Jagiellońskiego, 1973, ss. 61 fot.

Hołówka T.: Bibliografia tekstów semiotycznych zawartych w polskich czasopismach naukowych lub wydanych w formie książkowej w latach 1967—1970. — *SHS II*, 1973, s. 217—225.

Hołówka T.: Bibliografia tekstów psychosemiotycznych. — *SHS II*, 1973, s. 226—232.

Hołówka T.: Bibliografia obcojęzycznych prac semiotycznych wydanych w formie książkowej w latach 1950—1970. — *SHS II*, 1973, s. 232—237.

Smoczyński W.: Bibliografia prac z dziedziny językoznawstwa ogólnego i indoeuropejskiego publikowanych przez autorów polskich w kraju i za granicą oraz przez autorów obcych w Polsce w latach 1970—1971 (z uzupełnieniami). — *BPTJ XXXI*, 1973, s. 185—220.

Tematyka językoznawcza w programach Międzynarodowych Zjazdów Sławistów 1929—1968. Kom. red. pod przewod. W. Doroszewskiego; red. nauk. S. Szlifer-sztejnowa. — Komitet Językoznawstwa PAN; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 210.

Trypućko J.: *Dziesięć lat językoznawstwa polskiego 1956—1965. Próba bibliografii* — *Ten Years of Polish Linguistics 1956—1965. A Bibliography*. — Acta Univ. Upsaliensis, Studia Slavica Upsaliensia 13; Uppsala: Almqvist-Wiksell, 1973, ss. 514.

Zabrocki T.: Bibliography of English-Polish contrastive studies in Poland. — *ContrLing* I, 1973, s. 141—143.

2. Sprawozdania naukowe

Borek H.: Drugie międzynarodowe sympozjum etymologiczne w Lipsku. — *JP* LIII, 1973, s. 307—310.

Dubiński A.: Pierwszy naukowy kongres języka tureckiego. — *PO* 1973, s. 241—242.

Fisiak J.: The Polish-English Contrastive Project. — *ContrLing* I, 1973, s. 7—13.

Gubaeva S. S.: Kavkazskij onomastičeskij seminar. — *Onomastica* XVIII, 1973, s. 378—381.

Heinz A.: Aktualny stan polskiego językoznawstwa. Dorobek językoznawstwa ogólnego w ostatnim 25-leciu. — *SprPAN* XIII, 1970, z. 3—4 (1973), s. 69—90.

Lewicki T.: Dorobek naukowy arabistyki polskiej w 25-leciu PRL. — *SprPAN* XIII, 1970, z. 3—4 (1973), s. 135 i n.

Micewicz T.: Sprawozdanie z XI Międzynarodowego Kongresu Językoznawców w Bolonii 27 VIII — 2 IX 1972. — *KNf* XX, 1973, s. 203—205.

Müller D.: Sprawozdanie z konferencji w Lipsku o badaniach kontrastywnych. — *JP* LIII, 1973, s. 304—307.

Palionis J.: Językoznawstwo na Litwie. — *SprPAN* Kr XVI/2, 1973, s. 383—384.

Pele J.: The development of Polish semiotics in the post-war years. — *Dialectics and Humanism* (Warszawa) I, 1973, s. 225—235.

Safarewicz J.: Aktualny stan polskiego językoznawstwa. Językoznawstwo indoeuropejskie [w l. 1945—1970]. — *SprPAN* XIII, 1970, z. 3—4 (1973), s. 90—94.

Sławski F.: Aktualny stan polskiego językoznawstwa. Językoznawstwo słowiańskie. — *SprPAN* XIII, 1970, z. 3—4 (1973), s. 94—119.

T. W.: Pierwszy walny zjazd Polskiego Towarzystwa Neofilologicznego. — *JOS* XVII, 1973, s. 188—190.

Tryjarski E.: I naukowy kongres języka tureckiego w Ankarze 27 IX — 2 X 1971. — *Nauka Polska* XXI, 1973, nr 1, s. 132—134.

Urbańczyk S.: Aktualny stan polskiego językoznawstwa. Polonistyka językoznawcza. — *SprPAN* XIII, 1970, z. 3—4 (1973), s. 119—135.

Widłak S.: Prace Akademii della Crusca nad słownikiem języka włoskiego. — *KNf* XX, 1973, s. 199—201.

F. OSOBISTE

Dzendzelivskij J. O.: Lystuvannja K. Niča z O. O. Šachmatovym. — *Rocznik Slawistyczny* XXXIV, 1973, cz. 1, s. 83—92.

Eichler E., Walther H.: Rudolf Fischer (1910—1971). — *Onomastica* XVIII, 1973, s. 353—355 portr.

Gaca A.: Halina Kozłowska (17. Februar 1931 — 31. Januar 1972). — *BFon* XIV, 1973, s. 123—124 portr.

Kuraszkiewicz W.: Śp. Profesor dr Jan Szczepan Otrębski (1889—1971). — *Slavia Occidentalis* XXX, 1973, s. 245—246 portr.

Kuryłowicz J., Taszycki W.: Ks. Prof. Aleksy Klawek w oczach kolegów świeckich. — *Tygodnik Powszechny* XXIII, 1969, nr 50.

Leszczyński Z.: Sto lat dialektologii polskiej 1873—1973. Rozwój problematyki dialektologicznej w pracach Kazimierza Nitscha. — *Nauka Polska* XXI, 1973, nr 2, s. 132—138.

Małachowska E.: Jan Baudouin de Courtenay w życiu prywatnym. — *PrzHum* XVII, 1973, nr 3, s. 91—104 [oraz] nr 5, s. 119—131.

Mayenowa M. R.: Stefan Hrabec (14 I 1912 — 25 XII 1972). — *Pamiętnik Literacki* 64, 1973, s. 391—393 portr.

M. N.: Pięćdziesięciolecie pracy dydaktyczno-naukowej prof. Bronisława Wiczorkiewicza. — *Polonistyka* XXVI, 1973, nr 6, s. 62—63.

Obrzut-Rachwałowa M.: Bibliografia prac prof. dra Eugeniusza Pawłowskiego [za l. 1932—1972]. — *RNDKr* 47, *Prace Językoznawcze* II, 1973, s. 11—18.

Otrębska H.: Bibliografia prac Jana Szczepana Otrębskiego od roku 1967. — *ABS* VIII, 1973, s. 15—19 [uzupełnienie spisu z *ABS* III, 1966, s. 9—22].

Przetacznikowa M.: Profesor Stefan Szuman (1889—1972). — *Psychologia Wychowawcza* XVI, 1973, nr 1, s. 118—121.

Reszkiewicz A.: Tadeusz Grzebieniowski (1894—1973). — *KNf* XX, 1973, s. 469—471.

Rospond S.: Prof. dr Rudolf Fischer (18 XII 1910 — 2 VIII 1971). — *Onomastica Slavogermanica* VIII, 1973, s. 5—6 portr.

Rzewuski E.: Prof. Wilfried Howell Whiteley. — *PO* 1973, s. 177—178.

Safarewicz J.: Jan Otrębski (1889—1971). — *ABS* VIII, 1973, s. 7—14.

Safarewicz J.: Prace lituanistyczne profesora Jana Otrębskiego. — *LPosn* XVII, 1973, s. 124—133.

Śmiech W.: Stefan Hrabec (14 I 1912 — 25 XII 1972). — *PJ* 1973, s. 389—391 portr.

Taszycki W.: Stefan Hrabec (14 I 1912 — 25 XII 1972). — *JP* LIII, 1973, s. 321—323 portr.

Taszycki W.: Stefan Hrabec jako onomasta. — *Onomastica* XVIII, 1973, początk. karta niepagin.

Tryjarski E.: Studia turkologiczne Władysława Kotwicza (1872—1944). — *Nauka Polska* XXI, 1973, nr 2, s. 139—145.

Witkowski W.: Jan Janów. W dwudziestą rocznicę śmierci. — *Slavia Orientalis* XXII, 1973, s. 79—82.

Zaleski J.: Działalność naukowo-dydaktyczna prof. Eugeniusza Pawłowskiego. — *RNDKr* 47, *Prace Językoznawcze* II, 1973, s. 7—9.

G. KSIĘGI HONOROWE

Rocznik Naukowo-Dydaktyczny Wyższej Szkoły Pedagogicznej w Krakowie, z. 47, *Prace Językoznawcze* II. Profesorowi Eugeniuszowi Pawłowskiemu w siedemdziesiątą rocznicę urodzin... Pod red. J. Zaleskiego. — Kraków: Wyd. Naukowe WSP, 1973, ss. 216.

WYKAZ SKRÓTÓW

ABS — Acta Baltico-Slavica. Białystok.

AnnUMCS — Annales Universitatis Mariae Curie-Skłodowska. Sectio F: Nauki filozoficzne i humanistyczne. Lublin.

- AUW** — *Acta Universitatis Wratislaviensis*. Wrocław.
BFon — *Biuletyn Fonograficzny*. Warszawa—Poznań.
BPTJ — *Biuletyn Polskiego Towarzystwa Językoznawczego*. Wrocław—Warszawa—Kraków—Gdańsk.
BSL — *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*. Paris.
ContrLing — *Papers and Studies in Contrastive Linguistics*. (zob. A. 13).
FO — *Folia Orientalia*. Warszawa—Kraków.
GWr — *Germanica Wratislaviensis*; AUW nr 175. Wrocław.
JOS — *Języki Obce w Szkole*. Warszawa.
JP — *Język Polski*. Kraków.
KNf — *Kwartalnik Neofilologiczny*. Warszawa.
LMNf — *Lubelskie Materiały Neofilologiczne*. Lublin.
LPosn — *Lingua Posnaniensis*. Warszawa—Poznań.
MKS — *VII Międzynarodowy Kongres Slawistów, Warszawa 21—27 VIII 1973. Streszczenia referatów i komunikatów*. Przewodn. Komitetu red.: W. Doroszewski. — Warszawa: PWN, 1973, ss. 1168.
PF — *Prace Filologiczne*. Warszawa.
PJ — *Poradnik Językowy*. Warszawa.
PO — *Przegląd Orientalistyczny*. Warszawa.
PrzHum — *Przegląd Humanistyczny*. Warszawa.
PrzPed — *Przegląd Pedagogiczny*. Warszawa.
RNDKr — *Rocznik Naukowo-Dydaktyczny Wyższej Szkoły Pedagogicznej w Krakowie*. Kraków.
SAS — *Speech Analysis and Synthesis*. Vol. III. Editor: Wiktor Jassem. — Polish Acad. of Sciences, Institute of Fundamental Technological Research, Applied Mechanics Series; Warsaw: Polish Scientific Publishers, 1973, ss. 300 streszcz.
SGP — *Studia Germanica Posnaniensia*. Poznań.
SHS — *Studia z Historii Semiotyki*. II. Red. Jan Sulowski. — Zakład Historii Nauki i Techniki PAN, Monografie z Dziejów Nauki i Techniki, LXXXVIII; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 237.
SprPAN — *Polska Akademia Nauk, Sprawozdania z Prac Naukowych Wydziału Nauk Społecznych*. Wrocław—Warszawa—Kraków—Gdańsk.
SprPANKr — *Polska Akademia Nauk, Oddział w Krakowie, Sprawozdania z Posiedzeń Komisji Naukowych*. Warszawa—Kraków.
SRP — *Studia Romanica Posnaniensia*. Poznań.
SST — *Semiotyka i struktura tekstu*. Studia poświęcone VII Międzynarodowemu Kongresowi Slawistów. Praca zbior. pod red. Marii Renaty Mayenowej. — Instytut Badań Literackich PAN; Wrocław: Ossolineum, 1973, ss. 374.
StFil — *Studia Filozoficzne*. Warszawa.
StSem — *Studia Semiotyczne*. Warszawa.
ZNUG — *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Gdańskiego*. Gdańsk.
ZNUJ — *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego*. Kraków.
ZNUL — *Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Łódzkiego*. Łódź.

Sprawy administracyjne

WALNE ZGROMADZENIE PTJ

Dnia 24 kwietnia 1974 r. odbyło się w Toruniu Walne Zgromadzenie Polskiego Towarzystwa Językoznawczego.

Chwilą milczenia uczczono pamięć zmarłych członków PTJ: Prof. dra Alfreda Reszkiewicza i dr Haliny Waszkis († 29 X 1973).

Sprawozdanie złożyli: sekretarz (J. Zaleski), skarbnik (M. Karplukówna, sprawozdanie odeczytał L. Bednareczuk), redaktor Biuletynu (A. Heinz), oraz członek Komisji Rewizyjnej (M. Schabowska).

Po udzieleniu Zarządowi absolutorium w miejsce ustępujących statutowo członków Zarządu: W. Doroszewskiego, K. Polańskiego i F. Sławskiego wybrano: S. Jodłowskiego, W. Kuraszkiewicza i M. Szymczaka. Na wniosek F. Sławskiego postanowiono przedłużyć o rok kadencję J. Zaleskiego, pełniącego funkcję sekretarza, ze względu na wcześniejsze o rok ustąpienie poprzedniego sekretarza.

Zarząd ukonstytuował się, wybierając prezesa W. Kuraszkiewicza, wiceprezesa S. Jodłowskiego, sekretarza J. Zaleskiego, skarbnika M. Karplukównę. Pozostali członkowie zarządu: T. Brajerski, H. Borek, B. Kreja, Z. Leszczyński i M. Szymczak.

Zarząd przyjął 23 nowych członków, skreślił z listy 6 osób zalegających ze składkami. Ogólna liczba członków PTJ w dniu 24 kwietnia 1974 r. wynosiła 533.

Za wyjątkowe zasługi wobec Towarzystwa nadano tytuł członka honorowego PTJ profesorom: Janowi Safarewiczowi, Zdzisławowi Stieberowi i Witoldowi Taszycyemu.

XXXIII ZJAZD NAUKOWY PTJ

W dniach 24 i 25 kwietnia 1974 r. odbył się w Toruniu XXXIII Zjazd Naukowy, poświęcony zagadnieniu: „Morfologia i składnia a semantyka“. Wygłoszono na nim następujące referaty:

1. W. Doroszewski, *Semantyka a składnia*.

Dysk.: M. Zarębina, P. Zwoliński.

2. J. Safarewicz, *Uwagi o granicach badania językoznawczego*.

Dysk.: A. Heinz, K. Polański, M. Zarębina, K. Pisarkowa, A. Bogusławski.

3. B. Kreja, *Wymiana części piennej wyrazu jako zabieg derywacyjny*.

Dysk.: J. Safarewicz, P. Zwoliński.

4. T. Skubalanka, *Fleksja homonimów rzeczownikowych a ich znaczenie*.

Dysk.: M. Honowska, A. Lewicki.

5. A. Kowalska, *Formy i funkcje polskiego czasu zaprzeszłego*.

Dysk.: J. Safarewicz, M. Zarębina, Z. Słuszkiewicz.

6. M. Szupryczyńska, *Typy predykatów wyrażonych przymiotnikiem ze względu na kształt syntaktyczny wiązanych przez nie wyrażań argumentowych*.

Dysk.: A. Lewicki, M. Zarębina, A. Bogusławski, Z. Saloni, S. Karolak, R. Grzegorzycowa.

7. S. Jodłowski, *Polskie wypowiedzenia złożone zmienmorelacyjne*.

Dysk.: W. Doroszewski, M. Jaworski, A. Bogusławski, M. Honowska.

8. Z. Topolińska, *Grupa imienna gramatycznie wiązana przez czasownik a semantyczna interpretacja tekstu*.

Dysk.: A. Bogusławski, R. Grzegorzycowa.

9. M. Honowska, *Kategoria rodzaju a rozsiew dystrybucyjny*.

Dysk.: L. Moszyński, J. Safarewicz, Z. Saloni, M. Zarębina, Z. Topolińska.

10. A. Lewicki, *Gramatyka idiomów*.

Dysk.: R. Grzegorzycowa, F. Kozarzewska.

11. S. Karolak, *Syntaktyczna interpretacja konkretnych użyć przypadków*.

Dysk.: H. Lewicka, A. Lewicki.

12. A. Bogusławski, *Formatywy zdaniowe a znaczenie*.

Dysk.: A. Lewicki, M. Honowska.

Dyskusję podsumował wiceprezes PTJ prof. dr Stanisław Jodłowski.

CZŁONKOWIE TOWARZYSTWA W DNIU 24 KWIETNIA 1974 R.

- | | |
|--|--|
| Adamus Marian, Wrocław 2, B. Polaka 13 m. 6 | Bańcerowski Jerzy, Poznań, Wojska Polskiego 6 m. 41 |
| Amplowa Teresa, Rzeszów, Turkienicza 28a m. 7 | Bańkowski Andrzej, Piotrków Trybunalski, Toruńska 1 m. 4 |
| Anusiewicz Janusz, Wrocław, Uniwersytet, Inst. Filol. Pol. | Bargiel Maria, Łódź 25, Boya-Żeleńskiego 12 m. 29 |
| Arabski Janusz, Sosnowiec, Brzozowa 35 | Bartmiński Jerzy, Lublin, Pana Wołodjowskiego 6 m. 111 |
| Awedyk Sława, Poznań, Nad Wierzbakiem 33 m. 7 | Bartnicka Barbara, Warszawa 1, Górskiego 1 m. 61 |
| Awedyk Wiesław, Poznań, Nad Wierzbakiem 33 m. 7 | Bartol Danuta, Warszawa, Batorego 37 m. 125 |
| Bagrowska Anna, Warszawa 35, os. Przyjaźni bl. 15 m. 12 | Bartoszewicz Albert, Poznań, os. Piastowskie 43 m. 19 |
| Bajerowa Irena, Kraków, Żelechowskiego 6 m. 27 | Bartula Czesław, Kraków, Czarnowiejska 101 m. 25 |
| Bajor Kazimierz, Łódź, Srebrzyńska 47 | Basaj Mieczysław, Warszawa, Waszyngtona 41 m. 4 |
| Bal Józef, Kraków, os. Ugorek bl. IID m. 131 | Basara Anna, Warszawa 42, Jana Olbrachta 15b m. 14, bl. 151A |
| Balić Michał, Michałowice k. Warszawy, Regulska 15, p-ta Opacz | Basara Jan, Warszawa 42, Jana Olbrachta 15b m. 14, bl. 151A |
| Bańcerowski Janusz, 1363 Budapest, Szalay utca 10/14, Institute of Linguistics | Bazyłko Sławomir, Warszawa, Niecała 6 m. 44 |
| | Bąba Stanisław, Poznań 13, Śliwkowa 31 |

- Bak Piotr, Łódź, Tybury 14 m. 40
 Bak Stanisław, Wrocław-Oporów 21, Mi-
 kulskiego 16
 Bednarczuk Leszek, Kraków, Karme-
 licka 41 m. 11
 Behrendt-Krażyńska Zdzisława, Poznań,
 Małeckiego 4 m. 4
 Belcarzowa Elżbieta, Kraków, Helclów 23
 m. 23
 Bellert Irena, Warszawa, Wilcza 69 m. 12a
 Biedrzycki Leszek, Warszawa, Wiejska 9
 m. 79
 Bień Janusz, Warszawa, PKiN, p. 837,
 Instytut Maszyn Matemat. UW
 Blicharski Michał, Opole, Oleska 45
 Bogacki Krzysztof, Warszawa 86, Raj-
 szewska 51 m. 7
 Bogusławski Andrzej, Warszawa 22, Opa-
 czewska 25 m. 33
 Bojar Bożena, Warszawa, Londyńska 22
 m. 18b
 Borecki Marian, Kraków, Helclów 23 m. 24
 Borek Henryk, Opole, Chabrów 21 m. 9
 Borońska Maria, Katowice, Kona 9B m. 7
 Borsukiewicz Lija, Lublin, Franciszka
 Józwiaka 3 m. 4
 Brajerski Tadeusz, Lublin, Marii Curie-
 Skłodowskiej 4 m. 1
 Bralczyk Jerzy, Białystok, Bolesława Chro-
 brego 17 m. 46
 Breza Edward, Sopot, Mickiewicza
 63 m. 6
 Brocki Zygmunt, Gdańsk-Przymorze, Pia-
 stowska 90c m. 74
 Brzezinowa Maria, Kraków, Skarbińskiego 5
 m. 1
 Brzeziński Jerzy, Lublin, Obrońców Po-
 koju 17 m. 33
 Brzeziński Władysław, Kołobrzeg, Walki
 Młodych 29 m. 1
 Bubak Józef, Kraków, Masarska 16 m. 41
 Buczyński Mieczysław, Lublin, Okrzei 10
 m. 57
 Budziszewska Wanda, Warszawa-Falenica,
 Wolna 2
 Buttler Danuta, Warszawa 35, os. Przy-
 jaźni 149
 Bzdęga Andrzej, Poznań, Grochowska 87a
 Ceglowa Barbara, Poznań, Mickiewicza 1
 m. 4
 Chłędowska Krystyna, Wrocław, Kato-
 wicka 29 m. 4
 Chmielewski Janusz, Warszawa, Marszał-
 kowska 87 m. 66
 Chmura-Klekotowa Maria, Warszawa, No-
 wolipie 12 m. 11
 Cienkowski Witold, Warszawa, Aleje Je-
 rozolimskie 29 m. 20
 Ciesielska Teresa, Gdańsk-Brzeźno, Emilii
 Plater 12 m. 19
 Cieślíkowska Aleksandra, Kraków, Senator-
 ska 25 m. 58
 Cimochoński Wacław, Toruń, Kraszew-
 skiego 22 m. 26
 Cybulski Marek, Łódź, Uniwersytecka 3,
 Zakład Jęz. Pol. UŁ
 Cygan Jan, Wrocław, Al. Piastów 52
 Cyran Władysław, Łódź 1, Narutowicza 108
 m. 7
 Czapkiewicz Andrzej, Kraków, Rzeźni-
 cza 8 m. 12
 Czarnecki Tomasz, Warszawa, Swoboda 44,
 Katedra Filol. Germ. UW
 Czochralski Jan, Warszawa, Al. Stanów
 Zjednoczonych 26 m. 17
 Dąbrowska Jadwiga, Sosnowiec, Gospodar-
 cza 6b m. 39
 Dąbska-Prokop Urszula, Kraków, os.
 Olsza II bl. 9 m. 62
 Dejna Karol, Łódź, Kopcińskiego 31a
 m. 28
 Demartin Adam, Poznań, Raszyńska 6/8
 m. 25
 Długosz-Kurczabowa Krystyna, Warsza-
 wa, Staffa 7 m. 27
 Dłuska Maria, Kraków, Al. Słowackiego 15
 m. 4
 Dobrogowska Katarzyna, Poznań, Obor-
 nicka 45 m. 12
 Dobrzyńska Teresa, Warszawa, Solec 63A
 m. 39
 Dobrzyński Walenty, Opole, Bzów 47
 m. 6
 Doroszewski Witold, Warszawa, Sewery-
 nów 6 m. 20
 Drabiński Stanisław, Poznań-Grunwald,
 Lubeckiego 27A
 Drewniak Stanisław, Wrocław, Słowicza 17
 m. 14

- Drobny Władysław, Szczecin 6, Krasie-
giego 1 m. 1
- Dubisz Stanisław, Warszawa, Cecylii Śnie-
gockiej 10 m. 25
- Dukiewiczowa Leokadia, Poznań, Gło-
gowska 99 m. 16
- Dulewiczowa Irena, Warszawa, Anielewi-
cza 23 m. 108
- Dunaj Bogusław, Kraków, Narzym-
skiego 26 m. 12
- Dwuźnik Hanna, Warszawa, Żwirki i Wi-
gury 95/97 m. 114
- Dyduchowa Anna, Kraków, Lotnicza 22
m. 23
- Dziobałtowska Urszula, Łódź, Przedwioś-
nie 4
- Ehrlich Joanna, Sobolew, pow. Garwolin,
Wiejska 29
- Falińska Barbara, Warszawa, Grochow-
ska 337 m. 27
- Fedorowicz Wacław, Kraków, Ugorek 1 m. 22
- Fedorowicz-Bacz Barbara, Kraków, Boha-
terów Stalingradu 65/67 m. 15
- Feleszko Kazimierz, Warszawa 86, Ogól-
na 7 m. 57
- Fisiak Jacek, Poznań, Świerczewskie-
go 132F m. 8
- Fisiakowa Jadwiga, Poznań, Świerczew-
skiego 132F m. 8
- Foland Magdalena, Grodzisk, 3 Maja 47
- Frančić Vilić, Kraków 11, Konopnickiej 5
- Frankowska Maria, Toruń, Uniwersytet,
Zakład Języka Polskiego
- Friedelówna Teresa, Toruń, Rynek Nowo-
miejski 25 m. 3
- Furdal Antoni, Wrocław, Kosmiczna 22
- Furman Anna, Wrocław, Pl. Nankiera 15,
Katedra Filol. Ang. UW
- Gajda Stanisław, Opole, Oleska 48
- Gala Sławomir, Łódź, Uniwersytecka 3,
Zakład Jęz. Pol.
- Galster Irena, Warszawa, Leszczyńska 8
m. 16
- Gawelko Marek, Wieliczka, os. Kościuszki 4
m. 11
- Glinka Stanisław, Warszawa 4, Podskar-
bińska 7B m. 35
- Głuszczał Julian, Wrocław, Grodzka 12
- Gniadek Stanisław, Poznań, Ratajczaka 27
m. 7
- Godziński Stanisław, Warszawa, Pe-
reca 13/19 m. 701
- Gogolewski Stanisław, Zgierz, Andrzeja
Struga 10
- Gołąb Zbigniew, Kraków 30, os. Kolo-
rowe 6 m. 14
- Golebiowska Teresa, Kraków, Wrocław-
ska 26 m. 15
- Górecka Wanda, Kraków, Spokojna 29 m. 6
- Górniewicz Hubert, Gdańsk-Wrzeszcz, Par-
tyzantów 101 m. 28
- Górska Halina, Toruń, Mickiewicza 79
m. 12
- Górski Konrad, Toruń, Bydgoska 14 m. 4
- Grabias Stanisław, Lublin, Róży Luksem-
burg 33 m. 6
- Grala Maria, Poznań, Marchlewskiego
124/126, Instytut Filol. Ang. UAM
- Graniczna Irena, Łódź, Sempołowskiej 8
- Grochowski Ludwik, Gdańsk, Uniwersytet
Grochowski Maciej, Warszawa, Nowy
Świat 72 p. 122
- Gruchmanowa Monika, Poznań, Zamko-
wa 5 m. 4
- Gruźca Barbara, Warszawa 50, Opino-
górska 7 m. 57
- Gruźca Franciszek, Warszawa 50, Opino-
górska 7 m. 57
- Grybosiowa Antonina, Gliwice, Konar-
skiego 9 m. 2
- Grzegorzczak Renata, Warszawa 87,
Balonowa 23 m. 2
- Grzybowski Stefan, Łódź, Mostowskiego
19a m. 20
- Gussmann Edward, Lublin, Nowotki 14,
Zakład Filol. Ang. UMCS
- Gut Janina, Warszawa, Radomska 11
- Halicka Irena, Białystok, Zamenhofa 26
m. 20
- Handke Kwiryna, Warszawa, Garwoliń-
ska 14 m. 63
- Hasiuk Michał, Poznań, Koronna 7 m. 20
- Heintsch Janina, Wrocław, Katowicka 10
m. 5
- Heintsch Karol, Wrocław, Katowicka 10
m. 5

- Heinz Adam, Kraków, Łobzowska 59 m. 6
- Herej-Szymańska Krystyna, Kraków, Opolska 25 m. 151
- Holubowicz Kazimierz, Wrocław-Zalesie, Karłowicza 11a
- Holyńska-Baranowa Tatiana, Warszawa 4, Targowa 15 m. 104
- Homa Edward, Słupsk, Banacha 7 m. 66
- Honowska Maria, Kraków, Karmelicka 14 m. 7
- Iglikowska Teresa, Warszawa, Kirasjerów 8 m. 5
- Jakóbczyk-Rakowska Magdalena, Warszawa, Świerczewskiego 129/132 m. 10
- Jakubczak Ireneusz, Sosnowiec, Zamenhofa 13 m. 41 bl. 56
- Jakubowska Zofia, Warszawa, Marszałkowska 20/22 m. 71
- Janikowski Krzysztof, Wrocław, Kruszwicka 12 m. 38
- Janus Elżbieta, Warszawa, Ogrodowa 7 m. 21
- Jarodzka Helena, Wrocław, Sudecka 143b
- Jassem Wiktor, Poznań, Kniewskiego 15a m. 3
- Jaworski Michał, Warszawa, Ciasna 10 m. 10
- Jefimow Regina, Gdynia, Abrahama 62 m. 17
- Jeszke Jerzy, Lublin, Sławińskiego 8
- Jeżowa Maria, Warszawa 22, Opaczewska 16 m. 3
- Jochym-Kuslik Ludwika, Kraków, al. Pokoju 8 m. 30
- Jodłowski Stanisław, Kraków, 18 Stycznia 84 m. 13
- Judycka Irmina, Warszawa 33, Bajońska 8 m. 3
- Juraszek Maria, Warszawa 1, Browarna 4 m. 21
- Jurkowski Marian, Katowice, Mieszka I m. 15
- Kaczmarek Leon, Lublin, Al. Raclawickie 29 m. 1
- Kaczmarkowski Michał, Lublin, Sławińskiego 8 m. 93
- Kakietek Piotr, Sosnowiec, Brzozowa 26
- Kalicka Krystyna, Kraków, al. Pokoju 21 m. 24
- Kalicki Tadeusz, Kraków, al. Pokoju 21 m. 24
- Kaliniewicz Maria, Poznań, os. Wielkiego Października 3 m. 94
- Kallas Krystyna, Toruń, Matejki 61 m. 82
- Kałkowska Anna, Kraków, Helclów 21 m. 2
- Kałuża Irena, Kraków, Dembowskiego 9
- Kałużyński Stanisław, Warszawa, os. Przyjaźni, bl. 162
- Kamińska Elżbieta, Łódź, al. Kościuszki 106/116 m. 21
- Kamińska Halina, Rzeszów, Jagiellońska 53 m. 18
- Kamińska Maria, Łódź, Dąbrowskiego 63 m. 2
- Kania Stanisław, Zielona Góra, Warskiego 28 m. 11
- Kaniuka Barbara, Łódź, Inowrocławska 5 m. 135
- Kaniuka Władysław, Łódź, Inowrocławska 5 m. 135
- Karaś Mieczysław, Kraków, Kochanowskiego 11 m. 15
- Karolak Stanisław, Warszawa 1, Bielańska 5 m. 7
- Karpluk Maria, Kraków, Krowoderska 19 m. 20
- Kaufmanowa Teresa, Wrocław 21, Śniegockiego 4 m. 6
- Kaznowska Anna, Warszawa, Chłodna 11 m. 618
- Kaznowski Andrzej, Warszawa, Białostocka 6 m. 29
- Kempf Zdzisław, Opole, Matejki 12 m. 13
- Kerner-Sokołowska Teresa, Warszawa, Wiktorska 108 m. 117
- Kielar Barbara, Warszawa, Śliska 3 m. 49
- Klebanowska Barbara, Warszawa, Ursus, Sobieskiego 21 m. 2
- Klecha Henryka, Gdańsk-Oliwa, Chłopska 37 m. 5
- Klimaj Zofia, Lublin, Szopena 27 m. 11
- Klimek Zygmunt, Kraków, Friedleina 28c m. 58

- Klimkowa Kazimiera, Kraków, Friedleina 28c m. 58
- Kobylińska Józefa, Kraków, 18 Stycznia 76 m. 7
- Kochański Witold, Warszawa, Szczawnicka 10
- Kochman Stanisław, Opole, Oleska 45 m. 24
- Koj Leon, Lublin, Skierki 1 m. 143
- Kolbuszewski Stefan, Poznań 7, Pogodna 57/59 m. 16
- Koźwzan Wiktor, Poznań, Palacza 18
- Konderski Stefan, Warszawa, Francuska 23 m. 5
- Kondratiuk Michał, Warszawa, Graniczna 4 m. 1225
- Konieczna-Twardzikowa Jadwiga, Kraków, al. Pokoju 21 m. 37
- Kopeć Jerzy, Wrocław, Grodzka 12
- Kornaszewski Marek, Poznań, Marii Magdaleny 8 m. 10
- Korytkowska Małgorzata, Warszawa, Maltańska 4 m. 33
- Koseska Violetta, Warszawa, Al. Jerozolimskie 139 m. 48
- Kosyl Czesław, Lublin, Nowotki 14
- Kościelak Zbigniew, Swarzędz k. Poznania, Św. Marcina 4
- Kotański Wiesław, Warszawa 32, SARBIEWSKIEGO 2 m. 117
- Kotulska-Skulimowska Halina, Wieliczka, Grottgera 1
- Kowalik Krystyna, Kraków, Łokietka 57A m. 11
- Kowalik-Kaletowa Zofia, Kraków, Wrocławska 68 m. 65
- Kowska Alina, Czeladź, Paczyńskiej 6
- Kowska Anna, Brwinów k. Warszawy, Pszczelińska 8 m. 29
- Kownacki Edmund, Poznań, Marchlewskiego 126B, Instytut Filol. Pol. UAM
- Kozarzewska Emilia, Warszawa, Browna 6 m. 11
- Krassowski Adam, Poznań, Marchlewskiego 124/126, Instytut Filol. Ang. UAM
- Kreja Bogusław, Starogard Gdański, Gdańska 11
- Królikowska Sława, Łódź, Obornicka 17 m. 20
- Krupianka Aleksandra, Toruń 9, Żwirki i Wigury 60 m. 5
- Krzeszowski Tomasz, Warszawa 12, Łowicka 14 m. 11
- Kubański Zygmunt, Wrocław 21, al. Piastów 38
- Kubica Stefan, Poznań, Samuela Engla 30a m. 4
- Kubicka-Przywarska Wanda, Poznań, os. Piastowskie 99 m. 90
- Kućała Marian, Kraków, os. Bronowice bl. III m. 42
- Kuczyński Andrzej, Poznań, Świerczewskiego 109a
- Kudzinowski Czesław, Poznań, Klasztorna 4 m. 7
- Kupiszewski Władysław, Warszawa, A. Magiera 24b m. 9
- Kuraszkiewicz Władysław, Poznań, Kancłerska 15
- Kurkowska Halina, Warszawa 33, pl. Przy mierza 1 m. 10
- Kuroczycki Tadeusz, Poznań, os. Przyjaźni 2C m. 22
- Kuryłowicz Jerzy, Kraków, Podwale 1 m. 8
- Kurz Zofia, Kraków, Al. Słowackiego 12 m. 6
- Kuziorowa Anna, Kraków, Sarego 20 m. 12
- Künstler Mieczysław, Warszawa 1, Grzybowska 5 m. 1401
- Kwaśniewska-Mżyk Krystyna, Opole, pl. Lenina 6/7 m. 51
- Kwilecka Irena, Poznań, Kramarska 3/5 m. 5
- Lenkiewicz Danuta, Warszawa, Słowackiego 15/19 m. 60
- Laskowski Roman, Kraków, os. Ugorek bl. 2 m. 20
- Lesz Maria, Łódź, Uniwersytecka 3, Zakład Języka Pol. UŁ
- Leszczyńska Irena, Lublin, Bieruta 22 m. 63
- Leszczyński Zenon, Lublin, Bieruta 22 m. 63
- Lewandowska Barbara, Łódź, Aleksandrowska 14 m. 69
- Lewandowski Bogusław, Warszawa, Piłowska 43 m. 13

- Lewaszekiewicz Tadeusz, Poznań, Uniwersytet
- Lewicka Halina, Warszawa 12, Puławska 26 m. 14
- Lewicki Andrzej, Sosnowiec, Brzozowa 30
- Lindert Bronisława, Lublin, Langiewicza 3 m. 29
- Lubaś Władysław, Sosnowiec, Brzozowa 33
- Lachówna Kazimiera, Warszawa, Świerczewskiego 94 m. 49
- Łapicz Czesław, Toruń, Matejki 74 m. 2
- Łapińska Janina, Warszawa 22, Węgierska 4 m. 27
- Łapiński Ireneusz, Warszawa, Grzybowska 77, Wyd. MON
- Łesiów Michał, Lublin, os. Krasińskiego, Irydiona 6 m. 37
- Łozińska Maria, Warszawa 25, Racławicka 33 m. 36
- Maciejewska Maria, Toruń, Krasińskiego 63 m. 9
- Maciejewski Jerzy, Toruń, Świętopełka 34a m. 7
- Mackiewicz-Krassowska Halina, Poznań, Marchlewskiego 124/126, Instytut Filol. Ang. UAM
- Majchrowski Jerzy, Łódź, Mackiewicza 34 m. 15
- Majowa Jadwiga, Warszawa 92, Międzyłesie, Włodzicka 7
- Makarski Władysław, Lublin, Al. Racławickie 14
- Malec Maria, Kraków, os. Ugorek bl. III m. 134
- Malec Tadeusz, Lublin, Sławińskiego 8
- Mańczak Witold, Kraków, Łobzowska 9
- Markowski Andrzej, Warszawa, Zamenhofa 8 m. 33
- Marton Waldemar, Poznań, os. Piastowskie 44 m. 6
- Martysiuk Mikołaj, Poznań, os. Piastowskie 113 m. 15
- Maryniakowa Irena, Warszawa, Polna 54 m. 60
- Mayenowa Maria Renata, Warszawa 12, Sandomierska 21 m. 1
- Mazur Jan, Lublin, H. Rutkowskiego 9 m. 39
- Maczyński Jan, Łódź, Osiedlowa 6 m. 47b
- Mendelius Cezary, Poznań, Marchlewskiego 124/126, Instytut Filol. Ang. UAM
- Michalakowa Maria, Wrocław 2, Jagiellończyka 8 m. 6
- Michalewski Kazimierz, Łódź, Wiślarska 11 m. 1
- Mierzejewska Halina, Warszawa 36, Stępińska 3 m. 21
- Mieszek Aleksandra, Poznań, Kircholska 5 m. 1
- Mikołajczak Stanisław, Poznań, Marchlewskiego 126B, Instytut Filol. Pol. UAM
- Milejkowska Halina, Warszawa 35, os. Przyjaźni d m. 114
- Minikowska Teresa, Toruń, Matejki 31 m. 5
- Miodek Jan, Wrocław, Rydygiera 59 m. 13
- Mirowicz Anatol, Warszawa 41, Orla 4 m. 16
- Morciniec Norbert, Wrocław, Drukarzka 15a
- Morel Anna, Poznań, Marchlewskiego 124/126, Instytut Filol. Ang. UAM
- Moroń Bogusław, Gdańsk, Elbląska 67D m. 1
- Morozowa Wanda, Kraków, Szlachetkowskiego 31 m. 2
- Moszyńska Danuta, Gdańsk-Oliwa, Obrońców Wybrzeża 6A
- Moszyński Leszek, Gdańsk-Oliwa, Obrońców Wybrzeża 6A
- Mrózek Robert, Cieszyn, P. Kubisza
- Musiołek Karin, Wrocław, Grodzka 12
- Muskat-Tabakowska Elżbieta, Kraków, Krupnicza 35, Instytut Filol. Ang. UJ
- Myszczyński Stefan, Białystok, Świerkowa 20c m. 13
- Nadurska Krystyna, Kraków, Podchorążych 2, Zakład Jęz. Pol. WSP
- Nagnajewicz Marian, Lublin, Kowalska 5 m. 10
- Nagórko Alicja, Warszawa, Krakowskie Przedmieście 26/28, Zakład Jęz. Pol.

- Nagucka Ruta, Kraków, Grodzka 60 m. 21
 Namysłowska Wanda, Kraków, Straszewskiego 27 II p.
 Nieckula Franciszek, Wrocław 2, Świerczewskiego 54 m. 11
 Niezabitowska Anna, Kraków, Garncarska 5 m. 4
 Nizio Krystyna, Poznań, Różana 4 m. 6
 Nowak Henryk, Poznań, Gorczyzewskiego 6 m. 2
 Nowakowska Nina, Poznań, Marchlewskiego 124/126, Instytut Filol. Ang. UAM
 Nowakowski Mirosław, Poznań, Marchlewskiego 124/126, Instytut Filol. Ang. UAM
 Nowicka Irena, Wrocław, Lompy 23 m. 5
 Oberlan Edmund, Bydgoszcz, Marchlewskiego 3 m. 5
 Obrębska-Jabłońska Antonina, Warszawa 12, Rakowiecka 22a m. 5
 Olechnowicz Mściśław, Łódź, Brzeźna 14
 Olszewska Teresa, Lublin, Nowotki 14, Zakład Filol. Ang. UMCS
 Orłoś Teresa, Kraków, Bracka 1 m. 4
 Orzechowska Alicja, Kraków, Komandosów 10 m. 93
 Orzechowska-Zielicz Hanna, Warszawa 47, Nowotki 35 m. 87
 Ossowski Leszek, Wrocław 21, al. Piastów 36
 Ostaszewska Monika, Warszawa, Asnyka 2 m. 22
 Ostromęcka-Frączak Bożena, Zgierz, 17 Stycznia 89/91
 Ostrowska Ewa, Kraków, Czarnowiejska 101 m. 28
 Oszywa Krystyna, Kraków, pl. Kossaka 2 m. 10
 Ozga Janina, Al. Mickiewicza 9/11, Instytut Filol. Ang. UJ
 Ożdżyński Jan, Kraków-Azory, Stachiewicza 40A m. 92
 Pabisowa Iryda, Warszawa 1, Polna 54 m. 17
 Paderewska Maria, Warszawa-Ząbki, Sobieskiego 30 m. 1
 Pakosz Maciej, Lublin, Langiewicza 5
 Pankhurst James, Engels Institut, Oude-noord 6, Utrecht, Holland.
 Pankowski Czesław, Warszawa-Żoliborz, Gąbińska 18 m. 2
 Pasiecki Adam, Kraków, Kazimierza Wielkiego 41 m. 47
 Pason Anna, Warszawa, Waliców 20 m. 919
 Pawłowski Eugeniusz, Nowy Sącz, Długosza 59
 Peplowski Franciszek, Toruń, Krasińskiego 63 m. 8
 Perczyńska Nina, Warszawa 1, Natolińska 3 m. 93
 Perzowa Henryka, Warszawa, Platynowa 8 m. 80
 Petrow Selimow Ludwik, W. Tyrnowo, w. Lewski 35a, Bułgaria
 Pfeiffer Waldemar, Poznań, Kniewskiego 18b m. 2
 Pianka Włodzimierz, Wołomin, os. Słoneczne 16 m. 19
 Pieczara Stefan, Poznań, Palacza 116 m. 2
 Piernikarski Cezary, Sulejówek, k. Warszawy, Mokra 1
 Pietrakówna Halina, Lublin, Katedra Jęz. Pol. KUL
 Plich Jan, Ciechanów, Żeromskiego 8
 Pilorz Alfons, Lublin, Skierki 1 m. 38
 Piotrowski Jan, Wrocław, Pasteura 18
 Pisarek Walery, Nowa Huta, os. Słoneczne bl. 2 m. 24
 Pisarkowa Krystyna, Nowa Huta, os. Słoneczne bl. 2 m. 24
 Pluta Feliks, Opole, pl. Matejki 12 m. 10
 Pobożniak Tadeusz, Kraków, Dzierżyńskiego 147
 Podracki Jerzy, Warszawa 86, Lampego 1 m. 36
 Polański Edward, Katowice, Poniatowskiego 24 m. 8
 Polański Kazimierz, Sosnowiec, Tomasza Bando 10
 Pomianowska Wanda, Warszawa, Gimnastyczna 70
 Pospiszylowa Anna, Olsztyn, Pana Tadeusza 18 m. 9
 Prędoła Stanisław, Wrocław, Grodzka 12

- Przestaszewski Ludomir, Warszawa 12, J. Bruna 22 m. 186
- Przybycin Aniela, Ruda Śląska 11, Bieleszowice, Kokota 133
- Puk-Bugalska Halina, Gdańsk-Brzeźno, Walecznych 11 m. 18
- Puzynina Jadwiga, Warszawa, Wilcza 35 m. 15
- Radewa Sabina, Sofia, Rakowski 189, Bulgaria
- Ranoszek Rudolf, Warszawa-Wierzbno, Modzelewskiego 69 m. 10
- Rzeczek Józef, Kraków, Krupnicza 35, Katedra Językoznawstwa Ogóln. UJ
- Rzeczek Stefan, Rzeszów, Miodowa, Katedra Filol. Polskiej WSP
- Rieczkova Barbara, Wieliczka, Puszkina 14
- Reichan Jerzy, Kraków, Syrokomli 11 m. 7
- Reichanowa Stanisława, Kraków, Syrokomli 11 m. 7
- Retelska Teresa, Poznań, Marchlewskiego 124/126, Instytut Filol. Ang. UAM
- Richterowa Lutostawa, Poznań, Gwiaździsta 18 m. 2
- Rieger Janusz, Warszawa, Daniłowiczowska 11 m. 25
- Rittel Teodozja, Kraków, Kraszewskiego 24 m. 4a
- Rocławski Bronisław, Gdańsk-Wrzeszcz, al. Wojska Polskiego 39 m. 48
- Rospond Stanisław, Wrocław 21, Mikulskiego 8
- Rott-Zebrowski Teotyn, Lublin, Sowińskiego 6 m. 20
- Rubach Jerzy, Warszawa, Grójecka 71/73 m. 15
- Rudnicki Mikołaj, Poznań, Libelta 24 m. 4
- Rusek Jerzy, Kraków, os. Ugorek bl. Ia m. 24
- Rusiecki Jan, Warszawa, Madalińskiego 106 m. 5
- Ruszkiewicz Piotr, Sosnowiec, Tomasza Bando 10
- Rutkowska Maria, Warszawa, Instytut Filol. Ros. UW
- Rybicka Halina, Warszawa 50, Zbaraska 14 m. 3
- Rykiel Maria, Warszawa, Grzybowska 16/22 m. 1302
- Rymut Kazimierz, Kraków, Friedleina 28c m. 35
- Rzepka Wojciech, Poznań, Koronna 5 m. 13
- Rzetelska-Feleszko Ewa, Warszawa 86, Ogólna 7 m. 57
- Safarewicz Jan, Kraków, Łokietka 1 m. 1
- Safarewiczowa Halina, Kraków, Łokietka 1 m. 1
- Saloni Zygmunt, Warszawa, Złota 61 m. 75
- Sambor Jadwiga, Warszawa 35, os. Jełonki bl. 9 m. 8
- Saniewska Halina, Białystok, Wesola 20B m. 38
- Saski Stefan, Poznań, Matejki 37 m. 29
- Satkiewicz Alojza Halina, Warszawa, Biełańska 4 m. 27
- Sawicka Irena, Warszawa, Staffa 8 m. 112
- Schabowska Maria, Kraków, os. Olsza II bl. 14 m. 6
- Schlauch Margaret, Warszawa, Brzozowa 10 m. 12
- Schneider Leszek, Kraków, Czarnowiejska 101 m. 34
- Siatkowska Ewa, Milanówek, Żabie Oczko 1 m. 3
- Siatkowski Janusz, Milanówek, Żabie Oczko 1 m. 3
- Siatkowski Stanisław, Warszawa 35, os. Przyjaźni bl. 33 m. 11
- Siciński Bogdan, Wrocław, Tuwima 6
- Sieczkowski Andrzej, Warszawa 12, Wiktorska 88 m. 30
- Siekierska Krystyna, Warszawa 44, Kordeckiego 62 m. 71
- Siekierzycki Edward, Poznań, os. Przyjaźni 10A m. 4
- Sinielnikoff Roxana, Warszawa 26, Szerów 122 m. 2
- Siudut Andrzej, Kraków, Stradom 2
- Skoczylas-Stawska Honorata, Poznań, Raszyńska 38A m. 7
- Skorupka Stanisław, Warszawa, al. 3 Maja 5 m. 22
- Skubalanka Teresa, Lublin, Sowińskiego 8 m. 7

- Skulina Tadeusz, Poznań, Nad Potokiem 17 m. 24
- Sławski Franciszek, Kochanowskiego 11 m. 13
- Słuszkiewicz Eugeniusz, Toruń, Konopnickiej 20 m. 5
- Smoczyński Paweł, Lublin, Pana Wołodyjowskiego 6 m. 14
- Smoczyński Wojciech, Kraków, Długa 31 m. 13
- Smolkowska Emilia, Warszawa, Krakowskie Przedmieście 26/28, Instytut Filol. Pol. UW
- Smółka Teresa, Warszawa, Grochowska 52 m. 79
- Smułkowa Elżbieta, Warszawa 45, Daniłowskiego 1 m. 35
- Smył Józef, Warszawa-Starówka, Schillera 4 m. 33
- Sobierajski Zenon, Poznań 13, Szydłowska 39 m. 11
- Sochacka Stanisława, Opole, Oleska 45 m. 4
- Sokołowska Teresa, Warszawa 22, Asnyka 4 m. 6
- Sokołowski Jan, Wrocław, Instytut Filol. Słow. UW
- Sroka Kazimierz, Poznań, Promienista 93 m. 18
- Stachowski Stanisław, Kraków, Kotlarska 29h m. 35
- Stachurski Edward, Kraków, Podchorążych 2, Zakład Jęz. Pol. WSP
- Stamirowska Zofia, Pruszków, al. Niepodległości 6 m. 9
- Stanecka-Tyralska Barbara, Łódź, Bratysławska 17 I p.
- Stanek Teresa, Kraków, Floriańska 36 m. 7
- Staszewska Zdzisława, Łódź, Uniwersytecka 3, Zakład Jęz. Pol. UŁ
- Steffen-Batogowa Maria, Poznań 5, Gwardii Ludowej 58 m. 7
- Stępnia Klemens, Warszawa 25, Dworkowa 1A m. 52
- Stieber Zdzisław, Warszawa 12, Rakowiecka 22A m. 37
- Stoffel-Ożóg Ewa, Wrocław, Pasteura 16 m. 9
- Stojanowska-Gondecka Tekla, Poznań, Górczyńska 44 m. 6
- Stopa Roman, Kraków, Mogilska 52 m. 36
- Strokowska Anna, Łódź, Gdańska 98 m. 7
- Strutyński Janusz, Kraków, Rolnicza 4 m. 60
- Styczek Irena, Warszawa, Puławska 173A m. 56
- Stypka Alicja, Warszawa, Wandy 4 m. 8
- Sulisz Małgorzata, Wrocław 21, Mikułskiego 8
- Sułkowska Jadwiga, Warszawa, Kopernika 8 m. 18
- Sypnicki Józef, Kościan, Dzierżyńskiego 43a
- Szczepińska Bożena, Gdańsk, Węglarska 6/7 m. 12
- Szczodrowski Marian, Szczecin, Kazimierza Królewicza 21 m. 10
- Szewczykówna Janina, Warszawa 1, Marchlewskiego 20 m. 1104
- Szkiładź Celina, Warszawa, Świerczewskiego 161 m. 17
- Szkiładź Hipolit, Warszawa, Świerczewskiego 161 m. 17
- Szlesiński Iwo, Łódź, Narutowicza 79 m. 39
- Szlifersztejnowa Salomea, Warszawa 12, Sandomierska 18 m. 2
- Szmańda Edward, Bydgoszcz 2, Chrobrego 17 m. 4
- Szule Aleksander, Kraków, Nowowiejska 101 m. 16
- Szupryczyńska Maria, Toruń, Krasińskiego 61 m. 7
- Szwedek Aleksander, Łódź, al. Kościuszki 99 m. 6
- Szwejkowska Helena, Wrocław, Klary Zetkin 66 m. 6
- Szybistowa Magdalena, Kraków, Basztowa 24 m. 7
- Szymański Tadeusz, Kraków, Opolska 25 m. 151
- Szymczak Mieczysław, Warszawa, Waryńskiego 6 m. 52
- Szymoniuk Maja, Lublin, Nowotki 14, Kolegium Humanistyczne
- Ściebora Alina, Ursus k. Warszawy, Sienkiewicza 42 m. 27
- Śmiech Witold, Łódź, Narutowicza 75B m. 4
- Świdziński Marek, Warszawa 12, Małczewskiego 33

- Świeczkowski Walerian, Lublin, Wysokiego 8
 Świerżowska Maria, Kraków, al. Pokoju 19 m. 11a
- Tabakowska Irena, Dąbrowa Górnicza, 3 Maja 4
 Taborska Hanna, Warszawa, Iwicka 47a m. 37
 Taszycki Witold, Kraków, Retoryka 20
 Tłokiński Waldemar, Toruń, Gagarina 74 m. 2
 Toby-Tereszyńska Krystyna, Poznań 13, Koronna 7 m. 1
 Tokarski Jan, Warszawa 35, os. Przyjaźń 180
 Tokarz Emil, Sosnowiec, Franciszoka 12 m. 55
 Tomiczek Eugeniusz, Wrocław, Kołłątaja 27/28 m. 30
 Topolińska Zuzanna, Warszawa 86, Stoleczna 17c m. 72
 Tornikidis Teresa, Wrocław, Grodzka 12
 Treder Jerzy, Reda, Gdańska 33
 Truszkowski Witold, Kraków, Wyspiańskiego 15
 Trzaska Eugeniusz, Kraków 14, Rękawka 3 m. 2
 Trześniowska Lidia, Kraków, Botaniczna 8 m. 11
 Turska Halina, Toruń, Grudziądzka 37 m. 3
 Twardzik Wacław, Kraków, al. Pokoju 21 m. 37
- Ucherek Eugeniusz, Wrocław, Szewska 48, Katedra Językozn. Ogóln. UW
 Urbańczyk Stanisław, Kraków, Rakowicka 10B
- Wagner Zdzisław, Kraków, Szlak 1a m. 5
 Wajszczuk Jadwiga, Warszawa, al. Krakowska 146/148
 Walczak Grzegorz, Warszawa, Grzybowska 5 m. 315
 Wandas Adam, Kraków, Głowackiego 10 m. 2
 Warchoń Stefan, Lublin, Sowińskiego 11 m. 2
 Wawrzyniak Zdzisław, Kraków, Podwale 1 m. 5a
- Wąsik Zdzisław, Wrocław, Szewska 48, Katedra Językoznawstwa Ogóln. UW
 Wątor Ignacy, Rzeszów, Zawadzkiego 6 m. 7
 Wegner Alicja, Poznań, Marchlewskiego 124/126, Instytut Filol. Ang. UAM
 Weinsberg-Wayda Adam, Warszawa 4, al. Świerczewskiego 53 m. 48
 Welna Jerzy, Warszawa, Waliców 20 m. 1507
 Wesółowska Danuta, Kraków, Nowowiejska 29 m. 20
 Węgier Janina, Szczecin, Kujawska 8 m. 1
 Widłak Stanisław, Kraków, Al. Krasińskiego 32 m. 4
 Wieczorek Halina, Łódź, Lumumby 3/5, III DS
 Wieczorek-Prabucka Urszula, Poznań, Orzechowa 13 m. 8
 Wiederman Krystyna, Warszawa, Rapperswilska 7 m. 5
 Wierzbicka Anna, Warszawa, Podleśna 52 m. 140
 Wierzbowski Ludwik, Gdańsk-Łagiewniki 64B m. 10
 Wierchowska Bożena, Warszawa 12, Rakowiecka 22A m. 12
 Wierchowski Józef, Warszawa 12, Rakowiecka 22A m. 12
 Wikarjak Jan, Poznań, Szydłowska 37 m. 4
 Wilczewska Krystyna, Toruń, Krasińskiego 63 m. 7
 Wiśniewska Halina, Lublin, Łabędzia 17 m. 41
 Witkowski Wiesław, Kraków, Orzeszkowej 6 m. 7
 Wojnar Janina, Wrocław, Handelsmana 9
 Wojtasiewicz Olgierd, Warszawa, Hoża 5/7 m. 31
 Wolnicz Ewa, Warszawa, Karola Wójcika 6 m. 12
 Wołodźko Emilia, Kraków, Komandorów 11 m. 45
 Wołoszyk Alicja, Poznań, Marchlewskiego 124/126, Instytut Filol. Ang. UAM
 Wołowik Barbara, Opole, Oleska 48
 Wopiński Henryk, Opole, Oleska 45 m. 9
 Woronczak Jerzy, Wrocław 12, Abramowskiego 60

- Woronczakowa Lucyna, Wrocław 12, Abramowskiego 60
 Wójcik Tomasz, Poznań, os. Manifestu Lipcowego 2 m. 29
 Wójcikowska Elżbieta, Warszawa, Wali-
 ców 20 m. 203
 Wójtowicz Janina, Warszawa 22, Biało-
 brzeska 34 m. 153
 Wrocławska Elżbieta, Warszawa 1, So-
 lec 79 m. 98
 Wróbel Henryk, Katowice, Plebisycytowa 35
 m. 9
 Wysocka Felicja, Kraków, al. Daszyń-
 skiego 16 m. 36
 Zaborski Andrzej, Kraków, Worcella 9 m. 5
 Zabrocki Ludwik, Poznań, Kancłerska 11
 Zabrocki Tadeusz, Poznań, Marchlew-
 skiego 124/126, Instytut Filol. Ang.
 UAM
 Zagórski Zygmunt, Poznań, os. Przy-
 jaźni 13P m. 167
 Zaleska Teresa, Kraków, Bitwy pod Le-
 nino 5 m. 110
 Zaleski Jan, Kraków, Bitwy pod Lenino 5
 m. 110
 Zamościńska-Kucałowa Joanna, Kraków,
 os. Bronowice bl. III m. 42
 Zaremba Małgorzata, Warszawa, Żura-
 wia 6/12 m. 18
 Zaręba Alfred, Kraków, Armii Ludowej 6
 m. 26
 Zarębina Maria, Kraków, Armii Ludowej 6
 m. 26
 Zaron Zofia, Warszawa, Koszykowa 3
 m. 51
 Zawadzka Irena, Kraków, al. Pokoju 6 m. 15
 Zawadzki Zdzisław, Toruń, Krasińskiego 61
 m. 5
 Ząbkowska Jadwiga, Warszawa 1, Świer-
 czewskiego 71 m. 40
 Zdancewicz Tadeusz, Poznań, os. Mani-
 festu Lipcowego 10 m. 4
 Zdancewiczowa Leokadia, Poznań, os. Ma-
 nifestu Lipcowego 10 m. 4
 Zdaniukiewicz Alojzy, Olsztyn, Grun-
 waldzka 24 m. 19
 Zdrojewska Bronisława, Poznań, Szpi-
 talna 2 m. 3
 Zduńska Helena, Warszawa, J. Bruna 16
 m. 23
 Zieniukowa Jadwiga, Warszawa 86, An-
 toniny Sokolich 3a m. 57
 Zierhoffer Karol, Poznań, Hetmańska 43
 m. 9
 Zierhofferowa Zofia, Poznań, Hetmań-
 ska 43 m. 9
 Ziębina Jadwiga, Wrocław, pl. Grun-
 waldzki 21 m. 17
 Zinkiewicz-Tomakowa Bożena, Kraków,
 Smolki 8 m. 4
 Zmarzer Wanda, Warszawa, os. Przyjaźń
 bl. 10 m. 3
 Zwoliński Przemysław, Warszawa 1, Ko-
 pernika 8/18 m. 32
 Zych Edward, Jelenia Góra 1, skrytka
 pocztowa 58
 Żabska Bogusława, Wrocław, Sienkiewi-
 cza 88 m. 2
 Żelazko Kazimierz, Warszawa 25, F. Joliot-
 Curie 9 m. 34

SPIS RZECZY — TABLE DES MATIÈRES

Artykuły

J. Safarewicz, Jerzy Kuryłowicz	4
W. Smoczyński, Bibliografia prac Profesora Doktora Jerzego Kuryłowicza za lata 1965—1975	7
K. Polański, Językoznawstwo polskie w powojennym 30-leciu	15
J. Zaleski, 50 lat działalności Polskiego Towarzystwa Językoznawczego	23
Cz. Bartula, Z problematyki orzeczenia i zdania	29
L. Bednarczuk, Problem przedindoeuropejskich języków Europy	35
A. Bogusławski, Sentence Formatives and Meaning	47
J. Cygan, Synthetical Comparatives in English	53
J. Fisiak, Some Remarks Concerning the Noun Gender Assignment of Loanwords .	59
Z. Gołąb, Zagadnienie orzeczeń endocentrycznych	65
S. Jodłowski, Wypowiedzenia złożone zmiennorelacyjnie	77
S. Karolak, Syntaktyczne a semantyczne funkcje przypadków	85
J. Kobylińska, Realizacja nagłosowych grup <i>TruT-</i> , <i>TryT-</i> w gwarach polskich .	95
A. Kowalska, Les formes et les fonctions du plus-que-parfait dans la langue po- lonaise.	99
R. Laskowski, Uwagi o morfemie	107
J. N. Pankhurst, The Notion of Grammatical Function with Reference to Systemic Grammar	115
K. Pisarkowa, Der Tastsinn im Polnischen	125
J. Safarewicz, Note sur les limites de l'étude linguistique	139
M. Schabowska, Nowsze związki frazeologiczne w języku polskim.	147
Z. Topolińska, Where Does the Notion 'Constitutive Member of the Noun Phrase' Belong?	155
J. Twardzikowa, Native Constructions vs Latin Borrowings	161
A. Zaborski, Remarks on the Apophony in Cushitic	165
M. Zarębina, O powstawaniu funkcji metajęzykowej	171

Recenzje

R. Grzegorzczkova: <i>Historiographia Linguistica</i>	181
B. Kryżan-Stanojević, I. Sawicka: Nowe prace kontrastywne węgiersko- -serbsko-chorwackie, <i>Kontrastivna grammatika srpskohrvatskog i madjarskog jezika</i>	185

- J. Safarewicz: B. A. Serebrennikow, *Wierojatnostnyje obosnowanija w komparatiwistykje* (= *Les justifications probables dans la grammaire comparée*). 191
- J. Sambor: G. Altman, W. Lehfeldt, *Allgemeine Sprachtypologie. Prinzipien und Messverfahren* 197

Bibliografia

- W. Smoczyński, Bibliografia prac z dziedziny językoznawstwa ogólnego i indoeuropejskiego publikowanych przez autorów polskich w kraju i za granicą oraz przez autorów obcych w Polsce w roku 1973 (z uzupełnieniami). . . 205

Sprawy administracyjne

- Walne Zgromadzenie PTJ w r. 1974. 227
- XXXIII Zjazd Naukowy PTJ 227
- Członkowie Towarzystwa w dniu 24 kwietnia 1974 r. 228



Od Redakcji

Redakcja Biuletynu PTJ prosi uprzejmie P. T. Autorów o przestrzeganie następujących zasad:

1. Artykuły należy składać w 2 egzemplarzach najdalej do 30 czerwca; po zaakceptowaniu do druku ukażą się one w grudniu roku następnego.
2. Objętość artykułu nie powinna przekraczać 1 arkusza druku (= ok. 20 stron maszynopisu).
3. Treść artykułu winna dotyczyć problematyki z zakresu językoznawstwa ogólnego.
4. Z uwagi na charakter międzynarodowy czasopisma wskazane jest redagowanie ich w językach kongresowych; artykuły pisane w języku polskim muszą mieć streszczenie w języku angielskim lub francuskim (ok. 0,5 strony).
5. Pierwszeństwo mają artykuły wygłoszone na Zjeździe PTJ.

Kraków, 30. 11. 1974 r.

Komitet Redakcyjny

Société Polonaise de Linguistique

L'organe de la Société est le Bulletin. Il paraît en fascicules libres. Les articles peuvent être rédigés en polonais, anglais, français, russe ou allemand et doivent être dactylographiés.

Comité de Rédaction:

Rédacteur: Adam Heinz, professeur à l'Université de Cracovie

Membres:

Witold Doroszewski, professeur à l'Université de Varsovie, Jerzy Kuryłowicz, professeur à l'Université de Cracovie (retraité), Krystyna Pisarkowa, professeur à l'Académie Polonaise des Sciences, Kazimierz Polański, professeur à l'Université de Silésie, Aleksander Szulc, professeur à l'Université de Cracovie, Witold Taszycki, professeur à l'Université de Cracovie (retraité).

Prière d'adresser tout ce qui concerne la Rédaction (articles, comptes rendus, livres, revues etc.): Cracovie (Pologne), 9/11, Al. Mickiewicza.

Les membres de la Société reçoivent le Bulletin contre versement d'une cotisation annuelle. Les personnes et les établissements ne faisant pas partie de la Société peuvent se procurer le Bulletin en s'adressant à la Rédaction.